HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS

DE PARIS

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours

1824-1902

PAR

l'auteur de ALLONS AU CIEL

TOME II

Depuis les jours de mon enfance, la compassion et la bonté ont grandi avec moi... Je me suis fait l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

(JOB, XXXI, 18, et XXX, 15.)



IMPRIMERIE-LIBRAIRIE SAINT-PAUL

PARIS — 6, rue Cassette, 6

BAR-LE-DUC — 36, bd de la Banque, 36

1908

HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS DE PARIS

IMPRIMATUR :

Virduni, die 9ª Martii 1908.

LIZET, *vic. gen.*

HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS

DE PARIS

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours

1824-1902

PAR

l'auteur de ***ALLONS AU CIEL***

TOME II

Depuis les jours de mon enfance, la compassion et la bonté ont grandi avec moi... Je me suis fait l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

(JOB, XXXI, 18, et XXX, 15.)



IMPRIMERIE-LIBRAIRIE SAINT-PAUL

PARIS
6, rue Cassette, 6

BAR-LE-DUC
36, bd de la Banque, 36

1908

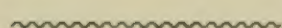
DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au Décret de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII, en date du 17 mars 1625, nous déclarons formellement que, si, dans le cours de cet ouvrage, nous exposons des faits présentant un caractère miraculeux, nous ne prétendons nullement exprimer sur ces faits un jugement réservé à Notre Mère la Sainte Eglise, à laquelle nous nous soumettons sans réserve.

CHAPITRE VINGTIÈME

Fondation à Londres.

1870-1871.



Sommaire. — La Mère Saint-Fabien se rend à Londres pour jeter les bases d'une fondation projetée dans cette ville. — Le R. Père Anderdon lui donne un dévoué concours et continue les négociations après son départ. — Correspondance du Père Anderdon avec la Mère Saint-Fabien. — Toutes les dispositions semblent prises pour assurer le succès de cette entreprise. — Mère Sainte-Béatrix est nommée supérieure de la nouvelle résidence. — Elle se rend à Boulogne pour attendre le signal du départ. — Elle s'embarque le 7 septembre 1870. — De grandes épreuves l'attendent à son arrivée à Londres. — La petite colonie reçoit l'hospitalité des Sœurs Irlandaises de la Merci. — Profonde et inaltérable gratitude des Sœurs du Bon-Secours. — Le 15 octobre, les Sœurs se fixent à Kentish-Town. — Leur extrême dénuement. — Le révérend Connely. — De toute part, les Sœurs gardes-malades sont demandées. — Leur courage au milieu d'incessants labeurs. — Correspondance de la Mère Sainte-Béatrix pendant le siège de Paris. — Elle reçoit, des maisons de France et d'Irlande, des secours délicats et abondants. — Sympathie de Mgr Manning pour les Sœurs du Bon-Secours. — Récit de plusieurs conversions remarquables.

Durant l'été de 1870 et peu de temps avant la déclaration de la guerre, la Mère Saint-Fabien avait été chargée de visiter les maisons d'Irlande; mais, avant de se rendre à Dublin, elle s'arrêta à Londres, pour recueillir des informations au sujet d'une fondation que l'on projetait de faire dans cette ville.

Le Père Anderdon, qui y résidait alors en qualité de secrétaire particulier de son oncle, l'archevêque de Westminster, lui fut d'un grand secours en cette circonstance, et, après le départ de la Mère Saint-Fabien, il continua les négociations commencées. Tout semblait

marcher à souhait, et nul n'aurait pu soupçonner les difficultés et les contre-temps que l'enfer suscita pour entraver cette œuvre.

Un certain M. B..., dont la sœur avait été soignée par une des religieuses de Cork, désirait vivement contribuer à l'établissement d'une communauté de gardes-malades à Londres. Déjà il avait accepté toutes les conditions requises, se chargeant des frais d'installation, s'engageant à trouver une maison convenable et à payer le loyer durant les deux premières années. « M. B... demande, « écrivait le Père Anderdon à la Mère Saint-Fabien, que « la Supérieure générale désigne au moins douze Sœurs « pour cette fondation, lesquelles devront se tenir prêtes « à partir au premier signe. Le choix de la supérieure, « pour une ville comme Londres, est de la dernière « importance, car elle ne peut manquer de rencontrer « beaucoup de difficultés, et elle aura à traiter avec des « caractères très différents. Aussi lui faudra-t-il beaucoup « de prudence, d'habileté, de charité et de bonne humeur. « Mais je serai toujours près d'elle pour la soutenir ; ce « sera un glorieux champ pour le zèle et le mérite. »

Le 30 août, tout paraissait conclu. M. B... avait, une fois de plus, garanti la somme exigée pour la fondation ; le Père Anderdon avait trouvé une maison près d'une église, condition essentielle, car, en raison de la pénurie de prêtres, on ne pouvait espérer avoir un chapelain. Le quartier était bon, l'air salubre et les facilités de communications très grandes. De plus, le curé de la paroisse était ravi à la pensée d'avoir un couvent à sa porte. Séance tenante, il invita Father Anderdon à prêcher dans son église, le dimanche suivant, sur le bienfait des communautés religieuses.

Le Père se hâta de communiquer ces bonnes nouvelles à la Mère Saint-Fabien. « Dieu soit loué, lui disait-il, « vous aurez un pied-à-terre ! Je viens de revoir M. B...; « il m'assure, à nouveau, que tous vos frais vous seront « remboursés et que dans peu de mois, c'est-à-dire vers « la fin de l'année, il vous remettra les fonds nécessaires « pour l'acquisition d'une maison ; il compte retrouver « cet argent au moyen d'une souscription. Demain, son « agent s'occupera de l'ameublement... »

En effet, d'après les conventions stipulées par lui, M. B... devait meubler le nouveau couvent, en suivant les instructions envoyées à sa sœur par la Maison-Mère.

Peu de jours après, dans une nouvelle missive, le Père mandait à la Mère générale que, si les circonstances devaient hâter le départ des religieuses pour Londres (l'armée française venait de subir les premiers désastres), il leur procurerait facilement un abri. « Du « reste, ajoutait-il, Miss B... offrira certainement l'hos- « pitalité à plusieurs d'entre elles. »

Mère Sainte-Béatrix, qui terminait ses neuf années de supériorat à Abbeville, avait été désignée pour ce nouveau poste ; elle s'était rendue à Boulogne et attendait là, avec les Sœurs Sainte-Véronique et Saint-Colomban, le moment de s'embarquer. En raison des circonstances, le Conseil considérait cette fondation comme tout à fait providentielle et désirait en hâter l'exécution. C'est pourquoi Mère Sainte-Béatrix, — s'appuyant sur les instructions reçues de Paris comme sur les assurances venues de Londres — voyant aussi que les événements se précipitaient et que la panique avait gagné la province, crut devoir s'embarquer le 7 septembre ; son désir intime était, du reste, d'arriver en Angleterre le 8, jour de la

Nativité de Marie, afin que le berceau de cette nouvelle fondation se trouvât sous la protection de la Vierge au berceau.

La sainte religieuse ne fut pas trompée dans sa filiale confiance en Marie ; mais cette bonne Mère lui manifesta sa protection dans des conditions toutes différentes de celles qu'elle était en droit d'espérer.

Le voyage se fit bien tristement ; on laissait la patrie en proie aux horreurs de l'invasion et les cœurs se serraient à la pensée des souffrances auxquelles la Maison-Mère allait être exposée. De plus, la traversée fut très pénible, car la mer était houleuse, et les trois religieuses se sentaient brisées de fatigue quand, au matin du 8 septembre, elles débarquèrent à Sainte-Catherine's Docks. Le Père Anderdon n'avait pas reçu la dépêche lui annonçant l'arrivée des Sœurs ; aussi ne trouvèrent-elles personne pour les recevoir et les guider dans la grande cité. Sans se troubler, la Mère Sainte-Béatrix se fit conduire à York-Place, la résidence de l'archevêque, et elle y rencontra fort heureusement le Père qui, en l'apercevant, prit une croix et la lui présenta en lui disant : « Ma Mère, ce n'est pas pour rien que je vous montre la croix. » Puis, comme les visages pâles et défaits des voyageuses trahissaient leur lassitude et leurs angoisses, il les conduisit, sans rien ajouter, dans l'appartement de l'archevêque. Le prélat, après les avoir bénies, communiqua à la Mère Sainte-Béatrix les nouvelles qu'il avait à lui donner.

Depuis trois jours, M. B..., effrayé des désastres de la guerre et des conséquences fâcheuses qui en pouvaient résulter pour ses affaires, s'était subitement retiré, manquant ainsi à la parole donnée. De ce fait, la

maison n'était pas louée et les Sœurs se trouvaient sans asile.

La détresse à cette heure était grande, mais une âme aussi abandonnée à Dieu que l'était Mère Sainte-Béatrix ne pouvait en être alarmée. Il ne lui restait comme perspective que de continuer sa route et de rejoindre ses Sœurs d'Irlande, car, en raison des événements, on ne pouvait songer à rentrer en France. Mais, comme elle communiquait cette pensée à l'archevêque, celui-ci repartit vivement : « Non, non, ma Mère, à Londres vous êtes, à Londres vous resterez. » Mère Sainte-Béatrix répondit alors humblement : « Monseigneur, je suis toute disposée à faire la volonté de Dieu. Envoyez-nous où il vous plaira. » Cette réponse parut illuminer le visage austère du prélat, et un éclair de joie passa sur son front, tandis qu'il répondait : « Votre vocation est vraiment l'œuvre de Dieu, car le démon a essayé de tout pour entraver votre établissement ici. »

Pendant que se poursuivait ce dialogue, le Père Anderdon s'était rendu en toute hâte à Blandford Square, où demeuraient les Sœurs irlandaises de la Miséricorde (Sisters of Mercy) pour exposer à la supérieure de cette communauté la situation et l'embarras où se trouvaient les Sœurs du Bon-Secours. Le bon Père revint bientôt tout joyeux ; la petite colonie était attendue avec impatience, et on lui préparait le plus fraternel accueil.

« Il faudrait une plume d'or, lit-on dans les *Souvenirs* « de Mère Sainte-Béatrix, pour retracer la réception qui « nous fut faite là, et elle n'était que le prélude d'une « hospitalité qu'il m'est impossible de décrire. A ce seul « souvenir, mon cœur se gonfle et mes yeux se remplis- « sent de douces larmes de reconnaissance. La Mère

« Assistante descendit le perron, vint au-devant de « nous les bras ouverts et nous embrassa affectueuse- « ment, en nous souhaitant la bienvenue. »

L'âme irlandaise se révélait dans cette bénie maison avec toute sa générosité. Les Sœurs de la Merci avaient ainsi accueilli des Bénédictines, des Dominicaines et des Filles de la Croix, venues toutes à Londres pour préparer un refuge à leur Maison-Mère, si les événements rendaient nécessaire le départ de France.

La Mère Sainte-Béatrix se trouva être la doyenne des dix-neuf exilées et fut entourée d'égards et de prévenances ; c'est elle qui récitait le *Benedicite* et les *Grâces,* elle aussi qui présidait aux repas. Le premier soir, on pria les religieuses françaises d'assister à la récréation de la communauté, et ce fut touchant de voir les Sœurs entourer les nouvelles venues et leur exprimer, en mauvais français, le bonheur qu'elles éprouvaient de pouvoir donner l'hospitalité à des épouses de Jésus-Christ, et la part qu'elles prenaient aux malheurs de la France.

Aujourd'hui encore, une des religieuses, qui fut la compagne de Mère Sainte-Béatrix, ne parle qu'avec émotion de la charité si délicate des Sœurs de la Merci. « Toute notre vie, écrit-elle, nous garderons pour ces « âmes si généreuses une profonde reconnaissance. « Là-haut elles jouissent certainement de la récompense « promise, par Jésus lui-même, à ceux qui auront mis en « pratique les béatitudes, car nous n'avions point d'abri, « et elles nous ont logées ; nous n'avions ni à manger « ni à boire, et elles nous ont donné le nécessaire, etc., « et cela pendant cinq longues semaines. » Il n'est pas douteux, en effet, que ces âmes charitables n'aient fait

déjà la douce expérience de cette parole de nos saints Livres : « *Celui qui fait boire aux autres le vin de la charité en sera lui-même enivré.* »

En se voyant si visiblement secourue, et forte aussi des encouragements de Mgr Manning, la Mère Sainte-Béatrix crut correspondre à la volonté divine en prenant, sans tarder, le parti de chercher une installation temporaire ; mais ces démarches prirent plusieurs semaines, et ce ne fut que le 15 octobre, en la fête de sainte Thérèse, que les Sœurs du Bon-Secours purent entrer dans la demeure qu'elles avaient trouvée. C'était une petite et pauvre maison, mais Dieu la regardait avec complaisance, car elle allait abriter des âmes humbles et généreuses.

Cette habitation se trouvait à Kentish Town, au nord de Londres, tout près d'une église dédiée à Notre-Dame Auxiliatrice. Cette coïncidence arrachait du cœur de la Sœur X... ce cri de reconnaissance : « O providence de Dieu, que vous êtes merveilleuse et que vos desseins sont impénétrables ! Qui aurait pu croire qu'en quittant la France, en nous éloignant de notre chère Maison-Mère et de cette chapelle bénie consacrée à la Vierge du Bon-Secours, nous allions encore, dans notre exil, nous retrouver sous la bannière de notre bien-aimée Patronne ? Aussi, comme nous l'aimions, la petite église si simple en apparence ! Que nous la trouvions belle avec le tableau représentant notre sainte Mère et Jésus, le doux fruit de ses entrailles ! »

Le curé de la paroisse, Father Connely, d'origine irlandaise, regarda les Sœurs comme des envoyées du ciel ; il leur porta un intérêt toujours croissant et d'autant plus vif que cette communauté était, jusqu'alors, la seule de sa paroisse. « Le jour de notre arrivée, relate

« encore la Sœur X..., il vint nous visiter dans notre « pauvre demeure. Oui, pauvre, certes, car quelques « pommes de terre, deux ou trois tasses, une ou deux « vieilles casseroles composaient tout notre avoir. Sur « les murs blanchis, ou, pour mieux dire, jaunis, abso- « lument rien, rien que la poussière plus ou moins « épaisse. Le Père, frappé de ce dénuement, retourna « chez lui et se mit bien vite à l'ouvrage pour nous « sculpter un crucifix de bois ; il vint nous l'apporter, « aussitôt terminé, et lui-même le suspendit au mur de « notre pauvre chambre commune. Ce précieux crucifix, « qui fut témoin de nos premiers labeurs à Londres, qui « nous aida à supporter nos privations et nos fatigues, « nous le possédons encore ; c'est une relique et un « souvenir bien cher pour les fondatrices de la commu- « nauté. »

La nouvelle de l'arrivée des Sœurs gardes-malades s'étant répandue dans le quartier, l'on ne tarda pas à réclamer leurs soins ; mais, quoique plusieurs religieuses de France fussent venues les rejoindre, elles étaient encore trop peu nombreuses pour répondre à toutes les demandes, et Mère Sainte-Béatrix se vit même obligée de refuser une garde pour soigner un pair d'Angleterre. Durant son séjour à Blandford Square, elle avait eu l'occasion de voir lady Fullerton, l'écrivain catholique bien connu, et la grande dame, à l'âme ardente et zélée, fut pénétrée d'admiration pour une œuvre dont elle comprenait toute la portée ; aussi s'empressa-t-elle de faire paraître dans le *Tablet* un article élogieux concernant les Sœurs du Bon-Secours, et ce fait ne contribua pas peu à faire connaître et apprécier ces dernières.

Quoi qu'il en fût, les pauvres Sœurs étaient surmenées et souvent, après une journée de travail, elles se levaient la nuit pour se rendre au chevet des mourants. « Bien « que nous fussions très fatiguées et tourmentées, écrit « toujours la même Sœur, nous étions en réalité bien « heureuses. Mère Sainte-Béatrix disait souvent que « notre couvent était une petite communauté modèle ; « le silence était gardé dans toute sa rigueur, la récréa- « tion bien comprise et la charité observée dans tous « ses points. L'union et la paix étaient la base et le fon- « dement de tout. Mais aussi quel exemple les Sœurs « n'avaient-elles pas sous les yeux. Mère Sainte-Béatrix « était bien la femme forte dont parle l'Ecriture sainte. »

Les dispositions de cette âme paisible et abandonnée nous sont dévoilées dans les lettres que la vénérable Mère écrivit à la Supérieure générale durant ce temps de grande épreuve.

« Ne vous tourmentez pas à notre sujet, ma bonne Mère, « lui mandait-elle le 1er février, c'est-à-dire aussitôt que « les communications avec Paris furent rétablies ; nous « sommes petitement, mais nous avons le nécessaire, « puis nous dormons sur le doux oreiller de la bonne « Providence, et chaque matin je dis avec le poète :

« Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,
« Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

« Je ne vous dirai pas ce que mon cœur souffre, les « larmes que nous versons chaque jour ; cela se com- « prend. Mais ce n'est pas le temps de gémir : c'est « celui de se soumettre. Pour conserver mon énergie, « je me représente ma bonne Mère et nos Sœurs souf- « frant de toutes les privations et exposées à la mort...

« Avez-vous de quoi vous nourrir? Cette pensée que « vous pouvez avoir faim me fait mourir de chagrin. « Combien je pense aussi à Mère Sainte-Mechtilde et à « ses chères petites orphelines! Je les vois tremblant « dans la cave... Oh! comme je partage les souffrances « de toutes! Mais, encore une fois, il ne faut pas que je « laisse déborder mon cœur. »

La pauvre Mère, éprouvée par le climat de Londres et rongée par les inquiétudes, que ravivaient chaque jour les nouvelles navrantes apportées par les journaux, fut reprise d'une de ces crises cardiaques qui la torturaient fréquemment; elle en conçut une certaine inquiétude et crut prudent d'appeler auprès d'elle la supérieure de Dublin, afin de lui confier le soin de la communauté naissante. « Mère Sainte-Hedwige, écrivait-elle « à la Supérieure générale, est venue passer plusieurs « jours auprès de moi; j'avais été reprise de violentes « palpitations de cœur; à cela rien d'étonnant, car on « ne se fait pas violence impunément. Je jugeais qu'il « était prudent que la chère Mère Sainte-Hedwige sût « ce qu'elle aurait à faire au cas où je viendrais à mourir, « tandis que les communications avec Paris étaient « interrompues. Mais les précautions n'abrègent pas la « vie et je vais mieux maintenant. »

Au milieu de tant d'épreuves, l'affection, la charité que l'on témoignait de toutes parts à la pauvre Mère, étaient un baume pour son cœur. Les maisons d'Irlande, comme celles de Boulogne et d'Abbeville, rivalisaient de générosité pour suppléer au dénuement de la communauté de Londres. « Que l'union et la charité font de bien à l'âme! » écrivait encore Mère Sainte-Béatrix. « Mes larmes ont « coulé quand j'ai reçu de Boulogne une caisse qui con-

« tenait un fauteuil pour mes vieux reins.... Il me faudrait « aussi un volume pour vous dire toutes les bontés des « Dames de la Merci pour nous ; elles ont été et elles sont « encore notre Providence. Jamais nous ne pourrons « reconnaître leur touchant dévouement. »

Enfin ces jours d'angoisse prirent fin. On apprit, et avec quelle joie ! que la Maison-Mère avait été providentiellement épargnée ; aux longues et poignantes inquiétudes, aux douloureuses appréhensions, succéda une inexprimable allégresse. On ne savait comment remercier Dieu d'avoir mis fin à ces jours d'épreuve. Aussi, de même qu'à Dublin et à Cork, on chanta dans le petit oratoire de Londres un *Te Deum* d'action de grâces pour la protection visible donnée au Bon-Secours.

On s'occupa alors d'affermir la nouvelle fondation et des sujets capables furent envoyés à Londres. Mère Sainte-Béatrix résida dans cette ville jusqu'en 1872, faisant l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Elle savait très peu d'anglais, mais sa vue seule était une prédication, tant étaient grandes sa sérénité et son affabilité. Mgr Manning, malgré les innombrables soucis de sa vie combative et les charges de son ministère, aimait à venir s'entretenir avec elle, car « cet homme de gouvernement était aussi un homme de prière, expert, pour lui-même et pour les autres, dans les voies intérieures, confesseur fort recherché, aussi attentif et habile à diriger une seule âme troublée qu'à poursuivre de grands desseins de politique ecclésiastique (1). » Dès la première entrevue qu'il eut avec la Mère Sainte-Béatrix, il fut frappé autant qu'édifié du parfait abandon

(1) Thureau-Dangin. *La Renaissance catholique en Angleterre.* 1906.

et de la profonde humilité de cette âme choisie, et depuis lors il se plut à l'encourager au milieu des rudes débuts de la fondation de Londres. Il lui faisait de fréquentes visites et son visage austère s'illuminait d'un doux sourire quand il demandait à Mère Sainte-Béatrix : « Comment marchent *mes clefs ?* » C'est ainsi que Sa Grandeur aimait à appeler les Sœurs gardes-malades, parce que, disait-il, elles ouvrent au prêtre l'âme des pécheurs.

Le saint archevêque avait toujours, selon ses propres paroles, « devant les yeux ces millions d'âmes à qui le « schisme anglican avait ravi l'héritage céleste et qui « erraient çà et là comme des brebis sans pasteur ». Il n'est donc pas étonnant qu'il éprouvât une sympathie singulière pour ces humbles religieuses, en qui il voyait un élément de l'apostolat qu'il rêvait d'exercer, et un instrument de salut pour les victimes de l'hérésie.

Aussi les Sœurs avaient-elles libre accès auprès du prélat et elles pouvaient, en toute confiance, venir lui exposer leurs difficultés et lui rendre compte des victoires qu'elles remportaient sur l'enfer. Combien souvent elles se trouvèrent dans des perplexités dont un secours manifeste du Ciel pouvait seul les tirer, ainsi qu'en témoignent les faits suivants, racontés par l'une des Sœurs contemporaines.

Un officier anglais, ayant entendu parler des religieuses gardes-malades, vint au couvent demander à Mère Sainte-Béatrix d'envoyer une Sœur près d'une de ses cousines gravement malade. Cette dernière était veuve et âgée de trente ans ; elle n'avait qu'un fils encore en bas âge. « Ma cousine, dit-il, est protestante ou, pour mieux dire, elle n'est pas même chrétienne, car la pauvre femme n'a jamais été baptisée. Son père, qui vit encore,



S. E. le Cardinal MANNING

ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER

de 1865 à 1892

l'a élevée dans la haine de Dieu et de la religion. — Mais vous, Monsieur, reprit Mère Sainte-Béatrix, vous êtes sans doute catholique? — Oui, Dieu merci! Je suis un converti, et, malheureusement, le seul de toute ma famille! » Il va sans dire que la supérieure acquiesça à la requête de l'officier, qui tint à conduire lui-même la garde auprès de la malade.

« Je trouvai là, raconte la Sœur, une dame qui paraissait avoir pour consigne de m'empêcher de parler religion à la pauvre souffrante. Sans m'en inquiéter, je commençai à prodiguer mes soins à cette dernière, à soigner ce corps rongé par le mal à la fleur de l'âge et dans lequel je voyais l'enveloppe d'une âme plongée dans un état pire encore, car elle n'avait jamais reçu l'eau régénératrice du baptême. Puis, ces soins donnés, je me retirai à l'écart pour faire mes prières, sans m'occuper de la malade et de sa compagne, qui s'amusait à mes dépens, ridiculisant mon costume et mes pratiques de piété : signes de croix, etc., et me traitant de papiste. Dès que je me trouvai seule, je m'empressai d'envoyer une note à Mère Sainte-Béatrix, pour lui exposer la situation et lui demander une compagne, car je ne voulais pas laisser la jeune femme seule avec son amie. On acquiesça à mon désir, et on m'envoya une seconde Sœur.

« Toutes les ressources de la science humaine furent employées pour prolonger la vie de la pauvre affligée ; la famille appela en consultation six médecins, espérant que leurs lumières réunies pourraient conjurer le mal. Il n'en fut rien et, au bout de huit jours, il fallut, pour obtenir quelque adoucissement aux souffrances de la malade, avoir recours à une opération qui ne donna aucun résultat. A ce moment, la personne, qui s'était constituée comme une sentinelle près de ce lit de douleurs, fatiguée et dégoûtée de respirer un air si malsain, abandonna son poste sous le prétexte qu'elle avait besoin de repos. On comprend avec quelle joie j'appris cette détermination. Je me rendis alors chez Mgr Manning, pour lui dire mes alarmes et lui exposer le triste état de la première malade confiée à mes soins. Mais il était absent et je fus reçue par son neveu, le Père Anderdon, lequel était notre supérieur. Je lui expliquai le cas et lui demandai ses

conseils ; il m'écouta attentivement et, sans me répondre, me conduisit dans la petite chapelle de l'archevêché. Après avoir, durant quelques minutes, prié les bras en croix devant le tabernacle, il vint à moi, me bénit et, posant sa main sur ma tête, il me dit : « *Allez, mon enfant, elle se convertira.* » — Je lui expliquai alors la difficulté que j'aurais à introduire un prêtre. — Baptisez-la vous-même, me dit-il, et, avec une grande bonté, il m'expliqua la manière d'administrer le sacrement de Baptême.

« Le lendemain, c'est-à-dire le neuvième jour de notre garde, la malade entra en agonie à neuf heures du soir, sans aucun symptôme nouveau. Les deux médecins, qui étaient présents, déclarèrent, à onze heures, que sa respiration n'était plus qu'artificielle, que les piqûres la laissaient insensible et que le pouls ne se faisait plus sentir. Ils quittèrent la chambre en disant que leur ministère était devenu inutile. Vers minuit, la moribonde ouvre tout à coup les yeux, me regarde et me dit : « Vous « pouvez me sauver, si vous le voulez. » — Je lui demande alors si c'est de son corps ou de son âme qu'elle veut parler. — « Mon « âme ! mon âme ! répond-elle; je n'ai plus que quelques instants « à vivre. — Mais croyez-vous, lui dis-je vivement, tout ce que « Notre-Seigneur Jésus-Christ ordonne de croire ? — Oui, je crois « tout ce que la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine « enseigne. — Avez-vous jamais été baptisée ? lui demandai-je « encore. Voulez-vous recevoir le baptême ? — Oh ! oui. » Et, les mains jointes, les yeux élevés, comme si elle voyait un monde inconnu, elle abjura son passé et demanda à Dieu pardon et miséricorde pour sa vie pleine de péchés. Alors je pris en main l'eau baptismale et je versai sur sa tête défaillante cette eau salutaire, qui allait lui ouvrir les portes du ciel. Puis la mourante retomba sur son oreiller; ses traits, jusque-là contractés, se transfigurèrent en une expression ineffable de paix et de sérénité. Des paroles d'action de grâces s'échappèrent de ses lèvres, et, après avoir remercié Dieu, elle bénit les Sœurs du Bon-Secours. Elle eut encore la force de nous recommander de garder le secret de sa conversion, parce que, nous dit-elle, son fils unique serait déshérité si on venait à savoir que sa mère était morte dans le sein de l'Eglise catholique. Puis, après avoir répété quelques courtes aspirations, son âme, purifiée dans les eaux du saint baptême, s'envolait vers le ciel.

« Longtemps ma compagne et moi nous restâmes prosternées

devant ce lit où une si grande merveille venait de s'accomplir. Le lendemain matin, l'officier, qui était venu me chercher, entra dans la chambre et resta cloué sur le seuil à la vue de sa cousine étendue les mains jointes et dont une expression de béatitude illuminait les traits. Quand il apprit ce qui s'était passé, il reconnut, comme nous, qu'il y avait là un vrai miracle de la grâce et de la miséricorde de Dieu. »

Dans bien d'autres circonstances, la chère Sœur, qui raconte ce trait, eut la joie d'être choisie comme instrument de la grâce divine ; mais combien elle dut payer cher une de ces conversions, opérée durant le séjour à Londres de Mère Sainte-Béatrix. Laissons-la parler elle-même :

« On vint un jour frapper à la porte de notre petit couvent pour demander une garde. Il s'agissait de soigner un vieillard, qui venait d'être frappé soudainement d'un mal très grave. La sainte obéissance m'envoya près de lui et je le trouvai dans les bras de sa fille, la figure et les mains congestionnées. Point de pouls ; il avait été pris d'un accès violent de goutte, qui était montée au cœur.

« Je m'empressai de mettre ce vieillard dans son lit, et je lui fis, pendant une heure et demie, des fumigations, afin de faire revenir la chaleur et la vie dans ses membres engourdis et raidis. Peu à peu, en effet, la circulation se rétablit ; le visage retrouva sa couleur naturelle et le malade reprit connaissance. Il ouvrit alors les yeux, me regarda fixement et me demanda si je n'étais pas une Sœur du Bon-Secours. Je répondis affirmativement et aussitôt je lui proposai de faire avec lui une courte prière pour obtenir de Dieu son soulagement. Il y consentit et, sans tarder, je me mis à réciter à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria*. Soudainement, il m'arrêta pour me dire : « Je connais bien cette « prière, car ma mère mourante me fit promettre de la réciter « chaque jour, et j'ai été fidèle à ma promesse. — Eh bien ! Mon« sieur, me hasardai-je de répondre, la sainte Vierge a souri à « votre prière, et maintenant elle veut vous récompenser. »

« Voyant mon malade si bien disposé et comprenant qu'il

n'y avait pas de temps à perdre, je lui proposai de faire venir un prêtre. « Je le veux bien, me répondit-il, mais un prêtre français. »

« Je ne perdis pas un instant et j'envoyai chercher M. l'abbé Tursell, chapelain de la chapelle française de King's street, laquelle est desservie aujourd'hui par Mgr Tursell, son neveu.

« Ce bon prêtre arriva bientôt au chevet du moribond et lui fit faire une confession générale. Tandis que le vieillard, tout contrit de sa vie passée, déposait le lourd fardeau de ses fautes, sa fille, qui se trouvait avec moi dans une pièce voisine, m'accablait d'injures et me menaçait même de me mettre en pièces. Elle voulait à tout prix rentrer chez son père, interrompre sa confession et renvoyer le prêtre ; mais je me plaçai devant la porte, lui déclarant avec fermeté que je préférais plutôt mourir que d'empêcher son vieux père de se mettre en paix avec Dieu. Et, dans cette lutte, la victoire me resta. La jeune fille protestait avec véhémence de la bonté de son père et affirmait l'inutilité d'une confession de ce genre. « Mademoiselle, lui répondis-je, la bonté « naturelle de Monsieur votre père ne sauvera pas son âme, et « sa négligence à s'approcher des sacrements pendant soixante « ans le priverait du bonheur éternel. »

« Après ce long et douloureux débat, M. l'abbé Tursell sortit enfin tout rayonnant de la chambre du malade et me dit qu'il allait chercher le saint Viatique. « Mon Père, vous ne serez pas « chez vous, lui répondis-je, que le pauvre homme sera mort. — « Eh bien ! l'essentiel est fait, puisque cette chère âme vient d'être « lavée dans le sang de Notre-Seigneur par la grâce de l'absolution. »

« Je m'empressai de rentrer dans la chambre du moribond ; sa fille s'y trouvait déjà. « Mon ange, disait-il avec effort, que je suis « heureux ! Adieu !... Ma bonne Sœur, je vous remercie. Adieu !... » A ce moment, il ferma les yeux et rendit l'âme en disant : « Mon Jésus ! miséricorde !... Marie, venez à mon aide !... »

Après avoir enseveli le mort, la Sœur passa la nuit en prières auprès de lui dans une chambre sans feu ; la fatigue de cette longue veille, le froid et l'émotion furent funestes à la pauvre religieuse, car le lendemain elle dut s'aliter, en proie à une fièvre rhumatismale très violente.

Ses souffrances furent si intenses qu'une heure lui paraissait une longue nuit, et cependant, au fond de son âme, elle était heureuse de pouvoir payer ainsi la grâce obtenue.

La chère Mère Sainte-Béatrix soigna sa fille, nuit et jour, avec un dévouement tout maternel, et fut admirablement secondée par le Dr Connelly, frère du révérend Connelly, curé de la paroisse. « Ces deux bienfaiteurs jouissent de l'éternelle récompense, conclut la narratrice, mais la chère petite église, où Notre-Dame Auxiliatrice souriait au labeur de ses filles, est toujours là pour consoler les affligés et les attirer vers son Jésus. »

C'est ainsi que les Sœurs du Bon-Secours furent, dans une certaine mesure, un élément de vie dans ce splendide mouvement de conversion dont l'Angleterre fut le théâtre pendant le XIXe siècle et qui étonna le monde, tandis qu'il faisait tressaillir délicieusement la sainte Eglise catholique.

Il y a cinquante ans, on osait encore pousser à la Chambre ce cri, expression de la vieille haine antiromaine : « *No popery !* » Et cependant les âmes, soulevées par un souffle mystérieux, se tournaient vers Rome dans une ardente aspiration ; l'on vit, ô magnifique spectacle ! des centaines de pasteurs protestants sacrifier une situation enviable, de grands seigneurs, de nobles femmes, de faibles jeunes filles renoncer à leur héritage, des officiers, des gens de lettres, des magistrats abandonner tout ce qui constitue la paix et le bonheur ici-bas, pour rentrer au chaud bercail qu'éclaire le soleil de la sainte Eucharistie et que réchauffe l'amour d'une mère, de la Mère de Dieu.

« C'est une résurrection, disait Newmann dans un sermon

resté célèbre (1), et cette résurrection est une merveille, qui appartient à l'ordre de la grâce. » Puis, rappelant la situation douloureuse faite aux catholiques en Angleterre, de 1800 à 1830, il ajoutait : « Qui aurait jamais pu prévoir un tel miracle ? Peut-on en invoquer un semblable dans l'histoire ? »

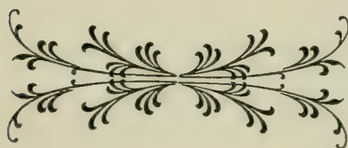
« Ce qui se passe en Angleterre, écrivait à son tour Mgr Wiseman aux évêques de France (2), ne saurait s'expliquer ni par l'activité des catholiques, ni par les prédications de notre clergé, ni par les ouvrages de nos écrivains, ni par le zèle et la piété des fidèles... Une impulsion spontanée de la grâce et une succession providentielle de circonstances sont les deux seuls moyens auxquels le Maître des hommes et des choses ait eu recours pour produire les glorieux résultats dont nous sommes témoins. »

Or, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que *ces glorieux résultats* sont dus à la prière des âmes pieuses. « Oui, ce sont les prières des catholiques et, en particulier, des catholiques de France, qui ont donné les Newmann et les Manning, et une foule d'autres après eux, à la sainte Eglise de Dieu. Ce sont les prières des catholiques et, en particulier, des catholiques de France, qui ont provoqué cette effusion abondante et vraiment extraordinaire de l'Esprit-Saint sur l'Eglise anglicane, dont les résultats nous étonnent et nous ravissent. (3). »

Ici un rapprochement s'impose. A Boulogne, un saint prêtre, que nous avons déjà nommé au cours de cette

(1) *The second Spring.*
(2) *Lettre d'octobre 1845.*
(3) *La Crise religieuse en Angleterre.* P. Ragey, S. M. Paris, Lecoffre. 1896.

histoire, M. l'abbé Haffreingue, se consumait, lui aussi, du désir de voir la *grande Ile* revenir à l'Eglise romaine et, guidé par le Père Ignace Spencer, il avait fondé une *Association de prières* pour obtenir cette grâce merveilleuse ; avec une flamme tout apostolique, il insufflait, pour ainsi dire, ses désirs et ses pensées à tous ceux qui l'approchaient. Nul doute donc que les Sœurs du Bon-Secours, pour lesquelles M. Haffreingue fut toujours un ami et un conseiller, et qui eurent l'honneur de l'entourer à ses derniers moments, n'aient pris à cœur la cause qui lui était si chère, unissant leurs supplications à tant d'autres pour la conversion de l'Angleterre. N'est-il pas permis de croire que Dieu, répondant à leurs prières, les appela elles-mêmes sur le théâtre de la lutte où se jouait l'avenir éternel d'un grand peuple, car, comme le disait si bien Mgr Manning, ces zélées religieuses furent souvent les *clefs* qui ouvrirent les âmes à la grâce et à ses dispensateurs ?



CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Une pénible épreuve atteint l'Institut. Fondation à Belfast. Développement des communautés de Cork et de Londres.

1871-1874.

Sommaire. — Sympathie et secours donnés à la France par la nation irlandaise pendant la guerre. — Sainte mort de la Mère Saint-Fabien. — Dévouement incomparable des Sœurs pendant l'épidémie de petite vérole qui sévit à Dublin. — Une épreuve d'un caractère délicat et tout intime vient troubler la communauté de Dublin. — Eléments de discorde. — Principal grief des dissidentes. — La question des Sœurs converses. — Bonté admirable de la Mère Sainte-Hedwige. — Départ des dissidentes. — Les liens de la charité se resserrent singulièrement entre tous les membres de la communauté de Dublin. — Lettre du révérend Père Leterrier. — A la suite de ces incidents, Father Maguire encourage ses filles de Cork. — Dans cette ville l'installation des Sœurs laisse à désirer au point de vue sanitaire. — La Lee déborde; le couvent est inondé. — Conséquences de cet accident. — Les supérieurs se préoccupent de trouver une installation plus confortable. — Grâce à la générosité de M. Murphy, on fait l'acquisition de Shrubbery-House. — Généreux concours des habitants de Cork. — Hommage rendu au dévouement des Sœurs par les journaux de la localité. — Conversions. — Fondation de Belfast. — Physionomie spéciale de cette ville; elle est en Irlande le boulevard du protestantisme. — Sollicitude de la Mère Sainte Cécile pour les fondatrices. — Mère Sainte-Domitille, après deux ans de supériorat, est rappelée à Dublin. — Changements successifs opérés dans le gouvernement de la maison de Londres. — Les Sœurs s'installent à Bayswater. — Leurs rapports avec les Pères de Saint-Charles. — Atmosphère de charité qui règne dans le couvent. — Heureuse influence de la Mère Sainte-Alphonsine. — Mort de la Mère Sainte-Marguerite. — Nomination de Mother Bertille comme supérieure de Londres. — Conversion d'un protestant franc-maçon.

Est-il besoin de dire que les communautés de Dublin et de Cork avaient éprouvé, dans une large mesure, le

contre-coup des événements qui venaient de se dérouler en France, et cela à un double titre?

D'abord, il faut le reconnaître, les Irlandais n'ont rien oublié du passé, ni le concours généreux que leur donna la France en 1798, ni l'enthousiasme avec lequel elle applaudit O'Connell dans ses justes revendications en faveur de sa patrie ; aussi, à l'heure de nos désastres, ce peuple généreux pleura amèrement les infortunes d'une nation qui lui avait témoigné tant de sympathies.

Durant l'hiver de 1870-1871, on pouvait voir tous les dimanches, dans les campagnes d'Irlande, cet émouvant spectacle : un paysan, au reçu des journaux hebdomadaires, s'asseyait au pied d'un arbre, mettait ses lunettes et lisait tout haut, devant le village assemblé, les nouvelles de la guerre, et de grosses larmes silencieuses coulaient alors le long des joues de ses auditeurs.

Et ce n'était pas là une compassion stérile ; pour s'en convaincre, il suffit de relire une lettre que Mgr Dupanloup écrivait à cette époque, en faisant appel à la charité de tous en faveur de ses populations affamées et ruinées. « Je me tourne de tous côtés, disait-il, j'ai même écrit à l'étranger, et l'Irlande surtout, — c'est pour moi un devoir de le proclamer bien haut — la catholique, la magnanime Irlande n'a cessé de me faire parvenir, depuis le commencement de nos épreuves, les plus généreuses offrandes ; et soit les dons de ses pauvres enfants eux-mêmes, soit les sympathies hautement exprimées dans ses meetings, ont prouvé que nul peuple au monde n'est plus véritablement pour nous un peuple ami que le peuple irlandais. « Ils s'arracheraient le pain « de la bouche, m'écrivait un de leurs évêques, pour « pouvoir le donner à la France. »

Oui, nulle part nos malheurs n'ont provoqué plus de regrets et de pitié. Nous empruntons, à l'appui de cette assertion, au *Correspondant* de juin 1906, un trait bien suggestif. Longtemps après la guerre, un Français, qui parcourait l'Irlande en touriste, causait un jour, auprès des ruines de l'abbaye de Murrisk, avec un paysan ; ce dernier se mit à lui parler des choses de France, puis de la guerre de 1870, et avec un ton ému, comme s'il parlait d'un événement tout récent, d'un malheur de famille, il ajouta : « *We know all about it.* Nous savons *tout, tout!* »

Mais, en plus de leur douloureuse sympathie pour la France, les Sœurs du Bon-Secours de Dublin et de Cork, où dominait l'élément irlandais, avaient d'autres sujets de peine profonde. Elles tremblaient pour leurs maisons, surtout pour la Maison-Mère. La pensée que cet asile, qui avait abrité leur enfance religieuse, était au centre de tous les dangers, que leurs Mères et leurs Sœurs de France souffraient de la faim et de mille privations, était pour ces filles aimantes une angoisse de tous les instants; aussi que de supplications les cœurs attristés faisaient-ils monter vers le ciel!

Pendant dix longues semaines, on resta sans nouvelles de Paris, et quelle ne fut pas l'émotion générale quand, enfin, un court message arriva par ballon à Dublin ! Les Sœurs entraient au réfectoire, lorsque cette missive leur fut remise ; mais aucune d'elles, ce jour-là, ne songea à prendre de nourriture. On devinait les souffrances endurées et l'on tremblait à la pensée des périls qui existaient encore.

Quand les communications furent rétablies après la Commune, Mère Sainte-Hedwige s'empressa d'épancher

son cœur dans celui de la Supérieure générale : « Je remercie le bon Dieu, écrivait-elle, qu'il vous ait donné la force de résister à tant de souffrances et d'émotions. Oh! comme nous pensions à vous et priions pour vous, chère Mère, et pour nos bien-aimées Sœurs qui sont à Paris en ce moment! Si je pouvais en avoir quelques-unes ici, combien nous les soignerions!... Mais vous connaissez les cœurs de vos filles, et vous connaissez aussi votre devoir. *Fiat!*... J'ai reçu hier la lettre venant de Paris directement. Nous avons pleuré de joie. Que le bon Dieu est bon d'avoir ainsi protégé les Sœurs du Bon-Secours et que nous lui avons de reconnaissance! »

En même temps, la Mère Sainte-Hedwige annonçait à la Supérieure générale la sainte mort du R. Père Barry, confesseur de la communauté depuis cinq ans. Frappé subitement dans l'exercice de son ministère, il réclama les soins de ces bonnes religieuses, qu'il appelait ses enfants, et, avant de mourir, il leur dit que dans l'éternité seulement elles sauraient combien il avait aimé leur Congrégation.

Ce saint religieux avait eu en particulière estime la Mère Saint-Fabien, qui fut une des victimes du siège de Paris. On se souvient qu'elle avait été rappelée en France en 1868 et nommée maîtresse des novices; mais elle ne put que peu de temps exercer ce ministère, qui convenait si bien à son âme éminemment religieuse et éprise de perfection. Les privations et les émotions de l'hiver de 1871 épuisèrent ses forces, et, après avoir langui durant quelques mois, elle mourut le 24 octobre de la même année. Ses dernières prières furent pour ses chères filles de Dublin. Le jour même de sa mort, on l'entendit murmurer : « Oh! que j'ai soif! » Mère Sainte-Fulgence,

qui veillait auprès d'elle, s'empressa de lui présenter à boire. « C'est de mon Dieu que j'ai soif ! » dit-elle alors.

Mère Sainte-Hedwige, après avoir été l'assistante et l'intelligente auxiliaire de Mère Saint-Fabien, lui avait succédé et devait, pendant six ans, porter le fardeau du supériorat. C'est à cette âme généreuse que la Providence réservait les grandes épreuves qui, en 1871, vinrent successivement assaillir la communauté.

Tandis que les horreurs de la guerre désolaient la France, la ville de Dublin était durement éprouvée par une épidémie de petite vérole ; la maladie avait un caractère particulièrement contagieux et dangereux ; aussi les personnes frappées mouraient-elles souvent dans l'espace de vingt-quatre heures, et les pauvres Sœurs n'avaient plus un instant de répit. A peine avaient-elles fermé les yeux à une des victimes du terrible fléau qu'il fallait courir à un autre chevet. L'assistante elle-même dut aller en garde, et, pendant plusieurs semaines, la supérieure resta seule au couvent. Mais, cette fois encore, Dieu protégea ses servantes, et pas une d'entre elles ne fut atteinte par la maladie.

Au surmenage occasionné par la violence de l'épidémie, aux angoisses cruelles que causaient aux Sœurs les nouvelles venues de France, vint s'adjoindre pour elles, à cette époque, une autre épreuve très délicate, d'un caractère tout intime et qui leur donna une nouvelle ressemblance avec leur Sauveur trahi par les siens. Aussi, en cette occurrence, la révérende Mère Sainte-Cécile put-elle dire avec le prophète : « *J'ai élevé des enfants, je les ai exaltées, et elles m'ont méprisée* (1). »

(1) Is., I, 3.

En effet, le démon, jaloux sans doute des grâces dont les Sœurs du Bon-Secours étaient les humbles et fidèles instruments, s'efforça d'ébranler le fondement de l'édifice, en semant la zizanie parmi elles. Jusque-là, les supérieures n'avaient eu qu'à se louer de l'esprit d'union, de concorde et de charité qui régnait dans la maison de Dublin; mais, pour accomplir ses desseins mauvais, Satan trouva une complice dans une Sœur dont nous voulons taire le nom. Elle avait un de ces caractères fantasques, susceptibles à l'excès, affamés de nouveauté, comme il s'en trouve parfois dans les couvents; elle rêvait des changements, des transformations, qui devaient remédier à tout ce que rejetait sa nature difficile et rebelle au joug, et cette pauvre Sœur faisait à qui voulait l'entendre la confidence de ses griefs contre la supérieure et contre la Règle.

Quand l'on comprit qu'il y avait dans la bergerie une brebis indocile, on s'empressa de l'envoyer dans un couvent de France; mais il était déjà trop tard. La mauvaise semence avait germé et trois autres Sœurs, qui avaient subi la funeste influence de cette âme inquiète et indocile, continuèrent à jeter le trouble dans le paisible monastère. Est-il besoin de dire que ces dernières ne s'étaient jamais distinguées par leur zèle, leur abnégation et leur esprit religieux?

L'une d'elles était dépeinte en ces termes par la Mère Sainte-Hedwige au supérieur de la communauté, qui demandait à être éclairé : « Vous n'êtes pas sans savoir, mon révérend Père, les ennuis que Sœur Saint-S. nous a donnés, il y a trois ans, et combien elle aimait peu sa vocation. Après de sérieuses réflexions, elle avoua que toutes ses difficultés étaient le résultat de son imagi-

nation exaltée et de sa négligence dans ses devoirs spirituels. Ayant donc résolu d'être plus généreuse dans l'avenir, elle écrivit à notre révérende Mère générale pour lui demander pardon du passé, et on lui accorda de rester parmi nous.

« Dans une pensée de charité et avec l'espoir qu'elle réussirait à se vaincre, on lui permit même, à la retraite de 1870, de renouveler ses vœux pour un an ; mais les supérieurs eurent lieu de se repentir de cette grande indulgence, tant à cause du dédain manifeste qu'elle témoigna bientôt pour la Règle, qu'en raison de son esprit d'insubordination. »

Le mécontentement et les revendications des dissidentes s'appuyaient sur un point principal : l'absence de Sœurs converses. Cette disposition de la Règle, disaient-elles, obligeait toutes les religieuses à s'occuper d'une foule de travaux matériels, qui absorbent le temps que l'on pourrait consacrer aux exercices spirituels.

Cette objection était facile à réfuter. Les Sœurs converses, en effet, n'ont de raison d'être que dans les communautés astreintes à la clôture et vivant d'une vie toute monastique, ou bien encore dans les maisons d'éducation dont les membres se consacrent à l'instruction de la jeunesse. Mais cette distinction de classes n'a pas d'objet dans les Congrégations hospitalières, créées pour les besoins des malades et des pauvres. Le Bon-Secours étant fondé, comme les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et beaucoup d'autres sociétés religieuses, sur l'esprit et la pratique de la charité, il n'y avait pas lieu d'établir des degrés divers parmi ses membres, d'autant que, dans la mesure de leurs travaux extérieurs, les religieuses gardes-malades sont exemptes de

toute charge dans l'intérieur de la communauté. Et puis, dans l'intérêt même des personnes qu'elles soignent, n'est-il pas nécessaire que les Sœurs soient aptes à se livrer aux travaux domestiques même les moins relevés?

En somme, ce grief avait pour raison d'être une intelligence incomplète de la Règle et un fonds d'égoïsme, qui ne pouvait s'astreindre à la vie de parfaite abnégation qui règne au Bon-Secours.

Dans cette circonstance difficile, la Mère Sainte-Hedwige fit preuve d'une extrême patience et d'une charité admirable. « Je remets tout entre les mains de Dieu, écrivait-elle à son Directeur, après lui avoir fait le récit de ses peines intimes et des procédés employés par les mécontentes, car, si ce Dieu Sauveur a été trahi par son disciple, n'est-il pas juste que nous soyons persécutées à notre tour? Du reste, lui seul connaît le fond des cœurs, et il sait que nous n'avons en vue que sa plus grande gloire et le salut des âmes. »

La mansuétude de la supérieure, au lieu d'éclairer les coupables, les encouragea dans leur esprit de révolte; elles ne laissaient échapper aucune occasion de se répandre en récriminations, de parler de leur séparation d'avec la Maison-Mère, de s'efforcer de semer, au dehors et au dedans, la défiance et l'antipathie contre la famille religieuse qui les avait reçues.

Il fallut donc songer à faire disparaître cet élément de discorde, et la supérieure s'en expliqua avec le vénérable cardinal Cullen : « Les choses ont été trop loin, lui écrivit-elle, pour espérer un retour, un véritable changement. De plus, Votre Eminence comprendra qu'une leçon est nécessaire pour rétablir la paix dans la communauté. Comme ces religieuses n'ont fait encore que

des vœux temporaires et que le temps de les renouveler approche, la séparation peut se faire sans grande difficulté. »

Le départ des dissidentes eut lieu le 7 octobre 1871, durant la retraite qui, cette année, était prêchée par un Père franciscain ; il se fit sans bruit, sans éclat, grâce à la prudence et à la dignité de la supérieure. Laissons la Mère Saint-Gonzague, assistante, nous dire ses sentiments et ceux de toute la communauté en cette occasion : « Vous savez déjà, écrivait-elle le 11 octobre à la révérende Mère générale, ce qui s'est passé à la fin de notre retraite. Dieu soit béni !... Nous respirons maintenant, nous nous sentons chez nous, et c'est d'un même cœur que nous avons remercié Dieu et notre bonne Mère du Bon-Secours d'avoir mis fin à la trop longue souffrance qui nous ravissait la paix et le bonheur. Sans doute, la croix sera souvent encore notre partage ; rien n'est solide sans l'épreuve ; mais cette souffrance, ou plutôt, cette division intérieure était un martyre de tous les instants. Oui, si la croix vient de nouveau nous visiter, nous saurons souffrir, mais en esprit d'union, car nous ne voulons, toutes, faire qu'un cœur et qu'une âme pour aimer, servir Dieu et nous attacher de plus en plus à notre chère Congrégation... Que de *Te Deum* nous avons dits depuis samedi matin, jour du départ ! Il est à remarquer que cette solution est intervenue peu de temps après la promesse faite par la Mère Sainte-Hedwige de faire brûler, à perpétuité, une lampe à l'autel de la Sainte Vierge. Inutile de vous dire, ma Mère, combien le bon Père Leterrier est, lui aussi, heureux. Il désirait depuis longtemps cette séparation et c'est avec bonheur qu'il est venu célébrer une messe d'action de grâces dans notre chapelle à la fin

de la retraite. Son intérêt pour nous est celui d'un père. Rien ne l'arrête quand il s'agit de nous rendre service. »

Par un sentiment facile à comprendre, toutes les Sœurs de Dublin — même celles qui ne connaissaient que très imparfaitement la langue française, tinrent à envoyer à la Supérieure générale l'assurance de leur religieux dévouement, et toutes leurs lettres débordent de filiale affection, d'attachement à la Congrégation ; on y voit aussi toute la vénération que leur inspirent les vertus de la Mère Sainte-Hedwige et l'union qui règne entre ces cœurs si simples et si généreux.

Le révérend Père Leterrier crut devoir également rassurer la Supérieure générale au sujet de sa chère maison de Dublin, et, le 22 octobre, il écrivait à la Mère Saint-Fabien une lettre qui arriva à Paris alors que cette vénérée Mère était déjà entrée dans le sein de Dieu. « Combien j'aurais voulu que les nouvelles, qui nous arrivent de vous à Mount Street, eussent été meilleures, si tel eût été le bon plaisir du divin Maître ! Mais il semble aimer, au contraire, à vous tenir avec lui sur la croix, et vous êtes loin de lui en vouloir, n'est-ce pas? Car vous savez trop bien qu'il éprouve et sanctifie ainsi, par la souffrance, les âmes qu'il aime davantage. Lui-même, je le sais, vous a fait comprendre et goûter cette consolante vérité. Je n'ai vraiment qu'à ajouter ce qu'il vous a dit plus d'une fois au fond du cœur : Courage et confiance ! Plus l'épreuve se prolonge, plus le calice est amer, plus grande et plus douce sera la récompense. Oui, dans la croix est le salut et la vie..... la vie qui ne doit jamais finir...

« Si j'étais plus près de vous, je serais peut-être tenté de vous dire d'abord combien j'ai pris part à vos souffrances, à vos angoisses durant cette année de tristesses

et de deuils pour notre pauvre France ; mais, en ce moment, je tiens à vous parler d'autre chose, c'est-à-dire de l'union, de la paix, de la joie qui règnent, de nouveau, dans votre chère communauté de Dublin. Vous vous réjouiriez, j'en suis sûr, au milieu de vos souffrances, de savoir que Notre-Seigneur a exaucé vos vœux à cet égard. J'ai été moi-même plus touché que je ne saurais dire en constatant ce fait, mardi dernier, dans une manifestation des plus délicieuses à l'occasion de la fête de Mère Sainte-Hedwige.

« Je ne parle pas des fleurs, des guirlandes, etc., etc., de tout ce qui donnait à la solennité un éclat et un entrain admirables ; mais ce qui m'a fait surtout une douce impression, c'est de voir la cordialité, l'affection, le bonheur inaccoutumé avec lequel tout s'est passé dans cette fête de famille. On sentait que toutes les Sœurs se trouvaient unies et heureuses, comme autrefois, et avaient à cœur de faire oublier à leur Mère la peine causée par les transfuges.

« J'espère bien que, tout en regrettant l'égarement de ces dernières, vous êtes loin de vous attrister de leur départ. Comme un fruit gâté ou une branche desséchée, que fait tomber le premier coup de vent, elles se sont détachées d'elles-mêmes. Dieu soit béni !... Puissent-elles réussir ailleurs à prendre racine !

« Je suis heureux de vous dire que maintenant il n'y a plus qu'un cœur et qu'une âme dans votre chère communauté et que tout va bien ; même les dernières venues semblent déjà tout à fait *at home*.

« Cette causerie est assez longue ; laissez-moi seulement vous dire à nouveau, ma chère Mère, combien je prends part à toutes vos souffrances et vous souhaite

ardemment la grâce de Notre-Seigneur pour mettre à profit cette riche moisson de mérites et de bonheur que, dans son amour, il met à votre disposition.

« Mon respect, je vous prie, à votre révérende Mère Supérieure générale, et affectueux souvenirs au cher Père Ruat.

« Votre très humble et très dévoué en Notre-Seigneur.

« J. Leterrier, *S. M.* »

Cette missive, qui arriva à Paris, nous l'avons déjà dit, lorsque la Mère Saint-Fabien avait déjà fermé les yeux, fit répandre de douces larmes à la Mère Sainte-Cécile et mit fin aux cruelles préoccupations qui l'avaient torturée, tandis qu'elle assistait, impuissante, à l'agonie d'une de ses filles les plus aimées.

L'orage était passé, et les doux rayons de la grâce étendaient ses sereines clartés sur ces âmes simples et droites qui n'avaient vu dans cette épreuve qu'un nouveau moyen de témoigner leur fidélité à Dieu et à leur Congrégation.

Le bon chanoine Maguire, au courant des événements qui venaient de se passer à Dublin et craignant qu'ils n'eussent une répercussion fâcheuse sur ses chères filles de Cork, voulut leur annoncer lui-même la fin de cette crise douloureuse ; après avoir célébré la Messe dans la chapelle du couvent, il s'adressa aux religieuses et leur parla longuement, leur rappelant la chute de Lucifer et comment même dans le collège des Apôtres il s'était trouvé un traître. « Au Bon-Secours aussi, il y a eu des révoltées, et on a dit : Je n'obéirai pas... S'il s'en trouvait parmi vous qui eussent les mêmes pensées,

ajouta-t-il, partez, partez tout de suite et ne restez pas pour troubler la paix et le bonheur des Sœurs... »

Il n'y eut à Cork point d'autre défection à déplorer, et la chère Mother Bertille pouvait écrire à la Mère Sainte-Cécile : « Pauvre Mère ! combien nous pensons à vous ! Quelles épines pour votre cœur maternel ! Mais consolez-vous, car nous nous efforcerons d'être plus que jamais fidèles à notre sainte Règle et à nos promesses. »

Depuis 1866, époque de la fondation, la communauté de Cork s'était considérablement développée et avait su s'attirer les plus précieuses sympathies. Un accident, qui aurait pu devenir une catastrophe, avait encore accru l'intérêt que chacun portait au Bon-Secours, car il multiplia les incommodités dont on souffrait dans la pauvre maison de Dyke Parade.

On sait que la ville de Cork est située à l'embouchure de la Lee ; c'est dans un îlot bas et marécageux, resserré entre deux bras de la rivière, que la ville fut bâtie au IXe siècle par les Danois ; de là le nom de Cork (Coreach) qui, en gaëlique, signifie marécage. La cité s'étendit peu à peu sur la terre ferme ; mais l'atmosphère est restée imprégnée d'humidité et les rues sont boueuses. Il est vrai que sur les rives plates et verdoyantes de la Lee se trouvent de beaux quartiers aux blanches villas et aux pelouses fleuries ; mais les Sœurs étaient logées dans un endroit très peu salubre. Or, un jour, la Lee déborda et envahit la cuisine du couvent. Debout sur des tabourets, les Sœurs essayèrent de sauver leurs pauvres ustensiles et quelques provisions, mais, comme l'eau montait toujours, on dut, en toute hâte, se réfugier au premier étage et abandonner les pommes de terre que le flot emporta.

Cet accident eut de tristes conséquences ; la Sœur Sainte-Agnès, qui avait été mouillée jusqu'aux genoux, prit un gros rhume, lequel dégénéra en maladie de poitrine et elle fut emportée en très peu de temps.

De plus, en se retirant, l'eau laissa la maison plus humide encore et, par suite, plus malsaine. Cet état de choses eut une fâcheuse influence sur la santé des Sœurs ; aussi Father Maguire et les personnes qui s'intéressaient à elles s'en émurent, et comprirent que le couvent n'était plus habitable. « N'est-ce pas une confusion pour nous, se dirent-ils entre eux, de voir que les Sœurs du Bon-Secours, si secourables à nos malades et à nos mourants, soient elles-mêmes privées de ce qui est indispensable pour conserver la santé ? Il faut que nous avisions. »

On se réunit donc chez Mgr Delany et, après entente, il fut convenu que l'on se mettrait en quête d'une autre installation. Le choix fut bientôt fait, grâce aux démarches et à la générosité de M. M.-H. Murphy, qui fit en partie, à ses frais, l'acquisition d'une belle habitation appelée Shrubbery House, laquelle est située sur la Mardyke. On nomme ainsi, à Cork, une avenue serpentant entre les deux canaux de la rivière, et qui est plantée de magnifiques ormeaux, dont les branches, en se rejoignant, forment arceaux. Thackeray, dans ses descriptions de l'Irlande, peint la beauté pittoresque de Mardyke ; mais, depuis, les constructions modernes lui ont enlevé beaucoup de son charme.

Les habitants de Cork tinrent à honneur de contribuer largement à l'acquisition de la nouvelle résidence des Sœurs ; les journaux de la localité se chargèrent même de leur adresser un appel qui dit, en termes éloquents,

l'œuvre d'édification que les filles de Notre-Dame du Bon-Secours avaient accomplie en si peu d'années. En voici un extrait :

« Il y a maintenant cinq ans que notre ville possède les Sœurs du Bon-Secours. Nous avons été habitués à voir des développements variés de la charité chrétienne; point n'est besoin de voyager pour admirer comment les Frères consacrent leur vie à l'instruction chrétienne des enfants et élèvent ainsi dans l'amour de Dieu des citoyens pour la patrie. Nous n'ignorons pas non plus l'œuvre bienfaisante des Sœurs de la Merci, qui relèvent si charitablement ceux qui sont tombés, ni le doux ministère des Filles de Saint-Vincent de Paul, qui se dévouent aux pauvres et sont pour eux les instruments de la Providence autant que les instruments de la grâce.

« Mais une lacune existait : ceux que Dieu avait le plus favorisés des biens de la terre, dont les intérieurs étaient des plus heureux, qui ne connaissaient aucun besoin matériel, se trouvaient, à l'heure de la maladie, — et pour qui cette heure ne sonne-t-elle pas ? — dépourvus de ces soins dévoués, délicats, incessants, dont les religieuses seules ont le secret.

« Et qui donc, dans notre ville, n'a pas fait la triste expérience de l'incapacité des gardes-malades laïques, auxquelles nous étions forcés de confier ce que nous avions de plus cher : un enfant dont la vie est pour les siens une source de bonheur, un père terrassé par le mal sur le chemin de l'honneur et de la fortune, une mère qui est la joie du foyer ?

« Aussi ce fut une grande joie pour les habitants de Cork quand notre évêque leur fit savoir qu'ils allaient

posséder ces religieuses, dont l'esprit de charité a fait en France tant de merveilles au chevet des malades.

« Il y a peu de familles à Cork et aux environs où la Sœur du Bon-Secours ne soit accueillie avec une indicible reconnaissance. Unissant la suavité de la vierge chrétienne à une grande dignité, elle apporte avec elle quelque chose d'apaisant, qui souvent même amène la guérison. On n'est plus anxieux quand on la sent là, près de soi, veillant toujours. Il n'est pas une mère qui puisse soigner ses malades avec plus de douceur, plus de tendresse et de fidélité que ne le font ces religieuses qui puisent le secret de leur dévouement dans le cœur de Celui *qui a passé en ce monde en faisant le bien* (1).

« Et durant la grande tribulation que le Seigneur a envoyée à notre ville et qui a ravi à chacun de nous un parent ou un ami, n'est-ce pas la présence de la Sœur du Bon-Secours qui a rendu le mal moins douloureux et la mort même moins terrible?

« Ce n'est donc pas sans un certain sentiment de confusion et la pensée que nous nous sommes rendus coupables d'ingratitude que nous voyons les Sœurs gardes-malades se contenter d'une demeure presque misérable et préjudiciable à leur santé. En dehors de tout autre argument, leur genre de vie ne demande-t-il pas qu'après avoir veillé les malades, elles trouvent chez elles un *home* plus spacieux et de l'air pur pour réparer leurs forces épuisées ?

« Nous espérons donc que les habitants de Cork saisiront l'occasion qui leur est offerte pour témoigner leur

(1) Act., x, 38.

gratitude aux Sœurs du Bon-Secours et permettre à celles-ci de continuer leur œuvre.

« Un gentleman, dont le nom et la famille sont identifiés à tout ce qui se fait de bien à Cork, s'est assuré l'habitation connue sous le nom de Shrubbery House, où les Sœurs posséderont une demeure convenable et quelques arpents de terre. Nous sommes autorisés à dire que ce projet a reçu la sanction et la bénédiction de Sa Grandeur, et nous faisons appel à tous pour aider à cette acquisition.

« Il est de la dignité de la religion que nous pourvoyions aux besoins de celles dont la vie est consacrée à la plus sainte des missions, et nous sentons qu'une ville qui, comme Cork, doit tant aux Sœurs du Bon-Secours, a le devoir de prouver sa gratitude et sa générosité dans la présente occasion. »

Cet appel fut entendu et, en l'année 1872, Mother Bertille et ses filles s'installèrent à Shrubbery House. Ce changement de résidence fut l'occasion d'une conversion qui mérite d'être relatée. Un protestant, qui habitait dans une maison voisine du nouveau couvent, se préparait un jour à assister à une fête musicale, quand il fut foudroyé par une congestion. C'était la mort qui frappait à sa porte. Sa femme, folle de désespoir, vint demander le secours des Sœurs, et une d'entre elles fut envoyée chez le malade. Dès son arrivée auprès de lui, elle vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et, après avoir invoqué le secours de Celle qui est le dernier refuge des pécheurs, elle lui dit sans hésiter : « Mon devoir, Monsieur, est de vous apprendre que vous êtes sur le point de paraître devant Dieu : il faut donc absolument que votre ministre vienne vous voir et vous

aide à mourir. » Comme la réponse se faisait attendre, la Sœur tremblait, ne sachant comment interpréter ce silence. Mais quelles ne furent pas sa joie et son émotion lorsque le malade lui répondit enfin : « Ma Sœur, je veux voir le prêtre catholique, car s'il est une religion véritable, c'est bien la vôtre. Je vous ai souvent considérées par-dessus le mur de votre jardin, et j'étais frappé de l'air de contentement que je vous voyais à toutes. Et puis, vous paraissiez si bonnes! »

On comprend aisément les sentiments de la Sœur en entendant ce surprenant langage ; elle fit aussitôt chercher le chanoine Maguire, qui confessa le malade, le baptisa et reçut son abjuration. Quatre fois durant la journée, il revint le visiter et à onze heures du soir le nouveau converti mourait de la mort des justes, revêtu du scapulaire du Mont-Carmel et recommandant à Dieu sa femme et son pauvre petit enfant.

Tandis que la maison de Cork s'assurait une nouvelle extension en s'établissant à Shrubbery House, Monseigneur Dorrian, évêque de Down et Conor, demandait les Sœurs à Belfast. Déjà pendant le siège de Paris, il était allé à Dublin conférer avec la Mère Sainte-Hedwige au sujet d'une fondation dans son diocèse. Mais le malheur des temps n'avait pas permis d'en référer aux supérieurs, et ce fut seulement en février 1872 que le prélat revint à la charge. « J'ai eu l'honneur, écrivait-il à la Mère Sainte-Hedwige, d'avoir une entrevue avec vous à Mount-Street dans le but d'établir une branche de votre Institut à Belfast, ville grande et populeuse. Je crois que vos Sœurs y feraient beaucoup de bien et contribueraient au salut des malades et des mourants.

« Je pense que ce projet s'effectuerait aisément à

l'heure actuelle, si vous pouviez disposer en notre faveur de quatre de vos Sœurs pour commencer la fondation, etc., etc. »

En communiquant cette lettre à la Supérieure générale, Mère Sainte-Hedwige ajoutait : « Tout le monde désire cette fondation à Belfast, surtout les Pères Jésuites et les Pères Franciscains, car ils comptent sur les Sœurs pour leur donner accès près des âmes..... Ce sera encore pour nous la source de bien des sacrifices, mais le bien qui en résultera les compensera, je l'espère. Je ne vois en tout ceci que la gloire de Dieu, l'intérêt de notre chère Congrégation, le salut des âmes. Si la maison de Dublin doit payer son tribut à cette nouvelle fondation, quelle que soit la peine que j'éprouverai en me séparant de mes chères filles, je suis toute prête à acquiescer au bon plaisir divin. »

La révérende Mère Sainte-Cécile hésita à se rendre au désir de Mgr Dorrian ; le manque de sujets, d'une part, et les récents événements de l'autre lui faisaient craindre qu'il n'y eût imprudence, en ce moment, à entreprendre une nouvelle fondation ; mais, craignant aussi d'entraver l'œuvre de Dieu, elle surmonta ses scrupules et promit au prélat des Sœurs pour le mois de juin suivant. Cette réponse le combla de joie, car il comptait sur ces religieuses pour contre-balancer une œuvre protestante, qui avait été organisée dans le but de former des gardes-malades. Aussi fut-ce avec empressement que Mgr Dorrian accepta toutes les conditions faites par la Supérieure générale ; il s'occupa lui-même de chercher une première installation assez spacieuse pour qu'on pût y ériger un oratoire, tant il avait bien compris que la présence de Notre-Seigneur

sous leur toit était le soutien, la consolation et la vie des Sœurs.

Les religieuses du Bon-Secours allaient donc se trouver sur un terrain tout nouveau pour elles ; Belfast est, en effet, la moins irlandaise de toutes les villes de l'Irlande ; « c'est, dit un auteur, la forteresse protestante enclavée dans la catholique Erin. » Un tiers seulement de la population appartient à l'Eglise romaine, et il est composé presque exclusivement de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie. Mais, pour être d'humble condition, les catholiques n'en sont pas moins généreux à l'égard de leur clergé et des œuvres ; ainsi la plus belle église de cette cité : Saint-Pierre, a été érigée par souscription au milieu d'un quartier pauvre et populeux.

Belfast se trouve être la seconde ville de l'Irlande. Dublin, malgré la magnificence de ses monuments, ses six ponts de pierre, la baie splendide qui l'encadre et qui rappelle le golfe de Naples, compte beaucoup plus de quartiers pauvres et n'offre pas à l'œil le même aspect opulent que Belfast. Dans cette dernière ville, toutes les rues sont larges, bien alignées ; les riches demeures, les édifices fastueux y abondent ; les industries les plus variées y sont très florissantes ; aussi les mendiants, si nombreux dans cette partie de la Grande-Bretagne, sont rares ici. Ce fut en termes chaleureux que la révérende Mère Sainte-Cécile recommanda ses filles à la sollicitude de Mgr Dorrian, qui les avait si vivement désirées. « Dans très peu de jours, lui écrivait-elle, plusieurs de nos Sœurs se rendront dans votre diocèse, où vous avez eu la bonté de les demander ; je sais qu'elles peuvent attendre de Votre Grandeur l'aide et les secours

nécessaires aux divers besoins de l'âme et du corps. Mais une mère ne peut voir sans peine s'éloigner ses enfants et sans chercher à réclamer, pour elles, toute la bienveillance possible. Ce n'est pas sans émotion que je vous écris ceci, Monseigneur, car chaque fois que je me sépare de mes filles, j'ai besoin de dire : Dieu le veut! Et s'il m'avait été possible d'aller moi-même vous les conduire, je l'eusse certainement fait, afin de vous les recommander de vive voix. Mais je sais qu'elles trouveront en Votre Grandeur un père, à qui elles pourront toujours avoir recours dans les différentes épreuves qu'elles rencontreront à coup sûr, car la croix étant le fondement de toutes choses, elle ne leur sera pas épargnée. Mais soutenues, aidées, encouragées par vous, Monseigneur, elles la porteront avec courage et générosité. »

On mit à la tête de cette nouvelle communauté la Mère Sainte-Domitille, religieuse au cœur noble, à l'âme éminemment généreuse et humble, laquelle commença à Belfast cette carrière si féconde qui la place à un rang à part parmi les religieuses du Bon-Secours. Elle eut bientôt acquis la confiance de Mgr Dorrian; aussi, lorsque deux ans plus tard elle fut nommée supérieure à Dublin pour succéder à Mère Sainte-Hedwige, que l'obéissance appelait à Londres, le prélat eut peine à se résigner à son départ. Il exprimait ses regrets à la Mère générale dans des termes qui laissaient deviner en quelle estime le clergé et la population de Belfast tenaient la Mère Sainte-Domitille.

« J'espère, écrivait-il, que vous ne serez pas assez cruelle pour nous prendre cette chère Mère, qui n'est ici que depuis deux ans et qui a pris une si heu-

reuse influence au milieu de notre population mixte. Si elle désire elle-même nous quitter, je n'ai rien à dire, mais, si elle ne fait qu'obéir, j'espère que vous renoncerez à un projet qui serait pour moi, comme pour mon clergé, un grand sujet de peine. »

La Mère Sainte-Cécile exposa à l'évêque les raisons majeures qui l'obligeaient d'envoyer la chère Mère Sainte-Domitille à Dublin. Mgr Dorrian comprit, se résigna et n'en continua pas moins à témoigner un grand intérêt à la communauté.

Durant les premières années de leur séjour à Belfast, les Sœurs restèrent assez inconnues et peu occupées; ce furent les pauvres qui les réclamèrent d'abord, et le bien qu'elles eurent le bonheur de faire à cette partie si intéressante de la population attira assurément sur cette nouvelle communauté des grâces de choix.

Au milieu des sollicitudes que lui avait suscitées la fondation de Belfast, la Supérieure générale, qui sentait ses forces diminuer, sentit le besoin d'avoir auprès d'elle celle de ses filles qui avait été une des premières compagnes de Mère Geay et qui possédait pleinement son esprit; nous voulons parler de Mère Sainte-Béatrix. C'est dans l'automne de 1872 que cette dernière fut rappelée à Paris. La petite communauté de Londres, qu'elle avait si maternellement gardée et soutenue, éprouva un profond chagrin de son départ. Au moment de la séparation, et en constatant la tristesse des Sœurs, la vénérée Mère put elle-même à peine retenir ses larmes; elle les bénit une dernière fois, avec effusion, et leur répéta cette parole par laquelle elle les avait tant de fois relevées : « Courage et confiance en Jésus et Marie! »

La Mère Saint-Fortunat, qui la remplaça, ne fit à Londres qu'un court séjour, le climat de cette ville lui ayant été très funeste. Elle put cependant, durant son gouvernement, réaliser le changement nécessité par les circonstances, et ce fut elle qui installa les Sœurs dans leur nouvelle demeure à Bayswater, Norfolk Terrace. On se trouvait là peu éloigné du couvent des Pères de Saint-Charles, lesquels témoignèrent bientôt à la communauté un intérêt et une sympathie qui ne se sont jamais démentis.

La Congrégation des Pères Oblats de Saint-Charles était l'œuvre du cardinal Manning et la réalisation d'un désir souvent exprimé par son prédécesseur. Pour remédier à l'insuffisance numérique du clergé anglais, le cardinal Wiseman avait songé à créer des prêtres missionnaires, vivant en société et sous une règle, mais assimilés au clergé séculier et collaborant à ses œuvres; Mgr Manning entra avec enthousiasme dans cette pensée et alla lui-même étudier à San Sepulcro, près de Milan, l'Institut Saint-Charles Borromée qu'il avait pris pour type. Malgré les épreuves, qui se rencontrèrent dès le début de cette fondation, et les violentes attaques que sa chère Congrégation lui valut, le cardinal Manning aimait à dire que les huit années qu'il avait passées à Sainte-Marie, avec ses Pères, étaient les plus heureuses de sa vie, et, en constatant le bien qu'opéraient les Oblats, il se plaisait à faire ressortir l'immense richesse du catholicisme, qui peut répondre à tous les besoins et satisfaire tous les attraits.

Les Pères de Saint-Charles trouvèrent dans les Sœurs du Bon-Secours d'utiles et puissants auxiliaires, et bien souvent ces humbles filles leur prépa-

rèrent la voie pour sauver une âme de l'hérésie. Leur zèle, leur ardeur reçut une nouvelle impulsion quand la Mère Sainte-Marguerite vint, en 1874, remplacer Mère Saint-Fortunat ; mais elle aussi ne fit que passer, elle était au déclin d'une vie singulièrement bien remplie et se trouvait déjà atteinte d'un mal incurable. Durant les deux années qu'elle gouverna la nouvelle communauté, elle s'efforça de cultiver dans l'âme de ses filles les vertus qui font les saints. Une religieuse, qui nous a déjà raconté les débuts de Cork, va nous dire aussi ce qu'était la maison de Londres sous la direction de Mère Sainte-Marguerite. « Les Sœurs sont établies ici depuis cinq ans, écrivait-elle. Tout est simple et pauvre dans le couvent, mais la charité y règne en maîtresse. La bonté avec laquelle la chère Mère supérieure m'accueillit, l'amabilité de mes nouvelles compagnes et surtout de Mère Sainte-Alphonsine, qui attirait à elle par le charme de ses vertus, eurent bientôt fait d'adoucir pour moi le sacrifice qui m'était alors si pénible, celui de quitter Cork pour Londres. Ce qui provoqua également mon admiration, ce fut la fidélité et la grande exactitude qui régnaient dans cette communauté. Mère Sainte-Marguerite recommandait surtout la sainte pauvreté, et pourtant nous étions bien à l'étroit..... Dans cette grande et populeuse cité, les Sœurs s'adonnaient principalement aux soins des pauvres, qu'elles aidaient à revenir à Dieu et à bien mourir. »

A cette époque, l'assistante était Sœur Sainte-Alphonsine, une âme d'élite, laquelle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une influence irrésistible. Sa compassion pour les malades, la délicatesse de ses procédés, cet inlassable et ingénieux dévouement qui, en 1870, avait

suscité l'admiration des blessés à l'ambulance du Corps Législatif, faisaient d'elle l'idéal de la Sœur du Bon-Secours. Son humilité était à la hauteur de ses nobles qualités ; elle avait pris pour devise cette parole des saints : « Aimer à être inconnu. » Les supérieures appréciaient à sa juste valeur le trésor qu'elles possédaient ; aussi, quand la Mère Sainte-Fulgence fut placée à la tête de l'Institut, elle s'empressa de rappeler à Paris Mère Sainte-Alphonsine pour l'associer à ses travaux. Nous la retrouverons souvent sur notre chemin, donnant à Dieu et à la Congrégation toutes les richesses que la grâce avait déposées dans son âme.

Dans l'automne de 1876, la Mère Sainte-Marguerite, qui était atteinte d'un cancer à l'estomac, s'en vint mourir à la Maison-Mère, après avoir sanctifié ses derniers jours par une admirable patience. Elle fut remplacée par Mère Sainte-Bertille, que nous avons vue à l'œuvre à Cork. La longue expérience que cette dernière avait faite du gouvernement avait puissamment développé ses riches qualités ; douée d'une nature forte et généreuse, très zélée pour l'observation de la Règle, modèle parfait de soumission à ses supérieurs, la Mère Sainte-Bertille se plut à infuser dans l'âme de ses filles les vertus qu'elle possédait à un si haut degré, et fit de cette communauté un foyer ardent de vie spirituelle.

Nous ne quitterons pas Londres sans signaler quelques-unes des conversions que les Sœurs eurent la joie de voir s'opérer sous leurs yeux et dont elles furent en partie les heureux instruments.

« Un protestant appartenant à la franc-maçonnerie, raconte une des religieuses, tomba dangereusement malade. De ferventes prières furent faites à la communauté pour sa conversion, et une

image du Sacré-Cœur, qu'une personne zélée avait envoyée, fut attachée à son habit. Ces actes de foi eurent un résultat inespéré. Ce gentleman rentra en lui-même et consentit à voir Sa Grandeur l'évêque de Southwark, Mgr Daniel, qui eut la joie de le recevoir dans la sainte Eglise et de lui donner, au bout de quelques jours, le sacrement de confirmation. A partir de ce moment, le malade parut on ne peut plus heureux; peu à peu les forces lui revinrent et il put être promené, dans un fauteuil, d'une chambre à l'autre. Un jour, il me pria de le rouler dans son cabinet de travail, et là il me fit voir bon nombre de peintures à l'huile — portraits des grands chefs de la Maçonnerie — : « Ma Sœur, me « dit-il alors en toute confiance, je vous demande d'aider ma « fille aînée à descendre dans la cour tous ces tableaux, tabliers « et autres emblèmes et décorations que vous voyez ici. Brûlez « tout, consumez tout, faites disparaître tout, de sorte qu'il n'en « reste pas la plus petite parcelle. » Ce qui fut dit fut fait. De la fenêtre de l'hôtel, les fils du malade me regardaient, me priant de sauver au moins de l'incendie les objets en argent et d'en donner le prix à mes pauvres. Mais je ne voulus rien garder de ce qui avait fait honneur à Lucifer; tout disparut dans les flammes.

« Le cher malade me remercia d'avoir si ponctuellement exécuté son désir; il vécut encore quelques mois, rendant grâce à Dieu de sa miséricorde, et mourut saintement. »

La même Sœur relate aussi le trait suivant :

« Je fus envoyée chez une dame atteinte d'une fièvre maligne. Mme G. était protestante, mais en réalité elle n'appartenait à aucune secte et ignorait toute pratique religieuse. Cependant cette pauvre dame aimait à être soignée par moi et ne refusait pas de s'unir à mes prières. Selon l'avis des médecins, qui voulaient absolument qu'on lui fît une opération, sa famille la conduisit dans un hôpital privé et protestant, et il me fut dès lors interdit de la soigner. Avant cette grave et dangereuse épreuve, on lui avait même refusé de réciter quelques psaumes et quelques prières.

« L'opération réussit et peu à peu les forces revinrent. Alors la malade exigea qu'on la ramenât chez elle et me fit chercher; quoique je fusse à ce moment dans une autre garde, on se mit

en mesure de satisfaire à son désir et, depuis lors, je la soignai nuit et jour. Je couchais dans sa chambre derrière un paravent et j'avais attaché mon crucifix au mur, qui se trouvait en face de mon lit. Or, une nuit, la lumière de la veilleuse, qui éclairait la chambre, amena l'ombre du crucifix au-dessus de mon lit et la malade s'en aperçut ; très surprise d'abord, elle finit par comprendre qu'il y avait là l'effet d'un jeu de lumière et elle me supplia de lui donner ma croix à baiser, ce qu'elle fit respectueusement, paraissant méditer profondément sur ce signe de notre rédemption.

« Je crus le moment venu de lui parler du prêtre, mais je me heurtai au refus très formel de la famille, qui proposa d'appeler un ministre anglican de leur connaissance. Cette fois, ce fut la malade qui refusa, sous prétexte qu'il appartenait à une secte trop basse. On lui amena alors un ministre de la *High Church*, qui arriva barrette sur la tête, revêtu d'un col romain et d'une étole ; il apportait un calice et me présenta un livre en me disant : « Ce « livre a été écrit par moi pour servir de préparation à la com- « munion ; vous en lirez quelques pages à la malade. » Je m'excusai en lui représentant que nous avions défense de lire les auteurs qui étaient en dehors de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Il ne parut point offensé. « Après tout, repartit-il, « nous servons le même Dieu ; peu importe l'Eglise à laquelle « nous appartenons ; nous serons sauvés, pourvu toutefois que « nous soyons bons et charitables. » La discussion continua quelque temps encore, et le clergyman la termina par ce mot, peu consolant pour les hérétiques : « Mme G. saura dans l'autre « monde quelle est la vraie religion. » Il revint plusieurs fois encore, à la grande contrariété de ma pauvre malade, qui désirait, avec une ardeur de plus en plus vive, mourir dans l'Eglise catholique ; mais toutes les instances, pour obtenir qu'un prêtre de notre sainte religion fût appelé, restèrent vaines. Cependant l'heure suprême approchait ; pour répondre au désir de la mourante, je lui donnai le baptême sous condition et lui suggérai des actes de foi, de contrition et d'amour de Dieu, tandis qu'elle tenait de ses mains le crucifix ; elle l'approcha ensuite de ses lèvres et expira en pleine connaissance et dans une grande paix. »

Voici une autre conversion non moins intéressante, consignée dans les annales du couvent de Londres :

« Un certain M. Alexander Knight de Axminster avait complètement abandonné ses pratiques religieuses et perdu la foi pendant sa carrière militaire. Etant retourné à Londres, il fut excommunié pour avoir publiquement nié l'infaillibilité du Souverain Pontife et le dogme de l'Immaculée Conception. Jusque-là, il avait joui d'une santé robuste, mais il fut un jour subitement foudroyé et paralysé par une attaque d'apoplexie; ce châtiment visible devait être pour lui l'occasion du salut. Le curé du lieu, prévenu de l'événement, envoya aussitôt une dépêche au Bon-Secours, et je fus chargée de donner à ce malade les soins qu'il réclamait. Je vis de suite que son état était très grave et qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, être enlevé de ce monde; je proposai donc à la famille de commencer avec moi une neuvaine à la Vierge Immaculée — on était à la fin de novembre — et je demandai à M. K. de se joindre à nous pour dire les prières convenues. A la surprise générale, il y consentit. Au matin du 8 décembre, nous entendîmes la sainte messe à son intention, plusieurs membres de la famille s'approchèrent, comme moi, de la sainte Table, puis nous revînmes finir la neuvaine au chevet du lit de M. K. Tandis que nous priions, il put tout à coup remuer ses pieds et ses mains, qui, jusque-là, étaient inertes et lui paraissaient comme du plomb. Très émue, je dis alors : « Il y a « certainement quelqu'un ici qui manque de foi; peut-être est-ce « moi? » Les sanglots de cet infortuné me répondirent : « Oh! non, « s'écria-t-il au milieu de ses larmes, c'est moi qui paralyse la « bonté de Dieu par ma vie toute remplie de péchés. » Je l'apaisai de mon mieux, lui promettant que nous allions recommencer une seconde neuvaine à son intention; elle devait se terminer avec l'Octave de la fête de l'Immaculée Conception, et ce jour-là la grâce triompha de ce cœur rebelle. M. K. demanda lui-même à se confesser et à recevoir les derniers sacrements et, à partir de cet heureux moment, il s'opéra un changement complet dans ses pensées. Pour réparer les insultes qu'il avait proférées contre la très sainte Vierge, il voulut se revêtir publiquement de ses livrées; à cet effet, il se procura un grand chapelet, qu'il porta dès lors au cou et qu'il récita pieusement chaque jour jusqu'à sa

mort, laquelle arriva en la fête de Noël de l'année suivante. Dieu lui accordait ainsi toute une année pour expier et pleurer ses fautes; un prêtre lui apportait chaque semaine la sainte Eucharistie, et le malade puisait dans ce Pain des forts de nouvelles forces pour souffrir. Sa grande patience et les sentiments qu'il témoigna jusqu'à sa fin firent une grande impression sur le cœur de son épouse qui, quoique convertie au catholicisme, était peu pratiquante; à partir de cette époque, elle devint une fervente chrétienne. »



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Revision des Constitutions. — Démission de la Mère Sainte-Cécile. — Election de la Mère Ste-Béatrix. — Approbation définitive de l'Institut. — Mort de la Supérieure Générale. Election de la Mère Ste-Fulgence.

1874-1877.



Sommaire. — Cinquantième anniversaire de la fondation du Bon-Secours. — On demande pour l'Institut l'approbation définitive. — Les supérieures locales se réunissent à Paris pour la revision des Constitutions. — S. E. le cardinal Guibert appuie auprès du Saint-Siège la supplique des Sœurs. — Liens qui unissent le Bon-Secours à la Société de Marie. — Le R. Père Germain ; sa direction. — Le R. Père Forestier est chargé de présenter la requête des Sœurs du Bon-Secours à la S. Congrégation des Rites. — Correspondance des RR. Pères Germain et Forestier. — La R. Mère Sainte-Cécile donne sa démission. — Sentiments de respect et d'admiration qu'elle inspire. — La Mère Sainte-Béatrix est élue Supérieure générale. — Approbation définitive de l'Institut. — Allégresse générale. — Approbation temporaire des Constitutions. — Sainte mort de plusieurs novices. — Le Chapitre du 24 mai 1877. — Mort subite de la Mère Sainte-Béatrix. — Nouvelle réunion du Chapitre. — La Mère Sainte-Fulgence est élue à une grande majorité. — Physionomie de la nouvelle Supérieure générale. — Lettre du Père Germain.

Le 24 janvier 1874, la Congrégation du Bon-Secours célébrait le cinquantième anniversaire de son institution. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que les douze

premières gardes-malades s'étaient données à Dieu par les mains de Mgr de Quélen, et c'est avec une reconnaissance infinie que les Sœurs regardaient en arrière pour considérer le chemin parcouru depuis lors.

Le Conseil pensa, avec raison, que le moment était venu de demander pour l'Institut l'approbation définitive du Saint-Siège. En effet, depuis l'obtention du Bref laudatif, la Congrégation avait pris de nouveaux développements et des fondations importantes avaient été faites; il était donc opportun de lui donner la stabilité, en resserrant les liens qui l'unissaient déjà à Rome. Aussi la Mère Sainte-Cécile désirait-elle ardemment obtenir ce couronnement de l'œuvre, avant de remettre à d'autres le gouvernail que ses mains fidèles tenaient encore avec vaillance, malgré son âge avancé.

Mais auparavant il fallait accomplir le travail de revision, nécessité par les quelques observations que la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers avait formulées au sujet des Constitutions, travail retardé par les graves circonstances qui avaient surgi en ces dix dernières années.

Les supérieures locales, convoquées à Paris pour la retraite annuelle qui précède la fête patronale du 24 mai, furent invitées à prendre part aux délibérations et à donner leur avis. Les dignes religieuses n'eurent aucune difficulté à faire passer dans leurs Règles les modifications demandées par Rome, et qui portaient surtout sur des obscurités de langage ou une rédaction insuffisante.

Un compte rendu du résultat des travaux fut rédigé et soumis à S. E. le cardinal Guibert, qui lui donna sa haute approbation, et voulut appuyer la sup-

plique des religieuses par une lettre personnelle au Saint-Siège, dont voici le texte :

« Très Saint-Père,

« La pieuse Congrégation du Bon-Secours, dont la Maison-Mère est à Paris et qui a déjà reçu en 1864 un Bref laudatif de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, demande instamment de recevoir la sanction suprême et définitive du Siège apostolique.

« Pour nous, nous joignons d'autant plus volontiers nos prières à la supplique de la Supérieure générale que nous savons avec quel succès ces Sœurs réalisent le but de leur Institut en assistant pieusement les malades et les moribonds. Tout le monde sait que les Sœurs du Bon-Secours sont très appréciées et que, par leur modestie, leur charité et leur patience, les malades, même les plus récalcitrants, sont amenés à recevoir les derniers sacrements. Elles sont comme les auxiliaires des prêtres dans le ministère que ces derniers doivent remplir auprès des mourants.

« C'est pourquoi nous bénissons grandement le Seigneur qui, dans sa miséricorde et pour les besoins de notre grande ville, a bien voulu nous donner ce secours auprès des hommes qui sont le plus souvent pleins de suspicion pour le prêtre.

« C'est donc avec la plus vive instance, Très Saint-Père, que nous vous recommandons la supplique de la Supérieure générale et que nous supplions Votre Sainteté de daigner, en vertu de son autorité suprême, reconnaître, affermir et confirmer d'une manière définitive la

Congrégation des Sœurs du Bon-Secours en approuvant et sanctionnant ses Constitutions.

« † Hipp., *cardinal-archevêque de Paris.* »

La Providence donna en cette grave occurrence un secours très visible au Bon-Secours en la personne de deux religieux, les RR. Pères Germain et Forestier, de la Société de Marie.

Il faut dire que, depuis dix ans, des liens d'estime et de dévouement réciproques s'étaient établis entre les deux Instituts. A la demande de l'archevêque de Paris, la direction spirituelle de la Maison-Mère et du Noviciat, puis successivement les retraites annuelles, avaient été confiées aux RR. Pères Maristes, qui furent ainsi à même d'apprécier hautement les vertus et l'esprit religieux des Sœurs. Et, à leur tour, ces dernières donnèrent aisément toute leur confiance aux Pères, qui ne leur mesuraient ni leur intérêt, ni leurs prières. Ce courant de surnaturelle sympathie était dans la logique des choses. D'après la pensée de leur saint fondateur, le T. R. Père Colin, les Pères Maristes ont pour mission de propager dans le monde l'esprit de Nazareth, cet esprit de douceur, de simplicité, de cordialité dont ils sont eux-mêmes pénétrés ; et n'est-ce pas ce même esprit que les filles de la Mère Geay répandent autour d'elles?

Or, parmi les membres de la Société de Marie qui se distinguèrent par leur dévouement au Bon-Secours, il faut, après le Père R..., le vénérable aumônier qui, depuis 1865, dispense les secours spirituels à la Maison-Mère, placer en première ligne le Père Gabriel Germain. Après avoir été Secrétaire général de la Société, puis successivement

supérieur des collèges de Saint-Chamond et de Bar-le-Duc, il fut nommé Procureur à Lyon d'abord, puis à Paris ; ces fonctions lui laissèrent assez de loisirs pour qu'il pût se consacrer à ses œuvres de prédilection : la direction des âmes et la prédication dans quelques communautés religieuses. C'est à cette époque qu'il connut plus intimement la R. Mère Sainte-Cécile et la Mère Sainte-Fulgence, alors maîtresse des novices, et il trouva en elles — ce qui est pour le prêtre une consolation ineffable — des cœurs pleinement dévoués à Notre-Seigneur et décidés à le servir comme il veut l'être.

Le Père Germain menait les âmes haut et loin ! Voici comment son biographe, qui fut son ami, juge en lui le directeur : « Le révérend Père excellait dans l'étude de l'âme humaine, par la perspicacité de son esprit, la sûreté de son coup d'œil, la rectitude de son jugement, mais surtout parce que, ne comptant nullement sur lui-même, il s'aidait beaucoup de la prière. Pour former des âmes intérieures, le vénéré Père devait, comme tous les maîtres de la vie spirituelle, établir sa direction sur la mortification en même temps que sur la prière ; mais, quand l'attrait de la grâce y portait, il préférait la mortification intérieure, comme donnant moins de prise à l'orgueil. « Les coups ne sont que des coups, disait-il, « et l'amour-propre peut trouver sa nourriture dans ces « pratiques, tandis que dans l'attention continuelle à se « renoncer, à se refuser des satisfactions permises, à « supporter les défauts du prochain, à porter patiemment « les croix dont la vie est semée, que peut trouver la « nature, sinon la mort ? »

« Faire mourir la nature au profit de la grâce était bien ce que voulait le saint directeur ; lorsqu'on le lais-

sait agir, il poursuivait le *moi* jusque dans les plus intimes replis du cœur, ne ménageait aucune attache, aucune recherche de soi-même, tranchait dans le vif avec l'aplomb d'un chirurgien consommé. Plus l'âme lui inspirait d'intérêt, plus il la voulait surnaturelle, et si parfois elle fléchissait sous la main de l'opérateur, d'un mot plein d'onction, l'excellent Père la relevait et la fortifiait. »

En 1873, le Père Germain avait été appelé à Lyon pour remplir les fonctions importantes de Procureur des Missions. Ses écrasantes occupations ne lui firent point perdre de vue ses chères filles du Bon-Secours ; il voulut présider lui-même les séances où se fit la revision dont nous avons parlé plus haut, et il prépara ensuite le dossier qui devait être envoyé à Rome. « La Congrégation du Bon-Secours nous est trop chère, écrivait-il, pour que nous ne lui donnions pas toutes les preuves d'intérêt qui sont en notre pouvoir. A dessein, je mets *nous,* parce que je sais que telle est bien la pensée, que tels sont bien les sentiments de notre Père Général. »

Ce fut, en effet, le T. R. Père Favre qui chargea le R. Père Forestier, Procureur de la Société de Marie à Rome, de représenter le Bon-Secours auprès du Saint-Siège, et de faire toutes les démarches à l'effet d'obtenir l'approbation définitive de cet Institut.

Le Père Forestier quitta Lyon le 5 novembre, emportant les précieux documents qu'il devait soumettre à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, et résolu à dépenser toutes ses forces pour la cause remise entre ses mains. « Malgré mon peu d'expérience, écrivait-il le jour même de son départ à la Supérieure générale, j'ai confiance que nous réussirons, d'abord parce que

vous allez beaucoup prier, puis parce que je sais que vous ne voulez que la volonté de Dieu et ainsi en est-il de ceux avec qui nous aurons à traiter à Rome. »

La correspondance de l'époque témoigne de l'intérêt vraiment paternel que les RR. Pères Maristes, et en particulier le Père Germain, prirent à cette grande affaire. Le dévouement de ce dernier ne se démentit jamais, et il n'était pas sans mérite, en raison des préoccupations multiples que lui occasionnaient les courriers de l'Océanie, les départs des missionnaires qu'il accompagnait à Marseille, la visite des collèges, enfin une foule d'affaires qui devaient l'user avant l'âge et hâter sa fin.

« Je suis là, toujours là, assurait-il à la Mère générale, qui s'excusait de ses importunités, toujours disposé à vous aider, jusqu'à ce qu'enfin Dieu veuille bien achever lui-même et perfectionner, dans sa chère Congrégation, ce que nous avons tâché de faire avec sa grâce. Le Père, qui s'est occupé à Rome de l'approbation de nos Constitutions, a fait part de son expérience au Père Forestier et lui a indiqué les démarches à faire. La Société de Marie semble donc se mettre tout entière au service de nos chères filles du Bon-Secours. Je vois dans cette union un gage de plus du succès que je désire autant que votre vénérée Mère et toute la Congrégation. — La lecture de vos chères Constitutions m'a fait du bien, disait-il encore ; elles sont si parfaitement selon la pensée de Dieu. Que le Seigneur en soit béni ! »

Lorsque le Père Forestier lui eut annoncé que les démarches étaient commencées, le Père Germain se hâta d'en faire part à la Mère Sainte-Cécile, mais en même temps il exhortait les Sœurs à s'armer d'une grande

patience, car « à Rome, disait-il, les choses se font lentement, parce qu'elles se font sagement. »

Ce fut, en effet, un long exercice de patience, pour les religieuses, que l'attente où elles restèrent durant les mois qui précédèrent l'heureuse solution. Rien n'était plus justifié que cet ardent désir qui les pressait de voir définitivement bénie et approuvée par Rome l'œuvre à laquelle elles avaient consacré toute leur vie. « Comme vous, mes chères filles, leur écrivait le Père Germain, au cours de l'hiver 1875, je soupire après le jour et l'heure où nous pourrons chanter le *Te Deum* et dire, avec Marie, notre *Magnificat*. Ce jour viendra, cette heure sonnera et bientôt, je l'espère, car le Père Forestier donne tous ses soins, tout son cœur et tout son zèle à cette cause qu'il aime et dont il désire tant, lui aussi, l'heureuse et définitive conclusion. »

Cependant le moment des élections générales approchait et la révérende Mère Sainte-Cécile, fermement résolue à se décharger d'une responsabilité devenue trop lourde pour ses forces, choisit le premier jour du mois de mai 1875 pour envoyer sa démission à M. l'abbé Caron, vicaire général et supérieur de l'Institut ; elle demandait humblement qu'aux élections prochaines toutes les voix qui pourraient lui être données fussent considérées comme des voix perdues. Personne, ajoutait-elle, ne pouvait l'accuser de manquer de dévouement, vu que l'état de sa santé ne lui permettait plus ni la visite des maisons de province et d'Irlande, ni la correspondance avec les gardes-malades éloignées de la Maison-Mère.

Et puis, à l'appui de sa démarche, la sainte religieuse apportait une raison d'un ordre personnel. « Il y a trente

ans, écrivait-elle, que je remplis, plus ou moins bien, les fonctions de Marthe; je serais bien heureuse de consacrer mes dernières années aux fonctions de Marie, afin de me préparer au redoutable jugement qui, selon le Sage, attend ceux qui ont eu en main l'autorité et le gouvernement. »

Le bon Père Germain approuva hautement cette démarche et l'on sent palpiter son cœur de prêtre dans les lignes suivantes, qu'il adressait à la vénérable Mère quelques jours avant les élections; elles sont le plus beau témoignage de l'estime qu'elle avait su lui inspirer. « Je veux entrer aujourd'hui en retraite avec vous et avec vos filles, ma révérende et chère Mère; avec vous, je veux commencer cette importante neuvaine qui, par une heureuse coïncidence, se fera pendant les jours anniversaires de la divine manifestation de l'Esprit-Saint au Cénacle. Marie sera avec vous comme avec les Apôtres, et c'est elle qui présidera à ce grand événement de sa famille du Bon-Secours, comme elle présida autrefois aux destinées de l'Eglise.

« Confiance donc, ma très chère Mère, dans votre foi et votre amour pour Dieu et pour votre Institut! Vous avez fait un acte qui attirera sur les élections, qui vont avoir lieu, des bénédictions toutes particulières. Ce n'est pas sans une profonde émotion que je vous vois quitter le gouvernement de l'Institut; mais l'exemple que vous donnez dans cette circonstance me remplit d'édification et d'espérance. Comment Dieu ne bénirait-il pas de si saintes dispositions qu'il inspire lui-même?

« Mère vous resterez toujours, mère par le cœur et par le dévouement, et la Congrégation, que vous aimez de toute votre âme, vous rendra en affection, en respect

et en reconnaissance tout ce que vous avez fait pour elle en travaillant pendant tant d'années à sa prospérité.

« Plus qu'un autre, ma révérende Mère, je sens qu'il y a là l'œuvre de la grâce, l'œuvre de Dieu, parce que vous avez eu la bonté de m'associer, plus qu'un autre, avec une confiance qui m'a toujours honoré et profondément touché, à la vie et aux œuvres d'un Institut que vous m'avez accoutumé à regarder comme mien.

« Nous continuerons à nous dévouer à ses intérêts, et nous prierons surtout pour que la grande affaire qui se traite à Rome, et qui restera comme un des plus beaux fruits de votre supériorat, obtienne bientôt l'heureux résultat que nous attendons avec une si vive et si légitime impatience. »

L'exemple donné par la Supérieure générale, avec cette simplicité et cette religieuse dignité qu'inspire la foi, produisit ses fruits ; elle eut la consolation de voir, en cette circonstance, toutes ses filles animées des plus saintes dispositions et unies dans une parfaite charité.

A la veille des élections, Mère Sainte-Fulgence, dont la grande âme savait apprécier les choses à leur vraie valeur, exprimait les sentiments de tous quand elle écrivait à la Sœur Sainte-Alphonsine : « Notre révérende et bien chère Mère, que bientôt nous ne pourrons plus appeler ainsi, mais que nos cœurs chériront toujours, me charge de vous dire que c'est de toute l'affection de son âme qu'elle vous envoie sa bénédiction. Qu'il est pénible de se dire que dans quatre jours une autre occupera sa place ! Oui, le *fiat* est douloureux, cependant il faut le prononcer courageusement ; l'acte fait par notre



La Révérende Mère SAINTE-BÉATRIX

QUATRIÈME SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

de 1875 à 1877

bien-aimée Mère est digne de sa vertu. Si vous voyiez son calme et sa bonne figure ! Il semble qu'en donnant ainsi sa démission, que rien ne justifiait, elle n'ait fait qu'une chose toute naturelle. Notre supérieur en était dans l'admiration.

« Prions donc pour que celle qui sera élue, pour nous conduire, ait le même jugement et la même prudence, ce calme enfin qui donne tant de force au gouvernement. »

Le Chapitre, présidé par M. Caron, archidiacre et vicaire général, donna la majorité des suffrages à la révérende Mère Sainte-Béatrix. Cette religieuse, à l'extérieur si digne et au cœur excellent, était très aimée des Sœurs, qui avaient su apprécier sa bonté et son intelligence. Elle était une des quatre Sœurs gardes-malades qui, en 1848, soignèrent avec un si admirable dévouement les blessés des Tuileries et en reçurent, comme témoignage de reconnaissance, une médaille commémorative.

On se rappelle qu'en 1861, la Mère Sainte-Béatrix remplaça la Mère Sainte-Cécile comme supérieure à Abbeville, et qu'elle laissa dans cette ville d'unanimes regrets quand, au début de la guerre, elle fut chargée de la fondation de Londres. Nous l'avons vue à l'œuvre dans cette difficile mission ; sa sagesse, sa prudence et les inépuisables trésors de sa charité attirèrent sur la petite maison de Kentishtown les bénédictions du Ciel en même temps que la considération du cardinal Manning, de son clergé et même des protestants.

Depuis 1872, Mère Sainte-Béatrix était Assistante générale ; d'une santé très délicate, il lui fallut appeler à son aide toute sa religieuse vaillance pour accepter le

fardeau de la supériorité à une heure où elle se voyait déjà au terme de sa carrière. Voici comment le Père Germain saluait son élection :

« Ma révérende Mère,

« Le bon Père Ruat vient de m'apprendre votre élection comme Supérieure générale ; je m'intéresse trop à la chère Congrégation du Bon-Secours pour ne pas m'empresser de vous témoigner ma satisfaction du choix dont vous avez été l'objet.

« Vous savez, ma très chère fille, tout ce qu'a dépensé de sagesse, de fermeté, d'intelligence et de zèle celle qui vous a précédée, pour augmenter et enrichir l'héritage qu'elle laisse entre vos mains et que vous êtes appelée à faire valoir. Que son esprit de foi vous anime et que, vous inspirant des bonnes traditions qu'elle a suivies, vous puissiez, à votre tour, contribuer à la prospérité de l'Institut, que Dieu semble bénir d'une manière toute spéciale, qui a déjà fait tant de bien et qui, dans l'avenir, plus fortement constitué, doit en faire bien davantage encore.

« Ce sera pour vous, ma fille, une grande consolation et un précieux encouragement lorsque, de Rome, vous arrivera l'approbation si ardemment désirée. Continuons à prier pour hâter le moment heureux où il vous sera donné de jouir de cette faveur.

« Hier encore, j'écrivais au révérend Père Forestier, qui s'occupe de cette affaire avec tant de dévouement, et je le priais de me dire où elle en est ; aujourd'hui je lui apprends votre nomination et, certain d'interpréter vos

sentiments, je lui dis que, bien que la Supérieure soit changée, rien pour lui n'est changé.

« Agréez, etc.

« GERMAIN, *S. M.* »

Moins d'un mois s'était écoulé, depuis que les élections avaient modifié le gouvernement de l'Institut, qu'arrivait le précieux Bref contenant l'approbation définitive du Saint-Siège, avec tous les privilèges qui s'y rattachent. La Congrégation du Bon-Secours était donc plus que jamais unie à Rome ; elle avait sa place marquée dans la sainte Eglise et elle pouvait se dire désormais protégée, soutenue, dirigée plus spécialement et plus directement par le Saint-Siège. « Quel honneur, quel bonheur, écrivait le Père Germain en apprenant la grande nouvelle, et en même temps quelle sécurité pour votre chère Congrégation d'avoir, la première, ouvert la voie pour appeler les bénédictions apostoliques sur un genre de dévouement qui a étonné d'abord, dans l'Eglise, mais qui, inspiré par le cœur du divin Maître, et par Marie, le salut des infirmes et le refuge des pécheurs, est appelé à faire un si grand bien. »

On s'imagine aisément avec quelle allégresse le *Te Deum* fut chanté dans toutes les maisons du Bon-Secours, et avec quelle filiale reconnaissance les Sœurs bénirent le bien-aimé Pontife Pie IX, qui leur avait octroyé cette insigne faveur.

Il restait encore à recevoir l'approbation canonique des Constitutions, dans leur détail, car l'ensemble était approuvé implicitement par le fait même du Bref reçu ; le R. Père Forestier s'appliqua, avec le même zèle généreux que précédemment, à obtenir cette dernière faveur à la

Congrégation qui lui était si chère, et ses efforts furent encore couronnés de succès. Le 9 mars 1877, les Constitutions des Sœurs du Bon-Secours de Paris recevaient une première approbation, ce qui permettait, après un certain laps de temps écoulé, de solliciter l'approbation définitive.

Cette heureuse solution fut, pour tous les membres de l'Institut, l'occasion d'un puissant élan pour rivaliser entre eux dans la pratique de toutes les vertus dont ces saintes Règles étaient la sauvegarde. « Quel riche thème de conférences les Constitutions nous fourniront ! écrivait le Père Germain à l'approche de la retraite du mois de mai. Vos filles voudront que tout en elles soit en harmonie avec la sainteté que ces Règles approuvées leur demandent. Pleines de vénération et d'amour pour elles, elles les recevront comme venant de la main du Souverain Pontife, et la sainte Vierge, du haut du ciel, bénira les ferventes dispositions de ses enfants. »

Cependant il semblait que cette grande faveur dût être chèrement achetée. En effet, durant ce printemps de 1877, les supérieures eurent à déplorer la mort de plusieurs jeunes Sœurs qui étaient la fleur et la promesse du noviciat ; plusieurs autres se sentaient frappées, et la douleur était grande... Les voies de Dieu paraissent parfois étranges, mais elles ne sont pas nouvelles ; le Seigneur a coutume de tenter ses justes et il arrive souvent qu'en les bénissant d'une main, il semble vouloir les écraser de l'autre.

Le bon Père Germain prit une grande part à cette douloureuse épreuve : « Je souffre avec vous, écrivait-il à la Supérieure générale. En lisant vos deux dernières lettres, je me suis reporté à une époque déjà ancienne,

mais jamais oubliée, où je voyais mourir tous les jours mes pauvres néophytes. Cela a duré un an, et nous avions beau nous dire qu'ils allaient à Dieu, je ne pouvais me consoler de les perdre et surtout de voir la Mission mourir, au moins en apparence, avec eux. Vous n'en êtes pas là, mais, malgré tout, il me semble que vous devez éprouver quelque chose de ce sentiment. »

La maîtresse des novices, Mère Sainte-Fulgence, se sentait particulièrement atteinte par la mort de ces enfants qu'elle avait cultivées avec tant de soin et d'amour; mais elle s'oubliait elle-même pour se réjouir en Dieu de la délivrance de ces jeunes vierges, qui allaient si joyeusement au banquet des noces éternelles. « C'est tout émue et tout embaumée de la si édifiante mort de la Sœur Sainte-Emilienne que je vous écris, mandait-elle à la Sœur Sainte-Alphonsine, alors à Londres. Nous pouvons dire qu'un ange a quitté la terre. Jamais une plainte au milieu de ses longues souffrances ; toujours, quand on l'approchait, elle avait le sourire sur les lèvres. Elle n'exprimait qu'un désir, celui de mourir religieuse ; aussi, lorsque le docteur, inquiet, parla de la faire retourner dans sa famille, elle demanda la mort, non pas pour cesser de travailler et de souffrir, mais pour ne pas quitter son cher noviciat. Elle fut exaucée, car, six semaines après, le ciel s'ouvrait pour elle. Je dis le ciel sans hésitation, puisque la chère enfant ne voulait que la volonté de Dieu et que la pensée de jouir bientôt de lui faisait tout son bonheur.

« Puissions-nous quitter la terre dans de si saintes dispositions ! »

Une seconde épreuve vint encore attrister l'Institut ; ce fut la mort presque subite de la révérende Mère

Sainte-Béatrix. Depuis longtemps cette sainte Mère était prête et travaillait, sans se lasser, à la vigne du Seigneur. Déjà, dans l'hiver de 1870, nous l'avons vue, à Londres, se préparer paisiblement au grand départ, sans autre préoccupation que celle de laisser sa tâche inachevée. Elle s'en allait donc, comme une servante fidèle, recevoir la récompense de ses travaux, et, dans sa correspondance, l'on peut voir combien étaient grands, à cette heure, son abandon, sa sérénité et son esprit de sacrifice. Au début de cette même année qui, pour elle, devait être la dernière, elle écrivait à la supérieure de Dublin : « Les années se suivent et ne se ressemblent pas, ma chère fille. Que sera celle dans laquelle nous allons entrer? Dieu seul le sait et, sans être prophète, nous pouvons dire qu'elle aura pour chacune de nous, comme l'année qui se termine, ses peines et ses croix. Acceptons-les à l'avance, et sachons les rendre méritoires par notre soumission à la volonté de Dieu. Je vous souhaite à vous, ma chère fille, et à toutes vos Sœurs de Dublin, ce qu'une mère peut souhaiter à ses filles spirituelles : l'avancement dans la perfection par le renoncement à soi-même, l'humilité et la charité, en un mot, toutes les vertus religieuses. Il en coûte à notre nature pour arriver à cette perfection, mais les grâces abondantes que nous recevons, et la pensée du ciel, qui sera notre récompense, rendent toutes choses plus faciles. Courage donc! Ici-bas la fatigue et les humiliations; là-haut, le repos et la gloire! »

Nous avons vu quelle était la sensibilité de la Mère Sainte-Béatrix; elle redoutait de faire souffrir ses filles, et cependant souvent elle se voyait contrainte de leur imposer des sacrifices qui faisaient saigner les cœurs.

C'est ce qui arriva à l'occasion du Chapitre de 1877, où d'importants changements durent être faits. A son angoisse intérieure vint se mêler pour elle le chagrin de la séparation; le 31 mai, la Supérieure générale venait de prendre congé des supérieures d'Irlande et de Londres, qui retournaient à leur poste, et elle remontait dans sa chambre, faisant effort pour cacher ses larmes, quand tout à coup elle tomba sans connaissance.

La vénérée Mère vécut encore cinq jours, mais, malgré tous les soins, elle ne retrouva plus la parole et ne donna plus signe de vie.

Les supérieures, avant de s'embarquer, s'étaient arrêtées à Abbeville; c'est là qu'elles reçurent la nouvelle du malheur qui frappait l'Institut; immédiatement elles revinrent à Paris et eurent la consolation de recevoir le dernier soupir de la mourante.

La Mère Sainte-Cécile, qui se voyait survivre à tant de deuils, reprit momentanément le gouvernement et, munie de l'autorisation de l'archevêque de Paris, elle procéda à la réunion d'un nouveau Chapitre général, qui eut lieu le 1er juillet.

Avec quelle ferveur les Sœurs s'unirent dans la prière pour demander à Dieu de placer à la tête du cher Institut celle qui devait, dans ses desseins, le conduire à un plein et parfait développement.

Leur confiance ne fut point trompée, car, guidées évidemment par l'esprit de Dieu, les capitulantes donnèrent, à une grande majorité, leurs voix à la Mère Sainte-Fulgence. Nous la verrons agir et ses œuvres seront sa louange. La Mère Sainte-Cécile fut très heureuse de cette nomination, et elle voulut elle-même

introduire la nouvelle Supérieure dans la chambre commune, où la communauté réunie attendait le résultat de l'élection, ce qui fit dire à M. l'archidiacre Caron : « C'est l'Ancien Testament qui introduit le Nouveau. »

Nous connaissons déjà la physionomie morale de la Mère Sainte-Fulgence, sa sagesse, sa prudence et sa hauteur de vues. Malgré une nature très généreuse, elle gardait un extérieur un peu froid, qui arrêtait peut-être quelquefois les épanchements intimes ; mais ses filles trouvèrent toujours en elle les conseils d'une direction sage et expérimentée, l'affection d'une mère, les exemples d'une sainte. Et extérieurement, quelle modération dans sa démarche, quel calme dans ses traits, quelle dignité dans son maintien ! Sa présence seule inspirait le respect, la moindre de ses paroles valait de longs discours, un seul de ses regards rappelait à l'ordre.

Elle excellait dans l'art si difficile de gouverner ; elle savait attendre, patienter, s'abstenir quand il le fallait ; elle savait surtout prier et mettre Dieu dans toutes ses entreprises.

La nouvelle Supérieure professait un véritable culte pour la Règle. Simple en toutes choses, elle ne poursuivait qu'un but : l'accomplissement de cette Règle ; elle en fut non seulement la vivante image, mais aussi la gardienne fidèle. « *Gardons notre Règle et Dieu nous gardera,* aimait-elle à répéter, ou bien : « *Dieu proportionnera ses bénédictions à notre fidélité.* »

En résumé, la Mère Sainte-Fulgence fut « un grand cœur, une grande âme, une grande intelligence, une âme qui ne vécut vraiment que pour Dieu et sa gloire. » Le Seigneur ne pouvait donner au Bon-Secours une preuve plus tangible de son amour qu'en le laissant



La Révérende Mère Ste-FULGENCE

CINQUIÈME SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

de 1877 à 1902

pendant vingt-cinq ans sous la direction de cette âme de choix. Mais écoutons le Père Germain exprimer sa joie à la nouvelle de cette nomination :

« Lyon, le 3 juillet 1877.

« Ma très chère fille,

« Laissez-moi vous donner encore ce nom, en attendant de vous donner celui de révérende Mère ; il vous dira mieux où prennent leur source les félicitations que je vous envoie et les encouragements dont je veux les accompagner.

« Les félicitations sont pour l'Institut ; les encouragements sont pour vous.

« Pauvre enfant ! c'est un lourd fardeau que Dieu vient de placer sur vos épaules ; mais, en même temps qu'il saura l'alléger par sa grâce, il donnera à vos épaules la force pour le supporter généreusement. Courage donc et confiance ! Vous aimez tant votre Congrégation ; vous désirez si vivement qu'elle prospère et que vos chères Constitutions soient comprises et surtout bien pratiquées que Dieu, qui a mis dans votre cœur ce dévouement, vous a choisie Lui-même pour le mettre à l'œuvre. Oh ! oui, c'est Lui qui l'a voulu, c'est bien par sa volonté que vous êtes là, et voilà pourquoi je n'ai pas peur pour vous.

« Instrument humble, doux et docile entre ses mains, vous ne ferez que ce qu'il vous fera faire. C'est lui qui vous inspirera, vous dirigera, vous fortifiera. Et c'est lui aussi qui conservera à votre famille religieuse le bon esprit qui l'anime et qui, sous votre bienfaisante influence, ne fera que s'accroître, j'en suis sûr, pour votre consolation.

« Je suis donc heureux, oui, bien heureux du résultat de vos élections. On vous a entourée de très bonnes assistantes, et, si les charges et les fonctions ne répondaient pas toutes à vos désirs, Dieu saurait bien encore y suppléer.

« L'expérience est une grande maîtresse, vous lui laisserez le soin d'arranger toutes choses et vous supporterez avec une ferme patience, en vue de l'améliorer, ce que vous ne pourrez pas tout d'abord corriger ou faire disparaître.

« Je vous écris, ma fille, à travers mon courrier de l'Océanie, mais je tenais à vous faire parvenir, un des premiers, mes compliments et ma satisfaction.

« Le T. R. Père général, auquel j'ai fait part de votre élection, tient à ce que je vous dise combien il en est content.

« Et maintenant, ma chère fille, laissez-moi finir en exprimant les meilleurs souhaits pour votre Congrégation, qui semble me devenir encore plus chère, et croyez toujours au dévouement que j'ai eu pour la fille et que je ne cesserai jamais d'avoir pour la révérende Mère.

« GERMAIN, S. M. »

Cette parole, toute d'espérance, qui saluait ainsi le début d'un long et fructueux gouvernement, devait se réaliser pleinement. La Mère Sainte-Fulgence fut, en effet, « un instrument humble et docile entre les mains de Dieu, elle se laissa inspirer et diriger par son esprit » ; c'est pourquoi elle sut faire de grandes choses et former de grandes âmes.



CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Les Constitutions.

Sommaire. — Les Constitutions sont la vie des Ordres religieux. — Le magnifique développement du Bon-Secours dû à la respectueuse et fidèle observance des Règles. — Parole initiale écrite à la base des Constitutions. — Conditions requises pour l'admission des postulantes. — Vertus propres à l'Institut : elles se résument dans une abnégation universelle. — Fidélité aux trois vœux. — Règlement concernant la garde des malades. — Les trois degrés de probation. — Le gouvernement. — Attributions et responsabilités de la Supérieure générale. — Elections.

Tout Institut, fondé pour être dans la sainte Eglise une artère plus ou moins puissante, ayant pour fonction de porter la vie du cœur aux membres, possède une arche sainte qui contient son principe vital : ce sont les Constitutions.

Ce précieux dépôt, préparé, pour les Sœurs du Bon-Secours, par les soins et le zèle de deux saints prêtres : M. Desjardins et le Père Debrosse, avait été confié aux mains de la Mère Geay. On a vu à quel point ces mains furent fidèles et vaillantes pour le garder intact, car c'est évidemment au respect profond qu'elle inspira à ses filles pour les Règles, au soin scrupuleux avec lequel elle les fit observer, qu'est dû le prompt et magnifique développement de l'Institut.

Rédigées au chevet d'une fondatrice mourante, au milieu d'épreuves sans nombre, ces Constitutions étaient

doublement sacrées aux yeux des saintes filles qui, se souvenant de leurs humbles débuts, se confondaient en gratitude en constatant que, d'une faible semence, Dieu avait fait sortir un arbre qui produisait des fruits si excellents.

Maintenant que nous avons assisté à ce développement providentiel et que nous avons vu les Constitutions passées au crible du contrôle suprême, perfectionnées dans leurs moindres détails et revêtues de la sanction canonique, il convient de les étudier, car cet examen nous dira ce qu'est une Sœur du Bon-Secours, qui marche dans la vie tenant d'une main son crucifix et de l'autre le livre des Règles.

La parole initiale, écrite à la base de l'œuvre par Mgr de Quélen, est toujours la même : surnaturaliser la mission des gardes-malades pour sauver les âmes en soignant les corps ; c'est vers ce but que convergent toutes les forces vives de l'Institut.

Les Constitutions se divisent en deux parties : la première a trait à l'esprit et aux vertus propres aux religieuses du Bon-Secours ; la seconde règle les emplois et les charges de la Congrégation.

Les conditions requises pour l'admission des sujets sont pleines de sagesse et de charité. Pour l'extérieur, une famille honorable et sans tache, une instruction suffisante, une santé robuste, l'absence de toute infirmité ou vice de constitution ; pour l'intérieur, un esprit docile, pacifique, complaisant, de l'égalité d'humeur, un cœur naturellement bon et compatissant, une âme sereine, telles sont les qualités exigées. Des caractères enclins à la singularité, altiers, caustiques, railleurs, emportés, seront soigneusement écartés ; de

telles natures pourront peut-être trouver accès dans d'autres communautés ayant un genre de vie plus approprié à leurs besoins. Au Bon-Secours, comme l'on a surtout en vue le bien des malades, la sainteté exigée des Sœurs réside dans leur capacité de se donner joyeusement pour Dieu aux affligés, aux infirmes, aux mourants, cela sans aucune restriction.

Le signe véritable de la vocation sera l'amour et la pratique des vertus propres à l'Institut, vertus que le noviciat a pour objet de développer.

Par la *piété,* une piété profonde, sincère, tout intérieure, la Sœur garde-malade surnaturalisera son labeur, le rapportant à Dieu seul et s'efforçant de conserver cet œil simple, qui ne s'égare pas sur la créature.

La *modestie* sera pour elle le rempart du vœu de chasteté. « Dans le soin des malades surtout, la Sœur, attentive et modeste, se fera un devoir de concilier son ministère avec les précautions de la bienséance la plus scrupuleuse. »

La Sœur affirmera son esprit de *foi,* son intention de travailler pour Dieu, de voir constamment Jésus dans ses malades, ayant le plus grand soin de commencer la garde par la prière.

Mais la vertu essentielle, celle à laquelle elle devra s'exercer sans relâche, c'est la *patience.* « Vivre continuellement, disent les Règles, au milieu des gémissements, des plaintes, des cris de douleur, des accès de délire ; avoir à supporter les humeurs, les reproches, les ingratitudes et jusqu'à la colère des personnes auxquelles on se sacrifie, sans compter les fatigues et les soins répugnants, tel est le partage de la Sœur du Bon-Secours. Elle se considérera donc placée au chevet du

malade comme à un poste choisi par Jésus-Christ lui-même, et pour résister aux lassitudes, elle se rappellera quelques circonstances de la Passion du divin Sauveur, dans lesquelles il a montré une patience que rien n'a pu déconcerter. »

Cependant, que serait la patience sans la *charité*, sinon un corps sans âme? Il ne faut pas seulement qu'on puisse dire des membres de la Congrégation : « Voyez comme elles s'aiment! » il faut que leur dévouement inlassable auprès des malades arrache aux indifférents, aux incrédules ce cri : « *Voyez comme elles aiment!* » Servantes de *Jésus infirme*, elles auront pour les infirmes une tendresse compatissante, elles devineront leurs besoins, les soulageront de leurs mains, les soutiendront de leurs bras, se feront, en un mot, *le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle* (1), le sourire de l'affligé ; et c'est sans acception de personnes qu'elles prodigueront une charité vive et prévenante. Mais la Sœur du Bon-Secours se rendra aussi attentive aux besoins spirituels de ses malades. La charité lui inspirera de prier avec ardeur pour le salut des âmes confiées à ses soins ; la charité la rendra ingénieuse pour édifier, éclairer, persuader, pour avertir les mourants de leur vraie situation, lorsqu'elles verront toute une famille s'efforçant de les endormir dans une fausse sécurité.

Filles de Marie, que l'Eglise loue comme la *Vierge prudente*, les Sœurs s'exerceront à cette vertu de *prudence* qui, au milieu du monde, leur est si nécessaire, « et qui consiste à étudier et à employer les précautions

(1) Job, XXIX, 15.

les plus sages, soit pour arriver au bien, soit pour éviter les dangers du mal ; c'est aux Sœurs gardes-malades plus qu'à d'autres qu'il appartient d'unir *la prudence du serpent à la simplicité de la colombe* (1), car, outre la délicatesse qu'elles ont à garder vis-à-vis de ceux à qui elle prodiguent leurs soins, elles ont aussi à observer la plus grande retenue envers ceux qui les entourent. »

Tout ce qui précède peut se résumer dans cette *abnégation* universelle « qui comprend une sincère humilité, un renoncement parfait, un dépouillement complet, qui fait accepter et regarder toutes les humiliations, toutes les fatigues, veilles et rebuts, comme un salaire précieux. »

S'inspirant de cette parole de saint Bernard : « *Pauvreté toujours, malpropreté jamais,* » les Constitutions recommandent aux Sœurs la propreté dans leur extérieur comme un devoir sacré. « Cette vertu, y est-il dit, deviendra une des habitudes les plus chères à la Sœur, pour ce qui la concerne aussi bien qu'en ce qui regarde le malade. »

* * *

Toutes les vertus exigées des membres de l'Institut découlent, comme les fleuves de leur source, de la fidélité aux trois vœux, qui lient l'âme religieuse à Jésus-Christ et constituent la grandeur de sa vocation.

C'est sous la protection de Marie Immaculée que la Sœur du Bon-Secours mettra le lis fragile de la *vertu angélique*. « Si notre Mère du ciel, dit la Règle, fut troublée à la vue de l'ange qui la saluait pleine de grâce,

(1) Mat., x, 16.

combien plus ne devons-nous pas craindre, nous, faibles et fragiles roseaux, qui vivons dans le monde exposées à tant de tentations? » C'est dire assez quelle réserve et quelle surveillance sont prescrites aux Sœurs gardes-malades.

Quant à la vertu de *pauvreté,* ce rempart le plus assuré de la vie religieuse, elle devra être pratiquée dans toute sa perfection ; sur ce point aussi, les dangers du contact avec le monde sont prévus. Aucune Sœur n'aura à son usage ni argent, ni rien de superflu ; nulle ne peut recevoir un don d'une personne du dehors, ni disposer de quelque chose que ce soit sans l'autorisation de la Supérieure. La patience sereine et souvent admirable avec laquelle les Sœurs ont accepté les privations inhérentes aux fondations, prouve assez qu'elles sont pleinement entrées dans l'esprit de l'Institut et que le souffle des premiers jours — où les Sœurs fondatrices manquaient de tout dans la pauvre maison de la rue Cassette — n'a point faibli.

La pratique de l'*obéissance* sera facile à une religieuse qui vit de *foi.* « Regardant la Mère Supérieure comme tenant la place de Jésus-Christ, elle aura pour elle un profond respect, un amour sincère, et se fera un devoir de lui obéir entièrement, promptement, courageusement, avec humilité, *quoi qu'elle ordonne* et au moindre signe ; elle lui laissera une entière liberté de disposer d'elle-même et de tout ce qui la concerne. » Pour s'exciter à pratiquer l'obéissance religieuse dans toute sa perfection, la Sœur du Bon-Secours s'inspirera de l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (1).

(1) Phil., II, 8.

Nous n'entrerons pas dans le détail du règlement qui concerne la garde des malades ; les mots : renoncement universel et liberté d'esprit y sont gravés en lettres de flamme. En vue de la vocation spéciale des Sœurs, à laquelle tout est subordonné, on ne les charge d'aucune pratique de piété ou de dévotion particulière ; leur dévotion sera tout intérieure et aura, dit la Règle, « surtout pour objet le Sacré-Cœur de Jésus, principe et foyer de la charité et du zèle, le Cœur Immaculé de Marie et saint Joseph, qu'elles regarderont comme le tuteur de leur Institut. »

Les Sœurs ne pratiqueront point de mortification extraordinaire sans permission ; mais, en toute occasion, pour la nourriture comme pour le vêtement, elles s'exerceront à la mortification intérieure. Nous avons vu comment ce point de la Règle était compris et pratiqué.

Une grande prudence a réglé la probation des sujets, et avec raison, car, comme le dit la Règle, « les Sœurs du Bon-Secours étant, par la nature même de leurs fonctions, exposées à de grands dangers, la prudence exige qu'avant d'être admises à la profession, elles soient éprouvées pendant longtemps et qu'elles aient donné des preuves non équivoques d'une vertu solide.

« Il y aura donc, à cet effet, trois degrés de probation, celui des postulantes, qui sera de six mois, celui des novices, qui sera de deux ans, et celui des probationnaires, qui sera de cinq ans. Les probationnaires renouvellent chaque année leurs vœux, avec la permission de la Supérieure, jusqu'à la profession perpétuelle, par laquelle elles s'engagent pour toujours envers la Congrégation, engagement qui est réciproque. »

Il restait à régler la vie extérieure de l'Institut,

son rouage, sa hiérarchie, son gouvernement. Pour en assurer l'unité d'esprit et la soustraire à toute fluctuation, on mit dès l'abord le gouvernail entre les mains d'une Supérieure générale, dont l'autorité devait s'étendre aussi bien sur les supérieures locales que sur les autres membres de la famille religieuse.

Enfin, « la Supérieure générale, disent les Constitutions, a le soin et la sollicitude de toute la Congrégation, veille constamment à sa conservation, à son accroissement, et la fait tendre aux diverses fins qu'elle se propose pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. » A elle incombe le soin de distribuer les divers emplois, de disposer des sujets pour telle ou telle maison, de nommer les supérieures locales ; elle assume aussi la responsabilité des nouvelles fondations et de leur organisation ; c'est elle encore qui admet les postulantes et les reçoit à la profession ; elle est de même chargée de convoquer le Chapitre, après en avoir référé à l'évêque, et d'administrer les biens temporels de l'Institut.

Cet exposé nous dit assez quel fardeau la Mère Geay avait assumé au début, en se soumettant au désir de M. Desjardins. Le portrait de cette sainte religieuse et de celles qui lui ont succédé nous semble tout tracé dans l'article 4, qui est ainsi conçu : « La Supérieure générale doit plus particulièrement se distinguer par sa piété et son esprit d'oraison, afin d'obtenir, pour l'Institut qu'elle est appelée à gouverner, les grâces qui lui sont nécessaires et les bénédictions du Ciel. Il importe qu'elle soit éloignée de tout esprit d'ambition et d'une trop grande confiance en elle-même, s'appuyant sur le secours d'En Haut et devenant pour ses filles un modèle d'humilité, de pauvreté, de charité et de toutes les

vertus... Ayant toujours devant les yeux les grands intérêts qui lui sont confiés, elle marchera constamment sur les traces de Jésus et de Marie, et ne songera qu'au bien de l'Institut. »

M. Desjardins et le Père Debrosse avaient décidé que, durant les vingt premières années, la Supérieure ne serait élue que tous les cinq ans. Mais depuis 1880, et d'après les prescriptions venues de Rome, les élections n'ont lieu que tous les six ans. Jusqu'à cette époque, les supérieures locales se rendaient tous les ans à la Maison-Mère le 24 mai, fête patronale de l'Institut, et se réunissaient en Conseil pour régler les questions pendantes, constater les progrès accomplis et discuter les améliorations proposées. Aujourd'hui le Chapitre général se réunit tous les trois ans dans les conditions exigées par la Sacrée Congrégation des Réguliers.

Tout est prévu pour soulager la Supérieure générale et lui aider à porter son fardeau ; elle a cinq Assistantes, qui n'ont aucune fonction les obligeant à rester éloignées de sa personne ; avec l'Econome et la Secrétaire générale, elles forment son conseil, lequel se réunit une fois par semaine et toutes les fois qu'il est opportun. Cependant bien lourde est sa responsabilité et, pour rester à la hauteur de sa charge, il lui faut avoir sans cesse devant les yeux cette parole de sainte Thérèse : « *Le pasteur, pour bien remplir son office, doit se tenir au lieu le plus élevé, afin de voir de là tout son troupeau et surveiller les bêtes fauves qui viendraient l'attaquer. Or, ce lieu élevé est celui de l'oraison.* » De ces hauteurs, et toute pénétrée de la lumière divine, elle jugera et agira, en toute chose, avec sagesse et clairvoyance, prudence et charité.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Coup d'œil sur Lille et sur l'Orphelinat de la Providence.

1877-1879.



Sommaire. — Mort de Mère Saint-Henry. — Les vénérables anciennes de Lille ; leurs vertus. — Physionomie de la Sœur Saint-Eugène ; hommage rendu par les Enfants de Marie après sa mort. — Conversions remarquables opérées à Lille par le zèle des Sœurs et la prière des enfants. — Influence de la Sœur Sainte-Célestine ; elle convertit un franc-maçon. — On songe à laïciser les écoles gratuites de Lille. — Inquiétudes de la Supérieure générale à cet égard. — Mort de la R. Mère Sainte-Cécile. — L'Orphelinat de la Providence est éprouvé à son tour ; départ pour le ciel de la Sœur Saint-Frédéric. — Lettre du R. Père aumônier.

Peu de jours avant la réunion du Chapitre général, dont la clôture fut attristée par la mort soudaine de Mère Sainte-Béatrix, la Congrégation éprouva une autre perte, qui affligea tout particulièrement la communauté de Lille et y réveilla de chers souvenirs.

La Mère Saint-Henry, l'ancienne supérieure de Lille, venait de s'éteindre doucement à l'âge de soixante et onze ans. Depuis 1869, elle avait rempli la charge d'économe générale et, là encore, elle avait eu maintes occasions de se dépenser, de se dévouer pour l'Institut ; mais lorsque sa santé commença à décliner, elle s'isola complètement des choses du dehors et passa ses jours dans la retraite et la prière. Cette vénérée Mère mourut aussi saintement qu'elle avait vécu, assistée de sa sœur,

la chère Mère Sainte-Cécile, qui ne devait pas tarder à la rejoindre dans la patrie céleste.

M. Lefebvre rendit à sa mémoire un hommage ému. « J'ai toujours eu en grande vénération et affection cette bonne Mère, écrivit-il à la Supérieure générale, quand il eut appris son départ de ce monde, à cause de son profond esprit de foi, de sa bonté admirable pour tous et de son oubli d'elle-même ; c'était une vraie religieuse du Bon-Secours. Le bon Dieu l'a appelée à Lui, pendant l'octave de l'Ascension, par un dessein particulier de sa volonté, on peut le croire. Combien de fois, dans ses peines et ses embarras, lui ai-je entendu dire : « Tout « cela n'est rien, pourvu que nous puissions mériter le « ciel ! » Aujourd'hui ce pieux désir va être exaucé, et nous prierons de bien grand cœur pour hâter le jour de sa récompense.

« En finissant ma lettre, mes yeux se mouillent de larmes en pensant à la séparation irrévocable que la mort vient d'opérer. Mère Saint-Henry était une de ces âmes sûres, dans lesquelles on peut avoir toute confiance ; et je serais bien ingrat si je l'oubliais jamais... »

A l'époque où nous sommes arrivés, le couvent de Lille voyait peu à peu disparaître les chères et vénérables anciennes qui, par de longues années de dévouement, avaient assuré le succès de ses œuvres. Parmi elles se trouvaient deux des douze fondatrices qui, en 1824, avaient fait profession entre les mains de Mgr de Quélen : c'étaient les Sœurs Saint-Jean et Sainte-Thérèse. La première mourut en 1874, après avoir donné l'exemple d'une vertu souvent héroïque. Jusqu'à son dernier jour, elle sut se rendre utile, soit dans la communauté, soit même au dehors. Quand son âge ne lui permit plus de

soigner les malades, elle suppliait la supérieure de l'envoyer prier auprès des morts, et à quatre-vingt-un ans elle partait, toute pliée en deux, avec son cabas et ses livres.

Sœur Saint-Jean se distinguait par une charité que rien ne pouvait diminuer ni ébranler; elle était ingénieuse à trouver une excuse à tous les torts, à tous les défauts, et jamais on ne la surprit blâmant le prochain, malgré les pièges que parfois les jeunes Sœurs lui tendaient malicieusement, afin de l'éprouver. Sa foi était si vive qu'il lui semblait voir Dieu dans l'hostie sainte; durant le travail manuel, elle aimait à réciter les versets des psaumes et, dans les dernières années de sa vie, on l'entendait souvent répéter : « *Mon Dieu, quand vous verrai-je à découvert?* »

Non moins simple et dévouée fut la vie de Sœur Sainte-Thérèse, qui mourut en 1880. Les plus humbles offices avaient pour elle un attrait irrésistible, et sa sollicitude pour les malades était remarquable; cependant les pauvres surtout avaient ses préférences et son souvenir est resté bien vivant dans le quartier Saint-Sauveur où, durant tant d'années, elle a été l'humble servante des indigents.

Toutes ces chères anciennes étaient des modèles de respect envers l'autorité et demandaient à genoux les plus petites permissions; elles furent un jour profondément peinées de la conduite d'une jeune Sœur, qui s'était oubliée au point de répondre à sa supérieure d'une manière peu respectueuse. Au milieu de l'émotion générale, M. le doyen Lefebvre arriva et, ayant été mis au courant de ce qui s'était passé, il déclara qu'une religieuse qui commettait une telle faute n'était pas digne

de prendre part aux exercices de la communauté ni même de s'asseoir à la table commune ; aussi lui imposa-t-il, comme pénitence, de se retirer dans sa cellule pour toute la journée. C'est la Sœur chargée de porter à la coupable ses repas qui rapporte ce fait.

Mais que ces ombres étaient rares ! Mille traits édifiants éclairent l'histoire de la communauté de Lille et montrent combien l'esprit religieux y était vivant. Aujourd'hui encore on cite l'humilité de la Sœur Saint-Antoine, qui inaugura les classes gratuites de Lille avec la Sœur Marie-Thérèse ; pendant les retraites, cette humble religieuse allait au réfectoire quêter son dîner auprès de ses compagnes et ne le mangeait qu'à genoux. Quand fut venu pour elle le moment de quitter Lille, son sacrifice fut grand ; cependant elle aussi le fit généreusement. Une Sœur, présente à son départ, se rappelle l'avoir entendue, alors qu'elle se croyait seule, demander à Dieu la grâce de retenir ses larmes pour ne pas diminuer le mérite de son obéissance.

Mais une des plus belles figures de la communauté de Lille fut la Sœur Saint-Eugène, qui remplaça la Sœur Saint-Antoine dans la direction des classes. Douée d'un grand jugement, d'un dévouement sans bornes, quand il s'agissait de la cause du bien, elle exerçait un véritable ascendant sur ses élèves et, par sa piété éclairée et profonde, elle forma des chrétiennes fortes et convaincues. Que de jeunes filles elle a préservées du mal ou ramenées dans la voie de la vertu ! On connaissait son influence ; aussi aimait-on à la seconder et, lorsqu'elle venait exposer les besoins de ses pauvres, il était rare qu'elle essuyât un refus. Sœur Saint-Eugène était très austère pour elle-même et pratiquait admirablement

l'esprit de pauvreté ; c'est guidée par cet esprit qu'elle alla, vers la fin de sa vie, solliciter auprès de M. Catel-Beghin, maire de Lille, une place bien modeste dans le cimetière, cela en qualité d'institutrice communale. Non seulement sa requête fut écoutée, mais on lui assura une place d'honneur en la remerciant du bien qu'elle avait fait aux enfants de la ville. Aujourd'hui, après plus de trente ans, sa tombe est encore visitée par ses anciennes élèves et bien souvent on la voit ornée de fleurs fraîches.

Après ses funérailles, qui furent une vraie ovation, la présidente des Enfants de Marie adressa à Mère Sainte-Cécile une requête, éloquente expression de la reconnaissance que Sœur Saint-Eugène avait suscitée parmi ses élèves. Malgré la longueur de cette lettre, nous la citerons en entier, car elle est un témoignage accablant contre le crime que commettent les sectaires en privant le peuple de ces admirables éducatrices de la jeunesse.

« Madame la Supérieure,

« Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, mais je sais qu'on vous appelle « Bonne Mère » et que toujours votre bonté et votre bienveillance justifient d'un titre si doux. C'est ce qui m'encourage à m'adresser à vous en toute confiance dans la circonstance présente.

« Nous désirons, comme anciennes élèves de notre regrettée Mère Saint-Eugène, élever un petit monument au lieu où elle repose, en souvenir de reconnaissance pour tout le bien qu'elle nous a fait, et je viens, au nom de toutes mes compagnes, vous prier de vouloir bien nous en accorder l'autorisation.

« Il y a quelque vingt ans que plusieurs d'entre nous

ont quitté l'école ; mais, de près ou de loin, le souvenir de Sœur Saint-Eugène est resté gravé dans nos cœurs.

« Jamais nous ne pourrons oublier les soins dont elle a entouré notre enfance, les fatigues qu'elle a endurées pour nous donner l'instruction nécessaire.

« Nos parents se souviennent, avec attendrissement, de la peine que notre chère maîtresse a prise pour former notre cœur et notre jugement. L'instruction religieuse qu'elle et ses pieuses collaboratrices ont fait germer dans nos âmes s'est développée et nous aide à supporter les peines et les chagrins de la vie.

« En un mot, toutes les preuves d'affection dont la chère maîtresse n'a cessé de nous entourer, même après notre sortie de l'école, sont et seront toujours présentes à notre pensée. Aussi c'est d'un mouvement tout spontané qu'après l'avoir conduite à sa dernière demeure, nous avons eu l'idée de nous cotiser pour réunir la somme nécessaire à l'érection d'un petit monument, quelque chose de bien simple, de bien modeste, qui ne s'écarterait en rien du vœu de pauvreté dont notre bonne Sœur avait fait profession et qu'elle a si bien pratiqué pendant toute sa vie.

« Si vous voulez bien, Madame la Supérieure, nous permettre d'accomplir ce que nous considérons comme un devoir de gratitude, ce sera pour nos cœurs une réelle consolation dont nous vous serons bien reconnaissantes.

« J'ose espérer une réponse favorable et je vous prie, Madame, de recevoir, en mon nom et en celui de toutes mes compagnes, nos plus sincères remerciements et l'assurance de notre profond respect.

« Louise Devau.

« Lille, 27 mars 1874. »

Quitterons-nous Lille sans parler des Sœurs Saint-Hippolyte et Saint-André, qui suivirent de près dans la patrie la chère Mère Saint-Henry ?

Sœur Saint-Hippolyte était une âme humble et cachée, attachée au devoir jusqu'à l'oubli d'elle-même ; sa vie se consuma dans l'exercice de l'éducation et de l'instruction des petits enfants, qui l'aimaient tendrement. Quand on célébra son cinquantenaire, l'humble Sœur ne put retenir ses larmes en se voyant ainsi fêtée ; une de ses petites élèves, croyant qu'on lui avait fait de la peine, se mit à sangloter et, malgré la nombreuse assistance, courut se jeter dans ses bras pour la consoler.

Quant à Sœur Saint-André, une des fondatrices de Lille, elle était un modèle de prière fervente : nuit et jour, la supplication était sur ses lèvres, et, durant ses longues insomnies, elle ne cessait de réciter son chapelet. Cette bonne Sœur avait aussi une tendre dévotion à la Passion du Sauveur, et ses compagnes se rappellent ne l'avoir jamais vue faire le Chemin de la Croix sans verser d'abondantes larmes. Son zèle était grand, et elle ambitionnait, dans ses gardes, de faire du bien non seulement à ses malades, mais à tous les membres de la famille, dans les intérieurs où elle se trouvait, ce à quoi elle réussissait généralement.

Un autre désir qui consumait Sœur Saint-André, c'était d'avoir une nièce religieuse au Bon-Secours, car elle aimait passionnément sa Congrégation et faisait des vœux ardents pour son accroissement. Le bon Dieu l'exauça dans une large mesure, et le jour de ses noces d'or elle eut la joie de voir à ses côtés deux de ses nièces prononcer leurs vœux perpétuels.

Cette édifiante religieuse termina sa vie à Rozoy, et là

encore elle sut se rendre utile ; quand ses doigts se refusèrent à tenir l'aiguille, elle allait dans le parc ramasser les brindilles, pour allumer le feu, ou les pierres qui encombraient le potager ; elle aimait aussi à dire successivement le chapelet dans les différents endroits où les Sœurs exerçaient leurs emplois, afin de leur permettre de prier tout en continuant leur besogne ; pénétrée d'un grand esprit de mortification, elle ne craignait pas d'accabler son corps, qu'elle regardait comme une bête de somme.

Est-il étonnant que les membres de cette maison bénie de Lille fussent souvent choisies pour être les instruments de la grâce? Le Seigneur aimait ces Marthes qui, à une sainte activité, joignaient une prière incessante, et il bénissait leur labeur ; et puis, il faut le dire : tandis que les gardes-malades imploraient le ciel au chevet des moribonds, les Sœurs des classes et leurs élèves s'associaient à leur apostolat, priant de leur côté pour tel pécheur endurci, pour telle pauvre âme en voie de perdition, et Notre-Seigneur ne savait point résister à cette double supplication. Comme au temps de sa vie mortelle, son cœur tressaillait de piété et l'obligeait à prononcer la parole du relèvement, de la rénovation : « *Lazare, veni foras !* Revis, pauvre pécheur ! »

Nombreuses et bien consolantes sont ces conversions obtenues par un zèle ardent ! Dans leur humilité, les chères Sœurs du Bon-Secours de Lille ne les ont point enregistrées, mais il en est cependant quelques-unes qui ont échappé à l'oubli ; en voici le récit :

Sœur Sainte-Célestine, qui, comme nous l'avons dit, fut par excellence l'apôtre des indigents, eut la consolation d'assister la mère d'une de ses élèves, atteinte d'un

cancer. Grâce à la bonne religieuse, elle fit une fin très édifiante, malgré l'influence néfaste de son mari, mécréant endurci, qui ricanait et se moquait de la Sœur toutes les fois que celle-ci parlait de Dieu et de l'éternité. Quelques années plus tard, cet incrédule fut frappé à son tour ; Sœur Sainte-Célestine, effrayée de l'état de sa pauvre âme, fit prier les enfants des classes et alla résolument se présenter chez lui. Mais, à son entrée, le malade se tourna avec humeur du côté du mur. La Sœur affecta de ne point s'en apercevoir et, en le quittant, lui promit de revenir. Exaspéré par ce qu'il appelait de l'audace, il reprocha avec violence à ses enfants d'avoir laissé pénétrer la religieuse dans sa chambre et leur enjoignit de la mettre à la porte si elle revenait. Il se procura même un gros bâton pour le lui lancer à la tête, au cas où elle aurait le malheur de forcer la consigne.

La sainte fille fut prévenue, mais ne tint aucun compte de ces menaces ; à sa seconde visite et tandis qu'elle s'approchait, le malheureux prit, en effet, son gourdin, la menaçant de l'assommer. Mais, elle, sans s'émouvoir, s'avança, lui disant : « O mon pauvre ami, quelle fièvre vous avez aujourd'hui ! Je ne vous ai jamais vu comme cela. Que je voudrais donc pouvoir vous soulager ! Laissez-moi au moins vous tâter le pouls. » Le bâton était retombé tout doucement sur le lit, et le malade étonné se sentit incapable de résister ; il consentit même, après un peu d'hésitation, à laisser déposer une médaille sur son lit. Dès lors, la cause était gagnée ; quelques jours plus tard, il acceptait aussi de baiser la médaille et de réciter une courte prière ; peu à peu la grâce fit son œuvre et le pauvre homme, se sentant de plus en plus

mal, supplia la Sœur de ne plus l'abandonner ; elle eut donc la consolation de le voir mourir en chrétien.

La même religieuse opéra une autre conversion bien remarquable, celle d'un individu connu à Lille sous le sobriquet de *l'homme bleu;* cet original, une des célébrités lilloises, n'avait aucun principe de religion ; la Sœur, apprenant qu'il était gravement atteint, mit tout en œuvre pour sauver son âme. Comme d'habitude, elle chargea les enfants d'être les avocats de cette cause difficile, et elle profita d'une manie de cet homme bizarre pour gagner son affection. Elle commença par se procurer une statuette de la sainte Vierge avec un vêtement bleu, et, la portant au malade, elle lui dit : « Je sais, mon bon Monsieur, que vous aimez beaucoup le bleu, et vous avez raison, car c'est la couleur de la sainte Vierge. Aussi ai-je cru vous faire plaisir en vous offrant cette petite statue. » Il parut touché de cette délicate attention et accepta avec reconnaissance.

Le lendemain, la Sœur, à son arrivée, installa la sainte Vierge sur la cheminée ; après l'avoir entourée de bougies, elle récita un *Souvenez-vous,* puis elle promit au malade de revenir chaque jour et lui proposa de faire avec lui une neuvaine pour sa guérison. *L'homme bleu* connaissait l'heure de la visite et si, à ce moment, quelqu'un se trouvait chez lui, il le congédiait par ces paroles : « Il est temps de vous retirer, car la bonne Sœur va venir *dire le salut.* »

Cette neuvaine fut, en effet, le salut pour ce pauvre pécheur; il se laissa doucement instruire et termina sa vie chrétiennement sous le regard de la Vierge au manteau d'azur.

Dans tous les cas désespérés, on recourait à la

bonne Sœur Sainte-Célestine, qui avait aussi à cœur une autre œuvre, celle de faire régulariser les mariages des pauvres, auxquels elle facilitait les démarches, qui leur coûtaient parfois beaucoup. Quand, au cours de ses visites charitables, elle apprenait que ses protégés n'étaient pas mariés, elle leur disait : « Mes bons amis, mettez-vous en règle, car, si vous veniez à mourir, vous n'iriez jamais en paradis, et après avoir été malheureux sur la terre, vous le seriez pour toujours en enfer. » Lorsqu'elle était arrivée à ses fins, la Sœur se chargeait des frais du modeste repas de noce, et leur portait, sous son manteau, la viande et la bouteille de vin qu'elle avait sollicitées à la communauté.

Que de fois l'enfer fut vaincu par ces pieuses filles, si simples et si faibles en apparence ! Voici encore un trait qui révèle le secret de leur puissance.

Une religieuse du Bon-Secours fut un jour mandée auprès d'un malade de la paroisse de la Madeleine-lez-Lille, atteint d'une fluxion de poitrine qui ne laissait guère d'espoir de guérison.

La Sœur, fidèle à l'habitude qu'elle avait prise au noviciat, proposa à son malade de faire près de lui, et pour lui, une courte prière à la sainte Vierge ; ce dernier ne s'y opposa pas, mais ne parut pas s'y associer. Quand, le lendemain, le docteur — qui était loin d'être pratiquant — revint, il dit à la garde : « L'état est grave, sinon désespéré. »

Hélas ! la bonne religieuse ne le voyait que trop bien, mais toutes ses inquiétudes se portaient sur cette pauvre âme si près de paraître devant Dieu ; elle se sentit pressée d'aller confier la peine qui l'étreignait à sa supérieure et de réclamer les prières des petits enfants et de leurs maîtresses. Quand le soir fut venu, elle renouvela les tentatives de la veille, mais sans obtenir un plus heureux résultat ; aussi sa douleur était grande, car elle craignait que le malade ne passât pas la nuit, et tandis qu'elle récitait l'office près de son lit, des larmes s'échappaient de ses

yeux. Le pauvre endurci s'en aperçut. « Vous pleurez, ma Sœur, » dit-il. — Elle essaya d'abord de le lui cacher, mais, sur ses instances, elle finit par répondre : « Oui, Monsieur, je pleure, et c'est sur la perte de votre âme, car le médecin n'est pas satisfait de votre état, et peut-être que bientôt vous allez paraître devant Dieu. »

Le malheureux parut touché, mais non convaincu, et quand sa garde lui parla discrètement du prêtre, il l'interrompit brusquement : « Je ne puis pas revenir à Dieu, je suis franc-maçon. Je ne puis pas vous expliquer ce que c'est qu'un franc-maçon, vous auriez horreur de moi. »

Cet aveu fit comprendre à la Sœur que la grâce faisait son œuvre ; sans se laisser arrêter, elle se mit à parler de la miséricorde de Dieu, des mérites de Jésus-Christ par lesquels tous les crimes, quels qu'ils soient, peuvent être rachetés ; puis, se voyant écoutée, elle proposa subitement d'aller chercher le curé-doyen de la paroisse. Or, on était en pleine nuit ; mais le malade, ne se rendant pas compte de l'heure, y consentit. Il se confessa et reçut les derniers sacrements dans des dispositions bien consolantes, et, comme preuve de sa conversion, il remit au prêtre ses insignes maçonniques ; après cet acte, qui le réconciliait avec Dieu, il ne savait comment traduire sa reconnaissance et sa joie. Le lendemain, contre toute attente et à la stupéfaction du médecin, une réaction se produisit ; le nouveau converti alla de mieux en mieux et fut bientôt guéri.

Quelques années plus tard, cette même Sœur fut abordée dans la rue par un monsieur qu'elle ne reconnut pas tout d'abord. « Comment, ma Sœur, vous ne reconnaissez pas votre *coquin* de la rue X..., qui vous a fait tant de peine ? » — Et la bonne religieuse fut bien consolée en apprenant que ce prodigue, objet d'une si grande miséricorde, n'en avait point abusé et continuait à remplir tous ses devoirs de chrétien.

Une grande épreuve allait bientôt atteindre la communauté de Lille, cette bénie maison où l'on pratiquait si parfaitement les deux œuvres les plus chères à Dieu et à la sainte Eglise : le soin des malades et l'instruction des enfants pauvres. Nous la trouvons indiquée, cette épreuve, dans une lettre que Mère Sainte-Fulgence

écrivait de Lille, au mois d'octobre 1878, à son Conseil. « Il est fortement question, mandait-elle (et la solution ne se fera guère attendre), d'exiger de nos Sœurs qu'elles ne gardent leurs enfants que jusqu'à l'âge de douze à treize ans, et que toutes celles qui ont atteint cet âge passent à ce que l'on appelle la classe supérieure, où elles seront élevées, hélas ! sans aucun principe religieux, justement à l'époque de la vie où une sage et bonne direction leur est le plus nécessaire. La pensée de l'éducation laïque pour toutes les jeunes filles du diocèse, obligées de se conformer au règlement municipal ou de suspendre leurs études, cela en grande partie contre le gré des familles, navre le cœur de l'archevêque de Cambrai, de tous les ecclésiastiques et aussi de nos pauvres Sœurs, qui voient avec douleur les élèves, pour lesquelles elles se sont dévouées cinq ou six ans, forcément exposées à se perdre. »

En vue de ces tristes prévisions, la Supérieure générale pressentait le Conseil au sujet de l'opportunité qu'il y aurait à établir des classes libres, en dehors de tout contrôle communal, et où les élèves seraient admises moyennant une légère rétribution.

Les craintes de la Mère Sainte-Fulgence n'étaient que trop fondées, et la solution, qui menaçait les écoles de Lille, ne devait pas se faire longtemps attendre.

La vénérée Mère Sainte-Cécile n'eut pas cependant la douleur d'assister à la destruction partielle de l'œuvre que la sainte Mère Geay avait créée avec une joie tout apostolique, car elle aussi retourna à Dieu dans l'année 1878, après avoir grandement édifié ses filles. Depuis qu'elle était déchargée de tout fardeau, on la voyait

humble et soumise comme la dernière des Sœurs, ne voulant aucune distinction et souffrant avec peine la vénération dont on l'entourait. Ame essentiellement énergique, elle avait accompli de grands travaux et *fait fructifier au centuple le talent* que le Seigneur avait mis entre ses mains ; aussi pouvait-elle aller en paix vers Celui dont elle n'avait jamais eu que la gloire en vue.

Pendant une absence de la Supérieure générale, le R. Père R., lui rendant compte de l'état de la Maison-Mère, ajoutait : « J'ai vu hier la bonne Mère Sainte-Cécile; malgré ses maux, qui sont nombreux, elle est contente, me dit-elle, parce qu'elle sait qu'une épouse de Jésus crucifié ne doit pas être sans souffrance. Je suis persuadé qu'elle fait fortune pour le ciel. Comme je compatissais à son état, elle me répondit qu'elle se trouvait peu éprouvée, et j'en ai conclu qu'elle est très généreuse en matière de patience et de résignation. »

Grandement édifiés par sa filiale soumission aux volontés divines, les religieux qui avaient été ses auxiliaires s'ingénièrent à lui prodiguer les consolations spirituelles, et, dans les derniers jours de sa vie, les RR. PP. Balmont, Germain et Ruat montaient chaque soir dans sa chambre pour lui donner ensemble leur bénédiction. »

L'Orphelinat de la Providence fut aussi, à cette époque, visité par la mort ; on eut à déplorer le départ d'une jeune religieuse sur laquelle la Congrégation avait lieu de fonder de grandes espérances, et l'on put alors juger, d'après ses fruits, la sage et maternelle direction de la Mère Sainte-Mechtilde. La Sœur Saint-Frédéric, qui s'en allait avec allégresse vers

son divin Epoux, était une ancienne élève de l'Orphelinat. D'un caractère violent et emporté, elle avait souvent été, dans son enfance, une cause de peine pour ses maîtresses. Mais, durant l'année préparatoire à sa première communion, la fillette fit tant d'efforts pour se vaincre qu'elle devint peu à peu d'une douceur angélique, et Notre-Seigneur avait récompensé sa persévérance en l'appelant à la vocation religieuse. Son entrée au noviciat fut fixée au 19 mars, fête de saint Joseph, auquel elle avait une dévotion toute particulière.

Peu de temps après sa profession, l'obéissance la fit retourner à l'Orphelinat en qualité de maîtresse ; c'était là qu'elle devait bientôt finir ses jours non sans avoir donné aux enfants, par ses vertus, un grand exemple d'édification.

Voyant les progrès que faisait la maladie de poitrine dont la jeune Sœur était atteinte, la Mère Ste-Mechtilde lui ordonna de demander sa guérison par l'intercession de sainte Geneviève (on était au mois de janvier 1878) et de faire prier les orphelines à cette intention. La malade fit la neuvaine uniquement par obéissance, tant elle aspirait à quitter cette terre. La volonté divine fut bientôt manifestée, car l'on constata avec tristesse que le mal empirait chaque jour. Aussi la Mère Sainte-Fulgence, qui se préparait alors à partir pour l'Irlande, désira que la jeune religieuse fût administrée, ce que cette dernière accepta avec grande joie. Toutes les orphelines assistaient en larmes à cette triste mais touchante cérémonie.

A partir de ce moment, la malade ne parla plus que de son départ pour le ciel ; le 19 mars était proche et

elle espérait mourir en ce jour, qui était le cinquième anniversaire de son entrée au noviciat. Cependant on arriva au soir de la fête de saint Joseph, et la chère Sœur vivait encore. Mère Sainte-Mechtilde lui dit alors : « Je crois bien, mon enfant, que saint Joseph vous oublie. — Oh ! non, ma Mère, les dernières vêpres ne sont pas encore terminées. »

Il était quatre heures et demie quand l'agonie commença, et, après avoir répondu à haute voix aux prières des agonisants, la mourante dit avec une douceur incomparable : « Mère, voulez-vous me permettre de mourir appuyée sur votre cœur ; là le démon n'osera pas m'approcher, et puis, je serai jugée entre vos bras. » Tandis que la supérieure la soulevait tendrement, elle saisit d'une main la Règle, ses vœux et son crucifix, et c'est ainsi qu'elle rendit le dernier soupir, après avoir murmuré dans un souffle : « Oh ! qu'il est doux de mourir ! » Un témoin raconte que son visage, qui n'était ni régulier, ni agréable, devint d'une beauté ravissante ; on eût dit une de ces figures de cire qui représentent une vierge martyre.

Voici en quels termes le R. Père R. relatait cette fin édifiante à la Supérieure générale, qui était alors en Irlande : « Vous apprendrez avec joie que la chère Sœur Saint-Frédéric a fait la plus belle et la plus douce mort que l'on puisse souhaiter. Depuis qu'elle se savait condamnée, elle n'a plus pensé qu'à Dieu, soit pour lui faire le sacrifice réitéré de sa vie, soit pour faire des actes d'amour. Et comme c'est un acte d'amour de Dieu de prier pour ceux qui vous ont fait du bien, elle a beaucoup prié pour vous. Elle n'a pas connu les angoisses de la mort, et nul signe d'agonie n'a paru sur son visage.

Véritablement elle s'est endormie dans les bras de la Mère Sainte-Mechtilde. Elle avait désiré que je fusse là, j'y étais. A la vue d'une si belle mort, je riais et je pleurais de bonheur tout à la fois. Bref, je n'ai jamais vu une fin si douce et je n'en ai pas vu de plus édifiante. Donc, Dieu soit béni ! puisque le premier but d'une société religieuse est de faire des saints. »



CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Développement des maisons de Cork et de Belfast. — Fondation à Tralee.

1878-1880.

Sommaire. — La Mère Saint-Dominique supérieure à Cork. — Le développement de cette communauté nécessite un changement de résidence. — La Maison-Mère donne un généreux concours pour la construction d'un couvent. — Difficultés que suscite l'achat du terrain. — Pose de la première pierre. — Discours de Mgr Delany. — Souscription spontanée. — Générosité des habitants de Cork. — Sacrifice que Dieu réclame de la maison de Cork : mort de la Sœur Sainte-Aure. — Situation précaire de la communauté de Belfast. — Mgr Dorrian consent à y remédier ; il offre au Bon-Secours une demeure plus convenable. — La Mère Sainte-Thérèse est nommée supérieure et installée par la Mère Sainte-Domitille. — Allocution de Mgr Dorrian en cette circonstance. — Bonté et rares qualités de la Mère Sainte-Thérèse. — Fondation à Tralee.

Une des premières préoccupations de la nouvelle Supérieure générale fut de procurer aux maisons de Cork et de Belfast l'appui et les secours que nécessitait le développement progressif de ces deux communautés.

On se souvient qu'en 1876, Mother Bertille ayant été appelée à gouverner la maison de Londres, elle fut remplacée à Cork par la Mère Saint-Dominique, son ancienne Assistante. Cette dernière, dès les premières années de son supériorat, eut le bonheur de pouvoir réaliser un projet qu'elle et sa devancière nourrissaient depuis longtemps et dont l'accomplissement devait être un réel bienfait pour la communauté.

La résidence des Sœurs, à la Mardyke, bien qu'elle

fût dans de meilleures conditions que leur première demeure, laissait encore à désirer sous bien des rapports. La proximité de la rivière Lee la rendait insalubre, et les quelques religieuses qui y étaient retenues par leurs charges y contractaient des infirmités douloureuses. De plus, pour répondre aux multiples demandes des personnes qui, de toute part, réclamaient le ministère des Sœurs, il avait fallu en augmenter le nombre et, en raison de cet accroissement, la maison était devenue inhabitable.

La nécessité d'un changement s'imposait donc, et l'on se trouva de nouveau en présence de l'épreuve que connurent la plupart des Sœurs fondatrices, tant en France qu'en Irlande : l'obligation de trouver à bref délai une demeure répondant aux exigences des santés et en rapport avec le développement de la communauté.

Cependant, à un moment, les difficultés parurent insurmontables, et il fut même question d'abandonner la fondation et de disperser les Sœurs.

Mais de notables habitants de Cork adressèrent à la Supérieure générale une pressante requête pour la prier de revenir sur sa décision. « Cette communauté, écrivait un journal à cette époque, est devenue comme une partie de nous-mêmes, et il nous serait impossible de nous en priver. »

Ces instances ne furent point vaines, et la révérende Mère Sainte-Fulgence consentit à faire un sacrifice important pour maintenir cette fondation. Comme il était difficile, sinon impossible, d'acheter une maison, remplissant les conditions désirables, on songea à construire, et la Maison-Mère fit, pour l'achat du terrain, une avance de 100.000 fr. ; on comptait, non sans raison, sur la géné-

rosité des habitants pour obtenir les fonds nécessaires à l'érection des bâtiments.

La Mère Saint-Dominique avait des aptitudes toutes spéciales pour mener à bien cette œuvre difficile. Sans le savoir, elle se peint elle-même quand elle écrit à la Supérieure générale : « Je viens d'imiter la *femme* « *forte ;* je suis sortie... *pour voir un champ.* » Ce champ, situé sur une hauteur, appelée colline Notre-Dame, se trouvait dans un site agréable, sain, aéré, et particulièrement bien approprié pour la nouvelle construction. Toutefois, il ne fut pas obtenu sans peine, car le propriétaire, un protestant fanatique, avait de la répugnance à s'en dessaisir en faveur d'une communauté religieuse. Pour le décider, il fallut lui soumettre les plans du futur couvent, attendu qu'il n'aurait pu se résigner à voir s'élever des tours, des flèches, des clochetons, ces signes du papisme, sur un terrain lui ayant appartenu.

Mais la simplicité du projet fit taire ses préventions, et le marché fut enfin conclu. « C'est un vrai miracle, écrivait Mère Saint-Dominique, que le propriétaire ait enfin consenti ; il ne voulait plus entendre parler de cette vente, mais nous avons tant prié la sainte Vierge qu'elle a changé ses dispositions ! Et c'est grâce à *Elle* que le champ est enfin à nous. »

Tout en regrettant que ses filles s'embarquassent dans les difficultés d'une construction importante, le bon Canon Maguire les aida de ses conseils, ainsi que le Père Rossiter, de l'Ordre de Saint-François, un autre ami dévoué de la communauté.

La Supérieure avait bien conscience de ses responsabilités, mais la prière allégeait son fardeau. « Je

demande à Dieu de vous aider à porter votre grande croix, écrivait-elle à l'occasion de la fête de la Mère Sainte-Fulgence, car je sens bien, par le petit bout que je porte, quel doit être le poids de la vôtre. Priez donc aussi beaucoup pour moi, afin que je sache dire : *Fiat!* à tout. »

Mgr Delany, qui avait donné sa paternelle sanction au projet de ses filles, voulut bénir lui-même la première pierre du futur monastère. Cette cérémonie se fit, avec une grande solennité, le 18 juillet 1879, en présence des catholiques notables de la ville de Cork.

Assisté de son clergé, l'évêque se rendit dans l'enceinte réservée à la chapelle, en chantant le psaume 85; il aspergea avec de l'eau bénite la place où devait s'élever l'autel, et qui, dès la veille, avait été marquée, selon la coutume, par une croix de bois blanc.

Sa Grandeur récita ensuite les prières d'usage, dans lesquelles est mentionné le nom du patron du nouveau sanctuaire. Ici la dédicace fut faite à la sainte Vierge.

Le prélat bénit alors la première pierre (1), l'arrosant d'eau bénite et invoquant aux quatre coins marqués par une croix les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis elle fut descendue dans les fondations au moyen d'une poulie, et l'évêque, ayant béni du mortier, le jeta sur la pierre. Pendant ce temps, le chœur chantait le psaume 126.

Après les prières et les chants d'usage, Mgr Delany bénit l'assistance et prononça une allocution, expression éloquente de la paternelle affection qu'il avait

(1) La pierre de fondation porte cette inscription : « In nomina sanctissima Trinitatis et in honorem beata Mariæ Virginis. — Gulielhum Delany, Episcopo Coxegiencis hæc condita est ecclesia. 1879. »

toujours témoignée aux Sœurs et de l'estime qu'elles lui inspiraient. Tous les membres de la Congrégation du Bon-Secours aimeront à en trouver ici la fidèle traduction.

« Comme clôture de la belle cérémonie à laquelle nous venons d'assister, je ne connais rien de mieux à dire aux personnes présentes que les versets du psaume par lequel a commencé le cérémonial de ce jour : « *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur Dieu des armées! Mon âme défaillante est consumée du désir de voir les parvis éternels. Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie en pensant au Dieu vivant. Le passereau trouve une demeure et la tourterelle se bâtit un nid pour y déposer ses petits. Vos autels, ô Dieu des vertus, c'est l'asile que je désire! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur! Ils vous loueront dans les siècles des siècles!* »

« Ces paroles du Psalmiste, en usage dans les rites sacrés, nous disent, en parlant des délices de la maison de Dieu, que le temple le plus magnifique de la terre est ouvert au plus pauvre des mendiants, que toutes les créatures de Dieu y ont accès et y trouvent le refuge, le secours et même une demeure.

« Ces versets sont, ce me semble, non seulement parfaitement appropriés comme partie du Rituel en la circonstance présente, mais encore expriment d'une manière frappante la condition de celles en faveur desquelles une nouvelle demeure va s'élever.

« Les Sœurs du Bon-Secours n'ont besoin de rien pour elles-mêmes, — leur vie est merveilleuse. — L'homme éprouve pour la souffrance une horreur naturelle et en craint même la vue. Et pourtant ces Sœurs

passent une grande partie de leurs jours et de leurs nuits à assister ceux que la douleur éprouve. Leur Ordre s'est étendu au loin, et c'est à sa générosité que sera due en partie la résidence que l'on va construire et qui sera plutôt un bienfait pour notre pays qu'un bien-être pour les Sœurs, lesquelles demeurent peu dans leurs maisons par le fait de leur vie particulièrement étrange.

« Oui, étrange, en vérité, pour ceux qui ne font pas partie de l'Eglise, mais, pour nous, dépositaires de la foi de nos aïeux, cela n'a rien d'étrange ni d'étonnant.

« Leur vie est admirable, car non seulement elles vont au-devant de tous ceux qui souffrent, mais encore elles se dévouent à eux sans réserve, et je ne crois pas que l'amour de lui-même porterait jamais le malade à faire autant pour alléger ses propres souffrances que ne fait, pour lui, la Sœur du Bon-Secours.

« Ces saintes filles n'ont pas de foyer; elles veillent au chevet des étrangers, s'en vont dans la maison des étrangers et y sont considérées comme des étrangères. Elles n'ont qu'un seul but : procurer la gloire de Dieu et le soulagement des membres de Jésus souffrant... Elles veillent le jour, elles veillent la nuit, et sacrifient ainsi les plus légitimes besoins de la vie.

« Et si je considère leurs devoirs et la manière sublime dont elles les accomplissent, le caractère essentiellement chrétien qui les anime, les services qu'elles rendent à l'humanité, je reconnais qu'elles réalisent, dans toute son étendue, la parabole du bon Samaritain, car elles sont toujours prêtes à venir en aide à tout être souffrant que la douleur couche sur le chemin de la vie; qu'il appartienne ou non au bercail du Père de famille, qu'il soit baptisé ou non, peu leur importe : c'est une créature

qui souffre, c'est un enfant de Dieu. Ces titres suffisent pour avoir droit à leurs plus tendres soins. Aussi je suis fier de penser — car chacun doit être fier de ce qu'il y a de bon dans la nature humaine — qu'elles sont estimées selon leur mérite.

« Tous nous serons heureux de prouver aux Sœurs du Bon-Secours notre reconnaissance, et nous ne doutons pas qu'elles ne reçoivent aussi de généreux secours de ceux de nos frères qui sont séparés de nous par la foi.

« Je conclus donc, en empruntant les paroles du Rituel, et en souhaitant à tous ceux qui coopéreront à l'œuvre qui nous rassemble, la santé de l'âme et du corps. »

Après la cérémonie, et comme réponse à cet appel, le maire de Cork proposa à Mgr Delany d'ouvrir une souscription en faveur de la nouvelle construction. Le vénérable prélat applaudit fort à cette proposition et s'inscrivit lui-même pour une offrande généreuse. Son exemple fut suivi par toutes les personnes présentes, et plus de 25.000 fr. furent recueillis en ce seul jour.

Parmi les bienfaiteurs les plus insignes, il nous faut mentionner les familles Duly et Murphy.

A titre de document, nous aimons à citer une lettre qu'un protestant, appartenant aux plus riches familles de Cork, écrivait à Father Maguire le 22 juillet :

« Shanakiel House, Cork.

« Mon cher Chanoine,

« Obligé, pour affaires, de m'absenter de Cork, je n'ai pu, à mon grand regret, assister à la pose de la première pierre du couvent du Bon-Secours. Voulez-vous avoir

l'obligeance de m'inscrire pour cent livres sur la liste de souscription ?

« Si chacun avait pu apprécier, comme moi, les soins intelligents et dévoués que les Sœurs prodiguent à l'heure de la souffrance, la somme dont elles ont besoin ne serait pas difficile à recueillir, etc.

Signé : « D. F. Lahy. »

Une autre offrande, non moins généreuse, vint encore du chef d'une famille protestante. « Ce fut là, dit un journal de Cork en relatant le fait, un témoignage splendide « *splendid testimony* » de l'estime en laquelle les habitants de toute confession tenaient les bonnes et chères Sœurs.

Les constructions s'élevèrent rapidement, et à la fin d'octobre 1880, les religieuses purent s'installer dans leur nouvelle demeure. La chapelle ne fut terminée que plus tard, et toujours grâce au concours des habitants. Ce fut encore Mgr Delany qui en fit la consécration.

Les bénédictions très visibles prodiguées à la communauté de Cork n'allaient point sans sacrifice ; bien souvent le Seigneur, en la comblant d'une main, taillait de l'autre dans le vif ; plusieurs Sœurs, qui donnaient de grandes espérances, moururent à la fleur de l'âge, sans avoir pu se dépenser pour Dieu et pour leur Congrégation. Mère Sainte-Fulgence, de passage à Cork en octobre 1879, à l'occasion de la fondation de Tralee, y trouva une de ces victimes *d'agréable odeur*, qui embaument toute une communauté et attirent sur elle les regards du Ciel. « Il faut des coups de marteau et de ciseau pour sculpter un édifice, écrivait-elle à ce

propos ; le bon Dieu se charge petit à petit de faire son œuvre ; il la fait encore ici, en se choisissant un holocauste, car bientôt la petite Sœur Sainte-Aure retournera à Lui. »

Cette jeune religieuse, qui n'avait que deux ans de profession, mourut, en effet, peu de jours après le départ de la révérende Mère. Pendant longtemps, malgré sa faible santé, elle avait espéré fournir une longue carrière ; mais lorsque Mère Saint-Dominique se vit forcée de détruire les illusions de la pauvre malade, celle-ci se prépara joyeusement au départ. Le matin de sa mort, elle remercia avec effusion la Sœur qui l'avait veillée et lui dit : « Avant que six heures se soient écoulées, je serai morte. Que Dieu rende à mes Sœurs ce qu'elles ont fait pour moi ! » En effet, quelques heures plus tard, elle exhalait en paix son dernier soupir.

Le moment est venu de parler de la fondation de Tralee ; mais auparavant, il nous faut jeter un regard sur Belfast.

Lorsque, dans l'hiver de l'année 1878, la Mère Sainte-Fulgence vint visiter — pour la première fois en qualité de Supérieure générale — les couvents d'Irlande, elle trouva la communauté de Belfast en proie à des préoccupations analogues à celles qui troublaient ses filles de Cork. Là aussi la maison était trop petite, malsaine, mal aérée et funeste à la santé des Sœurs. D'autre part, ces dernières étaient trop peu nombreuses pour répondre aux besoins de la population et faire l'œuvre de Dieu.

La révérende Mère, émue de cet état de choses, exposa la situation à Mgr Dorrian et lui demanda s'il

ne serait pas plus sage de retirer ses filles qui, en raison de l'exiguïté de leur habitation, étaient souvent visitées par la maladie. Le vénérable prélat témoigna une peine profonde à la pensée du départ possible des religieuses, qu'il avait appelées et accueillies avec une si grande joie, et il exprima le regret que la supérieure ne lui eût pas fait connaître toutes ces difficultés et les besoins de la communauté. La Mère Sainte-Elisabeth avait agi, en ceci, par un sentiment de trop grande délicatesse, mais non point par un manque de confiance.

Mgr Dorrian le comprit et pria Mère Sainte-Fulgence de ne pas prendre de décision immédiate ; aussitôt il se mit en quête pour trouver une demeure plus convenable pour les Sœurs, et au mois de mai de cette même année, il achetait à Fall's Road, dans un quartier industriel, une maison dont il leur donna la jouissance. Le Père Mac-Auley fut chargé par Sa Grandeur de présider aux réparations qu'exigeait cet immeuble, ce qu'il fit avec beaucoup d'entente et de dévouement. De son côté, le Conseil de Paris délégua Mother Bertille pour porter à Mgr Dorrian l'expression de sa reconnaissance et aux Sœurs le secours pécuniaire que la Maison-Mère leur octroyait. Dès l'automne de 1878, elles purent prendre possession de leur nouvelle résidence.

Au printemps suivant, la Mère Sainte-Elisabeth donna sa démission ; le mauvais état de sa santé et un besoin absolu de repos justifiaient pleinement cet acte. Elle fut remplacée par la Mère Sainte-Thérèse qui, depuis de longues années, édifiait, par son aimable vertu, la communauté de Cork. La Mère Sainte-Domitille fut chargée de la conduire à Belfast, et Mgr Dorrian exprima le

désir de présider lui-même à l'installation de la nouvelle supérieure, cérémonie qui eut lieu le 15 juin 1879. « D'après ce que j'ai entendu dire de la révérende Mère Sainte-Thérèse, dit-il aux Sœurs réunies, je n'ai aucun doute qu'elle ne soit pour vous une Mère dévouée, qu'elle n'allège vos fatigues et vos veilles par sa grande bonté, et je sais que, de votre côté, vous lui serez filialement soumises et la rendrez heureuse. Car il n'y a rien qui diminue le poids des fardeaux comme l'union des cœurs, et cette charité qui fait d'une communauté le vestibule du Ciel. Je suis heureux d'ajouter, continua-t-il (et je ne suis pas seul à le dire), que jamais vous ne m'avez causé le moindre ennui et que tous nous avons toujours remarqué le bon esprit qui animait votre communauté et les vertus qui y régnaient. »

Après le départ de Sa Grandeur, qui bénit avec effusion la nouvelle supérieure et ses filles, Mère Sainte-Domitille donna lecture d'une lettre dans laquelle la révérende Mère générale exprimait aux Sœurs de Belfast ses désirs et ses espérances ; on y trouve les pensées fortes d'une âme qui ne vit que de la foi.

« ..... Je connais votre esprit éminemment religieux et j'ai la douce confiance que, tout en accordant de justes regrets à celle qui vous quitte, vous recevrez l'envoyée du Seigneur avec esprit de foi, la considérant ce qu'elle est, en effet, pour vous : la représentante de Dieu et l'organe de sa volonté sainte à votre égard. Ne vous arrêtez pas à la créature ; élevez-vous plus haut et ne regardez en elle que la personnification du Maître que vous servez. Je le répète : que la foi anime toujours votre obéissance ; alors vous serez heureuses et vous ferez de rapides progrès dans la vertu.

« Vous accueillerez aussi votre nouvelle Mère, mes chères filles, avec grande charité ; vous lui adoucirez, par votre soumission toute filiale, le fardeau si pénible de la conduite des âmes... De son côté, elle sera pour vous une mère ; elle veillera sur tous vos besoins spirituels et temporels, vous allégeant, autant que possible, les fatigues et les devoirs de votre sainte vocation.

« Alors, vivant ensemble dans l'union et la paix, sous le regard de Dieu, vous attirerez les bénédictions du Ciel sur votre Congrégation, sur votre maison, sur vos travaux et sur vous-mêmes ; vous serez la consolation du Cœur de Jésus et celle de votre Mère qui, quoique loin de vous, vous aime et vous bénit du fond de son cœur, en demandant pour vous, mes chères filles, les vertus qui font les saintes religieuses et les vraies Sœurs du Bon-Secours. »

Malgré son extrême répugnance pour les charges, Mère Sainte-Thérèse déploya de rares qualités dans le gouvernement de la maison de Belfast. Durant les dix années qu'elle y passa, elle fit preuve du dévouement le plus absolu et le plus généreux et sut, par son extrême bonté, s'attacher non seulement ses filles, mais toute la population ; sous son supériorat, la communauté se développa et, quoique devenues plus nombreuses, les Sœurs avaient peine à suffire aux demandes qui leur étaient faites.

Comme beaucoup d'autres membres de l'Institut, Mère Sainte-Thérèse avait une prédilection spéciale pour les pauvres, et sa mémoire est restée bénie à Belfast en raison des délicates industries de sa charité.

C'est encore vers les déshérités de la terre que la

divine Providence appela les Sœurs du Bon-Secours en disposant toute chose pour la fondation de Tralee.

« *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous* (1) », a dit Notre-Seigneur ; mais on oublie trop souvent que dans cette inégalité des conditions sociales sont cachées une multitude de grâces, aussi bien pour ceux qui sont privés des biens de ce monde que pour ceux qui les possèdent. Le désordre en ceci vient de ce que, la plupart du temps, ni les uns ni les autres ne comprennent les desseins de Dieu sur eux ; les riches surtout perdent de vue que le Seigneur les a établis les pourvoyeurs des pauvres, qu'ils ont en main une sainte et douce puissance pour soulager leurs infortunes. Ce reproche ne saurait être adressé à la fondatrice du couvent de Tralee, lady Donovan, car les pauvres étaient l'objet de toute sa sollicitude, et elle pouvait, à bon droit, être appelée la providence de ce pays aride et désolé.

Tralee se trouve dans le Kerry, c'est-à-dire, dans cette contrée montagneuse qui forme l'Ouest irlandais. Nous avons trouvé, dans le *Correspondant* de juin 1906, une page d'un touriste (2) qui nous paraît propre à donner au lecteur une idée assez exacte du pays, où la Mère Sainte-Fulgence allait conduire ses filles. « Killarney et ses lacs, y est-il dit, Kenmore et sa rivière ! Qui ne sait l'enchantement de ces lieux cent fois décrits, de ces oasis de verdure, qu'un caprice de la nature s'est plu à réserver dans cette ultime Thule de l'Irlande ? Ce sont des mondes à part, des terres de rêve, découpures quasi tropicales transplantées sous le pâle ciel du Nord. Mais est-ce là vraiment l'Ouest irlandais ? Hélas ! on

(1) Mat., xxvi, 11.
(2) Paul Dubois.

montre ces choses au touriste; que ne lui montre-t-on ces âpres Highlands, qui sont les fortifications de l'Irlande contre l'Atlantique, le désert montagneux du Connaught ou du Kerry, bordure de l'Océan? A côté de l'Irlande qu'on voit, il faut avoir vu l'Irlande qu'on ne voit pas, avoir parcouru ses routes, visité ses habitants, pour comprendre à quels efforts ces derniers sont condamnés pour arracher à la terre le peu qu'elle produit. »

Plusieurs fois déjà les Sœurs de Cork avaient été appelées à Killarney, résidence de l'évêque, et même à Tralee, par des familles aisées. Une Sœur française s'était trouvée dans cette dernière localité au temps de Noël d'une des années précédentes, et, détail qui montre la délicate bonté et la simplicité de la population, on la plaignit de se trouver, en ces jours de fête, loin de son couvent et au milieu d'étrangers; aussi, quand, la veille de Noël, elle sortit de l'église, la religieuse se vit entourée d'une foule de personnes, qui lui tendirent la main et lui dirent d'un ton qu'on sentait parti du cœur : « Happy Christmass ! » C'était là comme le prélude de l'accueil qui devait être fait à la nouvelle communauté quelques années plus tard.

Une autre Sœur fut, à peu de temps de là, appelée de Cork pour donner ses soins à sir Nicolas Donovan, un des habitants les plus notables du pays, dont la demeure seigneuriale s'élevait non loin de Tralee. Cette religieuse resta auprès de lui jusqu'à son dernier soupir et eut vite conquis la sympathie de lady Donovan, qui ne crut pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance au Bon-Secours et honorer la mémoire de son mari, qu'en fondant à Tralee une petite communauté de gardes-malades.

La noble veuve fit part de son dessein à la Mère

Saint-Dominique dans l'hiver de 1878 ; avec un grand esprit de foi, elle exprimait sa joie de pouvoir créer un établissement, qui serait une œuvre bienfaisante et expiatoire pour le repos de l'âme de son époux, en même temps qu'une source de bénédictions pour la localité de Tralee. Elle offrait, en attendant qu'on eût trouvé mieux, une maison qu'elle possédait dans la ville, et assurait aux Sœurs une rente qui, les mettant à l'abri des soucis matériels, leur permettait de se consacrer de préférence aux malades indigents.

La Mère Sainte-Fulgence profita de son séjour en Irlande, pendant l'hiver de 1878, pour se rendre elle-même à Tralee, accompagnée de la Mère Saint-Dominique, et conférer avec la donatrice au sujet du projet en question.

Lady Donovan, qui n'avait pas d'enfants, réunit sa famille — son beau-frère et ses neveux — pour recevoir dignement la Supérieure générale, et ces nobles chrétiens lui firent un accueil dont elle fut profondément touchée. La fondation fut alors décidée, et Mère Sainte-Fulgence accepta provisoirement pour ses filles la maison offerte par l'aimable bienfaitrice et située à Denny-street ; cet immeuble était petit et n'avait point de jardin, mais il pouvait suffire pour les débuts de l'œuvre.

La Supérieure générale savait très peu d'anglais, et ce fait fut l'occasion d'un épisode amusant que la Mère aimait à raconter dans la suite pendant les récréations, car il était toujours une source nouvelle de gaieté pour les jeunes Sœurs. En se rendant chez lady Donovan, la Mère Sainte-Fulgence se trouvait en voiture avec le révérend Marve, le doyen de Tralee, qui s'occupait, lui aussi, activement de la fondation projetée. Cet ecclé-

siastique ignorait le français et devait se contenter de converser avec Mère Saint-Dominique ; mais un peu embarrassé de ne pouvoir adresser la parole à la Supérieure générale, il essaya de se rappeler quelques mots de français appris autrefois au collège. Enfin, il trouva, et, se tournant vers la religieuse, il lui dit gracieusement : « *Mon âme glorifie le Seigneur.* » Ce manège fut répété plusieurs fois ; cependant, comme la route était longue, le doyen fit une nouvelle tentative pour mettre moins de monotonie dans la conversation, et il finit par retrouver dans son bagage littéraire cette autre bribe de phrase : « *Télêmaque dit à Ulysse.* » En racontant ce trait, qui l'avait beaucoup amusée, Mère Sainte-Fulgence aimait aussi à dire combien elle avait été touchée des efforts prodigieux faits par ce bon curé pour lui donner quelques marques de politesse.

Lady Donovan ne devait pas jouir de son œuvre ; elle mourut un mois avant la date fixée pour l'arrivée des Sœurs. Ce fut là une véritable épreuve pour le Bon-Secours, surtout pour la Mère Saint-Dominique, qui avait pu apprécier cette noble femme à l'âme haute et au cœur généreux.

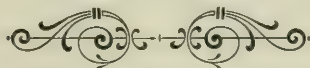
Ce triste événement ne fut pas une entrave au projet en question, car sir Henry Donovan, beau-frère de la disparue, était chargé de l'exécution de ses desseins, et Mgr Mac Carthy, évêque de Killarney, avait applaudi à la fondation et donné aux gardes-malades l'assurance de toute sa bienveillance.

Le 8 septembre 1879, en la fête de la Nativité de Marie, les Sœurs prirent possession de leur demeure. Sœur Sainte-Marine, qui venait de Londres, fut nommée supérieure ; elle avait pour compagnes la Sœur Saint-

Ferdinand, que nous verrons bientôt à la tête du couvent de Baltimore, et les Sœurs Saint-Hilaire et Sainte-Catherine.

Durant les premières années de leur séjour à Tralee, les filles de Notre-Dame Auxiliatrice purent faire l'expérience de cette vérité qu'*être riche en Dieu et pauvre de tout le reste* est la base du vrai bonheur. L'exiguïté de leur demeure était pour elles une cause de continuelles et grandes difficultés ; de plus, les nombreuses misères qu'elles avaient à secourir les obligeaient à partager leur nécessaire avec de plus pauvres qu'elles. Mais leur abnégation était telle que c'était d'un cœur joyeux qu'elles acceptaient toutes ces privations. Ces âmes vraiment religieuses avaient appris à bonne école que l'esprit de pauvreté est, pour une communauté, une source de richesses spirituelles ; elles savaient aussi que « *Dieu est l'économe très fidèle des âmes vraiment abandonnées et qu'il leur donne dans la mesure de leurs nécessités* (1). »

(1) Mgr Gay. *Vie et Vertus chrétiennes*, tome II. Traité de la pauvreté.



CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

La Mère Saint-Mathieu à Abbeville. Mort du R. Père Germain. Le Chapitre Général de 1880. Laïcisation des écoles de Lille.

1880-1881.



Sommaire. — La communauté d'Abbeville réclame la Mère Saint-Mathieu comme supérieure. — Nombreux souvenirs concernant cette religieuse. — Soutenue par elle, une de ses filles opère une conversion remarquable. — Dieu récompense la charité de Mère Saint-Mathieu d'une façon visible. — Autre conversion émouvante, fruit d'un zèle tout apostolique. — Mort du R. Père Germain : détails touchants sur ses derniers moments ; son oraison funèbre. — La Mère Saint-Valère nommée supérieure à Lille. — La Mère Sainte-Fulgence préside à son installation. — Lettre de Mère Sainte-Alphonsine. — Les Décrets de 1880. — Bénédiction de la chapelle du Bon-Secours à Lorient. — Le Chapitre général. — Nouvelle étude du Coutumier. — Laïcisation des écoles gratuites de Lille. — Protestation des journaux catholiques.

Lorsqu'en 1880, la Mère Sainte-Adélaïde eut achevé son triennat dans le couvent d'Abbeville, toutes les Sœurs demandèrent humblement, mais avec de vives instances, que la Mère Saint-Mathieu revînt et fût placée à la tête de la communauté. Durant les trente-deux années qu'elle y avait passées, cette religieuse était, pour ainsi dire, restée inaperçue tout en exerçant autour d'elle une action profonde ; mais en 1877, quand l'obéissance l'eut appelée à Rozoy en qualité d'assistante, on put mesurer le vide que son départ avait laissé.

Le Conseil crut devoir acquiescer aux désirs qui lui étaient exprimés, et l'on n'eut qu'à se féliciter de cette décision, car les neuf années du supériorat de la Mère Saint-Mathieu, à Abbeville, furent une période de prospérité, de bonheur, et surtout de perfectionnement pour la communauté.

La piété filiale a réuni un si grand nombre de souvenirs concernant cette bonne Mère, que nous nous arrêterons longuement et avec joie devant cette figure d'une religieuse, type parfait de la Sœur du Bon-Secours, telle que la vénérée Mère Geay l'avait rêvée et formée.

La Mère Saint-Mathieu était une âme droite, qui ne voyait que Dieu et en Dieu le devoir ; toujours prête à se renoncer, à s'imposer des mortifications corporelles, elle était aussi austère pour elle-même qu'ingénieuse à soulager ses filles et à alléger leurs fardeaux. Rien ne la charmait comme de les voir heureuses et gaies, et elle avait coutume de dire que leurs joyeuses récréations honoraient le Maître qu'elles servaient.

Son esprit de foi était tel que jamais elle n'envoyait une Sœur en garde sans avoir consulté Dieu ; elle se rendait à la chapelle, s'abîmait dans une fervente prière, puis, forte de l'assistance divine, elle allait prévenir la Sœur qu'elle avait cru devoir choisir.

Et au retour des gardes-malades, quelle affection ne leur témoignait-elle pas ! On devinait sa joie de les avoir auprès d'elle ; cependant la religieuse reprenait bientôt ses droits sur la mère, et elle se hâtait de leur demander un service ou de leur imposer quelque sacrifice.

Aussi humble que bonne, la Mère Saint-Mathieu avait coutume de joindre à ses avis cette parole ou une autre semblable : « Ma bonne fille, faites ce que je vous dis,

mais surtout ne faites pas ce que je fais. » La vertu de pauvreté, cette vertu si chère à toutes les Supérieures de l'Institut, avait ses préférences ; elle se montrait large et sans minutie pour les Sœurs, mais ne gardait pour elle-même que le strict nécessaire, se refusant souvent des choses presque indispensables. Combien elle aimait à rappeler les premiers temps de la fondation d'Abbeville, « ce bon temps, disait-elle, où presque tout nous manquait, excepté la confiance en la divine Providence, le courage pour souffrir et le zèle des âmes ! »

Cette sainte religieuse avait aussi le talent de dire, en temps opportun, de ces paroles qui sont un véritable trait de lumière. Une Sœur se trouvait depuis plusieurs mois auprès d'un malade atteint d'une affection qui ne laisse aucun espoir de guérison, quelque lente que soit son œuvre. Cet homme, honnête d'ailleurs, avait mis en oubli toute pratique religieuse et restait récalcitrant à toutes les avances, paraissant aussi insensible qu'indifférent. La jeune Sœur désirait ardemment sa conversion et l'entourait d'une touchante sollicitude, lui adressant de temps en temps une parole de consolation et d'espérance, mais, si le malade était reconnaissant des soins qu'on lui prodiguait, les sentiments religieux ne trouvaient aucun écho dans son cœur. La sainte fille, voyant les progrès du mal, se désolait de ne rien pouvoir pour ce pauvre endurci. Toute découragée, elle alla trouver la Mère Saint-Mathieu, lui conta sa peine, lui demandant de la faire remplacer par une autre Sœur plus capable de toucher cette âme rebelle et de la conduire à Dieu.

La bonne Mère écouta sa fille en silence, puis elle lui dit : « Mais, mon enfant, lorsque le semeur jette le grain

de blé en terre, il ne s'attend pas à moissonner avant de longs mois. Maintenant vous semez, plus tard vous récolterez ; le bon Dieu compte vos souffrances et vos prières, il les fera germer quand il le voudra. Vos peines et vos fatigues, ce sont là les pièces de monnaie avec lesquelles vous achèterez cette âme. »

Fortifiée par les paroles de sa supérieure et animée d'un nouveau courage, la Sœur poursuivit l'œuvre commencée, et quelques semaines plus tard elle recueillait le fruit de son pénible labeur. Elle eut, en effet, le bonheur de voir le malade se réconcilier avec Dieu et renouveler, après soixante ans, sa première communion. A partir de ce moment, cet heureux prodigue édifia sa famille par une ferveur et une patience admirables ; il ne cessait d'offrir ses souffrances en expiation de ses péchés et d'exalter la bonté et la miséricorde du Seigneur envers lui.

Comme toutes les âmes de foi, la Mère Saint-Mathieu avait une confiance sans bornes en la divine Providence. Quand les Sœurs lui reprochaient filialement de se dépouiller de tout ce qu'elle possédait : « Laissez-moi faire, répondait-elle, plus je donne, plus le bon Dieu m'envoie. » Le petit trait suivant montre bien comment Notre-Seigneur se plaisait à récompenser sa générosité. Un jour, la supérieure demanda à celle de ses filles qui avait charge de la sacristie, un ornement pour un pauvre prêtre qui en manquait. La Sœur lui fit respectueusement remarquer que la maison n'était pas riche en ornements de la couleur indiquée. « N'importe, repartit la bonne Mère, vous en avez au moins deux. Eh bien ! nous pouvons en donner un. Le bon Dieu ne pourra que bénir ce partage avec une paroisse pauvre. »

La Sœur sacristine dut s'exécuter, et l'ornement alla faire la joie d'un bon curé.

Peu de jours après, Mère Saint-Mathieu fut appelée au parloir, d'où les Sœurs la virent bientôt revenir avec un paquet. La surprise fut grande quand elle leur dit : « Voyez, mes filles, ce qu'une de nos bienfaitrices vient de m'apporter. C'est une croix pour une chasuble, avec tous les accessoires, et la somme nécessaire pour la faire monter dans la couleur qui nous manquait. C'est ainsi que le bon Dieu nous rend l'ornement dont nous avions fait le sacrifice. »

Il serait difficile d'énumérer les traits d'aimable charité qu'accomplissait cette digne religieuse ; elle avait surtout une profonde compassion pour les pauvres, qui luttent avec la misère et sont terrassés, par elle, quand vient la maladie ou le manque de travail. Combien de personnes n'a-t-elle pas soulagées avec l'exquise délicatesse qui lui était propre, disant toujours que « la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite. »

Vers la fin de son gouvernement, une de ses filles eut la joie d'être l'instrument d'une conversion vraiment remarquable. Appelée à donner ses soins à une femme habitant un petit village non loin d'Abbeville, elle se trouva dans un milieu aussi grossier qu'impie ; le mari et le domestique de la maison montraient à tout propos combien ils haïssaient la religion. Comment se faisait-il donc qu'on eût songé à appeler une Sœur du Bon-Secours ? Nul doute que le bon Dieu ne voulût sauver l'âme de cette pauvre femme et qu'il n'eût suggéré soit au curé, soit à une personne pieuse, de proposer une religieuse pour lui donner les soins matériels. Tout d'abord, la malade fut étonnée de l'extrême bonté, du

dévouement de sa garde, puis elle en vint à l'admirer ; en voyant cette douceur que rien ne pouvait lasser, ce renoncement de toutes les heures, cette amabilité qui jamais ne se démentait, malgré les paroles quelquefois désagréables et les procédés peu gracieux de son mari, la pauvre femme finit par être profondément touchée, et, de là au retour à Dieu, il n'y avait qu'un pas.

Quelques mots jetés de temps en temps sur le bonheur du ciel..., sur l'éternité, la décidèrent à faire ce dernier pas, et un jour, à la grande joie de la Sœur, la malade demanda à se confesser. Quand le mari l'entendit formuler ce désir, il entra dans une colère difficile à décrire. « Si jamais, dit-il à la Sœur, un curé entre dans ma maison, entendez bien ce que je vous dis, je vous tue ! ! »

Comment faire? Amener le prêtre sans que le mari le sût était chose impossible, puisque celui-ci ne quittait point la maison. Dans cette perplexité, la pauvre Sœur redoubla de prières, d'autant plus ferventes qu'elle prévoyait que le dénouement était proche, et la pensée de cette mort sans sacrements !... sous ses yeux... la désespérait.

Une nuit, la malheureuse redemanda de nouveau le ministre de Dieu d'un ton suppliant ; on sentait à quel point la grâce opérait dans son âme et, d'autre part, il était à craindre qu'elle ne vît pas le lendemain. Encore une fois, que faire? « Je ne puis, se disait la Sœur, sortir par la porte sans qu'on m'entende, et si cet homme se réveille, que dira-t-il ? » Tout à coup une idée lumineuse lui vint à l'esprit : « La fenêtre ! je passerai par la fenêtre. » Recommandant alors à la malade de ne pas remuer, de prendre patience, elle part, sautant aussi doucement qu'elle le peut (la fenêtre n'était pas haute)

jusqu'à terre, et, munie d'une petite lanterne, elle court à travers champs, dans la nuit noire, jusqu'à la cure, qui était assez éloignée de la maison. Elle arrive haletante, explique le cas au curé, qui se hâte de se munir de tout ce qu'il faut pour administrer et court chercher le bon Dieu à l'église. Puis, tous deux, aussi vite que le permet le respect dû au saint Sacrement, ils se dirigent vers la demeure de la moribonde.

La porte est fermée au divin Sauveur ; mais, porté par son ministre, il entre par la fenêtre. Comment dire la joie de la pauvre malade? Elle avait presque désespéré de ce secours, et il lui arrive cependant; confession, communion, extrême-onction, elle reçoit tous ces bienfaits avec d'autant plus de ferveur qu'elle les avait désirés davantage.

Tout est fini, le curé part, laissant la mourante à son bonheur ! Une demi-heure après, la porte de la chambre s'ouvrait, et le mari venait s'assurer qu'on n'essayait point de tromper sa vigilance en introduisant un prêtre. Il trouva sa femme plongée dans l'extase d'une prière intérieure et la Sœur abîmée dans l'action de grâces, et jamais il ne soupçonna les grandes choses qui, durant la nuit, s'étaient accomplies sous son toit. Le lendemain matin, l'heureuse convertie rendait son âme à Dieu.

L'ecclésiastique, qui eut le bonheur de la sauver, se fit religieux peu de temps après; un jour il rencontra une Sœur du Bon-Secours et, lui ayant relaté le fait qui précède, il ajouta : « Vous pouvez être fière de votre Congrégation, car elle renferme de vrais apôtres. »

C'étaient, en effet, des âmes d'apôtres que Mère Sainte-Fulgence ambitionnait de former; aussi s'occupa-t-elle



Le R. P. Gabriel GERMAIN

prêtre de la société de marie

mort en 1880

avec un soin tout particulier à préparer les travaux du Chapitre, qui devait se réunir en octobre 1880, le premier qu'elle présidait, et qui prenait une importance considérable de ce fait que, pour la première fois aussi, cette réunion avait lieu selon les règles établies, par Rome, pour les Congrégations approuvées. Jusque-là, seules les supérieures locales se réunissaient tous les ans à la Maison-Mère dans le but d'y faire une retraite et de traiter les questions intéressant l'Institut.

Tandis que la Mère Sainte-Fulgence se recueillait afin d'étudier, sous le regard de Dieu, les matières à élaborer au Chapitre, elle fut grandement attristée par l'annonce de la mort inattendue du bon Père Germain, lequel, depuis de longues années, la soutenait de ses conseils et de sa grande expérience dans la conduite des âmes.

Vers la fin de l'année 1879, la santé du saint religieux s'était visiblement altérée, mais, refusant de s'accorder le moindre repos, il continua à remplir ses charges multiples.

En décembre eut lieu le sacre de Mgr Lamaze, nommé vicaire apostolique de l'Océanie centrale, en remplacement du regretté Mgr Eloy, et cette circonstance multiplia les occupations du Père Procureur, qui ne dominait qu'à force d'énergie un grand état de souffrance. L'hiver exceptionnellement rigoureux de 1880 acheva de ruiner une constitution profondément altérée, et quand, enfin, il dut s'avouer vaincu et consentit à chercher un peu de forces dans le Midi, il était déjà trop tard.

C'est à Montbel que le Père Germain mourut, le jeudi saint, après avoir assuré plusieurs fois, à ses confrères et à ses amis, qu'il passerait au ciel les fêtes de Pâques.

« Sa mort, dit son biographe, fut celle d'un mariste, c'est-à-dire, sainte et précieuse devant Dieu, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion et de joie qu'après avoir été administré, il renouvela ses vœux et prononça ces paroles : « *Marie, Mère aimable, je suis tout vôtre.* « *Par votre médiation toute-puissante, assurez mon* « *salut éternel.* »

Cédant aux pressantes instances de la famille du défunt, le T. R. Père Général de la Société de Marie permit que ses restes mortels fussent inhumés à Beaucaire. Devant une nombreuse assistance, le curé de Notre-Dame prononça l'éloge du disparu. « Oui, s'écria-t-il en finissant, admirable Père Germain, tu as bien servi ton Maître. Ouvrier évangélique de la première et de la dernière heure pendant près de quarante ans, tu as creusé ton sillon dans le champ du père de famille, tu y as répandu le bon grain ; il a produit au centuple, et, au moment de paraître devant ton Dieu avec les gerbes abondantes de ta moisson, tu as pu, comme le grand Apôtre, t'écrier : « *J'ai combattu le bon combat,* « *j'ai fini ma course ; il ne me reste qu'à attendre la* « *couronne de justice qui m'est réservée et que le* « *Seigneur, comme un juste juge, me donnera au* « *grand jour.* » Ah ! cette couronne que tu as si bien méritée, elle brille, nous en avons le ferme espoir, elle brille sur ta tête glorifiée, et déjà nous aimons à t'invoquer comme un protecteur. »

Cette perte affligea d'autant plus la Mère Sainte-Fulgence et ses filles que, comme nous l'avons dit, des liens très intimes les unissaient à la Société de Marie, les membres du Bon-Secours ayant à cœur de réaliser, selon l'esprit et à la lettre, la devise qui figure dans les

Constitutions des Pères Maristes : « Faire sans bruit dans le monde beaucoup de bien : *Quasi ignoti et occulti, in mundo esse videantur.* »

Aux regrets que lui causait la mort du Père Germain, vint s'ajouter, pour la révérende Mère, une peine intime et très profonde, dont sa force morale et son zèle surent cependant triompher. La vocation d'une de ses filles était en péril, et Mère Sainte-Fulgence n'hésita pas, pour éclairer et ramener l'égarée, à faire, précipitamment et toute seule, un voyage en Irlande.

Tout le monde ignorait à la Maison-Mère le but de ce voyage et la raison de cette absence mystérieuse, qui ne laissa pas que d'intriguer beaucoup, d'autant que Mgr Mermillod s'était annoncé et que sa visite devait causer une grande joie à la Supérieure générale, car depuis longtemps elle avait avec lui de saintes relations.

Mère Sainte-Alphonsine, qui était alors secrétaire et économe générale, connaissait seule le douloureux secret. Voici comment elle exprimait à la révérende Mère sa tendre compassion : « Comprenant toute l'angoisse qui torture votre pauvre âme, je veux, bien que vous ne soyez partie que d'hier, vous dire que, de loin comme de près, je partage vos tristesses et vous suis par le cœur et par la pensée. Que de fois déjà, et la nuit et le jour, ai-je appelé sur vous, et sur le but de votre si pénible voyage, les bénédictions du Ciel ! Pauvre Mère, c'est bien la route du Calvaire, mais courage ! Après le crucifiement viendront, je l'espère, les joies de la résurrection, quand vous verrez revivre cette grande malade, qui se laissera toucher par votre dévouement.

« Fidèle à ma mission, je veux, non vous distraire — la chose n'est pas possible — mais, du moins, faire

diversion à vos tristes pensées en vous parlant de Mgr Mermillod, que nous avons reçu aujourd'hui à deux heures. Pour l'affabilité, il se montre le vrai successeur de saint François de Sales; il est d'une simplicité et d'une cordialité au delà de toute expression. Monseigneur nous a dit de fort bonnes choses, entre autres que, par notre vocation, nous étions les précurseurs de Notre-Seigneur et le *sourire du bon Dieu* auprès des malades. « Mais qu'il vous faut veiller sur vous-mêmes, « a-t-il ajouté, pour rester de parfaites religieuses ! Une « grande pureté de cœur vous est nécessaire, car il est « si facile de s'attacher à ceux auxquels on fait du bien; « c'est pourquoi il vous faut dire, avec saint François de « Sales : Si je connaissais une seule fibre de mon âme « qui ne fût pas à Dieu, je l'arracherais immédiatement. « Puis ayez un fonds inépuisable de douceur, de man- « suétude, de patience pour supporter avec bonté les « exigences des malades. Ah! oui, de la patience, il « vous en faut, et quand elle s'enfuit, rattrapez-la au « plus vite. » Mère assistante ayant profité d'un moment d'arrêt pour parler à Mgr de M. Littré, il fit approcher la Sœur qui le soigne, la couvrit de bénédictions et la chargea de dire à son malade qu'elle avait vu l'évêque de Genève, qu'il avait pour résidence la maison de Voltaire, et que, si sa visite pouvait être agréable au savant, il irait volontiers causer littérature avec lui. Avant de nous quitter, Monseigneur voulut nous donner une affectueuse bénédiction. « Ce sera, dit-il, celle d'un évêque exilé, « chassé de son église, éloigné de ses prêtres, dénoncé « aux gendarmes; mais tout cela est bon, c'est la souf- « france, et souffrir pour Dieu est un bonheur, le seul « vrai. La souffrance est le baiser du crucifix. Imaginez-

« vous que le magnifique crucifix, que je viens de voir
« dans votre chapelle, se détache de la muraille, et,
« s'abaissant doucement vers vous, vous présente ses
« plaies sacrées à baiser. Eh bien ! quand vous souffrez,
« c'est cela ! Oui, je vais vous bénir, en vous demandant
« de prier pour ma pauvre et grande malade (c'est
« Genève qu'il appelle ainsi). Ah ! que je voudrais donc
« être pour elle une Sœur de Bon-Secours. »

« Vous dire, ma chère Mère, le charme de sa douceur et la suavité de son entretien serait chose impossible, car la grâce et l'affabilité sont des reflets du cœur qui ne se peuvent rendre. »

Mère Sainte-Alphonsine terminait cette lettre par quelques mots, dans lesquels on la trouve tout entière : « Adieu, ma bien chère Mère, courage et confiance ! Jésus est votre lumière, Marie votre étoile, l'Eucharistie votre force ! Ainsi armée, vous triompherez de l'enfer et du démon. »

De fait, l'enfer fut vaincu et Mère Sainte-Fulgence revint à Paris, forte de la conviction que Dieu l'avait conduite et secourue.

Il n'est pas sans intérêt d'analyser les sentiments intimes de la vaillante religieuse à cette époque ; certes, son courage restait à la hauteur de sa tâche, mais que de combats elle avait à soutenir contre sa nature impressionnable et la lassitude qui l'envahissait parfois ! Cependant dans ses luttes intérieures, comme au milieu des perplexités inhérentes à sa charge, elle trouvait un puissant secours dans les sages conseils et les précieux encouragements du saint religieux (le R. Père R. Mariste) que la Providence a placé comme aumônier à la Maison-Mère, et qui, connaissant parfaitement la Mère et les

filles, avait grâce d'état pour distribuer, avec discernement, la nourriture spirituelle nécessaire à chacune. Nous avons choisi dans sa volumineuse correspondance, avec les membres du Bon-Secours, quelques extraits des lettres qu'il écrivit à la Mère Sainte-Fulgence, durant une longue absence qu'il fit en 1880 ; ils nous diront la haute estime qu'il avait pour la Supérieure générale, mais aussi les entraves que le démon et un caractère ardent suscitaient à cette dernière : « Vous voudriez mieux prier, ma chère fille, et avoir plus d'abandon à la Providence. C'est de tout cœur que je vous approuve, mais à la condition que vous tendrez à la réalisation de vos désirs avec une douce confiance et que vous serez l'ennemie implacable de toute tristesse : j'entends de celle qui décourage et rebute. Je regarde l'état de dégoût où vous êtes comme une grâce du bon Dieu et une grâce précieuse, car, dans cette disposition, vous pratiquez sans cesse le renoncement et la pénitence. Mais vous sentez le besoin de prières ; certes, cet appui vous est donné, car il y a des âmes très aimées de Dieu qui prient tous les jours pour leur Mère. Ajouterai-je, pour vous réjouir, que tous les jours aussi je prononce fidèlement votre nom au *Memento* des vivants. Pour vous encourager, chère fille, lisez le chapitre V du troisième livre de l'*Imitation;* vous verrez là que la véritable amante de Jésus ne trouve rien au-dessus de ses forces, puisqu'elle veut tout ce que veut le Bien-Aimé. Quand vous êtes fatiguée, dites-vous que Jésus le veut, et vous serez en paix ; de même, quand vous ne pouvez prier, quand vous êtes assaillie par le dégoût, répétez encore : Dieu le veut ! Que cette pensée renferme de force, de consolation et de lumière !

Encore une fois courage et croyez que tous les progrès que vous ferez dans l'union avec le divin Maître rejailliront sur la Congrégation dont vous êtes la tête. »

A l'occasion de la fête de la Supérieure générale, le Père écrivait encore : « Bonne fête, ma chère fille en Notre-Seigneur ! Ce seul mot, dans mon intention, est plein de souhaits excellents pour vous et pour votre famille religieuse. Que ne m'est-il donné d'en obtenir le parfait accomplissement. Oh ! comme alors tout irait bien ! Comme la Congrégation serait prospère ! Comme tout le monde serait riche en vertus ! Je pensais tout à l'heure que le choix de l'Assomption, pour la fête de la Supérieure générale, a été une heureuse inspiration. L'Assomption est pour Marie le triomphe et la récompense après le combat, la souffrance et l'épreuve. Vous aussi, chère fille, vous triompherez un jour et vous vous reposerez des travaux et des souffrances passagères de cette vie, et, dans cette bénie retraite, qui n'aura pas de fin, vous serez suivie par vos filles du Bon-Secours, par toutes celles, du moins, qui auront voulu, d'une volonté vraie, aimer et servir Dieu en s'efforçant d'accomplir les obligations de la vie religieuse.

« Pour vos filles, comme pour vous, cette fête patronale doit être une source d'espérance, de courage et de joie. Et en même temps qu'en ce beau jour vous entrevoyez déjà la couronne qui ceindra vos fronts radieux, du même coup vous apercevez la route qui doit vous conduire sûrement à la victoire. Ce chemin, il est clairement indiqué par l'Evangile de la fête : c'est l'exercice de la charité unie à l'esprit d'oraison et de prière. Il faut être à la fois Marthe et Marie. Marthe et Marie, c'est la charité et l'esprit de prière se donnant

la main et ne se séparant jamais. Voilà la perfection. Or, c'est bien celle que réalisent les bonnes Sœurs du Bon-Secours. C'est pourquoi je ne crains pas d'affirmer que leur place dans le ciel sera parmi les premières. »

Enfin, à la veille de la Toussaint, le bon religieux envoyait à la Mère générale ce mot réconfortant : « Vous voulez que je vous encourage ; je le veux bien et je le fais en vous montrant le ciel ouvert et en pleine fête. Je le ferai mieux encore en vous citant les paroles de l'Evangile du jour : *Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice,* c'est-à-dire, de l'amour de Dieu. Vous conviendrez, sans contestation, que les deux premières béatitudes s'appliquent bien à vous. Quant à la troisième, c'est moi qui vous l'applique, en raison de la connaissance que j'ai de votre âme. Sans doute, votre faim et votre soif ne sont pas aussi grandes que je le voudrais, mais *telles quelles j'en suis réjoui.* Vous êtes donc bienheureuse.

« Il y a pourtant deux béatitudes, ma fille, que vous ne possédez pas assez complètement, et ce sont, pour vous, les plus importantes. Les voici : *Bienheureux les doux! Bienheureux les pacifiques!* Les *doux* qui souffrent *tout* des autres et s'ingénient pour éviter de les faire souffrir ; les pacifiques qui, non contents d'être calmes avec autrui, s'efforcent d'être calmes avec eux-mêmes par un abandon complet et perpétuel à la divine Providence. Je demande donc à Dieu pour vous, avec les lumières qui vous sont nécessaires, la douceur, l'amabilité, la tendresse, la suavité, toutes choses qui vous vont très bien et qui vous ouvriront de plus en plus le cœur de vos filles. »

Cette direction forte et toute surnaturelle portait ses fruits, et nul ne peut dire à quel point elle contribua à donner leur plein épanouissement aux grandes qualités qui rendirent la Mère Sainte-Fulgence si apte au gouvernement ; aussi vers la fin de sa vie cette dernière avait-elle acquis, avec la parfaite domination d'elle-même, une suavité en rapport avec son amour du devoir.

Mais retournons à Lille. Le moment était venu de songer à remplacer la supérieure de cette communauté, Mère Sainte-Claire, dont l'âge avancé et les infirmités réclamaient le repos. « Je n'ai plus qu'une chose à faire, écrivait-elle au printemps de 1880, c'est de penser à bien mourir. » Nous la saluerons encore en passant, cette digne religieuse à la physionomie si douce et si sympathique. Elle était depuis 1827 à la communauté de Lille, et la sérénité de son âme, son aimable simplicité la faisaient aimer et estimer de tous ceux qui l'approchaient ; on fit souvent la remarque que, lorsqu'elle abordait quelqu'un, elle semblait saluer l'ange gardien de cette personne. Avec quelle délicatesse elle s'efforça d'adoucir le chagrin de ses filles au moment du départ de Mère Saint-Henry ! Mais quand il s'agissait d'entretenir l'esprit de la Congrégation, de faire respecter la Règle, elle était inflexible, et voulait que l'on suivît, jusque dans les moindres détails, les usages de la Maison-Mère. Souvent, la bonne Mère recommandait à son assistante de faire en toutes choses comme à Paris, et cette dernière, la joyeuse Sœur Saint-Jérôme, lui répondait avec une malice toute filiale : « Soyez tranquille, ma Mère, tout sera fait *à l'instar* de Paris. »

Le Conseil, après avoir délibéré, plaça Mère Saint-Valère à la tête du couvent de Lille, et Mère Sainte-Fulgence voulut présider elle-même à son installation. Par une lettre de la Secrétaire générale, nous apprenons qu'une affectueuse réception fut faite à la nouvelle supérieure. « Nous ne sommes point étonnées de l'accueil qu'a reçu Mère Saint-Valère, écrivait-elle, connaissant l'esprit vraiment religieux de cette chère maison, comme aussi la sympathie que ne peuvent manquer d'inspirer les qualités de celle que Dieu y envoie. Toutes nos Sœurs de Paris prient pour elle et pour ses nouvelles filles, lesquelles se convaincront aisément que nous les aimons bien, puisque nous leur avons donné une si bonne Mère. »

A cette heure, les responsabilités de sa charge pesaient lourdement sur les épaules de la Supérieure générale, car, en l'été de 1880, une loi, — triste prélude de la persécution qui s'est déchaînée aujourd'hui sur l'Eglise de France, — venait d'être appliquée. Les religieux furent violemment chassés de leurs couvents, et l'on vit s'ouvrir, pour les plus fidèles serviteurs du Christ, le chemin de l'exil qui, depuis, ne s'est plus fermé; les cloîtres devinrent déserts et la désolation régna dans les sanctuaires où, jour et nuit, résonnait la louange divine.

Mère Sainte-Fulgence demandait partout des prières pour les chers Pères Maristes dont la dispersion l'attristait profondément. « Tous les cœurs sont tournés vers les opprimés du moment, écrivait-elle à ses filles de Dublin. Jusqu'à présent nous sommes calmes. Le Maître est dans la barque, il n'y a donc rien à craindre; il est vrai qu'il paraît dormir, mais il veut être réveillé par

l'ardeur de notre foi. Donc, que notre confiance redouble et nous inspire des appels, des cris qui arrivent à l'oreille de Notre-Seigneur. Un mot, un signe de sa part, et les vagues en courroux s'apaiseront. A cette intention nous avons fait à la Maison-Mère un triduum de prières devant le Très Saint Sacrement exposé sur l'autel. »

Cette confiance ne fut pas trompée ; on ne songea pas à inquiéter le Bon-Secours : Notre-Dame Auxiliatrice couvrit ses filles du manteau de sa protection.

Malgré l'orage et les inquiétudes bien légitimes qu'il suscitait, la Mère Sainte-Fulgence eut cependant à cette heure une grande consolation, celle de voir la communauté de Lorient établie sur des bases durables. On avait enfin trouvé une demeure vaste, agrémentée d'un jardin, ce qui améliorait les conditions matérielles de la vie des Sœurs. Une jolie chapelle allait s'élever à côté de cette nouvelle résidence, et Mgr l'évêque de Vannes, ayant rencontré une Sœur du Bon-Secours au chevet d'une de ses pénitentes, s'informa de l'état des travaux et manifesta le désir de bénir lui-même le nouveau sanctuaire. On devine sans peine la reconnaissance des bonnes religieuses.

Cette cérémonie eut lieu le 20 octobre avec le concours de nombreux ecclésiastiques. En cette circonstance, la population de Lorient témoigna une grande sympathie à la communauté et voulut lui venir en aide pour cette acquisition. Grâce à la générosité de tous, on put, en moins de trois ans, être libéré de toute dette.

Mais l'époque fixée pour le Chapitre général approchait, et les prières redoublaient à cette intention. Dans toutes les maisons de l'Institut, une neuvaine fut faite

du 7 au 15 octobre, pour attirer les lumières de l'Esprit-Saint sur la réunion projetée.

Le Chapitre s'ouvrit le 21 octobre. Au soir de la première journée, les Capitulantes furent réjouies et fortifiées par la bénédiction du Saint-Père, que le T. R. Père Forestier avait sollicitée pour elles. Après avoir constaté, en bénissant Dieu, que tous les membres de l'Institut étaient animés d'un grand zèle pour le salut des âmes, la Supérieure générale aborda les diverses questions qui la préoccupaient, et tout d'abord celle des Probationnaires. Il fut décidé, à l'unanimité, que, désormais, les Sœurs Probationnaires seraient rappelées à la Maison-Mère trois mois avant leur profession perpétuelle et soumises, de nouveau, aux épreuves du noviciat. C'était là une mesure excellente; quoi de plus nécessaire, avant de donner à Jésus les âmes, par une donation irrévocable, de les retremper dans l'esprit de l'Institut et dans les vertus de leur vocation.

Le deuxième jour, on traita longuement de la discipline religieuse, question si complexe pour des personnes consacrées à Dieu et obligées de vivre dans le monde. Il fut de nouveau arrêté qu'à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, les gardes-malades seraient *seules* pour prendre leurs repas. Les familles accepteront facilement ce qui peut être une sujétion, en considérant combien il est nécessaire de sauvegarder, dans une religieuse, l'esprit de recueillement et de détachement, et qu'en raison même de l'accomplissement fidèle de son ministère, cette règle s'impose.

On peut ajouter qu'un sentiment de délicatesse envers les familles a aussi dicté ces résolutions, l'expérience ayant prouvé que souvent la présence d'une étrangère

aux repas enlève à ces réunions intimes le caractère qui en fait le charme.

La discrétion et la prudence dans les rapports des Sœurs avec les familles, les médecins, les ecclésiastiques, furent également l'objet de sages réflexions et de plusieurs articles insérés dans le *Coutumier*.

On s'arrêta longuement ensuite au chapitre concernant la pauvreté, et pour éviter que l'esprit du siècle ne se glissât dans les âmes, on prit, d'un commun accord, des décisions rigoureuses, qui furent également mentionnées dans le *Coutumier*.

Enfin, avant de se séparer, les Capitulantes décidèrent qu'en vue de resserrer de plus en plus les liens qui unissent les Sœurs, deux communions seraient faites, chaque mois, par chacune d'elles pour tous les membres de l'Institut et qu'une messe serait célébrée à cette même intention dans toutes les Maisons le premier samedi du mois.

Ces travaux portèrent leurs fruits ; le *Coutumier* fut réimprimé peu de mois plus tard, et il est devenu plus que jamais le code de la Sœur du Bon-Secours, dans lequel elle trouve la règle de sa conduite et la réponse à ses difficultés quand, au milieu du monde, elle se sent seule et se trouve entravée dans la pratique de la vie religieuse.

Les Capitulantes avaient à peine quitté la Maison-Mère que se réalisèrent les menaces qui planaient depuis si longtemps sur les écoles de Lille : le Conseil municipal venait de retirer la subvention allouée, depuis nombre d'années, aux Sœurs du Bon-Secours pour la direction des classes gratuites.

Les sectaires triomphaient donc, et l'école *sans Dieu* allait être le partage de ces enfants d'ouvriers, double-

ment intéressantes en raison de l'existence laborieuse et pénible qui les attend. Pauvres âmes d'enfants, condamnées à ignorer tout ce qui constitue la grandeur de l'homme, ce qui éclaire sa vie, ennoblit son travail, soutient son courage ! Ce n'était là que le début d'une œuvre satanique, qui devait, peu à peu, envelopper dans ses filets meurtriers notre pauvre France et préparer ainsi des générations affaiblies, avilies, privées de tout frein et de toute espérance.

La population de Lille ne vit pas sans une profonde tristesse disparaître une œuvre qui avait porté des fruits si excellents dans ce milieu industriel. La *Vraie France* se fit l'écho du sentiment général, en insérant dans ses colonnes une protestation qui éclairait d'un nouveau rayon la physionomie des Sœurs de Lille et résumait le bien qu'elles y avaient fait. Ces lignes parurent le 9 novembre 1880 :

« Nos conseillers municipaux, grands admirateurs des décrets, n'ont malheureusement pas de moines à disperser, mais, comme il leur faut aussi une persécution, ils partent en guerre contre les Sœurs.

« Le mois dernier, ils laïcisaient les écoles et asiles de la rue de Tournai et de la rue Roland. Aujourd'hui, ne pouvant expulser les Sœurs du Bon-Secours de l'immeuble qu'elles possèdent rue de l'Hôpital-Militaire, ils leur retirent, à partir du 1er janvier prochain, la subvention accordée jusqu'ici.

« Cette école, qui compte 280 élèves, est l'une des plus anciennes et des mieux tenues de notre ville.

« Fondée à une époque où il n'existait pas d'école laïque à Lille, elle n'a jamais cessé, depuis 1826, d'être dirigée par les Sœurs du Bon-Secours, qui ont élevé et,

en partie, nourri les enfants de trois générations, qui venaient chez elles de tous les points de la ville.

« Le Conseil municipal leur allouait une somme de 5.000 francs par an, pour loyer, entretien et distribution de prix. Depuis quatre ans, la ville prenait, en outre, pour son compte les fournitures des enfants pauvres.

« Pendant quarante-neuf ans, les Sœurs ont fait gratuitement la classe dite « de midi » aux ouvrières des fabriques.

« De 1826 à 1847, l'école a été dirigée par la Sœur Saint-Antoine, qui était la providence des enfants pauvres.

« La Sœur Saint-Eugène, dont beaucoup de nos concitoyens ont conservé le souvenir, lui succéda comme directrice. Elle obtint successivement toutes les récompenses que peut décerner un ministre de l'Instruction publique. Ses élèves remportèrent de nombreuses médailles dans les concours que l'on ouvrait alors entre toutes les écoles communales. Dans le seul concours de 1868, elles remportèrent les trois médailles d'or, d'argent et de bronze. Lorsque la Sœur Saint-Eugène mourut, en 1874, la ville était encore reconnaissante. Elle fit don d'une concession à perpétuité, et la municipalité et le corps enseignant étaient largement représentés aux funérailles.

« Parmi les Sœurs dont on refuse aujourd'hui les services, il s'en trouve une qui a quarante-neuf et une autre qui a trente-trois ans d'exercice. La Directrice actuelle, Sœur Sainte-Romaine, a fait aussi ses preuves. Chaque année, elle a présenté avec succès des élèves pour le brevet d'institutrice. En 1878, elle en a fait recevoir 3 sur 3, en 1879, 7 sur 8 ; et, cette année, 4 sur 5, dont une pour le brevet supérieur.

« Pour le certificat d'études, les succès ne sont pas moindres : en 1878, 12 élèves reçues sur 12, médaille d'argent ; en 1879, 12 sur 13, médaille d'argent ; en 1880, 9 sur 10 et médaille d'or.

« Dussions-nous blesser la modestie de la Sœur Sainte-Romaine, nous ajouterons que, dans un concours facultatif ouvert l'an dernier entre les institutrices communales, elle fut classée la première.

« En congédiant les Sœurs, M. Rigaut, maire provisoire, leur a dit qu'il les remerciait bien sincèrement des « services incontestables » qu'elles avaient rendus, et qu'il leur souhaitait de tout cœur d'obtenir dans leur nouvelle situation des résultats aussi favorables que précédemment.

« Nous aimons à croire que M. Rigaut était sincère en faisant cet éloge, mais nous serions bien tenté de lui demander ce qu'il pense de ses collègues du Conseil municipal, qui l'obligent à se débarrasser d'institutrices dont il est impossible de méconnaître l'aptitude, et qu'on ne remplacera qu'à des conditions fort onéreuses.

« Le dévouement dont les Sœurs du Bon-Secours ont fait preuve, pendant soixante ans, ne restera pas stérile, et nous sommes certain que les paroissiens de Saint-Etienne leur viendront puissamment en aide pour constituer l'école libre. »

Peu de jours après, un certain nombre d'anciennes élèves du Bon-Secours, qui avaient gardé le souvenir des bienfaits reçus, protestèrent à leur tour.

« Nous avons lu, écrivaient-elles au directeur de la *Vraie France,* dans votre estimable journal l'article concernant l'école communale dirigée par les Sœurs du Bon-Secours. Vous avez signalé avec trop de vérité les

succès remportés par ces religieuses pour que nous revenions sur ce point ; mais ce que nous tenons à faire constater, c'est que nous, leurs anciennes élèves, qui avons été à même d'apprécier leur zèle et leur dévouement, nous protestons énergiquement contre la criante injustice dont ces religieuses sont frappées. Cette protestation, toute spontanée, nous est inspirée par les soins toujours si généreux que nous avons reçus de nos chères institutrices. Nous avons puisé auprès d'elles, avec l'amour du devoir, l'instruction et l'éducation qui nous ont assuré une position tout à la fois honorable et lucrative. Et de ces bienfaits inestimables, reçus par nous toutes, combien de particuliers que nous ne pouvons énumérer et qui ne seront jamais connus que de Dieu et de celles qui en ont été l'objet ! Et aujourd'hui on refuse les services des bonnes Sœurs ; leur habit religieux fait oublier leurs talents et les services rendus. Eh bien ! nous qui avons profité des uns et des autres, nous voulons du moins qu'on le sache, cette conduite nous révolte. Ce n'est pas que nous regrettions pour nos anciennes maîtresses la faible rétribution qu'elles recevaient pour leurs travaux ; elles ne la regrettent guère elles-mêmes sans doute, car elles sont persuadées, comme nous, que toutes celles d'entre leurs élèves qui ont du cœur leur resteront, et, nous en sommes convaincues, le succès que leur a souhaité M. Rigaut est certain. Mais, en les retranchant du nombre des institutrices communales, on manque à la fois à la reconnaissance qu'on doit à leurs services et à la justice, car elles ne méritent que louanges et encouragements et elles ne trouvent que mépris et déceptions.

« Et c'est pour cela que nous nous récrions ; la recon-

naissance a pris racine dans notre cœur depuis les jours heureux que nous avons passés sur les bancs de l'école ; celles d'entre nous qui ont connu Sœur Saint-Eugène se rappellent différentes circonstances où ses élèves lui ont témoigné leur gratitude ; et, à sa mort, les larmes que nous avons versées, les vêtements de deuil dont nous nous sommes couvertes pour l'accompagner à sa dernière demeure, la pierre qui a recouvert sa dépouille mortelle, les couronnes que nous avons déposées sur sa tombe en y gravant ce mot de reconnaissance si beau, mais souvent si méconnu : tout cela — nous voulons le prouver aujourd'hui — n'était pas de ces hommages qui ne laissent qu'un souvenir confus. La mémoire de cette chère défunte est vivante en nous à côté du spectacle du dévouement de celle qui, après l'avoir si bien secondée pendant plusieurs années, lui a succédé pour perpétuer ses vertus et ses bienfaits. Et si d'autres, qui les ont moins connues sans doute, peuvent leur manquer, nous croyons être ici l'interprète de toutes leurs élèves, aussi bien anciennes qu'actuelles, en leur donnant ce témoignage de notre respect et de notre affectueuse sympathie.

« Agréez, Monsieur le rédacteur, etc.

« *Quelques anciennes élèves des Sœurs du Bon-Secours.* »

Les classes libres furent bientôt constituées et les bonnes religieuses purent continuer leur tâche ; elle leur était singulièrement facilitée par l'attachement qui leur fut témoigné à cette heure d'épreuve. Les élèves, qui les suivirent dans la nouvelle école, voulurent, elles aussi, donner un témoignage public de fidélité à leurs

chères maîtresses et firent insérer — toujours dans la *Vraie France* — quelques lignes émues que nous reproduisons ici :

« Nous nous associons sans restriction et sans réserve, disaient-elles, à tous les sentiments exprimés dans la lettre des anciennes élèves du Bon-Secours.

« Nous, non plus, nous ne voulons pas manquer cette occasion de manifester notre profonde reconnaissance à nos bonnes institutrices, dont nous apprécions tant le dévouement et le talent.

« Comment ne serions-nous pas fières d'être les élèves de ces chères maîtresses, qui nous entourent à chaque instant de soins tout maternels ?

« Nous sommes aussi bien heureuses des succès que nous avons remportés dans les divers examens, parce qu'ils sont la réponse la plus digne et la plus péremptoire aux injustices criantes qu'on ne leur a guère ménagées dans ces derniers temps. Si c'est pour nous éloigner de cette chère classe qu'on a retiré à nos bonnes maîtresses la faible subvention qui leur était accordée, on a eu grand tort, car c'est en vain qu'on essaiera d'éteindre en nous le cri de la reconnaissance ; tous leurs efforts, au contraire, n'aboutiront qu'à l'augmenter, car, comme nos devancières, nous resterons les élèves fidèles des Sœurs du Bon-Secours, puisque notre plus grand désir est de les conserver toujours pour guides et pour conseils.

« Agréez, Monsieur le rédacteur, avec nos remerciements pour la publicité que vous voudrez bien donner à ces lignes, l'assurance, etc.

« *Les élèves actuelles des Sœurs du Bon-Secours.* »

A l'appui de ces protestations émues, nous citerons une page qui a bien sa place ici ; elle émane de la plume de S. E. le cardinal Gibbons, que nous allons bientôt saluer comme insigne protecteur du Bon-Secours aux Etats-Unis.

Parlant de la nécessité d'une éducation religieuse pour asseoir la société sur des bases solides, l'éminent archevêque écrivait en 1896 (1) : « Mon prédécesseur, Mgr Kenrick, prélat d'une impartialité bien connue, faisait un jour, en ma présence, une remarque qui me frappa et que je n'ai jamais oubliée : « Mon expérience « personnelle, disait-il, et mon observation m'ont amené « à conclure que des milliers d'âmes aujourd'hui ont « perdu le précieux héritage de la foi. Leur malheur a « été de ne point recevoir, dès leur enfance, une éduca-« tion soignée. Beaucoup avaient fréquenté des écoles « où la religion était méconnue, passée sous silence, « parfois attaquée. Ils n'avaient eu ni la science suffi-« sante pour réfuter les erreurs de leurs adversaires, ni « le courage de résister aux railleries, argument d'une « souveraine puissance sur une jeunesse sensible et im-« pressionnable. Par suite, ils avaient totalement aban-« donné leur foi ou s'étaient laissé entraîner vers les « sectes religieuses prédominantes auprès d'eux. »

« L'enfant, instruit dans toutes les branches des connaissances terrestres, sauf dans la science de son Maître et Créateur, l'enfant qui ignore son éternelle destinée, est-il seul responsable quand il transgresse les lois divines et humaines ? Pouvons-nous espérer que des générations élevées sans religion, même sans les pre-

(1) *L'Ambassadeur du Christ.*

mières notions sur Dieu et sur l'âme, soient suffisamment prêtes à remplir plus tard un rôle honorable et utile dans la société ? Terrible est la question ; plus affreuse encore est la réponse. Un célèbre avocat en était profondément ému. En face d'une sentence de mort, qui menaçait son jeune client, il s'adressa aux juges et aux jurés en des termes foudroyants et ne craignit pas de les assigner à la barre de la justice divine : « Vous chassez Dieu et ses commandements de « nos écoles, dit-il, vous y laissez la jeunesse croître « comme elle veut, sans frein efficace, sans convictions, « sans principes de foi, et quand, par une conséquence « inévitable de cette éducation insensée, elle viole les « lois du pays, vous la trouvez coupable et vous la con- « damnez ! Est-ce là votre droit? Est-ce là votre justice ? » — Et alors, levant les bras vers le ciel, il s'écria : « Dieu « juste, je vous adjure, par le sang du Christ Jésus, de « juger l'injustice de ces hommes, qui outragent la raison « et se rendent coupables du plus grand des crimes ! » Si de pareils sentiments peuvent se rencontrer sur les lèvres d'un avocat, ne doivent-ils point se rencontrer aussi dans le cœur de tout chrétien éclairé et surtout dans l'âme du prêtre ? Oui, l'école doit être religieuse, si elle veut être morale. Il n'est pas difficile maintenant de comprendre l'importance et la nécessité des écoles libres. »

Combien ces réflexions s'appliquent justement à un centre industriel, tel que Lille, où l'âme du peuple est travaillée par tant de passions diverses ! Et qu'il faut féliciter et glorifier les chrétiens de France, lesquels s'imposent les plus grands sacrifices pour donner à l'enfance le bienfait inestimable de l'éducation chrétienne !

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Fondation à Baltimore.

1881.



Sommaire. — Visite de Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore, à la Maison-Mère du Bon-Secours ; il demande des Sœurs gardes-malades pour sa ville épiscopale. — Mrs. Small, première bienfaitrice des Sœurs. — Correspondance échangée au sujet de la fondation. — Elle est fixée au 24 mai 1881. — Mère Sainte-Domitille est choisie pour conduire et installer à Baltimore la nouvelle colonie. — La correspondance de cette religieuse révèle la beauté de son âme. — Lettres des Sœurs Saint-Ferdinand et Sainte-Flavie. — La nouvelle fondation est mise sous la protection de Notre-Dame Auxiliatrice. — Lettre circulaire de la Supérieure générale aux membres de la Congrégation. — Relation de la Mère Saint-Dominique sur le départ des Sœurs de Queenstown. — Journal rédigé durant la traversée. — Arrivée des Sœurs à Baltimore le 19 mai. — Le journal *Le Sun* leur souhaite la bienvenue. — Leur première préoccupation est d'installer un oratoire. — La messe du 24 mai. — Correspondance sur l'arrivée des Sœurs et l'accueil qui leur est fait. — Rapports de la Mère Sainte-Domitille avec Mgr Gibbons. — Le révérend Père Magnien ; son intérêt pour le Bon-Secours. — L'archevêque vient célébrer la sainte Messe dans l'oratoire des Sœurs. — Lettre de la Sœur Saint-Ferdinand ; détails sur l'aspect de la ville, les coutumes, etc. — Arrivée de la deuxième colonie. — La Sœur Saint-Ferdinand est nommée supérieure ; ses craintes, sa tristesse, son courage. — L'installation de la nouvelle supérieure est présidée par Mgr Gibbons ; touchante allocution de Sa Grandeur. — Relation de la solennité du 15 août. — Impressions de la Mère Sainte-Domitille. — Son retour en France. — La nouvelle communauté est visiblement bénie du Ciel.

La clôture du Chapitre général venait d'avoir lieu et la révérende Mère Sainte-Fulgence se recueillait dans un profond sentiment de reconnaissance, pleinement convaincue qu'une vie nouvelle allait être infusée à l'Institut, à la suite des résolutions prises par les Capitulantes.



S. E. LE CARDINAL GIBBONS

ARCHEVÊQUE DE BALTIMORE

Elle était encore sous l'impression de cette joie et toute à l'espérance, lorsqu'elle reçut une lettre de Mgr Gibbons, qui mettait de nouveau à l'ordre du jour une question déjà étudiée : la fondation d'un couvent de gardes-malades à Baltimore.

Pendant un séjour que l'archevêque avait fait à Paris l'été précédent, il s'était rendu à la Maison-Mère et avait exprimé à la Supérieure générale son désir d'avoir des Sœurs du Bon-Secours dans sa ville épiscopale. La simplicité et la bienveillance du futur cardinal, l'esprit de zèle dont ses paroles étaient empreintes avaient beaucoup impressionné la révérende Mère, et elle était heureuse de penser qu'un jour ses filles se trouveraient sous la conduite de cet homme apostolique ; mais ce projet demandait de sérieuses réflexions, et rien alors ne fut définitivement conclu.

Mgr Gibbons avait été vivement sollicité de faire cette démarche par plusieurs médecins de Baltimore, lesquels pensaient trouver dans des religieuses dévouées et expérimentées des auxiliaires intelligentes pour leurs malades. Et l'archevêque, avec cette largeur de vues qui le caractérise, était entré spontanément dans leurs pensées. Comme il l'a si bien exposé depuis dans son bel ouvrage : « *L'Ambassadeur du Christ* (1) », *l'apostolat par l'exemple, l'éloquence de la miséricorde, le rayonnement de la générosité* lui ont toujours paru la plus persuasive des prédications, le meilleur argument à opposer aux attaques des ennemis du christianisme.

Et par une de ces circonstances fortuites que l'on peut, à coup sûr, appeler providentielles, il se trouvait alors

(1) Traduit de l'anglais, par M. l'abbé André, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lethielleux, 1897.

à Baltimore une chrétienne à l'âme ardente et toute disposée à seconder les vues des médecins et les desseins de l'archevêque.

Mrs. Small, restée veuve sans enfants, avait consacré sa vie aux bonnes œuvres ; aussi, connaissant les Sœurs de la maison de Cork et ayant eu l'occasion de les apprécier, son plus vif désir était d'attirer des religieuses de la même Congrégation à Baltimore. Dans cette pensée, elle leur offrit temporairement l'hospitalité dans sa maison, devenue malheureusement trop vaste depuis la mort de son mari. Comme elle l'écrivait à la Mère Saint-Dominique, elle nourrissait aussi l'espoir que les Sœurs installeraient chez elle un oratoire, où la sainte Messe serait célébrée, et qu'ainsi le lieu témoin de son bonheur et de ses larmes serait sanctifié par la présence de l'Hôte divin.

Mrs. Small avait su faire partager à ses amis la sympathie qu'elle avait conçue pour les Sœurs du Bon-Secours, dont elle connaissait l'extrême amabilité, le dévouement sans mesure et la grande dignité. Son zèle à leur procurer de quoi subvenir aux frais de premier établissement avait été couronné de succès, car, en peu de temps, elle put réunir à cette fin une somme de plus de 4.000 fr.

C'est là ce que Mgr Gibbons annonçait à Mère Sainte-Fulgence le 21 octobre 1880. « J'ai le plaisir de vous faire savoir que tout est prêt pour recevoir vos Sœurs ; Mme Small a préparé sa maison et a recueilli la somme qui vous est nécessaire. Je vous serais obligé de me dire quand nous pourrons espérer voir vos filles à Baltimore. Je prie Dieu de vous bénir, vous et votre Institut, etc., etc. »

La prudence inspira à Mère Sainte-Fulgence de demander au prélat quelques mois de répit pour l'exécution d'un dessein de cette importance. Elle avait considéré, répondait-elle à l'archevêque, comme une simple proposition, restée jusqu'alors à l'état de projet, ce qui paraissait être pour lui une chose arrêtée. Et puis, la sagesse lui commandait de faire quelques objections au sujet de l'installation. « Il est contre nos usages, ajoutait-elle, d'admettre des personnes séculières dans notre intérieur. Les devoirs de notre vocation nous obligeant à un contact presque continuel avec le monde, nous avons besoin, lorsque nous rentrons à la communauté, d'y vivre seules et entièrement adonnées au recueillement et à la prière, qui sont, avant tout, l'âme de la vie religieuse. »

Le 10 janvier suivant, Mgr Gibbons répondait de façon à mettre fin à toutes les hésitations et à faire taire toutes les craintes.

« Ma révérende Mère,

« Je ne puis que louer la prudence qui vous fait désirer, avant de rien conclure, d'avoir les renseignements les plus précis. Je me fais un devoir de vous les donner.

« Mme Small met sa maison à la disposition de vos filles pour deux ans, leur laissant ainsi tout le temps nécessaire pour se procurer un logement définitif.....

« Cette dame se réserve un appartement dans son immeuble ; mais ce sera sans le moindre inconvénient pour les religieuses. La maison, en effet, a deux entrées et deux escaliers indépendants l'un de l'autre, et, quoique

habitant la même demeure, Mme Small et les Sœurs seront aussi complètement chez elles que si elles vivaient dans deux maisons séparées.

« Je vous dirai encore que plusieurs communautés nous ont offert leurs services ; mes préférences sont pour votre Congrégation. Je désire beaucoup que vous fassiez une fondation dans ma ville épiscopale, et j'espère que vous pourrez donner satisfaction à ce désir. Dans le cas contraire, j'accepterais les offres qui me sont faites par les autres communautés.

« Veuillez agréer, etc.

« † GIBBONS. »

Mère Sainte-Fulgence donna lecture de cette lettre au Conseil et, après avoir beaucoup prié, on se décida en faveur de la fondation. Il fut convenu qu'au printemps suivant quelques Sœurs se rendraient à Baltimore pour organiser la nouvelle résidence.

Mgr Gibbons fut aussitôt informé que satisfaction était donnée à son désir et, le 5 mai 1881, la Supérieure générale lui annonçait le départ de la petite colonie. « Aussitôt leur arrivée, ajoutait-elle, ces chères filles se rendront auprès de Votre Grandeur pour solliciter de sa bienveillance une paternelle bénédiction. La pensée qu'elles trouveront en vous, Monseigneur, un protecteur et un père, adoucit pour moi l'inquiétude et les préoccupations bien naturelles qu'apportent toujours l'éloignement et les difficultés inséparables d'une fondation.

« L'union des membres de notre Congrégation et de nos maisons est si grande que le sacrifice est vivement senti par nos cœurs ; cependant j'espère qu'il sera fait

généreusement dans le but de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« J'ai la douce confiance que nos Sœurs ne négligeront rien pour répondre à ce que Votre Grandeur attend d'elles, se montrant ainsi de dignes filles du Bon-Secours par leur piété, leur dévouement et l'abnégation d'elles-mêmes, comme aussi par leur soumission humble et respectueuse.

« Nous plaçons cette communauté naissante sous le patronage de notre Mère et Patronne, Notre-Dame Auxiliatrice, et puisque sa fête se trouve le 24 mai, c'est de ce jour que nous daterons notre première fondation en Amérique. Et afin que Dieu la bénisse et l'agrée, nous solliciterons instamment de Votre Grandeur la permission que le Saint Sacrifice soit célébré ce jour-là même dans le modeste oratoire que les Sœurs prépareront à cet effet.

« Daigne Votre Grandeur bénir à l'avance et recommander à Dieu celles qui vont désormais faire partie de son troupeau, ainsi que leur Mère, qui se dit aussi, Monseigneur,

« De Votre Grandeur la très humble servante,

« Sœur MARIE-JOSEPH, *Sup. gén.* »

La Mère Sainte-Domitille qui, depuis 1874, gouvernait la maison de Dublin, fut choisie pour conduire et installer à Baltimore les Sœurs Saint-Ferdinand et Sainte-Flavie, désignées pour former le noyau de la nouvelle communauté, en attendant qu'une seconde phalange vînt rejoindre les premières arrivées.

Nous avons vu en son temps comment Mgr Dorrian, évêque de Belfast, appréciait Mère Sainte-Domitille, et

nous savons aussi le renom que cette digne religieuse avait su donner à l'Institut dans cette ville en l'espace de deux ans.

Son zèle ne s'était pas ralenti, et depuis qu'elle se trouvait à Dublin, elle y continuait l'œuvre commencée par la regrettée Mère Saint-Fabien et la Mère Sainte-Hedwige. Elle-même va, dans ses lettres, nous révéler les dispositions de son âme si parfaitement religieuse.

« J'accepte, ma bien chère Mère, écrivait-elle à la fin d'avril, le sacrifice que la sainte obéissance me demande. De moi-même je ne puis rien : j'ai éprouvé trop de fois combien j'étais faible et impuissante ; mais, aidée de la grâce, dirigée par l'obéissance et soutenue par la toute-puissance de Dieu, je me sens forte.

« Nous allons commencer une neuvaine pour le succès de cette œuvre, remettant tout entre les mains de Marie, qui sera pour nous *l'Etoile de la Mer,* et qui, comme le dit un de nos cantiques, conduira au port notre frêle nacelle malgré les vents et les flots. »

Au moment de quitter Dublin, Mère Sainte-Domitille écrivait encore : « Merci, ma bien chère Mère, des messes que vous ferez dire à notre intention ; cette pensée nous donne du courage et de la force. Ici, douze messes nous ont été promises pour dimanche. Que le bon Dieu est bon de multiplier ainsi ses faveurs ! Si nous faisons peu pour Lui, il nous donne beaucoup ; si nous faisons davantage, il nous comble. Oh ! ma chère Mère, si vous saviez la consolation que j'éprouve de pouvoir faire quelque chose pour ce Dieu si généreux et pour l'Institut ! Je ne sens pas, il est vrai, cet amour affectif qui sait dire de belles choses, *je suis* souvent *comme une bête de somme ;* alors ma prière se résume

dans ces seuls mots : « Faites de moi ce que vous voudrez, mon Dieu ! Je suis prête à tout ! » En ces instants, je comprends parfaitement que, sans avoir les ardeurs sensibles, qui élèvent et consolent l'âme, je puis aimer Dieu par mes œuvres.

« Vous me remerciez, ma chère Mère, de mon dévouement. Mais n'est-ce pas le devoir d'une religieuse de se perdre complètement de vue et d'accepter tous les vouloirs divins ? Je me sens dans la disposition de le faire toujours avec la grâce de Dieu ; c'est ainsi que je puis le remercier de m'avoir appelée à la vie religieuse.

« Avez-vous remarqué que le 8 mai sera, cette année, la fête du Patronage de Saint-Joseph ? Quel beau jour pour s'embarquer ! »

Les mêmes sentiments se retrouvent sous la plume de cette vaillante religieuse à la veille de son départ, c'est-à-dire, le 6 mai : « Oui, ma bien chère Mère, je ferai en tout ce que je croirai être selon vos désirs et vos intentions. J'ai toutes vos lettres, et elles m'aideront à ne rien omettre des instructions que vous me donnez pour ce qui concerne le spirituel et le temporel. Quant au reste, je remets tout entre les mains de Dieu ; si nous savons nous oublier nous-mêmes et ne vouloir que sa gloire, nous pouvons espérer que les instruments qu'il s'est choisis, quoique très faibles, ne mettront point obstacle à ses desseins. Aussi la fatigue, les difficultés, le mal de mer et tout le reste m'inquiètent peu ou pas du tout ; mais c'est à mon arrivée là-bas que j'aurai besoin de prières, de force et de courage ! Dieu me donnera tout cela, j'en ai la ferme confiance, car vos prières à toutes feront violence à son cœur, et une fois encore se vérifieront les promesses divines : « *Je me sers*

des petits et des faibles pour opérer de grandes choses. »

« Partout l'on nous parle avec enthousiasme de l'Amérique ; cependant je compte y trouver la croix et je ne la trouverais pas que je la demanderais, car l'amour de Dieu tire sa force et son accroissement de la croix et par la croix.

« Vous savez à peu près l'heure où part le bateau ; un bon *Ave, maris Stella,* s'il vous plaît et votre bénédiction, bien chère Mère, pour moi et vos deux filles, qui sont bien généreuses.....

« Adieu dans les Cœurs de Jésus et de Marie ; dans ces asiles sacrés, nous nous rencontrerons à chaque heure du jour et de la nuit. »

La Sœur Saint-Ferdinand fut, elle aussi, à la hauteur du sacrifice demandé. C'était une Bretonne à l'âme forte douée d'un grand esprit de foi. Pour se rendre compte de l'estime qu'on lui portait, il suffit de lire, dans les lettres de l'époque, les sentiments de tristesse générale qui accueillirent la nouvelle d'une maladie grave que fit cette religieuse en 1875, et qui la conduisit aux portes du tombeau. Contre toute attente, elle se rétablit et l'obéissance l'envoya à Tralee, puis à Londres, où elle faisait en silence beaucoup de bien, quand l'annonce de sa nouvelle obédience lui parvint. « Je tiens, écrivait-elle le 27 avril à la Supérieure générale, à vous envoyer aujourd'hui même mon « fiat ». Que vous dirai-je, ma bien-aimée Mère, sinon merci encore, merci toujours !

« C'est un grand sacrifice, oh ! oui, bien grand, mais je veux être avant tout à Dieu et à ma Congrégation. Je vous promets de répondre à la nouvelle preuve de

confiance que vous me donnez en me choisissant pour être du nombre de vos missionnaires d'Amérique.

« Je quitte Londres avec regret, car, avec le secours d'En Haut, j'espérais pouvoir y faire un peu de bien ; mais Dieu m'appelle ailleurs. *Fiat!...* »

Ecoutons encore la joyeuse acceptation de Sœur Sainte-Flavie et l'expression de sa profonde humilité. « J'ai été on ne peut plus surprise, ma bien chère Mère, en recevant votre lettre, qui m'apprenait le sacrifice que j'avais à faire ; j'ai été surtout bien étonnée que votre choix se soit fixé sur moi pour une œuvre aussi importante. Il est vrai que *Dieu choisit souvent ce qui est faible pour confondre ce qui est fort ;* cependant je suis loin d'être une pierre de fondation, surtout dans un pays où nous serons les premières religieuses exerçant le ministère de notre vocation.

« Mais enfin, je veux ce que Dieu veut ; je sais que vous m'avez donné comme Mère la chère Sœur Saint-Ferdinand ; j'ai toujours admiré ses vertus, son dévouement, et je me sens attirée vers son cœur si excellent. »

La Supérieure générale, dont la charité égalait la bonté, voulut envoyer aux deux nouvelles missionnaires un dernier mot d'encouragement, alors qu'elles étaient déjà réunies à Cork. Ce maternel souvenir leur fut un grand réconfort, et Sœur Saint-Ferdinand se chargea de remercier la Mère Sainte-Fulgence. « Nous avons, Sœur Sainte-Flavie et moi, reçu ce matin votre bonne lettre ; nous étions vivement émues en la lisant. Puis il y a eu entre nous un combat de générosité pour savoir laquelle de nous deux céderait à l'autre votre chère missive. J'ai fini par obtenir que Sœur Sainte-Flavie gardât

ce précieux trésor, comme étant mon aînée en religion, me réservant seulement d'en prendre copie.

« Merci, ma bonne Mère, des excellentes choses que contient cette chère lettre... Que de sentiments divers traversent mon âme au moment de quitter l'Europe et tous ceux que j'aime pour ce pays lointain ! Je ne me fais pas d'illusion ; beaucoup de souffrances, de croix, d'épreuves m'attendent là-bas ; mais j'ai confiance en Celui qui est le Maître de l'univers. Si je ne lui manque pas, il ne me manquera pas non plus. Je pars donc heureuse d'accomplir sa volonté et m'abandonnant de nouveau entre les mains de sa divine Providence. Oui, glorifier Dieu par nos actes et lui sauver des âmes seront plus que jamais l'objet de nos désirs et le but de tous nos travaux... Croyez-le bien, ma chère Mère, vous m'eussiez envoyée en Australie, au lieu de me faire prendre le chemin de Baltimore, que j'eusse dit : *Fiat !* d'aussi bon cœur... La distance, quelle qu'elle soit, me laissera toujours étroitement unie à vous et à notre chère Maison-Mère. C'est à l'heure des sacrifices et des épreuves que je me sens toujours doublement heureuse d'être l'enfant de Notre-Dame Auxiliatrice. »

Pour calmer ses maternelles inquiétudes, Mère Sainte-Fulgence songea à mettre ses filles sous la protection immédiate de la Reine du Ciel ; à cet effet, elle fit acheter à Cork une belle statue de la Vierge-Mère et enjoignit à Mère Sainte-Domitille de la placer, à son arrivée, dans l'oratoire, afin que Notre-Dame du Bon-Secours prît, dès le début, possession du nouveau couvent et s'en considérât comme la Maîtresse et la Reine.

Dans cette même pensée, elle voulut préparer elle-même tout ce qu'il fallait : vases sacrés, linges, orne-

ments, pour que le Saint Sacrifice pût être offert dès le 24 mai.

Mais, considérant la prière comme la ressource suprême, sachant qu'elle est pour les entreprises humaines ce que la rosée est pour la terre, Mère Sainte-Fulgence fit appel à tous les membres de l'Institut, pour que des supplications ferventes montassent vers le Ciel en cette circonstance. Voici la lettre-circulaire qu'elle écrivit à cet effet :

« Bien chères Filles,

« La fondation qui, depuis si longtemps, nous est demandée par Mgr l'archevêque de Baltimore, est enfin décidée.

« Dimanche prochain, 8 mai, sous les auspices de la Vierge Marie et de notre bon Père saint Joseph, trois de nos Sœurs s'embarqueront à Queenstown, sur un bateau faisant voile pour New-York. De là, elles se rendront par terre à Baltimore, où elles sont impatiemment attendues, ainsi que vous le verrez par le petit article ci-inclus d'un journal de cette ville. La traversée étant de dix jours, nos Sœurs arriveront à destination vers le 18 et nous espérons que le Saint-Sacrifice pourra être célébré dans leur maison le 24, date qui sera considérée comme celle de la fondation.

« D'ici là, je réclame instamment vos prières, pour obtenir du Ciel un heureux voyage, générosité et dévouement pour les Sœurs qui vont partir, ainsi que pour celles à qui l'obéissance demandera bientôt cette pénible séparation. Mais priez surtout pour que Dieu bénisse cette première fondation dans le Nouveau-Monde, afin qu'elle devienne pour notre Institut un moyen efficace

d'étendre le règne de Jésus, en lui gagnant plus d'âmes.

« En conséquence, je désire que, du 8 au 18, l'on dise chaque jour, à l'issue de la sainte Messe, le *Salve Regina,* suivi d'une invocation au Sacré-Cœur de Jésus, de trois invocations à Notre-Dame du Bon-Secours, à saint Joseph et aux saints Anges. Puis, dans chacune de nos maisons, l'on offrira une fois au moins le Saint Sacrifice aux mêmes intentions.

« C'est Sœur Sainte-Domitille qui présidera à la fondation ; les Sœurs Saint-Ferdinand et Sainte-Flavie l'accompagnent. Aussitôt qu'elles auront préparé le local, une seconde colonie les rejoindra. Priez beaucoup pour elles et aussi pour moi.

« Sœur Marie-Joseph,
« *Supérieure générale.* »

A cette lettre était joint l'extrait du journal mentionné plus haut :

« Une lettre adressée à Mgr Gibbons annonce que des religieuses du Bon-Secours, faisant partie d'une communauté de Sœurs gardes-malades, très connues et très appréciées en France, quitteront prochainement Paris et arriveront à Baltimore dans le courant du mois de mai. La résidence, située à l'encoignure sud-est des rues Mac Collough et Hoffman, a été mise à leur disposition par la bienveillance de Mme Small, qui en est la propriétaire.

« Ces religieuses ne viennent ni pour se charger de la direction d'un hôpital ni pour en établir un, mais elles se rendront partout où leurs services seront demandés pour le soin des malades, dans lequel elles excellent par l'habitude et l'expérience qu'elles en ont

acquises. Bon nombre d'entre elles sont distinguées par leur esprit et leur éducation, ce qui ne les empêche pas de se dévouer entièrement au soulagement de tous les genres de maladies et d'infirmités, passant, quand cela est nécessaire, les jours et les nuits au chevet des malades. Nous leur souhaitons la bienvenue. »

Le 8 mai, jour du départ, un soleil splendide éclairait la rade de Cork ; c'était vraiment comme un sourire du ciel pour les chères voyageuses. L'aumônier, après avoir célébré la sainte Messe, durant laquelle elles furent nourries du Pain des forts, donna la bénédiction du Saint Sacrement et une dernière fois la Sœur Saint-Ferdinand accompagna sur l'orgue de doux cantiques, appelant la bénédiction de Marie sur les Sœurs qui allaient porter au loin le nom béni de Notre-Dame du Bon-Secours.

Le départ eut lieu vers dix heures.

Mère Saint-Dominique et deux de ses filles conduisirent les partantes jusqu'à Queenstown, où elles devaient s'embarquer sur le *Parthia*.

Le voyageur, qui prend cette route pour traverser l'Atlantique, quelque indifférent qu'il soit aux beautés de la nature, ne peut se défendre d'une impression profonde en présence du spectacle unique qu'il a sous les yeux. D'un côté, la ville de Queenstown, bâtie en terrasse sur une colline, domine le port avec sa majestueuse cathédrale gothique, une des plus belles de l'Irlande. De l'autre, s'étend la rade immense, qui pourrait, dit-on, contenir aisément toute la flotte anglaise.

Les Sœurs avaient eu fréquemment l'occasion de contempler ce splendide panorama, car c'était là qu'elles

s'embarquaient souvent pour la France et pour l'Angleterre. Mais, à cette heure solennelle, cette vue grandiose les impressionna plus vivement encore; en présence de cette immensité, elles se sentaient si petites, si incapables de faire l'œuvre de Dieu!

Voici comment la Mère Saint-Dominique rendait compte à la Supérieure générale de leurs émotions, de l'installation des voyageuses et des incidents du départ : « La petite cabine des Sœurs est fort gentille, très bien éclairée ; elles sont confortablement installées, et, si vous pouviez les voir, vous auriez, certes, l'esprit en repos à leur endroit. Nous sommes restées avec elles jusqu'à trois heures. Comme vous le pensez bien, la séparation fut triste ; chacune refoulait les sentiments de son cœur pour rester courageuse. Ce qui nous a fait plaisir, c'est que, par une attention exceptionnelle, on attacha notre petit canot au grand bateau, et ainsi nous fûmes entraînées jusqu'en pleine mer. Quand nous eûmes dépassé l'entrée de la rade, que dominent les forts Carlisle et Camden, on nous détacha et nous vîmes le paquebot disparaître avec une vitesse vertigineuse. Je ne puis vous dire, ma Mère, ce que nous éprouvâmes alors; cependant je suis toute prête à partir avec la seconde colonie, si je puis rendre le moindre service. »

Quoique les Sœurs fussent très éprouvées par le mal de mer, Mère Sainte-Domitille essaya quand même de transcrire quelques-unes de ses impressions : « Nous ne sommes ni tristes ni abattues, écrivait-elle le 13; nous allons où Dieu nous appelle, et nous tâchons de répondre à sa voix joyeusement et sans inquiétude sur l'avenir. Mes compagnes sont admirables; elles ne songent qu'à faire la volonté divine, et sont prêtes, dès

le lendemain de leur arrivée, malgré leur fatigue, à commencer leur saint ministère. C'est bien consolant; elles m'édifient et m'excitent à ne rien refuser à Dieu. »

« Hier, mandait encore la même, nous avons assisté au service funèbre d'un matelot, qui était mort à cinq heures du matin. Vers midi a eu lieu la cérémonie, on a sonné la cloche, les officiers et tout l'équipage se sont rendus sur le pont. Le capitaine a fait alors des prières, et le pauvre défunt, qu'on avait déposé dans un cercueil dont le fond est garni de barres de fer, fut glissé, au moyen d'une planche, sur les vagues de l'Océan, où il disparut bientôt. Cette scène nous a vivement impressionnées ; on se sent si peu de chose, si infime entre le ciel et la mer ! »

Enfin, le 18 au matin, Mère Sainte-Domitille put annoncer qu'on touchait au terme du voyage, que la terre était proche. « Malgré le brouillard, qui souvent nous a empêchés d'avancer, écrivait-elle, on espère arriver à New-York vers quatre heures. Nous y entrerons par la Porte de l'Enfer; ce nom effrayant a été donné à un passage très dangereux, mais les travaux qui ont été faits, en ce lieu, ont rendu l'accès du port plus facile. »

Les Sœurs débarquèrent à Baltimore le 19 mai ; elles y furent reçues, avec la plus extrême amabilité, par Mrs. Small, qui avait mis tous ses soins à ce qu'elles ne manquassent de rien. Leur arrivée était connue, et, dès le lendemain, *The Sun,* journal quotidien de la cité, les saluait en ces termes :

« Trois Sœurs de l'Ordre du Bon-Secours de Paris, qui étaient attendues avec impatience à Baltimore depuis quelque temps, sont arrivées hier de grand matin,

ayant abordé à New-York la nuit précédente sur le bateau à vapeur le *Parthia* (de la ligne Cunard), après un voyage de onze jours depuis Queenstown. La traversée n'a pas été trop mauvaise, mais accompagnée de brouillards.

« Les Sœurs se sont rendues rue Mac-Collough, 70, à la résidence de Mme Small, qui leur avait offert une cordiale hospitalité, et elles vont de suite installer la maison selon leurs coutumes et leurs usages, en attendant la prochaine arrivée de trois autres Sœurs. C'est ainsi que s'établira la première fondation des Sœurs du Bon-Secours en Amérique.

« L'objet de cet Institut est particulièrement le soin des malades de tout rang et de toute condition atteints de n'importe quelles maladies : contagieuses, épidémiques, pestilentielles ou bénignes. Le dévouement des Sœurs n'ayant aucun intérêt temporel pour principe, mais uniquement celui de la religion et de la charité, elles apportent aux familles : sécurité, confiance et consolation. En outre, ce sont des personnes bien élevées, ayant reçu une éducation choisie, parlant l'anglais aussi bien que le français et avec une telle facilité qu'il est presque impossible de soupçonner leur nationalité.

« Pendant les longues heures de la nuit, tandis que les familles se livrent au repos, après les inquiétudes et les fatigues du jour, que la plupart des gardes-malades ordinaires se laissent aller au sommeil, les Sœurs, attentives et empressées, entourent leurs malades des soins les plus intelligents et les plus délicats. Aussi, dans ces veilles nocturnes, auxquelles elles se dévouent principalement, sont-elles d'un inappréciable secours à

l'humanité souffrante. De plus, la ponctualité et la fidélité parfaite avec lesquelles elles exécutent les prescriptions des médecins, ne contribuent pas peu à assurer les chances si incertaines de guérison dans les cas graves confiés à leurs soins.

« Les Sœurs du Bon-Secours résident dans la maison de leur estimable hôtesse et sont prêtes à répondre, dès à présent, à l'appel de quiconque réclame le concours de leur expérience, et cela sans conditions et sans prix.

« Dans toutes les villes de France, d'Irlande et d'Angleterre où les Sœurs sont établies, elles sont estimées et appréciées de tous.

« Les Sœurs ont apporté de France tous les objets nécessaires pour la décoration de leur oratoire, qu'elles apprêtent pour le 24 mai, jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, patronne de la Congrégation. »

On voit, d'après ces lignes, avec quelle sympathie les bonnes religieuses étaient attendues et jugées.

Malgré sa lassitude et la nouveauté de sa situation, Mère Sainte-Domitille se mit aussitôt en mesure de préparer l'oratoire pour la date convenue. A cette heure, elle n'avait qu'une pensée : entrer dans les intentions de la Mère générale, en mettant la nouvelle fondation sous la protection de Notre-Dame Auxiliatrice, afin que cette Patronne aimée prodiguât aux Sœurs force, lumière et grâce pour mener à bien l'œuvre entreprise.

A ce moment, Mgr Gibbons était en tournée pastorale, ce qui empêcha Mère Sainte-Domitille de se rendre auprès de Sa Grandeur aussi promptement qu'elle l'eût désiré. Mais le prélat, ayant appris son arrivée, donna à un de ses vicaires généraux des instructions pour que

les faveurs spirituelles, formellement promises à la Mère Sainte-Fulgence, fussent immédiatement octroyées à ses filles.

Ce fut donc dans la joie de son âme que Mère Sainte-Domitille put écrire dès le 24 mai à sa Supérieure : « *C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait* pour ses pauvres servantes. Nous le possédons enfin au milieu de nous ; jusqu'à présent nous sentions que *tout* nous manquait, parce que ce seul *Tout* n'était pas avec nous par sa présence réelle.

« Nous sommes très fatiguées, nous souffrons beaucoup de la chaleur, qui est accablante ; mais, si nous pouvons soulager les âmes du purgatoire en l'endurant avec patience, ce nous sera une grande consolation.

« Merci, ma bien chère Mère, merci pour tant de prières et de sollicitude. Oui, tout pour la gloire de Dieu, en espérant dans sa bonté ; nous remettons le succès entre ses mains.

« Sœur Sainte-Flavie s'occupe déjà de conquérir une âme à Notre-Seigneur. C'est une jeune Française, qui est ici dans un pensionnat, et que l'on cherche à attirer à la religion protestante. La chère Sœur l'a vue deux fois, et hier soir elle a obtenu que l'enfant se confessât. Le démon travaille beaucoup cette pauvre âme ; Dieu veuille nous la donner comme première conquête ! »

Quelques lignes de la Supérieure générale étaient venues, dès les premiers jours, réconforter les exilées. « Je veux, mes chères filles, disait-elle, qu'en arrivant à Baltimore, vous trouviez un mot venant de votre patrie ; il vous dira qu'une Mère vous a suivies par ses prières, ses pensées et son cœur, que des Sœurs n'ont pas manqué de prier pour vous, en un mot, que la

distance n'a pas séparé les cœurs unis dans un même amour et un même sacrifice.

« Que Dieu vous bénisse donc comme votre pauvre Mère le fait; que ses bénédictions les plus abondantes se répandent aussi sur cette maison, afin que le Seigneur en tire sa gloire et que les âmes soient conduites à lui par vos exemples et vos immolations.

« Pauvres chères enfants, que de souffrances vous avez déjà endurées! Mais tout est pour le Dieu que nous servons, que nous aimons et que nous voulons faire aimer. Quelle gloire d'avoir été choisies pour travailler à l'accroissement de son règne! »

La Sœur Saint-Ferdinand se hâta de répondre à cette maternelle effusion : « La chère Mère Sainte-Domitille pleurait à chaudes larmes en lisant votre bonne lettre et en voyant la sollicitude de toutes nos Sœurs. Oh! nous savions bien que vous nous auriez accompagnées, que vous auriez été des nôtres de cœur et d'esprit durant notre longue traversée...

« Ici nous avons trouvé un accueil des plus bienveillants et des plus affectueux de la part de Mrs. Small et des quelques personnes que nous avons vues. Tout le monde semble heureux de l'arrivée des Sœurs du Bon-Secours ; j'ai eu l'honneur d'avoir été envoyée la première auprès des malades.

« Quel bonheur de posséder enfin Notre-Seigneur sous notre toit et de pouvoir nous reposer quelques instants près de ce bon Maître ! Oh ! puisse-t-il bénir cette maison et régner plus que jamais sur le cœur de chacune de ses filles et des vôtres, ma chère Mère ! Puissions-nous surtout le faire glorifier et aimer ! C'est là tout le désir de mon cœur... »

Tandis que la grâce inspirait de si généreuses pensées aux nouvelles missionnaires, on redoublait de prières à leur intention; une jeune Sœur qui, en souvenir de la fondatrice de Dublin, avait reçu le nom aimé de Saint-Fabien, se mourait de consomption au noviciat, et, toute joyeuse de s'en aller vers le Bien-Aimé, elle offrait ses terribles souffrances pour que la nouvelle fondation fût bénie. Nous verrons plus tard dans quelle mesure elle fut exaucée.

Ainsi que dans la plupart des villes où elles s'établissaient, les Sœurs débutèrent dans leur ministère par le soin des pauvres. Ce début était toujours considéré par ces pieuses filles comme un heureux présage et une assurance que la bénédiction divine reposait sur la nouvelle communauté. Bientôt elles furent connues et demandées de tous côtés, et Mère Sainte-Domitille, qui se voyait obligée de refuser des gardes, réclama avec instance l'arrivée de la deuxième colonie.

Dans les premiers jours de juin, ayant appris que Mgr Gibbons était rentré dans sa ville épiscopale, elle s'empressa de se rendre auprès de Sa Grandeur, qui la reçut avec une bienveillance toute paternelle.

« Je suis très heureux que vous soyez arrivées, lui dit le prélat. Avez-vous commencé votre mission?... Je suppose que vous êtes la supérieure de Dublin? Mais pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous? — Je suis prête à le faire, répondit Mère Sainte-Domitille, si l'obéissance me le demande. — J'irai vous voir, voulut bien ajouter Sa Grandeur, et je célébrerai le saint Sacrifice chez vous. Alors je m'informerai des coutumes de votre vie et des devoirs de votre vocation. »

Les Sœurs trouvèrent aussi un appui précieux auprès



M. A.-L. MAGNIEN, S. S.

SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINTE-MARIE, A BALTIMORE

mort en 1902

des Pères de Saint-Sulpice, qui dirigent à Baltimore le Séminaire de Sainte-Marie, cette pépinière de prêtres et d'évêques, qui occupe une situation unique parmi les établissements religieux des Etats-Unis. Le Supérieur était alors Father Magnien, homme éminent à tous égards, qui exerçait dans cette région une influence considérable. Mgr Gibbons lui avait voué une affection qui jamais ne s'altéra, et, quand la mort lui eut ravi cet ami incomparable, il put lui rendre ce témoignage : « Father Magnien était réellement *dimidium animæ meæ*. J'étais tellement habitué à le consulter sur des questions importantes et à m'appuyer sur lui dans toutes les difficultés, que sa mort est pour moi un rude coup ; il me semble que j'ai perdu mon bras droit (1). »

On comprend de quel secours M. Magnien put être pour des religieuses qui venaient exercer un ministère très délicat dans un pays étranger, dont les mœurs et les coutumes leur étaient inconnues ; elles trouvèrent en lui un vrai père. Le Supérieur de Sainte-Marie avait été professeur au grand Séminaire d'Orléans, il connaissait donc le Bon-Secours et savait tout l'intérêt que Mgr Dupanloup portait à cette Congrégation ; il n'ignorait pas non plus que les Sœurs avaient été les filles très aimées de M. de Pierre, un des membres les plus saints de la Société de Saint-Sulpice. Et puis, l'éloignement n'avait pas affaibli son amour pour le sol natal, tous les Français, qui ont passé à Baltimore, se rappellent avec quelle effusion il recevait ses compatriotes. Ce fut donc avec une vraie joie qu'il vit les Sœurs s'établir dans cette ville, et peu d'heures après leur arrivée, il vint,

(1) Very Rev. A. L. Magnien. *A Memorial, 1903.*

accompagné de Mgr Mac-Colgan, vicaire général, leur souhaiter la bienvenue. Depuis, il les suivit avec un intérêt toujours croissant et ne fut, certes, pas étranger à la sympathie que les habitants de Baltimore ont toujours témoignée au Bon-Secours. L'année qui précéda sa mort, en 1900, Father Magnien, déjà gravement atteint du mal qui devait l'emporter, vint passer plusieurs semaines à l'annexe du couvent et ce fut une joie réelle pour la chère Mère Saint-Urbain de pouvoir lui prodiguer ses soins et les témoignages de son filial dévouement.

La pensée que ses filles avaient trouvé conseil et appui près des Sulpiciens fut un grand sujet de sécurité pour la Mère Sainte-Fulgence. « Je vénère tous les membres de cette Société, écrivait-elle à Mère Sainte-Domitille, depuis que je connais leur nom. Nous leur devons tant ! La vie de M. Olier m'a ravie, aussi je vous l'envoie, ainsi que celle de Mme Duchesne ; vous verrez, dans ce dernier ouvrage, ce qu'ont souffert les premières religieuses qui eurent l'honneur de travailler pour Dieu en Amérique. »

Mgr Gibbons ne tarda pas à exécuter la promesse faite à Mère Sainte-Domitille ; il se rendit à la communauté accompagné de M. Magnien et, après avoir visité le pauvre couvent, il causa longuement avec la supérieure, dont la haute intelligence et l'esprit religieux l'avaient vivement frappé. Le prélat parut étonné en apprenant qu'elle avait passé vingt ans en Irlande. — « Vingt ans ! s'écria-t-il. Vous y avez laissé votre cœur, aussi je ne m'étonne pas que vous ayez le désir d'y retourner. — Oh ! non, Monseigneur, reprit-elle, je prends toujours mon cœur avec moi partout où je vais. »

Le 20 juin, Mgr Gibbons combla le vœu de ses nou-

velles filles en venant célébrer la sainte Messe dans leur petit oratoire ; il était encore accompagné de Father Magnien et, après le déjeuner, qui lui fut offert par Mrs. Small, il voulut revoir les Sœurs et les ravit par sa bonté, leur renouvelant l'assurance de son intérêt, et leur exprimant, en même temps, la satisfaction qu'il éprouvait de les voir installées dans son diocèse. « Si je suis malade, dit-il aimablement, j'enverrai de suite chercher une Sœur du Bon-Secours. »

Les pauvres Européennes souffraient cruellement de la chaleur et des piqûres de moustiques, mais sans cesser pour cela d'être vaillantes et gaies. « Ne vous tourmentez pas à notre sujet, écrivait Mère Sainte-Domitille, si vous saviez comme nous sommes heureuses, toutes les trois, de pouvoir faire quelque chose pour le bon Dieu et notre chère Congrégation ! Dire que nous sommes sans souffrances, ce ne serait pas exact ; mais les souffrances sont douces aux cœurs qui aiment Dieu ou qui, du moins, désirent ardemment l'aimer et lui prouver leur amour par les œuvres. »

Malgré toutes leurs fatigues, les chères exilées trouvaient cependant le temps et la force d'envoyer de longues épîtres à la Maison-Mère. C'est ainsi que la Mère Saint-Ferdinand saisit le premier moment de liberté pour donner sur la nouvelle résidence des détails intéressants : « Baltimore, mandait-elle, autant que j'ai pu en juger, est une fort belle ville, les rues sont bien tracées et les maisons bien alignées ; elles sont généralement construites en briques d'un beau rouge. Toutes, elles ont un grand perron à plusieurs marches ; dans les belles habitations, il est en marbre blanc, ainsi que les corniches, les encadrements de croisées, etc. Les mai-

sons ordinaires ont tout cela en bois peint. Les trottoirs sont faits de briques également rouges et plantés d'arbres, ce qui est d'un charmant effet. La seule chose qui dépare cette ville, qui est fort belle, c'est la façon défectueuse dont elle est pavée. Les toitures des maisons sont généralement plates et servent de terrasses.

« Nous recevons beaucoup de visites ; tous les jours, des dames catholiques et protestantes viennent nous souhaiter la bienvenue. Chez les protestants, les préjugés sont moins enracinés qu'en Irlande ou en Angleterre. Aussi les conversions sont nombreuses ; on en compte parfois quinze à vingt sur cent. Monseigneur a donné dimanche dernier la Confirmation dans notre paroisse à cent dix-huit personnes, parmi lesquelles il y avait au moins quinze convertis.

« Que vous dirai-je encore, chère Mère? Que nous sommes entourées de négrillons. Celui de Mrs. Small est des plus révérencieux. Avant d'avoir répondu à la question qu'on lui adresse, il a déjà fait trois ou quatre saluts. »

« Vous aimeriez notre chère communauté, écrivait quelques jours plus tard Mère Sainte-Domitille, puisque vous aimez tout ce qui respire la sainte pauvreté. Que nous nous sentons heureuses d'être si pauvres, et qu'il est glorieux pour une communauté naissante de pouvoir se modeler sur l'intérieur de Nazareth !

« Maintenant le mot imposant : *Silence !* est apposé dans tous les lieux réguliers, et une croix est placée à l'extérieur de notre maison avec une plaque qui porte notre nom. »

Il est facile de s'imaginer quelle joie causa à la Supérieure générale la lecture de cette lettre, qui répondait

si parfaitement aux sages avis que sa foi lui dictait. « Ma fille, avait-elle écrit, dès les premiers jours de juin, à Mère Sainte-Domitille, oui, vous avez raison de faire comprendre aux Sœurs la nécessité de se priver, de savoir même se passer des choses nécessaires. Ne faut-il pas que, peu à peu, elles meurent à tout pour devenir semblables à leur divin Epoux? » Et ailleurs : « Les trois Sœurs que je vous envoie sont admirables de force et de générosité ; elles m'édifient beaucoup. Je demande ardemment à Notre-Seigneur, chères filles, de vous combler toutes de ses bénédictions, de vous soutenir et de vous fortifier. Courage donc, et si le travail et la peine vous effraient, que la récompense et le succès dans vos efforts vous encouragent ! »

Le 4 juillet, Mère Sainte-Domitille retourna à New-York ; elle allait à la rencontre des Sœurs Saint-Odon, Saint-Luc et Sainte-Angélina, qui arrivaient de France. Avant son départ, elle était allée demander à Mgr Gibbons sa bénédiction pour les nouvelles arrivantes, et elle avait reçu de lui les avis les plus paternels pour que les Sœurs pussent suivre en tous points *leurs saintes et sages Règles*. Ce fut là l'expression même du prélat, qui avait si bien compris quel agent puissant la charité chrétienne peut être dans toutes les phases de la vie sociale et familiale.

Ces chères Sœurs arrivaient chargées d'une foule de choses qui manquaient à la petite communauté et que, dans sa tendresse de mère, la Supérieure générale leur envoyait. Mère Sainte-Domitille fut tout émue de ce témoignage de sollicitude. « Voilà, disait-elle à ses filles, voilà le bonheur d'avoir une mère qui devine les besoins de ses enfants et y supplée. C'est bien là le

centuple promis en cette vie à ceux qui se consacrent au Seigneur. »

Peu de jours après l'arrivée de la nouvelle colonie, la Sœur Saint-Ferdinand apprit qu'elle était nommée supérieure de la maison de Baltimore. Elle se trouvait alors en garde à Laurel et en était à son septième malade. Déjà elle avait enduré bien des privations spirituelles, s'étant trouvée plusieurs fois très loin d'une église, cependant la prévision du fardeau dont elle allait être chargée l'épouvanta. « Quelle lourde croix vous venez de placer sur mes pauvres épaules, écrivait-elle à Mère Sainte-Fulgence ! Je n'ai rien de ce qu'il faut pour remplir une pareille charge. Je crains que vous ne vous fassiez illusion sur mon peu de vertu et de savoir-faire. Bien que cette nouvelle croix ne me semble pas devoir être la dernière, elle me paraît encore plus lourde et plus difficile à porter que toutes les précédentes ; je veux y voir cependant la volonté divine et l'accepter avec courage. Je prévois bien des humiliations, bien des déceptions, bien des épreuves, mais j'ai confiance que Dieu m'aidera à les supporter courageusement, puisque je ne veux avoir en vue que sa gloire et le salut des âmes. »

L'humble religieuse ne se trompait pas, car, si elle connut le sacrifice et la souffrance, la grâce ne lui fut point mesurée et, durant huit ans, elle fut un centre de paix et de lumière pour les Sœurs appelées à exercer leur saint labeur dans le Nouveau-Monde.

Mère Sainte-Domitille profita d'une visite que Monseigneur Gibbons fit à la communauté pour le prier de présider à l'installation de la nouvelle supérieure, ce qu'il accepta avec sa bienveillance accoutumée. Les

Sœurs étant assemblées, Sa Grandeur leur adressa une touchante allocution :

« Dans l'Eglise catholique, leur dit-il, les cérémonies, quelque petites qu'elles soient, ont toujours une signification ; ainsi, mes chères enfants, vous allez, avec respect, accepter la Sœur qui a été désignée pour être votre supérieure, lui promettant obéissance et soumission. Elle sera et elle est pour vous, dès aujourd'hui, la représentante de Notre-Seigneur ; de son côté, elle, aussi, aura des devoirs à remplir envers vous, elle devra veiller à ce que la Règle soit observée au dehors et au dedans. Vous n'avez pas, comme d'autres religieuses, la clôture pour vous préserver ; vous n'avez que votre modestie et vos saintes Règles. Soyez-y fidèles, mes chères enfants, et par ce moyen vous sauverez des âmes, vous arracherez des victimes à l'enfer. Que la paix, l'union, la charité règnent parmi vous ! Soyez pour chacune et pour toutes un sujet d'édification ; puis, aimez à aller à Jésus au Très Saint Sacrement pour puiser dans son cœur force et courage, afin de vaincre tous les obstacles qui vous empêcheraient d'être tout à Lui. »

Après avoir prononcé ces paroles, le prélat bénit la supérieure, puis toutes les Sœurs s'agenouillèrent devant lui pour baiser son anneau et recevoir aussi sa bénédiction.

Il fut grand, l'effort que Mère Saint-Ferdinand dut faire sur elle-même pour exercer sa charge. Douée d'une nature essentiellement simple et humble, elle aimait à travailler en silence et à consumer sa vie au chevet des malades ; les visites, les conversations, les présentations qu'elle eut à subir lui étaient pénibles.

« Que le parloir va exercer ma patience ! disait-elle. Mais que faire, sinon de m'efforcer d'être aimable pour attirer les âmes à Dieu ? »

La sainte religieuse y réussit pleinement. On aimait à la consulter et souvent on sonnait à la porte du couvent, sous le prétexte d'apporter aux Sœurs des fruits ou quelques délicatesses, mais, en réalité, c'était pour jouir de la société de Mère Saint-Ferdinand et l'entendre parler de Dieu.

Cependant la fête du 15 août approchait, et l'on se préparait à la célébrer dignement. Pour la première fois, la bénédiction solennelle du Saint Sacrement devait être donnée dans la petite chapelle qui, grâce aux dons venus de France et aux beaux bouquets de lis, envoyés par les orphelines de la Providence, avait une vraie parure de fête. Rien ne manquait, pas même l'harmonium, car un des frères de Mère Saint-Ferdinand, se doutant bien de la joie qu'il lui causerait, avait offert à la communauté un bel instrument, permettant aux Sœurs de faire monter vers le ciel de suaves mélodies.

« Des amis nous avaient envoyé beaucoup de fleurs naturelles, relatait Mère Sainte-Domitille à la Supérieure générale, ce qui, avec un nombreux luminaire, faisait un merveilleux effet. Mais ce qui était plus ravissant encore, c'était de voir toutes vos filles agenouillées devant l'autel et se consacrant à Marie ; les lis, dans toute leur blancheur et leur fraîcheur, pâlissaient devant la beauté de ces âmes, qui se donnaient si simplement à leur Mère en s'immolant sur l'autel du sacrifice.

« Ici on est étonné de tout ce que nous possédons déjà pour notre petit oratoire, installé depuis si peu de

temps, et nous sommes aussi heureuses que fières de pouvoir dire : « Tout cela nous vient de notre Maison-Mère et des communautés du Bon-Secours, qui ont voulu envoyer un souvenir d'affection au dernier-né de la famille. »

En effet, chacune des maisons de l'Institut avait tenu à apporter à Mère Sainte-Fulgence son présent petit ou grand, et que de points la bonne Mère Sainte-Mechtilde avait fait faire à ses orphelines pour la chapelle du Nouveau-Monde !

Tandis qu'elles fêtaient avec bonheur leur Mère du ciel, lui rendant grâce des secours si manifestes qu'elles tenaient de sa bonté, les Sœurs entrevoyaient cependant, avec tristesse, un point noir s'élever à l'horizon. Les trois mois accordés à Mère Sainte-Domitille, pour les installer à Baltimore, touchaient à leur fin, et cette dernière devait s'embarquer dans peu de jours pour se rendre directement à Paris, « afin, disait-elle, de raconter à sa Mère, de même que le faisaient autrefois les apôtres à leur divin Maître, le succès de leurs travaux et de leurs entreprises. » — « Je crois, ajoutait la digne religieuse, que votre cœur sera grandement consolé, car si vos filles, ici, n'ont pas autre chose que leur bonne volonté, elles se mettent bien entièrement entre les mains de Dieu comme ses instruments, afin qu'il se serve d'elles selon son bon plaisir..... J'espère que cette maison sera plus tard un beau diamant ajouté à votre couronne, et que jamais vous ne regretterez d'avoir consenti à donner à vos filles cette mission lointaine. Je crois que j'ai fait de mon mieux pour leur être secourable et les affermir dans la voie tracée par vous ; mais n'est-il pas vrai que, *si nous semons, si nous arrosons,*

Dieu seul peut donner l'accroissement? Aussi est-ce de Lui seul que nous l'attendons. »

De si parfaites dispositions devaient attirer la rosée abondante de la grâce sur ces âmes humbles et généreuses, et quand la rosée tombe, la fleur ouvre son calice et boit; c'est ainsi que la grâce se déversait sur les épouses de Jésus-Christ et que leur cœur se dilatait pour la recevoir et la faire fructifier.

Ce fut le 31 août que Mère Sainte-Domitille s'embarqua sur l'*Algèria*, qui faisait route vers Liverpool. Comme on le pense bien, son départ laissa la communauté de Baltimore en proie à une profonde tristesse. Comment combler le vide causé par l'éloignement de cette âme sereine et forte? Mais ne laissait-elle pas après elle le parfum de ses vertus, dont les Sœurs restèrent longtemps tout embaumées?

En revenant de la gare et encore toute à sa peine, Mère Saint-Ferdinand vit venir à elle les jeunes Sœurs qui, avec une charmante simplicité, l'embrassèrent en lui promettant d'être *very good,* expression qui comportait tout un programme de bonté et de perfection.

« Si vous saviez, confiait Mère Saint-Ferdinand à celle qui venait de la quitter, l'émotion qui s'est emparée de moi lorsque, pour la première fois, je me suis agenouillée sur votre prie-Dieu ! Mais tout est pour le ciel, et, certes, nous n'en ferons jamais assez pour reconnaître les bienfaits du Seigneur à notre égard..... Plus Dieu m'éprouve et me demande de sacrifices, plus je me sens heureuse de lui appartenir. Je me vois, en ce moment, comme une victime entre les mains du divin Maître, et une victime qui doit s'immoler de plus en plus ; mais, à tous les assauts de la douleur, je réponds

par des actes d'un filial abandon entre les mains de notre Père céleste. »

Le jour même du départ de Mère Sainte-Domitille, les religieuses, qui avaient confié à saint Joseph le succès de leurs travaux, furent consolées par un fait que, dans leur esprit de foi, elles appelèrent une délicate attention de sa part.

Un ecclésiastique, curé d'une paroisse des environs de Baltimore, vint demander une garde pour soigner toute une famille indigente, qui se trouvait dans sa commune et qui vivait d'aumônes. Les quatre enfants étaient atteints de la scarlatine, et la mère se trouvait elle-même trop malade pour les soigner. Comme cette famille était protestante, le bon Curé avait à peine osé lui offrir ses services ; mais quand il se vit bien accueilli, il eut de suite la pensée d'aller au Bon-Secours exposer cette lamentable situation, qui ne manqua pas d'émouvoir les bonnes religieuses, et Sœur Angélina partit aussitôt, tout heureuse d'avoir été choisie pour donner des soins à ces pauvres enfants.

La généreuse abnégation dont les Sœurs faisaient preuve en toute circonstance attira là, comme ailleurs, les bénédictions du ciel sur la nouvelle fondation. En effet, on ne tarda pas à reconnaître la bienfaisante influence que les sœurs exerçaient auprès des malades, si bien que Mère Saint-Ferdinand ne savait plus que répondre aux sollicitations qui lui arrivaient de toutes parts ; on envoyait demande sur demande, et les voitures succédaient aux voitures pour venir chercher des gardes. Aussi la désolation de la supérieure était grande quand, plusieurs fois le jour, elle se voyait obligée de répondre, par un refus, à des requêtes pres-

santes. « Nous n'avons encore ici que cinq Sœurs », disait-elle à un médecin, qui s'étonnait de ces refus. « Mais c'est quarante que vous devriez être ! » exclama-t-il.

La Maison-Mère pourvut, dans la mesure du possible, aux besoins toujours croissants de la communauté naissante et, vers la fin de l'année, un certain nombre de religieuses y furent de nouveau envoyées.



CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Expropriation des couvents de Quimper et de Roubaix. Premier voyage de la R. Mère Sainte-Fulgence à Baltimore. Incidents de la traversée du retour. Inauguration du couvent de Baltimore.

1881-1882.

Sommaire. — Le couvent de Quimper est menacé d'expropriation. — La Mère Saint-Maurice obtient, par des négociations conduites avec sagesse, un arrangement avantageux. — Les Sœurs de Quimper s'installent dans un immeuble loué. — Le couvent de Roubaix subit aussi l'épreuve de l'expropriation. — Mère Saint-Gervais est nommée supérieure à Roubaix. — Activité et charité de la Sœur Saint-Romain ; influence qu'elle exerce sur les ouvriers. — Son apostolat auprès d'un jeune Japonais. — Mère Sainte-Fulgence se décide à faire le voyage de Baltimore. — La traversée est particulièrement mauvaise. — Impressions et récit de la Supérieure générale. — Saintes pensées que lui suggère le péril. — Joie des exilées en revoyant leur Mère. — Elle se préoccupe de leur trouver une installation stable. — Elle la trouve dans les conditions requises. — Bienveillance extrême des habitants de Baltimore pour les Sœurs. — Retour de la Supérieure générale ; elle s'embarque sur le *Catalonia ;* accident survenu à ce bâtiment. — Le navire reste pendant de longues heures en détresse. — Les passagers sont recueillis par le *Sarmatian.* — Angoisses des Sœurs du Bon-Secours. — Lettre circulaire de la Supérieure générale ; récit des incidents du voyage. — Saintes morts de plusieurs religieuses. — Inauguration solennelle du couvent de Baltimore par Mgr Gibbons. — Allocution de Sa Grandeur. — Joie intime des Sœurs pour les bienfaits reçus.

Tandis que les regards de Mère Sainte-Fulgence étaient tournés vers l'Amérique et qu'elle suivait avec anxiété les débuts de la nouvelle fondation, elle reçut

une lettre attristée de Mère Saint-Maurice, la supérieure de Quimper. Cette dernière lui annonçait qu'une épreuve, prévue depuis quelque temps déjà, allait s'abattre sur la communauté.

Le collège de Quimper, qu'un simple mur séparait du couvent, venait d'être érigé en lycée ; cette décision entraînait l'agrandissement des bâtiments, et des considérations d'ordre sanitaire obligeaient le Conseil municipal à faire entrer dans son plan la propriété des Sœurs.

Les habitants notables de la ville prirent une grande part à l'embarras que cette décision devait causer aux Sœurs, et tous étaient d'accord pour conseiller à la Supérieure générale de traiter cette affaire à l'amiable et de ne pas se laisser exproprier. C'est ce que M. le chanoine Bergot, un des protecteurs de la communauté, écrivait à la Mère Sainte-Fulgence : « De retour ici après une petite absence, j'apprends que votre maison va être, sans tarder, expropriée. Mon intérêt pour vos filles me presse de vous dire que les hommes de notre ville les plus haut placés, en même temps que les mieux intentionnés, sont unanimes à déclarer que, dans le cas occurrent et vu les circonstances actuelles, il y a pour vous tout avantage à traiter à l'amiable. J'ai cru de mon devoir de vous le faire savoir, mais c'est vous, ma révérende Mère, qui avez grâce d'état pour décider la question. En tout cas, j'espère que le bon Dieu disposera si bien les cœurs que vos chères filles de Quimper obtiendront une large compensation, qui leur rendra moins pénible le sacrifice auquel elles vont être condamnées. »

La Mère Sainte-Fulgence n'eut pas de peine à se rendre à ces sages conseils. Les négociations durèrent plusieurs mois et furent conduites par la Mère Saint-

Maurice avec la sagacité et la sagesse que lui inspirait son attachement pour la Congrégation. Le maire, M. Astor, qui était, du reste, animé des meilleures intentions, écrivait à la Supérieure générale : « J'ai eu plusieurs entrevues avec Mme la supérieure de votre Ordre à Quimper, et je ne puis que me féliciter au point de vue des rapports qu'elle a su rendre agréables par son aménité, rapports difficiles cependant, je l'avoue, par la ténacité et l'habileté avec lesquelles elle défendait les droits de sa communauté. De concession en concession, j'ai été amené à prendre hier au soir l'engagement de payer 5.000 fr. de plus que la limite maxima que je m'étais fixée, etc., etc.

« En terminant, ajoutait M. Astor, je tiens à vous exprimer, Madame la Supérieure, ma satisfaction d'être parvenu à un arrangement amiable pour l'acquisition d'un immeuble appartenant à un Ordre dont j'admire le dévouement, et qui rend aux malades des services que ma famille a été à même d'apprécier, en diverses circonstances, services dont je suis resté personnellement très reconnaissant, etc. »

Dans l'automne de 1882, les Sœurs quittèrent le cher couvent, tout embaumé encore des souvenirs si doux et si édifiants qu'y avaient laissés les Mères Sainte-Léocadie et Saint-Pierre.

Or, en prévision des orages que les Décrets de 1880 faisaient craindre, la Mère Sainte-Fulgence crut prudent de ne pas faire de nouvelle acquisition et établit les Sœurs dans un immeuble loué. Elles continuèrent donc là leur charitable ministère, et dans le compte rendu des travaux du Chapitre de 1895, on lit une mention qui résume toute l'histoire de cette fondation : « Quimper

« est un petit paradis religieux. Les Sœurs abritent leur « dévouement et leur zèle sous le manteau de l'humilité « et de la vie cachée. »

La communauté de Roubaix eut, elle aussi, à subir, en 1881, l'épreuve qui avait troublé celle de Quimper. Les Sœurs y furent très sensibles, mais y reconnurent la main de Dieu. En effet, la Providence disposait toutes choses pour que les filles du Bon-Secours ne se départissent jamais de l'esprit de pauvreté, de simplicité et de détachement qui avait rendu, dès l'abord, l'Institut si florissant.

On se rappelle que, grâce à la générosité des habitants de Roubaix, on avait élevé, rue du Square, un grand et beau couvent, auquel les architectes de la ville, habitués aux constructions modernes, avaient donné un certain confort. Les religieuses y habitaient depuis dix-huit ans, lorsqu'en 1881 elles furent expropriées, le Conseil municipal ayant résolu de percer de nouvelles rues. A cette époque, les immeubles avaient acquis une telle plus-value que la Maison-Mère se trouva dans un grand embarras, lorsqu'il fallut chercher une autre résidence. Enfin, la Mère Sainte-Fulgence se décida à acheter un bâtiment vaste, mais délabré, appartenant à M. Jules Derégnaucourt et situé dans l'ancienne rue Traversière, qui est devenue aujourd'hui la rue Derégnaucourt. Cette maison exigeait beaucoup de réparations, mais, faute de mieux, on dut s'en contenter.

Mère Saint-Gervais, qui avait récemment terminé ses neuf années de supériorat à Boulogne, fut, peu après, placée à la tête du couvent de Roubaix ; mais elle n'y resta que peu d'années, le Chapitre de 1886 l'ayant, en raison de sa valeur, rappelée à Paris comme conseillère ;

elle fut remplacée par Mère Sainte-Aldegonde, que nous avons vue si saintement active à Lorient.

Quant à la Sœur Saint-Romain, elle était restée à son poste et continuait à faire un bien immense parmi les pauvres de la ville. On l'estimait à ce point et l'on connaissait si bien le but charitable de toutes ses courses, qu'on lui avait octroyé une place gratuite dans tous les tramways. Le programme de ses journées ne variait point : dès le matin, elle partait plaider auprès des personnes charitables la cause de ses protégés ; puis, après un modeste et court dîner, elle retournait récolter les restes de la table des riches, et les familles Screpel, Pollet et Vinchon étaient toujours des premières visitées ; alors, chargée de ses richesses, elle courait les distribuer à ses chers indigents.

En retour, la Sœur Saint-Romain exerçait une immense influence sur ces intérieurs d'ouvriers, dont les membres, peu accessibles au raisonnement, comprennent instinctivement la beauté et le bienfait d'une religion qui suscite de tels dévouements. La bonne Sœur était pleine d'indulgence pour eux, mais ce qui excitait son indignation, c'était le blasphème. On le savait, et ces hommes grossiers et rudes acceptaient, sans se fâcher, les reproches, sévères, mais mitigés par la bonté, qu'elle leur adressait. « Saint-Romain, disaient-ils (c'est ainsi qu'on appelait la bonne Sœur), tu sais bien que ce n'est pas par méchanceté qu'on a juré ; on ne le fera plus. » Et, de fait, parfois ils tenaient parole.

Cette si excellente religieuse avait soigné la mère de Louise Lateau, et cette circonstance lui permit de procurer à beaucoup de personnes l'entrée de la maison où se consumait la stigmatisée. Un prêtre, qu'on avait chargé

d'une enquête au sujet de Louise, demanda un rapport à la Sœur Saint-Romain, qui était plus à même que d'autres de connaître la favorisée du Ciel ; ce rapport, qui se distinguait par sa sobriété et sa clarté, fut envoyé à Rome.

Nous ne pouvons omettre de mentionner l'apostolat que la chère Sœur eut la joie d'exercer auprès d'un jeune Japonais égaré à Roubaix. Un jour, une femme l'arrêta dans la rue et lui demanda de venir voir un petit vagabond, auquel elle avait loué une chambre la veille, et qui, depuis, assis sur le plancher, n'avait cessé de pleurer. Sœur Saint-Romain, qui ne connaissait point d'obstacles quand il s'agissait de faire le bien, alla visiter ce pauvre enfant, qui, effectivement, pleurait à chaudes larmes. Elle ne put en tirer une seule parole, mais, à force de signes, elle parvint à lui faire comprendre qu'il devait, à tout prix, essayer de s'expliquer. Le jeune garçon finit par sortir de sa poche une lettre adressée à M. Vinchon ; c'était une demande de protection que le frère de ce dernier, armateur à Boulogne, lui envoyait en faveur du petit Japonais. *Thouroude,* tel était son nom, membre d'une nombreuse famille, avait été envoyé en France pour apprendre le commerce. Sœur Saint-Romain s'empressa de le conduire chez M. Vinchon lui-même, lequel lui obtint la situation désirée.

L'enfant ne fut pas ingrat, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à la religieuse, à laquelle il se plaisait à donner le nom de mère, il lui apportait, de temps en temps, un de ces petits ouvrages dans lesquels les Japonais excellent. Cependant l'œuvre n'était qu'ébauchée. car le pauvre enfant n'avait aucune notion de la vérité,

Il fallut donc l'instruire, et, dans ce but, la Sœur le conduisit chez le doyen de Saint-Martin, qui se chargea volontiers de faire son éducation religieuse. Grâce à son excellent naturel, Thouroude eut bientôt mis à profit les leçons qu'il recevait, et le jour du baptême arriva promptement pour le jeune catéchumène, qui avait vingt ans. M. Vinchon accepta d'être son parrain, et il eut pour marraine M[me] Butteau, charitable chrétienne de Roubaix.

A partir de ce moment, on admira l'exactitude avec laquelle le nouveau chrétien se rendait aux offices de l'église et le soin qu'il apportait à garder la grâce de son baptême.

Au bout de quelques années, Thouroude retourna dans sa patrie, non sans avoir promis de se faire apôtre auprès des siens. Il donna souvent de ses nouvelles, et les Sœurs eurent la joie de constater que l'œuvre accomplie en cette âme était durable.

Les préoccupations matérielles qui assaillirent la Mère Sainte-Fulgence en cette fin d'année de 1881 ne lui faisaient point perdre de vue la chère maison de Baltimore ; les nouvelles qu'elle en recevait lui donnaient le grand désir de pouvoir juger par elle-même des besoins de ses filles. Les lettres de la Mère Saint-Ferdinand trahissaient un certain malaise moral, produit par les conditions anormales dans lesquelles vivait la communauté. En effet, quelque hospitalière que fût pour les Sœurs la demeure de Mrs. Small, il leur manquait le bienfait de la clôture et la facilité d'accomplir leur Règle dans le recueillement, le silence et sous le regard de Dieu seul.

Pour porter remède à cet état de choses, Mère Sainte-Fulgence résolut de se rendre à Baltimore au printemps

suivant. Ce ne fut pas sans rencontrer une vive opposition dans son entourage qu'elle put exécuter son projet, ce voyage devant être pour sa santé, déjà très délabrée, une réelle épreuve. Mais la Supérieure générale ne savait pas compter avec ses forces quand l'intérêt supérieur de la Congrégation et celui de ses filles étaient en cause ; aussi réduisit-elle à néant toutes les objections et elle s'embarqua à Cork dans les derniers jours de mars sur le transatlantique le *Parthia*.

Mère Saint-Dominique, qui était toujours supérieure dans cette ville, l'accompagna et sut, par son ingénieux dévouement et son aimable gaieté, lui adoucir les incommodités de la traversée, qui fut particulièrement mauvaise. Plusieurs tempêtes vinrent assaillir le navire et augmentèrent le malaise des voyageuses. « Malgré tout, écrivait la révérende Mère à ses filles, je n'ai pas eu peur ; chacune, en silence, nous priions, persuadées qu'étant conduites par Marie, Notre-Dame du Bon-Secours, et protégées par tant de prières, nous arriverions à bon port. Aussi, pleines de confiance, nous sommes-nous souvent endormies au milieu des flots en furie. »

Cependant une tempête, plus effroyable que les précédentes, s'éleva le 3 avril vers onze heures du soir. « Nous restâmes, écrit encore Mère Sainte-Fulgence, pendant vingt-quatre heures suspendus au-dessus du terrible abîme. Tout était renversé autour de nous ; le vent soulevait les vagues à une hauteur prodigieuse. Nous croyions, par instants, être engloutis. Tout à coup survint une lame qui s'éleva au-dessus du pont et mit en pièces les vitres d'un salon où reposaient plusieurs personnes... Pour nous, réunies toutes les quatre dans notre cabine, nous criions vers le Ciel et nous tâchions

de relever notre courage en pensant au but que nous poursuivions. Néanmoins je promis, si nous échappions au désastre, de faire dire neuf messes pour les âmes du purgatoire. J'eus aussi la pensée de jeter une médaille dans la mer; mais, ne pouvant aller moi-même sur le pont, je fis faire cet acte de foi par un prêtre catholique qui se trouvait à bord et qui est venu nous bénir.

« Si, toute ma vie, j'ai prié pour ceux qui affrontent les périls de la mer, combien plus le ferai-je maintenant que j'en ai expérimenté les dangers! »

Mère Sainte-Fulgence prenait occasion de cette lutte, entre les éléments déchaînés, pour s'élever jusqu'aux vérités éternelles. « Cette agitation des flots, ces flux et reflux de l'Océan sont bien, disait-elle, l'image de la pauvre vie humaine. Néanmoins, au milieu de la tempête, le bateau avançait lentement, péniblement; mais il avançait toujours. Pas un homme ne manquait à son poste, quelque périlleux qu'il fût, et tous obéissaient, je ne dirai pas à la voix, mais même à un signe de leur capitaine. « Ainsi, me disais-je,devons-nous toujours avancer « dans la perfection, et cela malgré les difficultés et les « combats, obéissant sans relâche à la voix divine, qui se « fait entendre au fond de notre cœur, afin qu'un jour, « entraînés par le feu du divin amour, nous arrivions au « port heureuses et triomphantes. »

Durant le voyage, cette âme généreuse éprouva un vif sentiment de douleur et de confusion en constatant la foi des protestants, qui l'entouraient, et en la comparant à l'indifférence de tant de chrétiens de notre pauvre France. « Une mince cloison, écrit-elle, sépare notre cabine de la salle à manger qui, hier dimanche, fut transformée en oratoire. Nous entendions les chants et

la récitation des psaumes; c'était le capitaine qui remplissait l'office de ministre; il fit la lecture d'une Epître, d'un passage de la Bible et de l'Evangile du jour. Ce brave capitaine priait avec ferveur, et j'ai pleuré en pensant à tant de malheureux Français qui refusent de prononcer le nom de Dieu. »

Enfin on arriva, et il est facile de s'imaginer l'émotion des chères exilées en revoyant leur Mère, qui avait affronté tant de fatigues et de souffrances pour venir leur apporter sa bénédiction et pourvoir elle-même à leurs nécessités présentes.

A cette heure, le plus urgent de leurs besoins, c'était de trouver une maison, que l'on pût acquérir dans des conditions avantageuses, afin que la communauté se trouvât en complète liberté et pût se développer de façon à répondre aux exigences de la situation.

La Mère Sainte-Fulgence travailla avec tout son cœur et son intelligence à triompher des difficultés que cette acquisition rencontrait, et, durant les trois semaines qu'elle passa à Baltimore, elle put résoudre ce problème, grâce à l'obligeance des nombreux amis que les Sœurs avaient su conquérer et particulièrement de Father Foley, qui était alors curé de la paroisse Saint-Martin.

On attribua aussi le succès de ses démarches à une intervention que l'on peut appeler surnaturelle. Parmi les pauvres, que soignaient les gardes-malades, se trouvait une jeune Irlandaise qui, pénétrée de reconnaissance pour les bons soins qu'elle avait reçus, dit un jour à la Sœur qui la veillait : « Ma Sœur, je vais mourir cette nuit. Que voulez-vous que je demande à Dieu pour vous quand je serai au Ciel? — Eh bien! ma petite Marie, répondit la religieuse, demandez à la sainte

Vierge qu'elle nous trouve une maison. » Quelques heures plus tard, l'enfant prédestinée s'envolait au ciel, et elle remplit si bien sa mission que, trois ou quatre jours après sa mort, la Mère Sainte-Fulgence pouvait acquérir, dans un quartier un peu éloigné du centre, mais proche d'une église, une maison bien bâtie et située entre deux jardins. Le propriétaire était un juif, converti depuis peu de temps, et il désirait que sa maison fût transformée en un couvent. Father Foley se réjouissait beaucoup de cette acquisition ; il la favorisa de tout son pouvoir et alla même trouver Mgr Gibbons, lui demandant d'user de son influence pour que les Sœurs du Bon-Secours eussent la préférence sur tout autre acquéreur. Il pensait aussi avec bonheur que sa paroisse serait ainsi dotée d'un nouveau sanctuaire, où le Saint Sacrement recevrait de fervents hommages. Des personnes bien intentionnées conseillèrent à la Supérieure générale de joindre au jardin, qui n'était pas très étendu, un champ y attenant et qui, dans l'avenir, pourrait servir d'emplacement pour une chapelle.

Mais il fallait, avant tout, trouver la somme nécessaire à l'achat de cet immeuble, et, cette fois encore, la Providence y pourvut, car quatre médecins de Baltimore, qui avaient su apprécier les Sœurs dans leur ministère, consentirent à se porter garants de la somme qu'elles devaient emprunter, jugeant, avec raison, qu'en peu d'années la communauté serait en mesure d'en faire le remboursement.

Du reste, les dames protectrices de l'œuvre, entre autres Misses Howard et O'Brien, se chargèrent, avec le consentement de l'archevêque, d'ouvrir une souscription qui fut des plus fructueuses.

La bienveillance que l'on témoignait aux Sœurs était extrême et unanime ; il arriva que des personnes soignées par elles leur disaient aimablement : « Surtout, ma Sœur, quand vous ferez votre quête, n'oubliez pas de passer chez moi. »

Malgré les graves préoccupations qui absorbaient alors la Supérieure générale, elle trouvait le temps de penser aux absentes et de le leur faire savoir : « Mon ange gardien a fort à faire, écrivait-elle à Mère Saint-Honorat, maîtresse des novices ; je l'envoie de maison en maison, de garde en garde, porter ma bénédiction à mes filles. Malgré la distance, vous m'êtes toutes, *toutes,* présentes, et cela à tous les instants... Ah ! que l'union dans la charité est belle, puisque, d'un bout du monde à l'autre, nous pouvons ensemble louer Jésus, le prier de nous aider, et que, par cette union, par cette charité mutuelle, nous le glorifions et attirons la grâce sur les âmes que nous brûlons de lui gagner ! Et si nous ne voyons pas le fruit de nos travaux, ils n'en sont pas moins réels. »

« Aujourd'hui, dimanche de Quasimodo, écrivait-elle à Mère Sainte-Alphonsine, je demande à Notre-Seigneur que *la paix soit avec vous,* et je vous salue toutes comme il saluait ses disciples, dans l'Evangile de ce matin : *La paix* de l'âme, *la paix* du cœur, *la paix* entre soi ; mais pour cela, il faut s'oublier, se sacrifier à l'exemple de notre divin Modèle. »

Cependant bientôt arriva le jour du départ pour la France. La révérende Mère quitta le Nouveau-Monde, heureuse d'avoir pu améliorer l'existence de ses chères filles et heureuse aussi d'avoir pu constater en quelle estime on les tenait ; elle était émerveillée de voir la

liberté religieuse dont on jouit en Amérique.... « Quand on voit cela, disait-elle, on est navré en pensant à la persécution que subit en France l'Eglise catholique. »

Mère Sainte-Fulgence s'embarqua sur le *Catalonia*, le 3 mai, avec l'intention de s'arrêter à Queenstown, où Mère Saint-Dominique devait la quitter pour rejoindre son poste. Tout faisait espérer un heureux retour, car le temps était favorable ; mais il n'en fut pas ainsi. Notre-Seigneur, connaissant la fidélité de ses servantes, ne voulut pas, sans doute, les préserver d'une épreuve par laquelle elles pouvaient le glorifier. Voici comment les journaux du temps racontent l'incident, qui causa de si grandes inquiétudes à toutes les maisons du Bon-Secours. Le *Catalonia* avait quitté New-York le 3 mai. Tout alla bien jusqu'au 7 ; alors survint un accident à une hélice. Comme le temps était beau, on essaya de marcher à la voile ; mais l'on avançait si péniblement que l'on dut renoncer à ce mode de navigation. Ce que l'on craignait le plus, c'était d'être pris dans les îlots de glace, qui flottaient dans la région, car le *Catalonia* avait dévié de sa route et était beaucoup remonté vers le nord. Le 9 au matin, le vapeur *Sarmatian*, qui venait du Canada, se montra à l'horizon et, quand il eut aperçu les signaux de détresse, il s'arrêta ; le capitaine consentit même à prendre à son bord cent vingt passagers. Ayant remorqué le *Catalonia* pendant vingt-quatre heures — le temps de faire les réparations indispensables — il continua sa route vers l'Europe.

On conçoit aisément le bouleversement des Sœurs de France et d'Irlande en apprenant que Mère Sainte-Domitille n'avait pas trouvé les voyageuses à Queenstown au jour indiqué ; en même temps les journaux publiaient une

dépêche de New-York disant que le transatlantique avait été vu en détresse à douze milles de Sandyhook et qu'il demandait du secours. Heureusement l'inquiétude ne fut pas de longue durée, car, le 15, le *Sarmatian* faisait escale dans un petit port du nord de l'Irlande, non loin de Londonderry, et la Mère Sainte-Fulgence put faire parvenir à ses filles des dépêches rassurantes.

Le 16 au soir, elle arrivait à Londres, et le lendemain, après une nuit de repos, elle envoyait à la Maison-Mère le récit des péripéties de son voyage.

« Mes chères Filles,

« J'apprends que plusieurs dépêches contradictoires ont dû mettre la mort dans vos cœurs ; j'en suis tout émue et j'ai hâte de vous rassurer. Nous avons été, il est vrai, bien impressionnées ; mais Jésus et Marie ont écouté les prières des enfants et de la Mère, et c'est tout au plus si nous avons eu vingt-quatre heures de retard. Je ne puis donc que dire : Gloire à Marie ! car cette tendre Mère a été fidèle à nous secourir.

« Au milieu des cris, des allées et venues, des agitations et de l'émotion générale où nous nous sommes trouvées durant deux jours, nous n'avons cessé d'invoquer l'*Etoile de la Mer*, et c'est certainement à Elle que nous devons l'arrivée du vaisseau sauveur. Le *Sarmatian* avait dû descendre vers le sud pour éviter les montagnes de glace ; de son côté, notre steamer s'était éloigné de sa ligne pour remonter vers le nord. C'est ainsi que la rencontre s'est faite.

« Le transbordement a été pénible. Figurez-vous votre Mère descendant une petite échelle de marin, soutenue par deux cordes, et tombant dans la chaloupe, que de

vigoureux rameurs firent accoster au *Sarmatian ;* là, il fallut se hisser sur une échelle du même genre ; je ne le fis pas sans recommander mon âme à Dieu, car le moindre faux mouvement pouvait me jeter à la mer.

« Le lendemain s'éleva une tempête violente ; si elle était survenue la veille, nous n'aurions pu être transbordées. Vous voyez donc que Marie veillait sur nous ! »

Tandis qu'elle se trouvait encore à Londres, la Supérieure générale apprit le départ pour le ciel de trois de ses filles ; parmi elles se trouvait la jeune Sœur Saint-Fabien qui, depuis un an, se préparait à aller à Dieu. La foi de Mère Sainte-Fulgence lui montrait toutes ces colombes envolées comme autant de protectrices pour la Congrégation ; mais quels sacrifices renouvelés pour son cœur !

Cette chère Mère fut bien récompensée des peines et des fatigues que lui avait occasionnées son voyage à Baltimore, lorsqu'elle apprit que ses filles étaient enfin installées dans leur nouvelle demeure. Le 8 juillet 1882 eut lieu l'inauguration solennelle du couvent ; Mgr Gibbons, assisté des Pères Magnien et Foley, voulut lui-même officier ; la musique de Saint-Martin donna son concours à cette fête religieuse et de magnifiques gerbes de fleurs naturelles, envoyées la veille par des bienfaiteurs, ornaient l'autel, ajoutant leur éclat à celui du luminaire.

Une quarantaine de personnes notables, amies de la communauté, avaient été invitées à cette cérémonie ; la petite chapelle était comble.

Après la sainte Messe, Mgr Gibbons adressa quelques paroles à ses filles et, paraphrasant ce texte : « *J'ai été malade et vous m'avez secouru,* » il l'adapta à la vocation, toute de charité, des Sœurs du Bon-Secours ;

puis il termina par les considérations suivantes, dont nous donnons une traduction :

« Autant j'admire l'Eglise pour les clartés de sa doctrine, laquelle est l'évidence de sa divine mission, autant je suis attiré vers elle par la splendide organisation de charité qu'elle a établie à travers le monde. Chaque catégorie de souffrances a ses adoucissements, et les malades n'ont pas été oubliés. Je ne connais pas de communauté qui soit capable de faire plus de bien que celle des Sœurs du Bon-Secours, si elles sont réellement fidèles à leur mission, car il n'y a pas d'œuvre aussi consolante et aussi capable de produire des fruits de conversion, que la visite des malades et des affligés.

« Pour beaucoup, en effet, leur chambre de malade a été l'antichambre du ciel ; l'atmosphère des souffrances physiques, quand celles-ci sont patiemment endurées, est très favorable à l'accroissement de la vertu ; le respect humain et les passions perdent de leur force quand les maladies frappent à la porte, et c'est alors que Dieu jette dans le cœur les semences du repentir.

« C'est la pieuse et dévouée garde-malade qui fait lever cette semence et apporte au patient la paix de Dieu ; souvent même elle fait rayonner la divine lumière dans toute la famille. Et les membres qui la composent sont remplis d'une vive gratitude envers leur consolatrice, ainsi que Tobie et les siens l'étaient envers l'ange Raphaël.

« Quand saint Vincent de Paul créa les Filles de la Charité pour les hôpitaux, plusieurs s'étonnèrent qu'il les envoyât sans être voilées. « Leur meilleur voile, « répliqua-t-il, est leur modestie. » Pour vous aussi, mes filles, la candeur et la modestie de votre visage, reflé-

tant la pureté de votre cœur, seront la meilleure armure pour vous protéger contre l'insulte. Rappelez-vous que la plus belle œuvre dans laquelle vous puissiez être engagées, c'est le service du prochain souffrant; jamais vous n'êtes plus réellement les enfants de Dieu et les Sœurs de Jésus-Christ que quand vous apportez quelques rayons de soleil aux cœurs assombris par la douleur. Les paroles de consolation et les actes de bonté que vous déverserez sur le malade seront comme « *apples of gold on beds of silver* (1) ». Le peuple a été converti bien plus par les actes de miséricorde de Jésus-Christ que par ses prédications ; quand il prêchait, on admirait sa doctrine, mais quand il ressuscita Lazare et consola Marthe et Marie, *beaucoup crurent en Lui.* »

Au déjeuner, qui suivit la bénédiction du couvent, l'éminent prélat paraissait très heureux, et il manifesta hautement sa profonde satisfaction de voir une œuvre qui lui était si chère établie sur des bases solides. Sa Grandeur avait à ses côtés Father Magnien et le docteur Chatard ; M. O'Brien et le général de Charette étaient aussi au nombre des convives. Ce dernier, ayant rencontré les Sœurs un des jours précédents, dans leurs courses charitables, les avait arrêtées pour leur demander si elles étaient Françaises et, sur leur réponse affirmative, il promit d'aller les voir. Mais, sur ces entrefaites, Mgr Gibbons pria lui-même le Général et Mme la Baronne de Charette d'assister à l'inauguration du nouveau monastère.

Pendant le déjeuner, les bienfaiteurs et bienfaitrices

(1) Des pommes d'or sur des lits d'argent.

furent admis à visiter le couvent que l'on devait, en grande partie, à leur générosité, et les Sœurs purent, une fois de plus, constater quel courant de sympathie les entourait.

A cette heure, leur reconnaissance n'avait pas de bornes ; qu'elles étaient largement récompensées des privations du début ! Le couvent était situé loin du centre et du tumulte des affaires, et ce grand silence, le bienfait de la solitude, la beauté du panorama, qui se déroulait devant elles, dilataient leurs cœurs et les portaient à une continuelle action de grâces.



CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Fondation à Pont-de-Gennes. Deuxième voyage de la Mère Ste-Fulgence à Baltimore. La Mère Sainte-Alice à Tralee.

(1882-1885.)

Sommaire. — Pont-de-Gennes. — M. Boutron. — Instances de M. l'abbé Robveille près de la Supérieure générale pour obtenir la fondation. — Inauguration du couvent. — Sainte mort de la Sœur Sainte-Henriette. — Conversion de M. Boutron. — La Mère Sainte-Léontine ; sa famille. — Deuxième voyage de la Supérieure générale à Baltimore. — La vente de charité. — Retour à Cork. — Bénédiction de la chapelle de Cork. — Le Père Maguire : sa mort. — La Mère Sainte-Domitille est nommée maîtresse des novices ; ses vertus, sa direction. — Mère Sainte-Alice est nommée supérieure à Tralee ; elle trouve un local définitif pour ses filles. — Epidémie de scarlatine. — Pose de la première pierre des nouvelles constructions. — Discours de Mgr Higgins. — Accident arrivé à la Mère Sainte-Alice. — Sa mort prématurée.

Dans le Chapitre général qui se tint à Paris en 1883, les Capitulantes exprimèrent à nouveau le désir, déjà souvent manifesté, de voir le soin des pauvres prendre une large place dans toutes les maisons de l'Institut. Peu de temps après, la sanction du Ciel parut être donnée à cette pensée toute de foi et de charité. Voici comment.

Près de Montfort-le-Rotrou, dans le département de la Sarthe, se trouve la petite commune de Pont-de-Gennes. Un grand propriétaire de cette localité, M. Boutron, avait acheté les bâtiments d'un ancien hospice, consacré,

depuis des siècles, au soulagement de l'humanité, dans le but de lui rendre sa destination primitive, et d'attirer ainsi sur les siens les bénédictions divines, promises aux œuvres de miséricorde. Afin de réussir dans son entreprise, il réclama les conseils et le concours de M. l'abbé Robveille, curé du lieu, qui accueillit cette pensée avec enthousiasme. Après de longues et vaines recherches, ce bon prêtre, conseillé par les RR. PP. Capucins du Mans, hasarda une nouvelle démarche et s'adressa au Bon-Secours de Paris. L'accueil qu'il en reçut lui fit augurer une heureuse solution, et il sut la faire aboutir par un chaleureux plaidoyer. « Je ne puis, écrivait-il à la Mère Sainte-Fulgence, ne pas espérer une réponse prompte et favorable. Vous êtes la maison du Bon-Secours, depuis si longtemps nous crions : « *Au secours !* » pour nos deux paroisses et les quatorze autres du canton ! Venez donc, ma révérende Mère, au secours de nos pauvres affligés et fiévreux ! Dieu vous le rendra ! Acceptez un humble établissement dans la société de vos grandes fondations. Ce modeste asile, qui sait ? portera peut-être bonheur aux autres ! M. Boutron et moi, nous avons bien besoin de voir nos efforts couronnés de succès, afin de nous remettre de toutes nos déconvenues. Votre arrivée réjouira grandement aussi une population de seize mille âmes, dont est composé notre canton. Mgr d'Outremont, notre évêque, fait, vous le savez, des vœux pour la prompte réalisation de cette utile fondation. De plus, la famille de Nicolay, à qui vous donnez vos soins à Paris, et plusieurs châtelains du voisinage, vous seraient sympathiques et d'un réel dévouement. »

La Supérieure générale se rendit elle-même sur les lieux pour s'éclairer, et les négociations commencées

furent promptement conclues. M. Robveille avait une âme vraiment sacerdotale, et sa joie était grande de pouvoir procurer à ses paroissiens pauvres le ministère bienfaisant des épouses de Jésus-Christ : il se chargea de toutes les réparations que nécessitait l'état de l'immeuble et ouvrit une souscription pour en couvrir les premiers frais. « Vous êtes mon unique occupation, mandait-il à la Mère Sainte-Fulgence. Je vais à trois et quatre lieues à la ronde annoncer Notre-Dame du Bon-Secours ; partout où je parle de vous, on est heureux, on vous attend, on vous désire ardemment. »

Cependant quand les Sœurs, conduites par la Supérieure générale, arrivèrent, tout était encore dans un délabrement lamentable. Mère Sainte-Fulgence se mit aussitôt à l'œuvre avec ses filles et eut bientôt fait de donner à toute chose un autre aspect. Une des modestes pièces subit même une transformation complète et devint, malgré sa simplicité, un gracieux oratoire.

L'inauguration du couvent eut lieu le 18 mai 1884 et la Sœur Sainte-Léontine qui, depuis dix-neuf ans, dépensait ses forces et son zèle à Quimper, fut nommée supérieure de cette nouvelle résidence.

Dès les premiers jours, les servantes des pauvres furent réclamées de tous côtés ; mais ici encore la croix devait être le fondement de l'œuvre. Dix mois s'étaient à peine écoulés que la Sœur Saint-Finnbarr, une des fondatrices, mourut presque subitement ; elle fut remplacée par une jeune religieuse, pleine de zèle et d'ardeur, la Sœur Sainte-Henriette, qui allait, elle aussi, être enlevée à la fleur de l'âge, cela un mois à peine après sa profession. Ce fut pour elle une rude épreuve

de se voir si inutile pour la Congrégation qu'elle rêvait de servir. Et quelle peine aussi de ne pouvoir se dévouer aux malades, alors qu'on vient d'en prendre l'engagement au pied des autels ! Mais la Sœur Sainte-Henriette était une âme simple, droite, résignée à la volonté de Dieu, ne voulant que son bon plaisir ; elle s'appliqua donc à bien souffrir, puisqu'elle ne pouvait faire autre chose. Sa prière était incessante et, quelques heures avant son départ pour le ciel, elle demanda que l'on récitât l'Office dans sa chambre, « afin, disait-elle, que nous puissions mêler nos voix à celles que j'entends et qui chantent le *Te Deum.* » En parlant, elle tenait les yeux fixés sur un objet d'une beauté merveilleuse, mais qu'elle ne pouvait dépeindre. Quand M. le curé vint et l'invita à se confesser pour lui octroyer une dernière absolution, elle répondit naïvement : « Mais je n'ai rien à dire, je viens de prononcer mes vœux. »

Convaincue qu'elle se trouvait en présence d'une prédestinée, Mère Sainte-Léontine lui demanda de se souvenir de la communauté auprès de Dieu : « Je n'ai pu malheureusement être utile à cette chère maison (elle s'était couchée peu de jours après son arrivée), mais je vous promets, ma Mère, que si, là-haut, j'ai quelque pouvoir auprès du Seigneur, jamais elle ne manquera de rien. »

Il est permis de croire que cette promesse se réalisa, car, depuis la mort de cette sainte enfant, la communauté entra dans une ère de prospérité relative, et les Sœurs purent, sans souci matériel, se consacrer uniquement à leur mission. Elles travaillent pour les indigents quand elles ne sont pas occupées auprès d'eux, et rivalisent de générosité pour faire aimer et glorifier Notre-

Seigneur, faisant son œuvre dans le silence et l'humilité. Grâce à leur ascendant, les enterrements civils qui, autrefois, étaient assez fréquents dans la région, n'ont plus lieu, et des miracles de miséricorde, des prodiges de grâces s'opèrent sous la douce influence de leur charité vivifiée par le souffle divin.

M. Boutron, le promoteur de cette fondation, fut un des premiers à en ressentir le bienfait. Par une de ces contradictions inexplicables, mais malheureusement fréquentes, il avait dédaigné pour lui-même les secours d'une religion qu'il trouvait si utile aux malheureux et aux pauvres, et quand, peu de temps après l'arrivée des Sœurs, la maladie le terrassa, il y avait plus de quarante ans qu'il ne s'était confessé. La religieuse qui vint le soigner s'efforça, par toutes les industries de son zèle, de le ramener à Dieu. M. Boutron ne se montrait pas hostile ; mais il ne consentit jamais à recevoir le curé de la paroisse autrement qu'en présence de tous les siens.

Cependant Notre-Dame Auxiliatrice, qu'il avait — peut-être sans s'en rendre compte — établie la gardienne de la paroisse, ne pouvait abandonner cette âme aveugle ; elle disposa les choses de telle sorte qu'un jour le curé put surprendre le malade à l'improviste et lui parler de l'éternité. Quand la Sœur rentra près de lui, M. Boutron était rayonnant. « Ma Sœur, dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer, je viens de me confesser, et demain je recevrai le bon Dieu. » Mais cette consolation lui fut refusée, car le lendemain de violentes hémorragies survinrent et l'empêchèrent de communier. C'est ainsi que son entourage put toucher du doigt la miséricorde infinie de Celui qui avait cherché cet

ouvrier aux dernières limites de la onzième heure. Le moribond reçut l'Extrême-Onction avec une grande ferveur et mourut plein de confiance. « Au revoir, dit-il peu de temps avant d'expirer, je meurs tranquille et content. Que Dieu a été bon de me récompenser du peu de bien que j'ai fait dans ma vie, en mettant près de moi, au moment de mourir, une Sœur du Bon-Secours. »

Nous ne quitterons pas Pont-de-Gennes sans parler encore de la Mère Sainte-Léontine, qui fut, durant dix ans, supérieure de ce modeste couvent. Des liens bien forts et bien intimes l'attachaient à l'Institut, car, parmi les douze fondatrices qui firent profession, en janvier 1824, se trouvait sa tante, Madeleine d'Ablincourt, qui prit le nom de Sœur Saint-Stanislas et attira trois de ses sœurs dans la même Congrégation.

Un proche parent de la Mère Sainte-Léontine a bien voulu nous communiquer quelques détails sur cette intéressante famille. « La mère de ces quatre religieuses, écrit-il, vivait, il y a un siècle, dans un modeste village de Picardie ; elle contemplait souvent avec ravissement la belle couronne d'enfants que le Ciel lui avait donnée, et un jour, qu'une personne lui demandait ce qu'elle ferait de tant d'enfants, elle répondit avec fierté : « Je n'en « suis point embarrassée ; Dieu y pourvoira. »

Dieu y pourvut, en effet, et cette mère si chrétienne vit cinq de ses filles s'envoler, comme de blanches colombes, dans la maison du Seigneur. Une autre, Joséphine, se maria et devint, elle aussi, mère de nombreux enfants, dont deux suivirent leurs quatre tantes au Bon-Secours. L'aînée, Sœur Sainte-Valentine, fonda la Maison d'Abbeville et y vécut jusqu'à sa mort ; la plus jeune fut la Mère Sainte-Léontine, Clémentine Midy

d'Ablincourt, qui, après dix années de fructueux labeurs à Pont-de-Gennes, fut envoyée à Rozoy, où elle célébra les noces d'or de sa profession religieuse ; elle eut la joie de voir cette solennité présidée par son frère, M. l'abbé Midy, curé d'Heudicourt.

Cette bonne religieuse, encore tout enfant, avait connu la vénérée Mère Geay, alors que cette dernière se trouvait en Picardie pour ériger un Calvaire à Treux, le pays natal de la Mère Potel. Elle aimait à raconter un trait naïf de sa première rencontre avec sa future supérieure. Nous laisserons à ce récit toute sa simplicité.

« J'avais de cinq à six ans, disait-elle, quand notre Mère, accompagnée de ma tante, Sœur Saint-Stanislas, vint voir ma grand'mère, Mme d'Ablincourt, à Montauban, où nous demeurions. Le soir, je remarquai que notre Mère donnait sa bénédiction à ma tante et, après leur départ, je voulus l'imiter. Mon mouchoir sur la tête, en guise de voile, j'allai demander une bénédiction à ma grand'mère. La bénédiction reçue, je faisais le tour de la chambre et je renouvelais le même manège. Grand'-maman s'y prêtait très volontiers, disant sans se lasser : « Que le bon Dieu et la sainte Vierge te bénissent, mon « enfant ! » Cette petite scène agaçait un peu une de mes tantes. « Laisse donc grand'mère tranquille », me disait-elle. Et grand'mère de répliquer : « Non, non, « n'empêche pas cette petite d'agir comme elle le fait. » On pense si cette réponse m'encourageait à recommencer. » Cette enfant, si avide de bénédictions, avait vingt-deux ans quand elle se mit sous la direction de la sainte Mère Geay, et l'on put voir à Pont-de-Gennes, comme à Quimper, que les leçons et les exemples reçus avaient produit *cent pour un*.

Cette dernière fondation était à peine terminée que, toujours infatigable, la Mère Sainte-Fulgence songea à faire un second voyage à Baltimore. Dans sa maternelle sollicitude, elle avait sans cesse les yeux tournés vers ses filles établies dans une terre étrangère, et par cela même privées de cet appui moral que donne aux religieuses la proximité de la Maison-Mère.

C'est pourquoi, malgré sa faible santé et les fatigues inévitables de la traversée, la dévouée Supérieure voulut aller en personne porter à la communauté récemment fondée un nouveau témoignage de sa tendre affection et de ses encouragements.

Une circonstance particulière lui faisait encore désirer ce voyage. Les habitants de Baltimore, qui manifestaient aux Sœurs une sympathie toujours croissante, avaient formé le projet d'organiser un bazar (vente de charité) pour couvrir en partie la dette contractée par l'achat du terrain et de la maison de Baltimore-Street. Aussi la Mère Sainte-Fulgence avait-elle à cœur d'exprimer toute sa reconnaissance aux bienfaiteurs de ses filles.

Elle s'embarqua donc au Havre le 27 septembre 1884 sur le transatlantique *La Normandie,* accompagnée de Mère Saint-Honorat, maîtresse des novices, qui ignorait alors qu'à son retour des Etats-Unis, le gouvernement de la maison de Dublin lui serait confié. Durant ce voyage, la Mère générale eut l'occasion d'admirer l'endurance de sa compagne, à qui ni le mal de mer, ni les incommodités de la traversée, ni les longues insomnies ne purent arracher la moindre plainte ; elle supportait tout avec un calme et une douceur qu'elle puisait dans une union très intime au Cœur de Jésus.

Que dire de la joie que causa cette nouvelle visite

de la Supérieure générale à la petite communauté de Baltimore ? Grande aussi fut la consolation de la chère Mère, en constatant la sympathie dont les Sœurs étaient entourées et le bien qu'elles opéraient. Elle arrivait chargée, non seulement des témoignages d'affection de toutes les Sœurs, mais encore de nombreux objets et travaux de tous genres, que les maisons d'Europe envoyaient aux chères Américaines pour la vente projetée.

La Mère Sainte-Fulgence fut frappée de l'importance que les habitants de Baltimore attachaient à cette vente ; voici ce qu'elle en écrivait à Mère Sainte-Adélaïde : « On ne s'occupe ici que de ce fameux bazar. Montez-vous en tramway, vous apercevez aussitôt des affiches pour la vente en faveur du Bon-Secours ; les conducteurs vous distribuent des cartes à cet effet. Ces mêmes affiches sont collées aux portes des églises ; les journaux en reproduisent le texte accompagné d'articles élogieux. C'est vraiment surprenant et touchant de voir l'intérêt que chacun prend à ce petit événement. Du reste, on nous témoigne une bienveillance dont je suis émue plus que je ne puis le dire. Plusieurs dames protestantes vont être vendeuses, et quand je songe que ce bazar doit durer douze jours, et qu'il est ouvert tous les jours jusqu'à minuit, je ne puis m'empêcher d'admirer un tel dévouement. Vraiment ce pays aime ses œuvres. »

Cette entreprise charitable donna les résultats qu'on en attendait, et dans le Chapitre de 1886 on rendait hommage à la libéralité des habitants de Baltimore, qui avait permis d'éteindre une dette contractée trois ans auparavant.

Avant de quitter l'Amérique, la Mère Sainte-Fulgence

passa quelques jours à New-York et elle fut vivement impressionnée de l'agitation qui règne dans cette ville, où le mot « business » est le terme magique qui inspire et dirige tous les actes. « Ici tout le monde est pressé, écrivait-elle, tout le monde court. Les affaires! les affaires ! Tout converge vers ce but ; aussi me disais-je avec tristesse : Et leurs âmes ! Y pensent-ils seulement ? Pauvres gens ! Que leur restera-t-il, hélas ! de toute cette agitation, qui conduit les uns à la fortune et le plus grand nombre à la misère ? »

Le 20 novembre, la Supérieure générale était de retour à Cork où, à la grande joie de Mère Saint-Dominique, elle assista à la première bénédiction solennelle que le chanoine Maguire donnait dans la nouvelle chapelle.

L'érection de ce sanctuaire achevait de combler les vœux de la communauté, qui, établie sur la colline Notre-Dame dans des conditions excellentes, pouvait désormais continuer en paix son œuvre. D'autre part, aucun appui moral ne manquait aux Sœurs ; elles jouissaient et jouissent encore de la bienveillance toute spéciale de leur évêque ; quant au chanoine Maguire, il serait difficile de dire le bien qu'il opéra durant les trente années qu'il dirigea le Bon-Secours de Cork. S'occupant de toutes choses, même du matériel, avec une sollicitude extrême, il avait pour les âmes de saintes exigences et une Sœur, qui le trouvait sévère, fit un jour cette réflexion. « C'est étrange, ma Mère, j'entends dire partout, dans le monde, que Father Maguire parle de nous avec le plus grand éloge, et cependant lorsqu'il nous parle, à nous, il semble nous considérer comme de vraies pécheresses. » Ceci prouve tout simplement que le chanoine Maguire, qui

était un saint, voulait garder aux vertus, qui fleurissaient dans son cher Bon-Secours, tout leur parfum, en les tenant à l'ombre protectrice de l'humilité.

Ce fut lui qui présida le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de Cork, qu'on célébra solennellement en avril 1892. A cette occasion, il exalta l'excellence de la vocation des filles de Notre-Dame Auxiliatrice et rendit un éloquent témoignage aux vertus pratiquées par les Sœurs. « Depuis votre arrivée dans cette ville, disait-il, vous avez toujours édifié ; mes responsabilités sont grandes, mais celle que j'ai assumée en devenant votre supérieur, ne m'a jamais pesé, car vous ne m'avez donné que des consolations. »

Mgr Maguire qui, en 1896, fut nommé prélat de la maison de Sa Sainteté Léon XIII, avait toujours exprimé le désir de voir ses chères filles auprès de lui à ses derniers moments. Ce vœu fut exaucé, mais d'une façon toute différente de celle que l'on était en droit d'attendre.

Dans les dernières années de sa vie, le digne ecclésiastique souffrait d'un mal interne dont les médecins ne pouvaient découvrir la cause ; d'après leurs conseils, il se rendit à Londres, dans une clinique, et y subit une grave et douloureuse opération. Quoique, selon la formule usitée, elle eût parfaitement réussi, le malade comprit que sa dernière heure était proche et, désolé de se voir entouré de *nurses* protestantes, il appela les Sœurs du Bon-Secours. La Mère Saint-Sulpice, supérieure de la communauté de Londres et la Sœur Sainte-M., accoururent aussitôt. Cette dernière avait été une des premières filles de Rév. Father Maguire à Cork. « J'eus le cœur navré de douleur, écrit-elle, en retrouvant ce bon Père dans un état si lamentable ; une fois près de lui, nous

ne le quittâmes plus. Sa fin fut très calme et il accepta, avec une admirable résignation, de mourir loin de sa chère Irlande et de la ville où il avait travaillé, avec un zèle infatigable, pour le bien des âmes. Sa dernière parole fut une bénédiction pour notre Congrégation, et, dans un dernier geste, il posa sa main défaillante sur ma tête pour nous bénir encore. Ce jour-là, l'Institut perdait un bienfaiteur et un ami, et moi, qui l'avais si parfaitement connu et tant aimé, je pleurais un père. Ce vénéré prêtre vit encore dans notre mémoire, et nous ne pouvons douter que, de là-haut, il ne veille sur nous. »

En effet, le souvenir de Mgr Maguire est resté vivant dans le couvent de Cork et ses enseignements produisent toujours des fruits ; c'est la seule récompense qu'il ambitionnait.

Quand la Mère Sainte-Fulgence fut rentrée en France, elle effectua un changement important, décidé depuis quelques mois déjà. En remplacement de la Mère Saint-Honorat, qu'elle venait de laisser à Dublin, comme supérieure, elle rappela à Paris la Mère Sainte-Domitille et la nomma maîtresse des novices. Cette digne religieuse ne se dissimulait pas l'étendue et la gravité de ses nouveaux devoirs, et, pour se préparer à ce ministère, elle voulut faire une retraite de dix jours, durant laquelle on la vit passer de longues heures à la chapelle. Anéantie aux pieds du divin Maître, elle lui demandait avec instance de la pénétrer des obligations de sa charge.

Dès l'abord, on vit ce qu'elle serait, comme maîtresse de novices, et, qu'en femme forte, elle donnerait une impulsion énergique à ces jeunes âmes confiées à ses soins. L'impression première, produite par la nouvelle maîtresse sur celles-ci, fut un mélange de profond respect



La Mère SAINTE-DOMITILLE

MAITRESSE DES NOVICES

de 1884 à 1886

et d'une certaine crainte ; on se sentait intimidé devant son regard, qui révélait tant d'énergie et de clairvoyance, et ce ne fut que peu à peu que les cœurs s'ouvrirent à elle. La Mère s'en aperçut et en fut étonnée ; jusque-là elle n'avait eu à traiter qu'avec des professes, des âmes accoutumées à la lutte, et un jour on l'entendit même dire : « Je ne suis pas assez Maman pour ces petites novices. Je m'aperçois qu'il faut être mère avant d'être supérieure. » Elle s'appliqua, dans la suite, à modifier un peu son attitude ; mais, jusqu'à la fin, l'amour des vertus fortes domina tout ; elle ne connaissait pas les concessions faites à la faiblesse de la nature, et on se rappelle certaines circonstances où, pour extirper les sentiments qui favorisent le « moi », elle fut inflexible.

Les vertus solides, elle les avait profondément inculquées autour d'elle durant son long séjour à Dublin, et nous retrouvons son esprit et le fruit de ses conseils dans la jeune supérieure qui, depuis 1882, dirigeait la petite communauté de Tralee et qui y avait apporté aussi le rayon de soleil de son heureuse nature, de sa douce gaieté et de son aimable vertu. Nous voulons parler de la Sœur Sainte-Alice, que la révérende Mère Sainte-Cécile appelle invariablement dans sa correspondance « notre chère petite fille ». Elle était née en Irlande, à Wicklow ; de bonne heure elle entendit l'appel à la vie religieuse et étudia les Règles de plusieurs Congrégations, mais ne trouva l'idéal rêvé que lorsqu'elle vint frapper à la porte du Bon-Secours de Dublin ; de son côté, la Mère Saint-Fabien eut bien vite compris que Notre-Seigneur venait de lui envoyer une âme très chère à son divin Cœur.

Après sa profession, la Sœur Sainte-Alice resta quel-

ques années en France. Pendant le siège de Paris, son oubli d'elle-même fut admirable, et provoqua de la part des blessés, qu'elle eut à soigner, une reconnaissance enthousiaste. Plus tard, elle parlait volontiers de ces jours douloureux et racontait les angoisses qui l'étreignaient durant les longues veilles, quand les blessés et les mourants, confiés à ses soins, étaient troublés par la marche des soldats s'en allant au combat, ou par le sifflement des obus traversant l'air ; aucune préoccupation personnelle n'entrait dans ses inquiétudes, mais seulement la crainte de voir s'augmenter les souffrances des pauvres patients.

Cette abnégation simple et toujours joyeuse était la note dominante de la vertu de Mère Sainte-Alice ; elle garda jusqu'à la fin une candeur d'enfant, jointe à une compassion que rien ne pouvait lasser, et à cette douceur que saint François de Sales appelle « *l'arôme de la charité.* » Cette religieuse réalisait cet état de l'enfance chrétienne, si parfaitement décrit par les mystiques du XVIIe siècle, où l'âme, par une grande pureté de cœur et d'intention, vit de foi, de confiance et d'abandon, état qui produit une vie intérieure très intense et une grande union avec Dieu.

A Tralee, toutes les sympathies de la Mère Sainte-Alice se tournèrent vers les pauvres ; elle leur ouvrit son grand cœur et fut ingénieuse à soulager leurs détresses morales et matérielles, ne se lassant pas de tendre la main pour leur trouver les secours qu'elle-même ne pouvait leur procurer. Le révérend Father Coffey, doyen de Tralee, dit un jour, en riant, à ses prêtres de ne pas trop céder aux requêtes de la Mère Sainte-Alice, vu que ses protégés étaient parfois peu recommandables.

« Je suis sûr, ajouta-t-il, que si le diable lui demandait l'aumône, elle ne pourrait la lui refuser. » Et cependant le digne ecclésiastique ne venait jamais au Bon-Secours sans vider sa bourse dans celle des pauvres.

Comme la plupart des premières supérieures locales de l'Institut, la Mère Sainte-Alice eut à se préoccuper, elle aussi, de trouver pour ses filles une résidence définitive et moins incommode que leur demeure provisoire. Ayant remarqué dans *Strand Street* une maison qui lui paraissait réunir toutes les conditions voulues, mais sachant, par ailleurs, qu'il serait difficile de l'obtenir, elle glissa une médaille de saint Joseph dans une fissure du mur, lui disant : « Aimable Saint, puisque vous voilà dans la maison, je vous en prie, gardez-la pour nous. » Sa confiance ne fut pas trompée, car, peu de temps après, l'immeuble devint libre et les Sœurs purent l'acquérir. Ici encore la Providence intervint, vu que les ressources manquaient totalement.

Pendant une épidémie de scarlatine — c'était en 1883 — une Sœur soignait un des fils de Mrs. Downing et fut elle-même atteinte du mal ; la mère de l'enfant vint aussitôt au couvent réclamer une autre garde et fut fort étonnée d'apprendre qu'on ne pouvait donner satisfaction à son désir. Mère Sainte-Alice lui expliqua alors que l'exiguïté du couvent ne leur permettait pas de loger un plus grand nombre de religieuses et que la modicité de leurs ressources ne permettait pas non plus de songer à une autre installation.

Mrs. Downing fit connaître cette situation aux habitants de Tralee, qui s'en émurent et organisèrent tout aussitôt une vente de charité et une loterie, pour permettre aux Sœurs de réaliser le changement devenu nécessaire.

12.500 fr. furent ainsi recueillis. Parmi les lots généreusement offerts, se trouvait une vache qui échut à Mgr Higgins, alors évêque du Kerry ; il se la fit amener et voulut la garder, mais non sans en avoir donné largement la valeur.

L'installation du Bon-Secours dans la nouvelle demeure ne se fit pas sans frais ni sans péripéties de toutes sortes; mais ces incidents ressemblent trop aux épreuves décrites, lors des autres fondations, pour que nous puissions nous y appesantir. Toujours est-il qu'on s'aperçut bientôt que, malgré les réparations coûteuses qui avaient été faites, la place manquait encore, et la perspective d'entreprendre de nouvelles constructions effrayait, à bon droit, la Mère Sainte-Alice, d'autant qu'elle se voyait encore sans ressources. Mais Mgr Higgins, qu'elle consulta, l'encouragea, lui disant : « Ne craignez pas d'emprunter, ma fille, vous ne tentez pas la Providence en le faisant, et cette dette vous mettra plus directement sous la dépendance de Dieu. »

Le 6 août 1886, le révérend doyen Coffey, qui devait un peu plus tard remplacer Mgr Higgins sur le siège de Killarney, posa la première pierre des nouveaux bâtiments ; à l'issue de cette cérémonie, il exprima sa sympathie pour le Bon-Secours dans quelques paroles éloquentes et donna un souvenir ému à la mémoire de lady Donovan et de son beau-frère, qui venait, lui aussi, de disparaître.

« C'est un devoir et même un besoin pour moi, dit-il, d'exprimer la joie que j'éprouve en voyant commencer cette œuvre, et l'anxiété avec laquelle j'attends son achèvement. Je ne sais si les Sœurs ont les ressources pour mener à bien l'agrandissement de leur couvent,

mais je puis affirmer qu'au cas où elles se verraient obligées de demander assistance, la population de Tralee, qui connaît leurs bienfaisants services, répondrait à leur appel par un prompt et généreux concours. Je sais que l'extension de cette maison était l'objet des ardents désirs du grand chrétien qui vivait encore parmi nous, il y a peu de temps, et dont nous déplorons tous la perte. Je sais encore que tout ce qui concernait ce couvent et les saintes religieuses du Bon-Secours excitait sa généreuse sympathie, et c'est avec la plus profonde douleur que j'exprime mes regrets de ne pas l'avoir parmi nous aujourd'hui ; mais ce nous est une consolation de voir son fils et sa jeune épouse sortir de la retraite où les avait plongés leur douleur, pour s'associer au grand acte de religion que nous venons d'accomplir.

« Nous prions pour que l'énergie et la droiture, qui ont placé Sir Henri Donovan au premier rang parmi ses concitoyens, soient l'apanage de son fils, et que la générosité associée au nom de Donovan soit conservée parmi nous pour bien des générations. »

Quoique d'un âge peu avancé, la Mère Sainte-Alice ne devait pas terminer son triennat à Tralee ; elle fut prématurément enlevée à l'affection de la population, parmi laquelle sa rayonnante bonté opérait tant de bien.

Dans les derniers jours du mois de janvier 1892, elle se trouvait dans une petite serre, où elle cultivait avec sollicitude des plantes pour l'ornementation de la chapelle ; un gradin, sur lequel elle était montée, vint à se briser, et la pauvre religieuse dut faire, pour ne pas tomber, un effort qui lui fut plus funeste qu'une chute. Avec une peine inouïe, elle parvint à se traîner jusqu'à sa chambre et le soir même le médecin constata

une lésion grave. Cinq jours plus tard, la Mère Sainte-Alice mourait, regrettée, pleurée de tous. Ses filles perdaient en elle la meilleure, la plus tendre des mères, et les pauvres une bienfaitrice à laquelle on ne s'était jamais adressé en vain. Bien des larmes furent versées sur sa tombe et les habitants eurent spontanément la pensée de lui élever un monument, vivant témoignage de leur reconnaissance. Son esprit a survécu, le Bon-Secours est toujours la Providence des pauvres, et, depuis 1902, les gardes-malades dirigent un hôpital contigu au couvent qui, jusqu'alors, avait été confié à des laïques. Là, cinq religieuses donnent leurs soins aux indigents, que des accidents ou la nécessité d'une opération y amènent, et elles font un bien immense à ces malheureux, qui trouvent en elles non seulement des infirmières pour panser leurs plaies, mais des mères pour consoler leurs tristesses et relever leur courage.

Dans une autre partie de l'Ouest irlandais — le comté de Galway — les filles de Notre-Dame Auxiliatrice ont aussi été appelées à prodiguer leur dévouement à cette portion de l'humanité que la plus extrême détresse a marquée de sa cruelle empreinte. Elles sont attachées, depuis plusieurs années, au Workhouse de Glennamady, un de ces asiles, que la charité anglaise a fondés dans tous les grands centres du Royaume-Uni, et où les pauvres, de toutes les religions, trouvent un abri et la nourriture indispensable.

Mais qu'ils sont froids, ces lieux, rendez-vous de toutes les misères, que la charité évangélique ne réchauffe pas ! A Glennamady, les Sœurs du Bon-Secours ont apporté cette douce et bienfaisante flamme ; les grands et les petits, les vieillards et les enfants, rassemblés

dans la vaste maison, qui s'élève en pleine campagne, ont subi le charme de leur bonté et éprouvé, au matériel comme au spirituel, le bienfait de leur présence. Maintenant tout ce pauvre monde prie, souffre avec résignation, travaille sous la direction des Sœurs et meurt pieusement dans l'espérance d'une vie meilleure.

Parmi les œuvres auxquelles les saintes filles ont été appelées à collaborer, celle-ci est assurément une des plus intéressantes et des plus méritoires.



CHAPITRE TRENTIÈME

Retraite des Supérieures. Physionomie des auxiliaires de la Mère Sainte-Fulgence. La Congrégation est éprouvée par la perte de plusieurs religieuses de grande valeur.

1885-1886.

Sommaire. — Retraite des supérieures en 1885. — Physionomie des religieuses qui assistèrent à cette retraite. — Sainte mort de la Mère Sainte-Domitille. — Mère Sainte-Alphonsine est nommée maîtresse des novices. — Remarquable direction de cette religieuse ; ses vertus héroïques ; son amour de Dieu ; ses notes intimes ; ses lettres ; conversion de son frère. — La mort de Mère Sainte-Mechtilde ; circonstances qui accompagnent ses derniers jours. — Cérémonie de profession du 24 mai 1886. — La mort de Mère Sainte-Félicité.

Une preuve des plus tangibles que Dieu veille sur une œuvre, qu'Il l'a véritablement faite sienne, c'est ce concours de circonstances providentielles, de causes secondes qui convergent à la faire vivre et prospérer ; de même une des plus grandes grâces qu'Il puisse accorder à ceux qui ont, comme supérieurs, charge d'âmes et sont accablés de responsabilités, c'est de leur donner des auxiliaires intelligents, qui s'identifient à leurs vues, entrent dans leurs pensées et sont prêts, au moindre signe, à aller là où le bien général les appelle.

Ni l'une ni l'autre de ces grâces ne manquèrent au

Bon-Secours ; et quand, à l'époque où nous sommes arrivés, on jette un regard sur les maisons de province et de l'étranger, on est obligé de reconnaître que la Mère Sainte-Fulgence était merveilleusement secondée par celles de ses filles qui, sous son inspiration, exerçaient l'autorité.

Il y eut, en 1885, à la Maison-Mère une retraite pour les supérieures ; elles accoururent toutes, fidèles et empressées, et nous trouvons là une réunion complète de religieuses d'une grande valeur personnelle à laquelle s'adjoignaient d'éminentes vertus.

En nous communiquant les noms des retraitantes, la révérende Mère Marie-Joseph nous rappelait ses impressions — elle était alors novice — quand, à l'ouverture de la retraite, toutes les supérieures se rendirent en procession à la chapelle. « Jamais, nous écrit-elle, je n'oublierai ce que je ressentis en cette circonstance : la dignité, la simplicité, le recueillement, le cachet religieux de toutes ces bonnes Mères étaient tels que je conçus dès lors une haute idée de la Congrégation. »

Mère Sainte-Fulgence avait à ses côtés, comme assistante, cette aimable Mère Sainte-Adélaïde, si indulgente, si accueillante, et qui ravissait tous les cœurs par sa bonté et sa délicatesse. Puis venaient les trois vénérables conseillères : les Mères Sainte-Félicité, Sainte-Euphrasie et Saint-Florentin, qui étaient la vivante incarnation de la Règle et des traditions. La Mère Sainte-Euphrasie, elle, personnifiait la droiture, l'amour du travail et le respect de l'autorité; sous une écorce un peu dure, elle possédait un cœur et des qualités qui lui attiraient l'estime, la confiance et la sympathie de toutes les Sœurs. Elle était entrée au Bon-Secours à l'âge de seize

ans et elle y passa soixante-dix ans, toujours adonnée au même emploi, dans lequel elle excellait : la direction de la lingerie et du travail manuel des novices. Quant à la Mère Sainte-Félicité, chargée de jours et de travaux, elle touchait au terme de sa carrière et son âme *se tenait debout aux portes de Sion* (1), attendant que la salle du banquet s'ouvrît pour elle.

La maîtresse des novices, Mère Sainte-Domitille, que nous avons vue quitter l'Irlande l'année précédente, s'est dévoilée à nous, dans sa correspondance, durant la fondation de Baltimore, et au cours des travaux qu'elle entreprit si généreusement pour sa Congrégation. Quoique jeune encore, elle aussi allait bientôt entendre l'appel divin, et nous verrons quelle chaire de prédication son lit de mort fut pour ses novices.

Que ne pourrait-on pas dire encore de ces seize supérieures qui, ayant chacune son attrait spécial et son caractère propre, étaient unies dans une même pensée : la gloire de Dieu et l'amour des âmes ? Il y avait là la vaillante Mère Sainte-Mechtilde, dont la charité était légendaire ; la Mère Saint-Gervais, dont la douceur et l'aménité avaient été une véritable prédication dans les milieux élevés où l'obéissance la plaça ; la Mère Saint-Mathieu au cœur d'or qui, par son ingénieuse et inlassable bonté, réalisait des prodiges à Abbeville ; la Mère Sainte-Bertille, qui portait la Règle écrite dans son âme en lettres de feu ; la Mère Saint-Ferdinand, dont le zèle ardent ne connaissait pas d'obstacle et qui, bien que déjà malade, n'avait pas craint de traverser l'Atlantique pour se retremper dans l'esprit de l'Institut ; la douce

(1) Ps. cxxi, 2.

Mère Sainte-Alice, laquelle donnait aux pauvres de Tralee tous les trésors d'un cœur resté singulièrement candide ; enfin les Mères Sainte-Camille, Sainte-Reine et Sainte-Aldegonde, si saintement dévouées, si joyeusement mortifiées.

L'étude que nous avons faite de ces âmes généreuses, dans leur simplicité, et si ouvertes aux dons de Dieu, nous rappelle cette parole profonde de Mgr Gay, qui trouve bien ici son application : « *Dieu, qui en lui-même est un océan, n'est, à l'égard de ses créatures, qu'une effusion — les Livres Saints disent un torrent* (1). — *Lui-même se fait les lits où il se verse; mais là où il s'est ouvert un lit large et profond, comme il s'écoule! comme il inonde! Et alors quels fleuves limpides, vivants, féconds, deviennent les âmes qu'il daigne emplir!* (2) »

Cette réunion de 1885 fixe et clôt une époque, car l'ange de la mort s'apprêtait à faucher dans *le jardin de l'Epoux.* Il y avait là tant de saintes religieuses qui étaient prêtes, les unes, parce qu'elles succombaient sous le poids d'un long labeur; les autres, parce que leur amour leur avait fait parcourir en peu de temps une longue carrière! A ce point de vue, l'année 1886 fut une année d'épreuves pour les cœurs, mais aussi de saintes joies pour les âmes.

Dès le mois de janvier, deux jeunes Sœurs, qui donnaient de grandes espérances, moururent à deux jours de distance, et, le 20 février, la Mère Sainte-Domitille quittait aussi cette terre. Dans l'hiver qui suivit son installation au noviciat, elle avait été prise d'une toux légère, mais incessante ; tout d'abord, on ne s'inquiéta pas,

(1) Ps. XLV, 5.
(2) *Vie et Vertus chrétiennes*, tome I.

mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence et reconnaître qu'elle était atteinte du mal qui, en 1880, avait emporté sa jeune sœur (la Sœur Theudosie). Cependant, la chère Mère n'en suivait pas moins la Règle et, jusqu'à la fin, on la vit se lever au son de la cloche et assister à tous les exercices. Ce qui l'attristait, c'était de ne pouvoir parler longuement à ses novices et leur faire tout le bien que son âme ardente souhaitait.

On fit des neuvaines à Notre-Dame de Lourdes pour obtenir la prolongation de cette vie précieuse, on invoqua le Bienheureux Chanel, mais le ciel resta sourd à toutes ces supplications ; les jours de la Mère Sainte-Domitille *étaient pleins devant le Seigneur* et rien ne put prolonger son existence. Le 24 janvier 1886, elle présida encore à la prise d'habit et à la profession de ses filles, bien qu'elle fût déjà à ce moment d'une faiblesse extrême. Quelques jours plus tard, comme la Mère Sainte-Fulgence s'informait de son état, elle lui dit : « C'est étrange, ma Mère, cette nuit quelqu'un est venu me demander combien de temps il me restait à vivre. J'ai eu beaucoup de peine à compter ; enfin, j'ai répondu : Quatre jours. Ainsi donc, ajouta-t-elle en souriant, je dois mourir dimanche. » Sa fin ne paraissait pourtant pas si prochaine, mais dans la nuit du vendredi au samedi, elle eut une hémorragie qui la mit aux portes du tombeau. Le samedi, dans la matinée, elle reçut les derniers sacrements, avec sa présence d'esprit ordinaire, répondant à toutes les prières ; les novices allèrent ensuite lui baiser la main et elle eut un sourire pour chacune d'elles. Le travail de la mort s'opérait rapidement et Mère Sainte-Domitille était cependant toujours elle-même ; son chapelet d'une main et son crucifix

de l'autre, elle offrait toutes ses souffrances au divin Maître. Elle paraissait si calme que le Père R. ne put s'empêcher de s'en réjouir avec elle : « Il est vrai, répondit-elle, que je n'éprouve aucune crainte. Peut-être bien est-ce parce que je n'ai jamais rien refusé à mes supérieures, et que je ne leur ai jamais fait volontairement de peine en quoi que ce soit. » Le dimanche matin, la Mère Sainte-Fulgence, la voyant beaucoup souffrir, lui dit : « Le bon Jésus tarde bien à venir, n'est-ce pas? » — « Il viendra à deux heures, » répondit-elle. En effet, un peu avant deux heures l'agonie commença. Les Sœurs de la Maison-Mère et du noviciat se réunirent autour d'elle; la chère agonisante, qui avait gardé sa pleine connaissance, répondit à toutes les invocations. Vers deux heures et quart elle poussa un profond soupir; ses mains, qui étaient croisées sur sa poitrine, tenant toujours l'une le crucifix, l'autre le chapelet, retombèrent inertes et sa tête s'inclina : elle était entrée *dans la joie de son Seigneur* (1). Son attitude, en mourant, était vraiment celle du soldat qui, ayant lutté jusqu'à la fin, meurt les armes à la main en disant : *J'ai achevé ma course, j'ai combattu le bon combat* (2).

La douleur de la vénérable Sœur Sainte-Ursule était navrante à voir. Ainsi donc elle survivait à ses deux nièces, qu'elle avait si joyeusement offertes à Dieu au printemps de leur vie; mais, *si la nature souffrait* et se plaignait, *l'esprit,* éclairé par la lumière de la foi, *se réjouissait* (3) *à la pensée de l'héritage de gloire que Dieu réserve à ses élus* (4).

(1) Matt., xv, 23.
(2) Tim., vi, 12.
(3) Rom., viii, 5.
(4) Ephes., i, 19.

La Mère Sainte-Fulgence ressentit, elle aussi, vivement cette perte, qui lui enlevait une de ses précieuses auxiliaires, et, après avoir fait appel à la lumière divine dans une instante prière, elle crut ne pouvoir mieux assurer la formation spirituelle de ses chères novices qu'en les confiant à la Mère Sainte-Alphonsine qui, en qualité de secrétaire générale, avait depuis longtemps toute sa confiance.

Le nom de cette religieuse est venu plus d'une fois déjà sous notre plume ; mais il nous faut à cette heure nous arrêter plus longtemps devant cette âme d'élite, si pleine de Dieu et à laquelle aucune vertu n'était étrangère ; omettre de le faire serait, à coup sûr, contrister les nombreuses Sœurs du Bon-Secours, qui ont passé leur jeunesse spirituelle sous la tutelle de cette Mère si excellemment bonne.

En toute chose, la Mère Sainte-Alphonsine montra une âme forte pour souffrir, forte pour agir, forte pour aimer. D'après le témoignage unanime des Sœurs qui l'ont connue, elle prêcha surtout, comme Notre-Seigneur, par ses actes et acquit ainsi une immense influence. Elle recommandait l'esprit de pauvreté, mais la première elle le pratiquait avec une générosité souvent héroïque ; elle exigeait le silence, mais elle se faisait à elle-même une loi d'éviter le moindre bruit ; elle exaltait l'humilité, mais elle se plaçait au-dessous de tous, et quand une de ses filles venait lui ouvrir son âme, la Mère, avant de commencer l'entretien, se mettait à genoux devant la novice et lui baisait les pieds ; elle invitait à la mortification, mais combien rudement elle traitait son corps : les Sœurs, qui couchaient non loin de sa cellule, l'entendaient fréquemment se lever la nuit pour flageller sa chair innocente.

Cependant la pensée dominante, le *besoin* de sa vie était l'amour de Dieu. « Elle y revenait sans cesse dans ses instructions, écrit une de ses filles. — « Mes en-« fants, je ne vous souhaite qu'une chose, nous disait-elle « au début de chaque année : l'amour de Dieu. » Elle prononçait ces paroles avec une ardeur qu'elle aurait voulu faire passer dans nos âmes. Me trouvant éloignée de la Maison-Mère, pour soigner un malade dans la Charente-Inférieure, je recevais souvent ses encouragements, et une de ses lettres se terminait ainsi : « Répétez-vous quelquefois à vous-même cette devise « des âmes aimantes : « *Aime Dieu et va ton chemin.* » « Oh ! oui, ma fille très chère, aimons Dieu ; tout est là. « Si nous l'aimons, nous irons notre chemin, c'est-à-dire, « que nous suivrons notre divin Epoux sur la route de « l'abnégation et du sacrifice. » Son amour était aussi le principe de ce désir du ciel, dont elle nous entretenait quelquefois, et il semblait vraiment qu'elle ne se consolait de la longueur de son exil que dans les travaux de sa charge, lesquels lui permettaient de souffrir pour ce Dieu qu'elle aimait tant ! On aurait pu lui mettre sur les lèvres ces paroles du grand Apôtre, dont elle nous citait si volontiers la doctrine : *Je me sens pressé de deux côtés, ayant le désir d'être délivré de mon corps pour être avec Jésus-Christ — chose meilleure pour moi — mais aussi celui de demeurer en cette vie pour vous.* »

Et combien judicieux était l'amour de la Mère Sainte-Alphonsine ! Elle ne tolérait ni tristesse ni découragements et avait coutume de dire qu'*un saint triste était un triste saint.* « Mes enfants, répétait-elle souvent, vous dites tous les jours à *Laudes* ces paroles du Roi-Prophète : *Servite Domino in lætitiæ.* Eh bien, oui,

servez le Seigneur dans la joie. » Cet amour pour Dieu et pour la très sainte Vierge lui inspirait à l'occasion de pieuses et gracieuses industries pour raviver la ferveur de ses novices. Une lettre, qu'elle écrivait à une jeune Sœur absente de la communauté, nous montre combien elle excellait dans l'art de faire aimer la vertu. « Allons, courage, ma chère grande fille, et occupons-nous pendant ce beau mois de mai, consacré à honorer la Reine du ciel, de lui former un beau bouquet spirituel. Nous avons choisi, à cet effet, avec vos compagnes, une branche de lilas, emblème de la fidélité aux petites choses et à l'obéissance. Puis, nous y ajoutons des marguerites, symbole de l'amour de Dieu et du prochain. Que tous les battements de notre cœur disent donc continuellement à Dieu : Mon Dieu, je vous aime beaucoup, je vous aime passionnément! Et puis, que notre douceur, notre condescendance disent encore, dans un muet langage, à celles qui nous entourent : Ma Sœur, je vous aime.

« Mais nous ne nous contenterons pas de cette gerbe, nous y ajouterons d'autres fleurs : des violettes, par la pratique de l'humilité; des roses, emblème du dévouement et de la générosité; et quand la cueillette de ces fleurs vous fatiguera, vous y joindrez quelques myosotis, en disant à Celui qui est la force des faibles : Jésus, ne m'oubliez pas! et à Marie : Ma Mère, pensez à moi! Nous entourerons ensuite le tout de branches de réséda qui, par ses qualités odorantes, symbolise si bien le recueillement, le silence, la vie intérieure. Nous lierons ces fleurs avec une jolie faveur bleue, qui sera l'expression de notre soumission entière et de notre abandon filial entre les mains de Dieu. Mettez-vous donc



LA MÈRE SAINTE-ALPHONSINE

MAITRESSE DES NOVICES

de 1886 à 1898

à l'œuvre, ma chère grande fille, et offrez à votre Mère du ciel une belle et grosse gerbe de ces fleurs qui, un jour, orneront votre couronne. »

La bonté, la tendre charité que la Mère Sainte-Alphonsine témoignait aux novices procédait de la sainte dilection qui remplissait son âme ; elle avait d'exquises délicatesses, que l'on ne trouve que dans le cœur des saints. « Qui d'entre nous, écrit une de ses filles, ne garde le souvenir de ses visites du soir ? Que la journée ait été pour cette bonne Mère pleine de soucis et de fatigues, elle ne se couchait jamais sans avoir visité chacune de ses brebis. Nous nous la représentons encore faisant le tour du dortoir, sa petite lampe à la main, s'assurant que les fenêtres étaient bien fermées, couvrant celle-ci en passant, donnant à une autre un peu de tisane chaude, mettant à celle-là de la teinture d'iode, disant à une affligée un petit mot, qui remettait son cœur en place. Oh ! oui, vraiment, *elle passait en faisant le bien*, cette mère incomparable ! »

Du reste, cette âme si éminemment religieuse se peint elle-même dans les pensées qu'elle a consignées sur son cahier de retraite ; elle y dévoile ses luttes, mais aussi l'ardeur de son amour : « Mon Dieu, y lisons-nous, je veux, à chaque battement de mon cœur, vous dire que ce cœur est à vous, que je vous le donne avec toutes ses puissances d'aimer, que je vous juge seul digne de le posséder, seul capable de le remplir. Je vous supplie de vous en rendre le Maître absolu pour en faire un holocauste parfait, de telle sorte qu'il se perde dans votre être divin. »

Et encore : « Mon Dieu, vous ne voulez pas que mon cœur s'attache aux créatures ; vous ne voulez pas qu'il

s'occupe de lui-même, et cependant, Seigneur, vous le savez, j'ai besoin d'aimer, je ne puis vivre sans aimer. Me laisserez-vous mourir? Oh! non, non, vous êtes trop bon, vous aurez pitié de moi, et ce cœur, que vous voulez vide de toute affection, vide de tout amour-propre, vous l'embraserez de votre charité, vous le posséderez entièrement; vous en serez le Roi, le Maître et, s'il le faut, le tyran, afin de l'enchaîner à vous pour toujours. »

Nous avons assez démontré que la Mère Sainte-Alphonsine était une âme virile; c'est dire qu'elle comprenait le bienfait de la croix : « C'est la croix qui prouve l'amour!! Quelle consolation dans cette pensée, puisque l'amour résume toutes les joies, tout le bonheur du ciel et de la terre. Aimer Dieu, *tout, tout* est là!! Puisque pour aimer il faut souffrir, ah! souffrons bien, afin de beaucoup, beaucoup aimer... Je suis religieuse pour souffrir, et souffrir, comme Jésus, en silence, sans m'arrêter intérieurement à considérer ce que je souffre, ni par qui je souffre. »

Cette âme de feu avait ses heures de sécheresse; c'est ainsi qu'après une retraite, elle exhale ses plaintes: « Mon Dieu, vous qui savez tout et qui avez vu la tristesse de mon âme pendant ces jours de recueillement, ayez pitié de votre servante et ne permettez pas que cette retraite reste pour elle sans fruit et sans mérite. Vous avez dit : « *Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans* « *la joie.* » Cette parole fait toute mon espérance, car, comptant sur votre infinie miséricorde et la toute-puissance de votre grâce, je veux espérer que l'aridité et la sécheresse dont mon âme a été désolée pendant ces saints exercices, produiront en moi la sainte énergie, la

force et la vigueur dont j'ai besoin pour être fidèle à mes résolutions. »

Indulgente pour autrui, la chère Mère se jugeait avec une grande sévérité : « Comme chrétienne, je dois tendre à la perfection ; comme religieuse, je m'y suis engagée au jour de ma profession, et comme maîtresse des novices, j'y suis plus obligée que mes Sœurs. Et cependant, où en suis-je ? Hélas ! ne vais-je pas en rétrogradant chaque jour ? Mon Dieu, vous qui le savez, ne m'abandonnez pas à moi-même, comme je le mériterais ; daignez, dans votre miséricorde infinie, me tirer de la tiédeur où je reste enfoncée, parce que je n'ai pas assez prié et que j'ai laissé s'éteindre en moi la flamme de l'amour divin. O mon Jésus, grâce, pardon, pitié, miséricorde ! Ecoutez le cri de mon cœur ; c'est le seul qu'il ait pu proférer pendant ces jours de retraite, qui ont été pour moi des jours de souffrance physique et de désolation intérieure. Seigneur, ne me rejetez pas de devant votre face, comme je le mériterais ; ne repoussez pas une âme coupable, mais humiliée et repentante ; daignez faire luire sur cette âme un rayon de votre divine lumière, faites sortir de mon cœur glacé une étincelle de votre saint amour. Vivifiez ma foi, fortifiez mon espérance, donnez-moi une charité ardente, afin que je ne cherche que vous, mon divin Epoux, que je ne pense qu'à vous, que je n'aime que vous et qu'aidée du secours de votre sainte grâce, je n'aie d'autre désir que d'accomplir en tout et toujours votre sainte volonté. »

Les saints désirs, dit sainte Thérèse, *sont une clef d'or.* Mère Sainte-Alphonsine la possédait, cette clef précieuse, qui ouvre le cœur du divin Maître : « Faire plaisir à Dieu, oh ! que je voudrais que cette pensée

dominât en moi toutes les autres et fût toujours présente à mon esprit! Oui, faire plaisir à Dieu, parce que je l'aime et pour lui prouver mon amour! C'est vous, ô mon divin Sauveur, qui me l'avez suggérée, cette pensée; c'est une grâce qui me vient de votre cœur, mais donnez-moi, en même temps, la force et la générosité de la faire fructifier. »

Ces quelques citations nous révèlent l'âme ardente de la Mère Sainte-Alphonsine ; remplie du zèle qui prend sa source dans l'amour, elle l'étendait bien au delà du noviciat, comprenant que *celui-là seul aime véritablement qui travaille au salut de ses frères* (1) et qui peut dire, en toute vérité, avec l'Apôtre : « *La charité de Jésus-Christ me presse* (2). » Ce zèle put s'exercer d'une façon particulièrement fructueuse à l'égard d'un frère qu'elle chérissait tendrement et qui était officier dans l'armée d'Afrique. Ce jeune homme avait gardé la foi de son enfance; mais la pratique de la religion lui était devenue étrangère durant sa carrière militaire. Or, un jour qu'il passait à Paris, il alla voir sa sœur et eut avec elle un long entretien; cette dernière fut si persuasive, si pressante qu'en la quittant il se rendit chez l'aumônier, le R. Père R., et lui dit avec un certain embarras : « C'est une visite commandée que je vous fais, mon Père; ma sœur m'envoie vers vous, et elle veut que je me confesse. Je suis heureux de vous faire cette visite, mais la confession ne me sourit guère. » Le bon religieux eut tôt fait de faire avouer au capitaine qu'il n'avait point perdu la foi et qu'il serait même prêt à donner sa vie pour ses croyances; de là à

(1) Bède le Vénérable.
(2) II Cor., v, 14.

l'aveu de ses fautes, il n'y avait qu'un pas. Aussi, dès le jour même, Mère Sainte-Alphonsine eut la joie de voir son frère réconcilié avec Dieu. Trois ans après, l'officier tomba malade à Tunis, au moment où il venait d'être nommé commandant ; il se fit ramener à Paris et mourut au Val-de-Grâce en parfait chrétien.

Cette année 1886, ainsi que nous l'avons dit, fut, pour la Mère Sainte-Fulgence, féconde en sacrifices. Comme Marie, elle resta debout au pied de la croix, le cœur brisé par la vue des souffrances et la mort de ses filles les plus chères. Après avoir encore fermé les yeux à deux jeunes novices, elle eut la douleur de perdre, pendant le mois de mai, la bonne Mère Sainte-Mechtilde, supérieure de l'Orphelinat. Cette dernière avait été préparée à sa fin prochaine par un songe, dans lequel une jeune Sœur récemment décédée lui était apparue. C'était la Sœur Marie du Sacré-Cœur, une de ses enfants d'adoption, qui, après avoir passé près de vingt ans à l'Orphelinat, était entrée au noviciat, répondant ainsi avec fidélité aux soins dont elle avait été l'objet. Peu de temps après sa profession, elle revint à la rue du Regard en qualité de maîtresse d'ouvrage, et là elle put exercer, en faveur des jeunes orphelines, la charité maternelle qu'on y avait eue pour elle. Cette religieuse ne vécut pas longtemps, et sa mort fut une des plus douces et des plus consolantes que l'on puisse imaginer. En effet, elle eut, dans sa maladie, le bonheur d'être soignée par sa chère Supérieure et de mourir entre ses bras, comme la Sœur Saint-Frédéric, cette autre prédestinée. Or, peu de temps après sa mort, la Sœur du Sacré-Cœur apparut en songe à la Mère Sainte-Mechtilde. Elle se trouvait dans un magnifique jardin, vêtue d'une

robe blanche et couronnée de roses. D'une voix céleste et avec un visage rayonnant de bonheur, elle lui dit : « Ma Mère, venez me rejoindre. » Et, comme un passage très noir les séparait, elle ajouta : « Mère, n'ayez pas peur de ce point noir. Il n'est pas si difficile à franchir qu'on le pense. Venez donc vite, ma Mère! Si vous saviez comme il fait bon ici! Hâtez-vous de venir! »

Ce songe produisit une profonde impression sur l'esprit de la Mère Sainte-Mechtilde et elle le regarda comme une annonce de sa fin prochaine. Cet avertissement était d'autant plus frappant que, comme beaucoup d'âmes justes, elle avait une vive appréhension de la mort et des jugements de Dieu. C'était là son épreuve et, dans la prévision du moment redoutable et des tentations de la dernière heure, elle avait demandé à son confesseur, le R. Père R., d'être présent à son agonie, ce à quoi ce dernier avait consenti.

Depuis ce rêve mystérieux, la vénérée Mère se prépara, avec plus de soin que jamais, à paraître devant Dieu, tel le voyageur qui, voyant descendre les ombres du soir, se hâte pour arriver au terme. Sa préparation consistait principalement à faire beaucoup d'actes d'amour et beaucoup de sacrifices. « J'ai peu de temps à vivre, disait-elle ; il faut que je travaille double pour donner à Dieu une riche moisson. »

Notre-Seigneur semblait favoriser ses bons désirs, en lui fournissant de nombreuses occasions de se mortifier et de souffrir. Sa santé, depuis longtemps chancelante, s'altéra de plus en plus et bientôt elle comprit que l'heure du départ allait sonner. Elle n'eut garde d'oublier alors le secours qu'elle s'était ménagé et, après

s'être confessée, pour la dernière fois, elle dit au Père : « Je pense que je mourrai cette nuit. Je vous demande donc de vous souvenir de votre promesse et de rester à l'Orphelinat pour m'assister dans le dernier combat. » — « De grand cœur, ma fille, lui fut-il répondu ; cependant je vous conseille d'interroger Notre-Seigneur pour savoir s'il approuve votre désir. » Vers le soir, le Père arriva prêt à remplir son ministère de charité ; mais, en l'apercevant, la malade se hâta de lui dire, d'un ton décidé, que le divin Maître lui avait fait comprendre, par une inspiration intérieure, qu'à cette heure Lui seul voulait être son appui et sa force. Toutes ses appréhensions avaient, du reste, complètement disparu. Mais, comme la Mère Sainte-Mechtilde ne mourut que dans la matinée du lendemain, la consolation dont elle avait fait le sacrifice lui fut quand même donnée ; elle put être assistée par son père spirituel, et sa mort fut douce et calme comme celle des saints. Avant de rendre son âme à Dieu, elle fit appeler les petites orphelines et, d'une voix ferme, les adjura de mettre toujours en pratique les enseignements qu'elle leur avait inculqués, leur recommandant surtout l'amour de Dieu et l'amour du travail ; puis la chère Mère les bénit chacune en particulier et leur donna rendez-vous au ciel.

Parmi les personnes qui entouraient le lit de mort de cette sainte religieuse, se trouvait M. Buchère, neveu de la fondatrice de l'Orphelinat. Cet homme de bien, qui avait toute la confiance des supérieures, dirigea jusqu'à sa mort, comme avocat, les affaires de la Congrégation. Il était marguillier de Saint-Sulpice et portait haut et ferme le drapeau de ses croyances. Ce vrai chrétien avait une particulière vénération pour la Mère

Sainte-Mechtilde et, lorsqu'il la vit pour la dernière fois, il lui demanda sa bénédiction ; avec une profonde humilité, la bonne Mère refusa de condescendre à ce désir, mais elle lui promit de beaucoup prier pour lui, quand elle serait arrivée dans la patrie.

Peu de jours après cette mort bienheureuse, la fête de Notre-Dame de Bon-Secours ramena une cérémonie de profession, qui fut un rayon de soleil au milieu de tant de tristesses. M. l'archidiacre Caron, vicaire général de Paris et supérieur du Bon-Secours, devait la présider ; mais, obligé de s'absenter, il exprima ses regrets à la Mère Sainte-Alphonsine en ces termes : « C'est pour moi un grand sacrifice de ne pouvoir être présent *de corps* demain, lundi, à votre belle cérémonie. Quinze professions, dix-neuf prises d'habit! Comme la moisson m'eût paru belle, et je ne serai pas là... Je me trompe, j'y serai *de cœur,* et je prierai au Saint Sacrifice pour ces nouvelles recrues ; j'appellerai sur elles les meilleures et plus abondantes bénédictions du bon Maître. De ma retraite je les bénis en ce moment, et je demande pour ces élues les grâces qui font les vraies et saintes religieuses. »

On voit, par ces quelques paroles, avec quelle paternelle bienveillance Mgr Caron applaudissait à la sanctification de ses chères filles ; depuis de longues années, il était leur supérieur, et on se rappelle qu'il assista à l'élection de la Mère Sainte-Fulgence. Avec cette aménité qui caractérisait son ministère — ceux qui le connaissaient intimement ne l'appelaient jamais que le *bon Père Caron* — il avait toujours prêté l'appui de ses conseils et de ses encouragements à la Supérieure générale ; mais vers la fin de sa vie, cette dernière

devait être privée d'un secours si précieux, et ce sacrifice, venant après beaucoup d'autres, lui fut très sensible. En effet, en 1897, Mgr Caron, affligé d'une surdité qui lui rendait difficiles ses fonctions de vicaire général, donna sa démission pour se préparer, dans la retraite et le silence, à paraître devant Dieu.

Notre-Seigneur voulut achever de sanctifier, par la souffrance, l'âme de ce bon et fidèle serviteur, et il permit qu'en 1902, une attaque de paralysie enlevât au saint vieillard l'usage des membres du côté gauche, tout en lui laissant toutes ses facultés intellectuelles. Il appela alors à son chevet les Sœurs du Bon-Secours et, pendant plus de deux ans, deux d'entre elles eurent la consolation de lui prodiguer leurs soins, et de puiser, en même temps, de grandes leçons d'édification et de vertu auprès du vénérable octogénaire.

La paralysie et une complète surdité étaient vraiment pour lui une mort anticipée ; mais, dans cet état si douloureux, il ne proféra jamais aucune plainte, ne regrettant qu'une chose : d'être privé de célébrer la sainte Messe. Il remplissait ses longues journées de solitude par des lectures et des exercices de piété scrupuleusement réglés.

En août 1902, tandis que le Bon-Secours pleurait la mort de la Mère Sainte-Fulgence, Mgr Caron s'endormit aussi dans le Seigneur. Peu de jours auparavant, dans un épanchement intime, il avait confié à S. E. le cardinal Richard — qui venait souvent le visiter — qu'il s'était offert à Dieu pour porter son infirmité jusqu'à la fin.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans avoir salué encore la vénérée Mère Sainte-Félicité, qui, le 4 août suivant, s'en alla, elle aussi, jouir de la récompense

promise aux bons et fidèles serviteurs (1). Elle mourut en priant, et le jour de sa mort, à l'heure de Matines, une Sœur, qui la voyait remuer les lèvres, crut qu'elle demandait quelque chose, mais la chère Mère lui répondit d'une voix faible : « Je suis au *Benedictus.* » Après avoir beaucoup travaillé pour la gloire de Dieu, elle s'en allait en chantant ses louanges.

(1) Matth., xxv, 23.



CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME

Fondation à Morlaix.
Voyage de la Supérieure générale à Rome.
Son troisième voyage à Baltimore.
Mort de la Mère Saint-Ferdinand.

1887-1889.

Sommaire. — Nouvelle fondation à Morlaix. — Mme Puyo, fondatrice de ce couvent. — La Supérieure générale se rend à Rome; pèlerinage à Fourvières et à Notre-Dame de la Garde. — Notes et impressions de la Mère Sainte-Alphonsine. — Le Saint-Père accorde une audience à la Supérieure générale; elle assiste à la Messe de Léon XIII. — Troisième voyage de la Mère Sainte-Fulgence à Baltimore. — La santé de la Mère Saint-Ferdinand décline. — Sa mort consolante. — Son Eminence le cardinal Gibbons s'associe à la douleur de la communauté. — Father Brodrick. — Conversions opérées à Baltimore. — Mort de la Mère Sainte-Hedwige. — Mort d'une jeune novice relatée par Mgr Chapon, évêque de Nice.

De grandes responsabilités pesèrent sur la Mère Sainte-Fulgence en l'année 1887 et la préoccupèrent, sans la troubler cependant, car elle ne perdait jamais l'appui intérieur qui faisait sa force : la confiance et l'abandon. Au mois de février de cette année, on lui proposa d'acheter ou de louer à Paris, rue de Calais, un immeuble contenant une chapelle, afin d'y établir un nouveau centre de la Congrégation. Cette offre était tentante, mais, après mûre réflexion, on dut la refuser, en raison de la difficulté des temps et pour ne point frustrer et affaiblir les maisons florissantes qui réclamaient des sujets. Une proposition analogue avait été

faite par Mgr Lavigerie, qui aurait voulu voir les Sœurs du Bon-Secours se fixer à Tunis. Mais ici encore le Conseil estima qu'il était plus sage et plus selon l'esprit de Dieu de consolider le bien commencé, que de multiplier les fondations, bien qu'elles dussent être une gloire pour l'Institut.

Quelques mois plus tard cependant, la Mère Sainte-Fulgence se vit obligée de se départir de cette règle de prudence, lorsque de vives instances lui furent faites pour qu'elle réédifiât, dans des conditions exceptionnellement avantageuses, une œuvre commencée par la Mère Sainte-Cécile. On se rappelle la fermeture du couvent de Morlaix en 1873; le souvenir des Sœurs y était resté vivant et plus d'une fois on avait regretté leur départ; en diverses circonstances même des gardes-malades de Quimper avaient été appelées dans cette ville. En effet, depuis plusieurs années déjà, la Sœur Saint-Gérard y soignait Mme Mège, parente de la Mère Saint-Ferdinand, et deux autres religieuses, de cette même maison, avaient aussi séjourné un certain temps dans la famille Puyo, et s'étaient faites les anges consolateurs de ce foyer si cruellement éprouvé.

M. et Mme Puyo étaient de ces chrétiens généreux et militants qui consacrent leur intelligence et leur fortune à toutes les œuvres bonnes et charitables; l'école libre des Sœurs de Notre-Dame de Lourdes et la Crèche du quartier de la Villeneuve sont des créations dues à leur pieuse initiative. Dans sa jeunesse, M. Puyo, un enfant de Morlaix, avait été officier d'ordonnance d'un des fils de Louis-Philippe, mais il brisa bientôt sa carrière pour se consacrer uniquement à ses goûts artistiques. Ce fut lui qui contribua, pour une large part, à la

restauration de l'église Saint-Martin, sa paroisse ; il lui fit don de plusieurs œuvres remarquables, entre autres : *Saint Corentin bénissant la première pierre de la cathédrale de Quimper, Saint Pol jetant à la mer le dragon de l'île de Batz, Jeanne d'Arc écoutant ses voix, Saint Martin partageant son manteau,* etc.

Pour ce juste devait se réaliser la parole de l'ange à Tobie : « *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que vous fussiez éprouvé* (1) », car il eut la douleur de perdre sa fille unique et les deux petits enfants qu'elle lui avait laissés. Mais M. et Mme Puyo prouvèrent que *le juste vit de la foi* (2), et, loin de se laisser abattre, ils ne songèrent plus, après leur malheur, qu'à consacrer à la gloire de Dieu et au bien de leurs frères une fortune dont ils ne pouvaient plus jouir. Dans cette pensée, ils offrirent à la Supérieure générale du Bon-Secours une maison où les êtres aimés qu'ils pleuraient avaient souffert.

Cette demeure, qu'en des jours plus heureux M. Puyo avait fait construire pour abriter le bonheur des siens, était grande, d'agréable apparence, bien située et toute proche de la chapelle de Saint-Joseph.

Les conditions imposées aux Sœurs, en retour de cette généreuse donation, étaient faciles à remplir et constituaient des devoirs qu'une religieuse gratitude ne pouvait que leur rendre très doux.

Les chambres du deuxième étage, témoins du martyre et de la mort des chers disparus, devaient être transformées en chapelle, où la sainte Messe serait célébrée, à leur intention, un certain nombre de fois dans l'année ;

(1) Tobie, XII, 13.
(2) Hebr., X, 38.

et les Sœurs étaient aussi chargées d'entretenir et d'orner à perpétuité le caveau que la famille Puyo possédait au cimetière Saint-Martin de Morlaix.

Le Conseil crut devoir accepter cette offre généreuse, et Mme Puyo en éprouva une réelle consolation. « De tous les côtés, écrivait-elle, on est heureux, ma révérende Mère, à la pensée de vous revoir à Morlaix ; les médecins aussi se réjouissent de vous avoir pour auxiliaires. Vous pouvez compter sur mon dévouement pour toutes vos filles. Je vous écris le jour de l'Immaculée Conception, pour mettre encore une fois cette nouvelle création sous le patronage de notre bonne Mère du Ciel. »

Ce ne fut que le 4 mars de l'année suivante que la Mère Marie-Louise, accompagnée de quatre autres Sœurs, vint prendre possession de la nouvelle résidence. Elle s'efforça de remplir les intentions de la pieuse donatrice et y réussit pleinement. Aussi, quand, après une longue absence, Mme Puyo revint à Morlaix, elle fut grandement consolée d'avoir été si bien comprise et elle exprima sa reconnaissance en termes sentis à la Mère Sainte-Fulgence. « Merci, ma chère et révérende Mère, d'avoir deviné ce que nos cœurs souffrent et d'avoir su, avec tant de délicatesse et d'affection, leur procurer la seule joie qu'ils pouvaient goûter encore. Dans ce sanctuaire, où tout respire la piété, j'irai souvent demander à Dieu de rejoindre au ciel mes trois bien-aimées. Quant à la belle cérémonie qui a eu lieu dans votre chapelle, une de mes parentes m'en avait fait déjà la relation. Combien vous avez admirablement réussi de toute manière ! »

Dès le début, le ministère des Sœurs fut visiblement

béni, et, peu de mois après leur arrivée, Mme Puyo écrivait encore à la Supérieure générale : « J'ai vu hier notre bonne et aimable Mère Marie-Louise ; elle m'a dit avoir été forcée de refuser trois fois des gardes cette semaine, ce qui la peine vivement, car elle craint, comme moi, que cela ne fasse tort au Bon-Secours. Le nombre des religieuses n'est certes pas suffisant pour notre petite ville, qui est si heureuse de vous posséder de nouveau. Il faut vraiment, ma bonne Mère, que vous donniez des auxiliaires à nos Sœurs ; le besoin s'en fait sentir, car voilà déjà trois hommes connus dans le monde qui, grâce à leur ministère, sont morts en véritables chrétiens. »

Pendant que se poursuivaient les négociations au sujet de la fondation de Morlaix, la Mère Sainte-Fulgence put exécuter un projet qui lui tenait au cœur depuis longtemps, celui d'aller à Rome se prosterner aux pieds de Léon XIII et d'obtenir du Vicaire de Jésus-Christ, pour sa chère Congrégation, une bénédiction qui serait un gage de protection contre les menaces de l'avenir.

Dans l'automne de 1887, les circonstances lui permirent de réaliser ce désir. La Mère Sainte-Alphonsine fut désignée pour accompagner la Supérieure générale dans ce voyage qui, selon l'expression de la maîtresse des novices, « ne fut pas seulement une grâce, mais une accumulation de grâces. » Dans son humilité, il lui semblait que d'autres auraient bien mieux qu'elle profité de cette faveur ; mais la révérende Mère n'en jugeait pas ainsi, et une fois de plus elle trouva dans l'intimité de vie, que crée un long voyage, cette union de pensées et de sentiments qui est une des rares joies données parfois ici-bas aux âmes d'élite.

Après une courte halte à Lyon, un pèlerinage à Fourvières et une visite au Général des Pères Maristes à Sainte-Foix, les deux voyageuses se dirigèrent vers Marseille et, malgré les premiers froids, dont la rigueur se faisait sentir même dans le Midi — on était en novembre — elles montèrent au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde et allèrent à la Sainte-Baume, « demander à l'amante de Jésus quelque chose de son amour, fidèle jusqu'à la croix, pour toutes les filles de Notre-Dame du Bon-Secours. » Elles revinrent de la grotte vraiment *embaumées* par cette impression indéfinissable et toute surnaturelle, qui saisit le pèlerin quand il pénètre dans ce lieu, où Marie-Madeleine est restée ensevelie trente années, ne vivant que de ses larmes et de son amour.

Le 2 novembre, la Mère Sainte-Fulgence et la maîtresse des novices reprirent le chemin de l'Italie et arrivèrent le 4 au but désiré de leur voyage.

Tout d'abord, elles allèrent s'agenouiller au tombeau des Apôtres ; puis leur premier soin fut d'entreprendre les démarches requises pour obtenir une audience du Saint-Père. Cette faveur leur fut accordée le 14 novembre ; jusque-là elles passèrent de longues journées à visiter ces lieux, si chers à l'âme chrétienne et qui sont la gloire et le grand attrait de Rome, et l'on peut dire que leur séjour dans la Ville éternelle fut un acte non interrompu de foi et d'amour. Elles conçurent, dans toute l'acception du mot, ce que Mgr Gerbet a si bien appelé l'*idée* de Rome, de Rome chrétienne, centre et foyer de la vie catholique, et leurs cœurs s'ouvrirent largement à cette influence mystérieuse si bien décrite par l'éminent écrivain cité plus haut. « Les lumières de l'histoire et

de la philosophie suffisent, écrivait-il, pour découvrir la signification de Rome monumentale ; mais la foi, la piété y recueillent quelque chose de plus élevé encore. Les âmes qui ont ce qu'il faut pour éprouver ces impressions, n'ont pas besoin qu'on leur dévoile comment cette variété d'événements, de peuples, d'époques, réfléchis dans les monuments de Rome, s'y coordonne au sein d'une magnifique unité (1). »

La Mère Sainte-Fulgence et sa compagne avaient en elles ce *quelque chose* qui les rendait aptes à aller des figures à la réalité, du visible à l'invisible. Leurs impressions se trouvent, du reste, résumées dans une lettre adressée, par la Mère Sainte-Alphonsine, à la supérieure de Dublin. « Je me sens incapable de parler, comme je le voudrais, des magnificences de Rome ; tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'on ne peut imaginer rien de plus grandiose, de plus riche et de plus beau que ces grandes basiliques, ces églises où l'or, le porphyre, le jaspe, les marbres les plus rares, les mosaïques les plus recherchées s'unissent à tout ce que l'art et le génie ont enfanté de plus parfait comme sculpture et peinture. Pourtant, oserai-je l'avouer, ce n'est pas ce qui m'a ravie davantage, car ces splendeurs qui sont bien, si vous le voulez, un bel hommage rendu à la divinité et une image de sa grandeur et de sa majesté, ces belles églises me paraissent froides. On les admire, mais on ne se sent pas touché, ému comme en présence de la colonne à laquelle notre divin Sauveur a été attaché, comme lorsque l'on monte à genoux les degrés de l'escalier de marbre qu'il a si

(1) *Esquisse de Rome chrétienne.* Paris, Tolra et Hatton, 1866.

péniblement gravi pendant sa Passion. Autrement profonde encore est l'impression que l'on éprouve quand on vénère les liens qui ont tenu captives les mains du grand Apôtre, qu'on pénètre dans la prison Mamertine et qu'on voit la colonne où lui et saint Paul ont été attachés ; quand l'on boit l'eau de la source miraculeuse, qui a jailli au milieu de cette prison et avec laquelle le prince des Apôtres baptisait les prisonniers enfermés avec lui, les transformant en confesseurs de la foi. Que dire enfin du sentiment qui s'empare de vous, lorsqu'on s'agenouille à l'endroit même où Pierre a été crucifié, où Paul a eu la tête tranchée, et que l'on baise les reliques de tant de saints et de saintes et cette terre arrosée du sang des martyrs ? Oh ! que tout cela est émotionnant pour l'âme ! Quelle prédication éloquente, et comme l'on se sent confondu, humilié, devant sa propre lâcheté, en songeant à tout ce que tant d'autres ont souffert !

« Quelles douces émotions aussi n'avons-nous pas éprouvées ce matin en assistant à la messe dans la chambre où saint Stanislas a rendu le dernier soupir ! Il est représenté couché en grandeur naturelle, revêtu de la robe noire des Pères de la Compagnie de Jésus, portant dans sa main droite l'image de la sainte Vierge et dans la gauche un grand crucifix, son chapelet et une branche de lis. Cette statue est si bien faite, le visage du saint novice est si doux, si serein, il porte si bien l'empreinte de la sainteté qu'on ne peut se lasser de le regarder.

« Quelles impressions profondes ne ressent-on pas encore en parcourant soit les catacombes, où les premiers chrétiens, unis par la foi et la charité, s'assemblaient pour célébrer les saints mystères, soit le Colysée, le

Forum, où tant d'autres ont été déchirés par la dent meurtrière des lions, des ours et des panthères. Oui, Rome est vraiment la Ville sainte, en raison des souvenirs impérissables que l'on y retrouve à chaque pas.

« Dimanche nous avons eu la consolation de pénétrer dans la chambre du bienheureux Benoît Labre; elle est convertie en chapelle, et les vêtements rapiécés du saint, ses livres de prières, son pauvre grabat, tout cela est là, conservé avec le plus grand soin et présenté à la vénération des fidèles. Nous avons vu aussi une splendide statue de marbre blanc, qui le représente couché avec son chapelet en main, sa discipline et une branche de lis auprès de lui. C'est un vrai chef-d'œuvre !

« *Comme Dieu est magnifique dans ses récompenses*, et qu'il est vrai de dire qu'*il tire le pauvre de son fumier pour le placer sur un trône de gloire et d'honneur !* »

Nous n'avons rien voulu retrancher de cette longue missive, qui révèle si parfaitement l'âme de la Mère Sainte-Alphonsine, et qui fait comprendre une fois de plus le bien que peut produire un pèlerinage, quand il n'a pour mobile que des pensées de foi.

Dans ces pieuses pérégrinations, la Supérieure générale portait partout le souvenir de ses filles et s'efforçait de puiser, pour toutes, à la source de grâces où elle se trouvait. C'est ainsi qu'elle voulut faire célébrer pour la Congrégation la sainte Messe à la prison Mamertine, ce lieu mille fois vénéré où l'on baise les chaînes de Pierre.

Mais arriva enfin le jour tant désiré, et nous laisserons de nouveau la parole à la compagne de la Mère Sainte-Fulgence pour raconter les émotions de l'audience du

14 novembre : « Nous sommes arrivées au Vatican, écrivait-elle à la Mère assistante, un peu avant sept heures, devançant ainsi l'heure indiquée, comme on nous l'avait conseillé. Après avoir traversé la cour d'honneur, appelée la cour Saint-Damase, nous nous sommes trouvées devant un somptueux escalier en marbre blanc dont les paliers sont en mosaïque. Sur le premier de ces paliers se trouvent deux magnifiques vitraux représentant, en grandeur naturelle, saint Pierre et saint Paul. Nous montâmes une centaine de marches et nous arrivâmes à une vaste antichambre, qui précède un grand salon, orné de nombreux portraits de papes et ayant, aux fenêtres et aux portes, des rideaux de soie blanche bordés de rouge. De là, on nous fit passer dans un second salon somptueusement meublé et qui s'ouvre sur la chapelle du Saint-Père, ou plutôt sur la pièce qui la précède et avec laquelle elle communique. Dans cette pièce aux tentures sombres, se trouvent plusieurs rangées de chaises, destinées aux personnes privilégiées qui sont admises à la Messe du Saint-Père. Le premier rang de chaises est généralement réservé pour les princes et les princesses. Nous avons été placées au second rang.

« Vers sept heures et demie, un des camériers a ouvert la porte et la portière de la chapelle, que nous avons pu contempler à loisir. L'autel n'est pas grand ; le devant est en drap d'or brodé et toute l'ornementation est de bon goût, mais simple.

« A huit heures est arrivé le Saint-Père ; il était vêtu d'une soutane de drap blanc et portait un long manteau rouge avec un grand collet. A son entrée à la chapelle, il se tourna vers les assistants et les bénit en les saluant.

Ensuite Léon XIII s'est dirigé vers son prie-Dieu et a fait sa préparation ; puis Sa Sainteté est revenue vers l'autel, où trois camériers, en soutanes violettes, avec ceintures de même couleur, ont revêtu l'auguste Pontife de ses ornements sacerdotaux, lui témoignant un respect que je ne puis exprimer. Pendant le saint Sacrifice, le Pape prie avec une ferveur et une onction qui émeuvent ceux qui l'entendent ; je ne saurais vous rendre l'accent suppliant avec lequel il dit les trois *Ave Maria* et le *Salve Regina* après la sainte Messe. Vous devinez quelle douce et profonde émotion nous avons éprouvée en recevant, de la main bénie du Vicaire de Jésus-Christ, Celui qui, par amour pour nous, se fait Victime perpétuelle. Notre chère Mère avait peine à contenir ses larmes, je dirai presque ses sanglots, en revenant à sa place.

« Après une messe d'action de grâces, célébrée par un des évêques assistants, le Saint-Père se place dans un fauteuil un peu à droite devant l'autel, et toutes les personnes présentes vont, chacune à son tour, lui offrir leurs respectueux hommages. Nous avons deux fois baisé son anneau ; nous étions si près de Sa Sainteté que nos manteaux frôlaient ses vêtements et nous nous sentions comme deux petits enfants entourant leur père de vénération et de filial amour. Ayant entendu le camérier nous annoncer comme venant de Paris, Léon XIII nous dit : « *Ah ! des religieuses de France !* « *Et qu'êtes-vous venues faire à Rome ?* » — « Très « Saint-Père, a répondu notre révérende Mère, nous « sommes venues uniquement pour recevoir votre béné- « diction pour nous et pour toute notre Congrégation. » L'auguste Pontife a paru touché de cette pieuse démarche

et il reprit : « *Oh! oui, soyez bénies, vous, vos œuvres « et toutes vos enfants, et que la bénédiction de Dieu « soit toujours avec vous!* » C'est avec force qu'il a daigné appuyer sa main sur nos têtes inclinées. Puis, apercevant les médailles et les chapelets que nous lui présentions, il dit : « *Ah! vous avez des objets à « bénir. C'est bien volontiers que je le ferai.* » Nous demeurons encore sous la douce impression de cette audience, qui restera parmi les plus consolants souvenirs de notre vie. »

Le 20 novembre, les deux voyageuses quittaient Rome, après avoir assisté une seconde fois à la Messe du Saint-Père, et reçu une nouvelle bénédiction et de précieuses faveurs de Sa Sainteté. Elles revenaient plus que jamais pénétrées de ce sentiment qu'il n'y a point pour les âmes religieuses de plus réelle consolation que d'être des membres agissants de la sainte Eglise, et de vivre étroitement unies à son Chef et sous son égide protectrice.

Au printemps de l'année suivante, la Mère Sainte-Fulgence dut se préparer à un autre voyage, que de tristes circonstances lui imposaient. Elle allait prendre encore le chemin du Nouveau-Monde, car, depuis quelque temps, la santé de Mère Saint-Ferdinand lui donnait de sérieuses inquiétudes. Nous avons vu cette digne religieuse faire un effort surhumain pour venir en France assister au Chapitre général de 1886 ; à son retour à Baltimore, elle sembla revivre ; mais ce n'était là que l'éclat momentané que donne le flambeau avant de s'éteindre, et peu à peu on la vit décliner visiblement.

Mère Saint-Ferdinand s'était usée lentement dans l'accomplissement de sa lourde charge. Malgré sa faible

santé, elle avait toujours été infatigable. « Pourquoi nous ménager ? disait-elle souvent. Bientôt nous serons au ciel, et là nous nous reposerons. » Il est vrai qu'elle puisait la force à sa source même, c'est-à-dire, dans une ardente dévotion à la sainte Eucharistie ; comme le Prophète, *elle avait soif du Dieu vivant, son cœur et sa chair soupiraient après Lui* (1). Tous ses instants libres, elle les passait aux pieds de Jésus-Hostie et maintes fois, au sortir de la chapelle, on l'entendit dire : « S'il nous était donné de comprendre la grâce qui nous est faite de vivre si près du bon Dieu ! » Souvent la sainte religieuse avait affirmé qu'elle mourrait un jeudi, et c'est ce qui arriva en effet.

Cependant la révérende Mère Sainte-Fulgence désirait se rendre compte par elle-même de l'état des choses et s'assurer que la communauté ne souffrait pas de l'impuissance où la supérieure paraissait réduite. Elle put se convaincre, une fois de plus, de cette grande vérité qu'une âme juste opère dans la souffrance et par l'exemple autant et plus que dans la santé et dans l'activité. A Baltimore, la Règle était toujours scrupuleusement et joyeusement observée, l'union et la charité la plus parfaite régnaient parmi les Sœurs ; aussi leurs travaux étaient-ils des plus fructueux. C'est dire qu'on les appréciait, qu'on les aimait ; tous : prêtres, médecins, catholiques, protestants et même les juifs, réclamaient leurs soins.

« Vous devez trouver, écrivait à cette époque le révérend Père Leterrier à la Supérieure générale, un vrai sujet de consolation en constatant l'union, le bon esprit,

(1) Ps. LXXXIII, 2.

le dévouement et la joie qui règnent dans votre pieuse famille. Vos filles font l'œuvre de Dieu et, en retour, il les bénit. J'avoue que je suis toujours frappé de cet air de sérénité et de contentement qui me semble caractériser cette communauté. »

Sans doute, il y avait des croix et des contradictions. Mais, comme le disait Mère Sainte-Fulgence, il est impossible de gagner des âmes à Dieu sans souffrance; l'exemple de notre divin Sauveur est toujours là pour proclamer cette loi.

Durant son séjour à Baltimore, la révérende Mère apprit la mort de Sœur Sainte-Ursule, cette vénérable ancienne, tante de Mère Sainte-Domitille et de la Sœur Sainte-Theudosie, et elle en témoigna un réel chagrin. « Ainsi donc, écrivait Mère Sainte-Fulgence, cette chère Sœur est partie pour la patrie céleste; elle avait eu, à mon départ, le pressentiment qu'elle ne me reverrait plus; cependant j'espérais encore retrouver cette belle âme si droite, si régulière, si pieuse, qui avait toujours été un modèle de respect et d'obéissance envers l'autorité. Elle laisse un grand vide dans mon cœur. Toute jeune novice, j'allais vers elle avec affection et respect. Ces chères anciennes étaient pour nous si indulgentes et si bonnes! »

La présence de la Supérieure générale à Baltimore eut momentanément une heureuse influence sur la santé de la Mère Saint-Ferdinand; elle parut revivre et les adieux ne furent pas assombris par de tristes pressentiments. Mais, quand vint l'automne, avec ses brusques changements de température, qui sont tout spéciaux au climat d'Amérique, la toux qui fatiguait la pauvre Mère s'accentua, et elle comprit que sa fin approchait;

elle retourna à Dieu le 14 février 1889, laissant le couvent, qu'elle avait fondé, imprégné du souvenir de ses vertus. Forte et vaillante pendant sa vie, elle le fut jusqu'à sa dernière heure. « Durant ses longues et cruelles souffrances, lit-on dans le compte rendu du Chapitre général de la même année, jamais le murmure n'effleura ses lèvres ; jamais d'autre désir que celui du ciel ne fit battre son cœur. Elle suivit avec calme les progrès du mal, désigna la place qui devait recevoir sa dépouille mortelle et rédigea elle-même les billets mortuaires. »

Quelques jours avant sa mort, la malade demanda à se lever et, soutenue par deux Sœurs, elle se fit conduire à une fenêtre qui donnait sur le jardin, afin de dire un dernier adieu à tout et voir l'endroit où l'on creusait sa tombe. Puis, tandis qu'on la ramenait, elle redit, avec un sourire plein de joie, cette parole d'une sainte : « *Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir !* » Elle exprima alors le regret de ne plus revoir sur la terre la Mère Sainte-Fulgence et de ne pouvoir, de vive voix, lui demander pardon des peines qu'elle avait pu involontairement lui causer.

Le R. Père Leterrier, qui avait été à Dublin le confesseur de la Mère Saint-Ferdinand, se trouvait alors en Amérique en qualité de provincial de la Société de Marie. De Boston, où il demeurait, il vint voir la malade et, comme tous les prêtres qui approchaient celle-ci, il fut très édifié de ses parfaites dispositions. Voulant lui donner une suprême consolation, il célébra le saint Sacrifice dans la chambre de la chère Mère durant les quinze derniers jours de sa vie. L'heureuse prédestinée, entourée de ses filles et consolée aussi par la présence

d'un de ses frères, qui avait traversé l'Océan pour la revoir, s'endormit heureuse et confiante entre les bras de Celui qui a *promis la vie éternelle aux âmes qui ont tout quitté pour le suivre* (1).

S. E. le cardinal Gibbons fut, en cette circonstance, d'une touchante bonté, et, devant le cercueil de la chère morte, il exprima aux Sœurs, en paroles émues, sa sympathie et ses regrets. Un bienfaiteur de la maison, qui tint à honneur de prendre à sa charge tous les frais des funérailles, avait envoyé de magnifiques bouquets de lis pour entourer la dépouille mortelle. Les Sœurs portèrent elles-mêmes leur Mère jusqu'à sa tombe, sur laquelle s'éleva bientôt un pieux monument, expression de la reconnaissance des habitants de Baltimore.

La révérende Mère générale, émue du malheur qui venait de frapper ses filles et du vide immense qui s'était fait dans leur communauté, ne put résister au désir de leur porter la parole consolatrice et les témoignages de sa maternelle affection. Pour la quatrième fois, elle traversa donc l'Atlantique et put, dès le 20 mars, prier sur la tombe fraîchement creusée de la Mère Saint-Ferdinand. Elle trouva les Sœurs bien affectées, mais courageuses et encore sous l'impression de cette mort édifiante; toutes se disposaient à recevoir, comme l'élue du Seigneur, la nouvelle supérieure que le Chapitre général devait nommer au mois de juillet suivant.

La Mère Saint-Honorat fut nommée à ce poste, où elle trouva un champ tout préparé pour y déployer les capacités et les grandes qualités qu'une longue expérience

(1) Matth., XIX, 29.

des âmes et du gouvernement avait singulièrement développées.

Dans l'automne précédent, Rév. Father Foley qui, depuis six ans, était le confesseur des Sœurs du Bon-Secours, avait été nommé évêque de Détroit et consacré par le cardinal Gibbons. Ce fut Rév. Father Brodrick qui, quoique très jeune encore, le remplaça à la paroisse de Saint-Martin où, depuis vingt ans, il se dévoue avec un zèle infatigable à toutes les œuvres. Mais une de celles qu'il affectionne plus particulièrement, c'est la formation spirituelle de ses chères filles du Bon-Secours. Les Sœurs ont toujours trouvé en lui un père et un protecteur ; il comprend admirablement leur vocation, aussi ne leur ménage-t-il ni les encouragements, ni les conseils pour que leur vie soit vraiment apostolique, toute dévouée au soulagement des malades, mais surtout des pauvres. Ce saint prêtre s'est grandement réjoui à la pensée de la prochaine publication de l'Histoire du Bon-Secours, « car, écrivait-il naguère à la révérende Mère Marie-Joseph, votre Institut est tout odorant de la charité divine : *fragrant of the charity of Heaven.* »

Ce fut lui aussi qui eut la consolation de prendre la parole à la cérémonie jubilaire du vingt-cinquième anniversaire de la fondation à Baltimore.

Il nous faut céder à la tentation d'ouvrir ici une parenthèse, pour faire mention de cette solennité, qui eut lieu le 24 mai 1906 ; on devine avec quelle profonde action de grâces elle fut célébrée. S. E. le cardinal Gibbons, retenu, dans la matinée, par une charge de son ministère pastoral, vint passer plusieurs heures de cette belle journée au Bon-Secours, s'associant pleinement à la joie dont les visages rayonnaient, et

le prélat ne quitta ses chères filles qu'après les avoir bénies avec effusion.

La Mère Saint-Urbain, guidée par son grand cœur, avait eu de délicates inspirations. Tout d'abord, en souvenir de ces vingt-cinq années, si particulièrement bénies de Dieu, elle songea à associer vingt-cinq pauvres au Jubilé que l'on célébrait, en leur servant un repas substantiel. Puis, elle voulut encore que le prêtre qui avait offert, pour la première fois, le saint Sacrifice dans l'oratoire de Mrs Small, célébrât la sainte Messe, revêtu du même ornement et tenant en main le même calice que la Mère Sainte-Domitille avait apportés pour le 24 mai 1881.

Nombreux furent les présents offerts à la communauté en cette circonstance, et la plupart avaient pour but d'ajouter à l'ornementation de la chapelle. Beaucoup d'amis et de bienfaiteurs de la première heure manquaient au rendez-vous, mais leurs noms, mêlés à ceux des fondatrices, se trouvaient sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

Le Séminaire de Saint-Sulpice était largement représenté à la grand'messe solennelle, qui fut chantée par la maîtrise de Saint-Martin, et, après l'Evangile, Rév. Father Brodrick monta en chaire et glorifia, en paroles éloquentes, l'œuvre accomplie, depuis vingt-cinq ans, par les humbles filles de Notre-Dame du Bon-Secours. Ces dernières aimeront, sans doute, à retrouver ici un extrait de ce discours.

« Dans le livre de l'Exode, chap. XIIe, nous voyons que le Dieu tout-puissant commanda aux Israélites de célébrer leur sortie d'Egypte par la fête de la Pâque, et il leur dit : « *Ce jour sera pour vous un jour célèbre*

« *entre tous ; vous en ferez une fête au Seigneur dans* « *la suite des temps.* » — Il leur prescrivit alors les rites selon lesquels la fête devait être observée.

« Dans l'Eglise, depuis la venue du Christ, le Dieu, le Sauveur, le Roi, nous avons la célébration des grands mystères de sa vie et de sa mort, et tout notre culte catholique consiste dans la commémoration de ces mystères.

« Depuis le commandement de Dieu à Moïse, il y eut, dans le cours des temps, d'autres commémorations, et dans la religion et dans la société.

« Dans la religion, nous avons la célébration des fêtes de la sainte Vierge et des saints, au cours de l'année. — Dans la société, nous avons la commémoration d'événements importants qui traversent l'existence de la nation, d'une communauté ou d'un individu.

« Et voilà pourquoi nous sommes assemblés aujourd'hui dans la chapelle de ce couvent, afin de rendre à Dieu de solennelles actions de grâces à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Sœurs du Bon-Secours dans la ville de Baltimore.

« Il y a trente ans, il n'y avait pas, dans ces Etats, et je puis dire dans toute la contrée, ce que nous appelons maintenant une garde-malade. Je me rappelle que, quand le vénérable Docteur Dubruel, le Supérieur du Séminaire, fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, ce fut avec une grande difficulté qu'on put obtenir une garde d'un des hôpitaux pour lui donner les soins nécessaires ; et il n'est pas du tout surprenant que les docteurs de la ville reconnurent alors la nécessité d'avoir des gardes-malades. En vue de cette nécessité, quand Son Eminence le cardinal Gibbons, alors archevêque, se rendit à Rome en 1880,

les principaux docteurs de la ville allèrent le trouver et le prièrent de profiter de son passage à Paris pour obtenir la fondation d'une communauté de ces Sœurs gardes-malades qui, en France, sont, pour les médecins, une aide si appréciable.

« La Supérieure générale du Bon-Secours se rendit aux désirs de Son Eminence, et une petite colonie de ces religieuses fut envoyée à Baltimore. Un an après leur installation provisoire chez une charitable chrétienne, une partie de la propriété actuelle fut achetée par le Père Foley, curé de Saint-Martin, et les docteurs Johnson, Charles O'Donovan, W. Ghero Van Bibber et Geo W. Miltenberger se firent caution de cette acquisition. Je cite ces noms, parce que ces hommes distingués sont entrés dans l'éternité, et aussi parce que c'est un devoir de se souvenir avec gratitude des bienfaiteurs de l'humanité souffrante . . . .

« Les Sœurs du Bon-Secours continuent leur œuvre si chrétienne et, depuis vingt-cinq ans, on peut dire qu'elles se sont, suavement et sans ostentation, efforcées de répondre aux devoirs de leur noble vocation, se dépensant auprès du lit du pauvre comme du riche, du noir comme du blanc, du Juif comme du Gentil. Et bien que, depuis ce temps, la communauté se soit beaucoup accrue, les demandes de gardes excèdent toujours le nombre de ses membres.

« Dans la vie d'une communauté telle que celle-ci, une période de vingt-cinq ans est courte; mais, dans l'existence de chacun de ses membres, cette période comprend la meilleure partie, c'est-à-dire, les forces vitales et l'énergie de la vie. Les tombes du petit cimetière du couvent nous disent assez combien de

sacrifices prématurés ont été demandés à ces âmes magnanimes.

« Et qui saurait estimer à sa valeur le dévouement, les réelles souffrances de ce ministère? Les longues heures de veilles silencieuses, les inquiets désirs d'apporter quelque soulagement au malade, et même le vif sentiment de son impuissance à y arriver, l'incertitude, les craintes, les espérances, les mortelles heures d'agonie, les dernières angoisses, les terribles gémissements arrachés par la douleur, et souvent la mort inévitable : tel est le partage de ces âmes généreuses.

« O mes chères Sœurs, vivre toujours au milieu de ces tristes scènes, de ces sombres images, jour après jour, année après année, c'est vraiment vivre d'une vie toute surhumaine. Bien peu parmi nous ont à supporter sans trêve de pareils fardeaux et une suite non interrompue de sacrifices. Cependant, c'est là votre vie, et vous avez ici aujourd'hui quelques-uns des principaux pasteurs de cette ville, qui sont les témoins de vos pénibles labeurs et savent apprécier votre dévouement; aussi se joignent-ils à nous pour remercier Dieu de ce que votre communauté a pu remplir cette noble et sublime mission durant vingt-cinq années. Mais c'est par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez fait ceci. « *Je puis tout,* dit l'apôtre saint Paul, *en Celui qui me fortifie.* » Aussi avez-vous réussi, parce que votre vie a été fondée sur Lui. Comme notre divin Sauveur, *vous avez passé en faisant le bien* parmi toutes les classes de la société, et aujourd'hui, après vingt-cinq ans, pas un mot de reproche et de blâme n'est sorti de la bouche de ceux même qui sont les plus difficiles à contenter. Ce silence n'est-il pas une glorieuse louange?

« Que Dieu vous bénisse donc, et puisse le même esprit animer toujours votre communauté, car, encore une fois, votre mission n'est pas de la terre, mais du ciel . . . .

« Aujourd'hui, nombreuses sont les âmes qui, dans la patrie, se réjouissent avec nous, car combien doivent leur salut à votre édifiant exemple, à vos consolants avis et à votre infatigable dévouement? . . . . . .

« Continuez donc votre grande œuvre de miséricorde parmi les affligés, et non seulement d'un jubilé à un jubilé, d'un siècle à un siècle, mais jusqu'à ce que le temps ait disparu, que Dieu ait séché les larmes de nos yeux, que les souffrances, les deuils et les douleurs soient remplacés par une joie inaltérable, un infini bonheur, par la vraie et éternelle vie, qui nous a été promise par notre Père qui est dans les cieux! »

Celui qui parlait ainsi publiquement, en 1906, avait maintes fois, dans le secret de son cœur, exalté la miséricorde divine de s'être servie de ces humbles religieuses pour ouvrir le chemin de la vérité à des âmes égarées dans l'hérésie. Ces conquêtes de la grâce étaient d'autant plus remarquables que les Sœurs du Bon-Secours n'avaient d'autre moyen d'action que la prière et l'exemple ; en effet, elles sont tenues à une extrême discrétion, lorsqu'elles se trouvent dans les familles protestantes, et ne portent la conversation sur le terrain religieux que lorsque les malades eux-mêmes les y convient.

Nous relaterons ici un fait qui prouve leur influence et dans quelle mesure la grâce seconde leur muette prédication.

« Je fus envoyée, raconte une Sœur, auprès d'une dame protestante âgée d'environ quarante-sept ans; elle se mourait lentement d'une maladie de poitrine. Dès mon arrivée, elle m'avoua que quelques-unes de ses amies la pressaient d'entrer dans l'Eglise catholique, mais que jamais elle ne consentirait à changer de religion. Je me contentai de lui dire que, naturellement, il ne fallait pas le faire sans vraie conviction. Elle avait l'âme droite et bonne; je l'estimais beaucoup et la soignai avec affection. Cependant, malgré tous mes efforts pour la soulager et la distraire, elle restait triste et pensive. Une nuit, elle m'appela et me dit : « Ma Sœur, je trouve le temps bien long et j'ai l'esprit tor-
« turé par de douloureuses pensées durant ces heures d'insomnie.
« Ne pourriez-vous me dire quelque chose de consolant, qui restât
« gravé dans ma mémoire et qui m'aiderait à supporter mes
« souffrances? »

« Avant de répondre à la pauvre malade, je récitai du fond du cœur un *Ave Maria* et je suppliai la sainte Vierge de m'inspirer ce que je devais dire. Puis je lui représentai que Dieu était son père, qu'il l'aimait plus que personne ne l'avait jamais aimée sur la terre et que, s'il la faisait souffrir, c'était pour la rendre digne de lui et de la grande récompense qu'il lui réservait. La malade me remercia affectueusement, me disant que ces pensées lui faisaient vraiment du bien.

« Le lendemain, elle me demanda de lui faire une lecture dans la Bible; je pris le livre qu'elle me désignait, mais il me fut impossible d'y lire, tant les caractères étaient fins. « S'il en est
« ainsi, me dit-elle, prenez celui qui est sur la table; il n'y a pas
« de grande différence entre les deux. » C'était le Nouveau Testament. Je lui demandai alors de tirer elle-même un chapitre, ce qu'elle fit volontiers. Voici le texte sur lequel s'ouvrit le livre : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.* » La malade m'interrompit immédiatement, me pria de fermer le livre et de lui expliquer cette parole. J'eus de nouveau recours à mon *Ave Maria,* et je me mis en devoir de la satisfaire de mon mieux. « Croyez-vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui deman-
« dai-je d'abord, et croyez-vous en sa parole? — Oui, certai-
« nement. — Eh bien! voilà ce qu'il a dit : *Les péchés seront*
« *remis à ceux à qui vous les remettrez.* — Alors, ma Sœur,
« vous croyez réellement que, quand vous vous êtes confessée,
« vos péchés vous sont pardonnés. — Je le crois très fermement. »

Je lui démontrai ensuite que l'aveu de ses fautes, à un homme comme lui, était pour l'homme orgueilleux une très grande pénitence et que jamais les apôtres ne seraient parvenus à la faire accepter du monde si la confession n'était pas d'institution divine. « Oui, ajoutai-je, Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné « aux apôtres le pouvoir d'absoudre par les paroles que vous « venez d'entendre, et les apôtres ont transmis ce pouvoir aux « évêques et aux prêtres dans la sainte Eglise catholique, apos- « tolique et romaine, et ils le posséderont jusqu'à la fin du « monde. Vous ne pouvez pas, Madame, vous refuser à l'évidence « et croire que Notre-Seigneur a constitué deux religions diffé- « rentes ? »

« J'avais été poussée à dire ces choses, tout en craignant d'avoir été trop loin, mais il n'en fut rien. Je savais m'adresser à une âme droite, qui ne voulait point repousser la vérité ; elle réfléchit sérieusement sur tout ce qu'elle venait d'entendre et se laissa convaincre. Le jour même, elle demanda le baptême, se confessa et, deux jours après, elle fit sa première Communion avec une grande ferveur, bénissant Dieu de l'avoir ramenée au bercail. « Maintenant, me dit-elle, je puis mourir en paix, je suis prête. » Durant les quelques jours qu'elle vécut encore, l'heureuse convertie me raconta un fait qui expliquait la faveur dont elle venait d'être l'objet. Dans son enfance, elle prenait trois ou quatre fois par semaine des leçons de musique au couvent de la Visitation, à Washington. La religieuse, chargée de cet enseignement, faisait, avant de commencer la leçon, réciter un *Ave Maria* à l'enfant, qui aimait cette prière et la disait volontiers ; mais lorsqu'elle était de mauvaise humeur, impossible de la faire sortir de ses lèvres. La maîtresse, très patiente, se contentait de lui dire : « Eh bien ! j'espère que la prochaine fois vous serez mieux « disposée et que vous réciterez ma petite prière. » Cette parole faisait à l'élève plus d'effet que de grands reproches. La sainte Vierge n'avait pas oublié les *Ave Maria* de l'enfant, et c'est à son lit de mort qu'elle leur fit produire leur effet : la grâce de la conversion et l'entrée du ciel. Huit jours après avoir été baptisée, cette privilégiée de Marie reçut encore la sainte Communion et elle rendit le dernier soupir en faisant son action de grâces. »

Ici encore, nous voyons donc une Sœur du Bon-Secours être la messagère de Marie, l'instrument de sa miséricorde.

Durant l'automne de 1888, et tandis que la Mère Saint-Ferdinand achevait de se consumer dans l'attente du Seigneur, son ancienne supérieure de Dublin la précédait dans la patrie. On a vu avec quelle rare vertu la Mère Sainte-Hedwige avait supporté la grande épreuve qui, en 1872, s'était abattue sur cette communauté ; peu faite pour commander, elle se réfugia, avec bonheur, sous l'égide de l'obéissance lorsqu'elle fut rappelée à Londres en 1874, et dès lors elle devint l'aide discrète et cachée, mais très utile, des supérieures, d'abord de la Mère Sainte-Marguerite, puis de Mother Bertille, avec laquelle elle rivalisa dans la pratique de l'esprit de pauvreté, d'obéissance et dans la fidélité à la Règle. Aux traits principaux de sa correspondance, on reconnaît l'âme essentiellement humble, si bien décrite par le Père Lescœur, laquelle « accepte, sans se troubler, ce qu'elle appelle sa médiocrité et son indigence spirituelle, trouvant très juste que Dieu réserve à d'autres qu'à elle-même des grâces de choix, et se faisant volontiers l'admiratrice, la servante, l'auxiliaire cachée des âmes d'élite, parmi lesquelles la pensée ne lui vient jamais de se compter (1). »

Pendant la dernière maladie de la Mère Sainte-Hedwige, qui dura dix mois, on put mesurer l'étendue de sa vertu ; la Sœur, qui la soignait, était pénétrée de la pensée qu'elle soignait une sainte. Jamais une plainte, tout lui convenait : le froid, la chaleur, la fièvre, l'insomnie ; son faible corps, brisé par la douleur, était déjà mort à la terre. La prière était toujours sur ses lèvres, et la malade aimait à être seule pour s'y livrer

(1) Une Retraite au Carmel. Paris, Oudin, 1883.

tout à son aise. Les personnes du monde, qui la connaissaient, avaient pour elle un respect mêlé d'admiration, et ses parents et ses amis, guidés par une tendre affection, lui envoyaient souvent quelques douceurs : fruits, raisins, etc. Mais jamais la Mère Sainte-Hedwige ne consentit à y toucher, et elle chargeait les Sœurs de distribuer toutes ces gâteries aux pauvres. Cette religieuse, d'une vertu éminente, mourut le 20 octobre 1888, heureuse de quitter enfin cette vie périssable, qui avait été pour elle un long exil.

Ici nous voyons se détacher doucement de l'arbre le fruit longuement mûri dans la souffrance. Jetons maintenant les yeux sur un frêle rameau, qui promettait beaucoup et que l'ange de la mort vint arracher brusquement du tronc.

Le 24 janvier de l'année précédente, Mgr Coullié, successeur de Mgr Dupanloup au siège d'Orléans, était venu à la Maison-Mère pour assister à la prise d'habit d'une jeune fille de son diocèse, Mlle Suzanne Miron d'Aussy. Lui aussi était un ami fidèle du Bon-Secours de Paris, et, en annonçant à la Supérieure générale sa venue, il écrivait : « Ce sera pour moi une vraie consolation de revoir votre chère famille religieuse et de la bénir, en bénissant notre fille qui devient vôtre, et cela dans un jour anniversaire de si précieux souvenirs. Je ne vous apporterai de Mgr de Quélen que son anneau pastoral, précieuse relique, que je porte depuis mon sacre comme un talisman sacré, mais je vous apporterai tout mon dévouement, et, dès aujourd'hui, ma révérende Mère, j'appelle sur votre chère famille religieuse les meilleures bénédictions. »

La nouvelle postulante, qui arrivait au Bon-Secours avec un cœur débordant de dévouement, ne devait que

passer au noviciat. Nous laisserons Mgr Chapon, évêque de Nice, dévoiler la beauté de cette âme et raconter son départ pour le ciel; nous nous en voudrions de retrancher un seul mot de cette touchante biographie, qui a paru dans un recueil destiné aux jeunes filles.

« Mlle Miron d'Aussy appartenait à cette noble famille dont le souvenir est mêlé aux œuvres les plus généreuses, et qui, en moins d'un demi-siècle, eut cet honneur de consacrer à Jésus-Christ un apôtre et trois vierges. Elle était la plus jeune de ces prédestinées; mais la vie religieuse ne devait être pour elle qu'une rapide transition de la terre au ciel. Nous l'avons retrouvée couchée dans son cercueil, en cette belle chapelle de la rue Notre-Dame-des-Champs, et à cette même place où elle nous était apparue, revêtue pour la première fois du saint habit, apportant aux pieds de son évêque les prémices joyeuses de son sacrifice.

« A vrai dire, le monde ne l'avait jamais possédée. Comme il arrive souvent aux âmes dont la destinée est de concentrer leurs tendresses et leurs forces pour un grand dévouement, la sienne était un peu silencieuse et voilée. Les relations banales la laissaient ordinairement distraite, presque froide; mais, lorsqu'elle se sentait comprise, elle sortait alors d'elle-même et se donnait avec une ardeur extrême. C'est au chevet de malades bien-aimés qu'elle eut cette grande vision de la souffrance et du dévouement dont le charme, né de la Croix, ravit au monde, depuis dix-huit siècles, tant de jeunesse et d'amour. Elle fit comprendre à Suzanne tout le sens de l'appel divin, dont elle portait depuis longtemps la grâce dans le mystère de son cœur. Dès cet instant, toutes ses tendresses, toutes ses espé-

rances, tous ses rêves de jeune fille le cédèrent à l'ambition d'être la servante de Jésus-Christ, souffrant dans les malades et les agonisants, et elle partit.

« Par une de ces délicatesses qui lui étaient familières, sa dernière visite, avant de quitter Orléans, fut pour le tombeau de Mgr Dupanloup, où elle déposa une couronne en témoignage de sa reconnaissance filiale. Sur la fin de la vie du grand évêque, elle avait été la plus jeune de ses enfants spirituels.

« Après les déchirements d'une séparation où elle fut donnée aussi généreusement qu'elle se donnait elle-même, son cœur s'ouvrit à ces premières joies de la vie religieuse, ces joies matinales et inoubliables à ceux qui les ont goûtées. Son front en était illuminé, et ceux qui la virent alors garderont dans leur mémoire une radieuse image de la paix et du bonheur.

De quelle ardeur elle s'élançait déjà, par le désir, vers ces lits de souffrance et d'agonie, pour lesquels elle avait tout quitté! Mais c'était elle qui allait mourir. Il y a sans doute, dans ce premier élan d'une âme virginale, une nuance de beauté qui manquerait au ciel si Dieu ne la ravissait parfois à la terre, en la fixant et en l'immortalisant par la mort. Et puis, ce brisement de la jeunesse en ses plus saintes ambitions, quand il est librement accepté, devient l'objet d'un sacrifice exquis, qui porte l'âme à des hauteurs où notre pensée terrestre ne saurait atteindre. S'il fallait en croire le monde, ceux qui l'ont quitté n'auraient plus de charmes pour les retenir ici-bas et devraient mourir sans regrets. C'est ignorer les attraits puissants du sacrifice et les enchantements qu'il donne à la vie. Avoir accumulé dans son cœur de jeune religieuse des trésors de charité, de

dévouement, et se voir mourir sans avoir pu les répandre, loin des âmes, qui, semblait-il, vous attendaient, et que déjà dans ses rêves on avait consolées, relevées, rendues à Dieu, c'est douloureux, et le monde, en ses espérances brisées, n'a pas de si cruelles déceptions. Mais l'accepter d'un cœur filial, et, après avoir tout sacrifié à Dieu, lui abandonner encore les joies mêmes du sacrifice pour n'en plus trouver qu'en sa sainte volonté, c'est sublime à l'égal du martyre.

« Telle fut l'épreuve de Sœur Sainte-Cécile, et elle n'y défaillit pas. Durant quatre mois, elle a pu savourer toutes les angoisses de sa mort lente et prématurée ; mais une onction mystérieuse avait touché son cœur, et sa résignation, sa paix sont demeurées sans ombre. Elle eut même une heure d'allégresse, quand il lui fut donné de prononcer ses vœux, et, mourante, de contracter avec Jésus-Christ cette immortelle alliance qu'elle avait tant désirée. Celles de ses Sœurs qui, durant cette longue agonie, se penchèrent incessamment vers elle avec tant de charité, ne surprirent sur ses lèvres ni un murmure, ni une plainte amère, ni un regret, ni un désir, si ce n'est celui d'être enterrée pauvrement, puisque, disait-elle, en vertu de sa profession, elle était devenue pauvre.

« A travers ces longues allées du cimetière Montparnasse, que dépouillait déjà le vent d'automne, sous le radieux sourire d'un ciel pur, nous l'avons conduite à l'humble sépulture qu'elle s'était choisie. Elle y repose près de ses Sœurs, sous la garde fidèle du souvenir et de la prière !

« Dans un cimetière rustique de la Haute-Italie, on lit sur la tombe d'un jeune homme cette mélancolique

parole : « Pleurez sur le mort, parce qu'il s'est reposé. » Chère et vaillante enfant ! cette inscription ne convient pas à votre tombe, et nous écarterons toujours ce regret de votre mémoire. S'il est écrit que les pensées des pécheurs périront, les généreux et saints désirs qui remplissaient votre cœur sont des germes bénis de Dieu, qui donnent toujours leurs moissons. Non, votre repos ne sera pas stérile à ceux que vous avez aimés, à l'Eglise, à votre famille, aux âmes inconnues que vous auriez voulu consoler. Il vous reste à leur service, avec la sereine compassion des anges, l'irrésistible prière qu'elle inspire, et cette influence discrète, mais puissante, que les morts mêlent à nos agitations, en faveur des destinées et des œuvres qu'ils avaient paru délaisser en nous quittant. Ayant exhalé votre dernier soupir dans la douleur et dans l'amour, vous êtes de ces morts glorieux dont il fut écrit : « *Les morts sont plus vivants que nous* (1). »

(1) Mgr Chapon, évêque de Nice.



CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Fondations à Lens.

1892-1897.

Sommaire. — La Sœur Saint-Anselme à Lens. — La maison de retraite d'Helchin. — M. Bollaërt. — Fondation de la cité Saint-Auguste. — Mère Sainte-Fulgence préside à l'installation. — Courses matinales. — Baptême d'un enfant. — Ouverture de l'école. — Bénédiction de la chapelle par Mgr Williez. — Allocution de Sa Grandeur. — La Fête-Dieu. — Nombreux retours à Dieu. — Fondation de la cité Saint-Edouard. — Monseigneur l'Evêque d'Arras préside à l'installation du curé. — Efforts des Sœurs récompensés. — Laïcisation des écoles. — Conversion. — Mort de M. Bollaërt. — Hommages rendus à sa mémoire.

En 1891, la Sœur Saint-Anselme, de la communauté de Lille, fut appelée à Lens auprès de la femme d'un des employés supérieurs des mines, laquelle devait subir une grave opération ; cette religieuse donna aux médecins opérateurs un si intelligent concours qu'ils eurent la pensée de demander des Sœurs du Bon-Secours de Paris pour soigner les ouvriers blessés, victimes des accidents si fréquents dans les centres miniers.

Ce désir en suggéra un autre : celui de confier à ces mêmes Sœurs la direction des écoles que l'on projetait d'établir alors, à Vendin-le-Vieil, pour les enfants des mineurs de la fosse n° 8. A cette fin, des démarches furent faites, auprès de la Mère Sainte-Fulgence, par M. Danel, président du Conseil d'administration des mines de Lens ; mais cette demande mit la digne Supérieure dans une grande perplexité.

En effet, elle venait de pourvoir l'Institut d'une maison de retraite en Belgique, non loin de la frontière française, et pour faire la fondation d'Helchin, dont les menaces accumulées à l'horizon justifiaient l'opportunité, elle avait dû refuser d'envoyer des gardes-malades à Antignac, dans le Cantal, où un curé les appelait avec les plus vives instances.

Les objections formulées par les Conseillères étaient nombreuses, et la Supérieure générale ne pouvait que les trouver sages ; mais son âme ardente était séduite par la pensée que, parmi cette population minière, inculte et privée de tout secours religieux, ses filles seraient missionnaires sans quitter la France ! Quel bien à faire auprès de ces enfants délaissés, et souvent complètement négligés par des parents que le travail et l'appât du gain absorbent uniquement !

Ces considérations firent pencher la balance en faveur de l'œuvre demandée ; aussi toutes les conditions du Conseil d'administration furent-elles acceptées.

Il y avait alors à Lens, comme agent général des mines, un de ces chrétiens militants et généreux qui passent en faisant le bien ; c'était M. Bollaërt, dont le nom évoque toujours, là-bas, le souvenir ému de mille bienfaits et le sentiment d'une reconnaissance ineffaçable.

Au point de vue matériel comme au point de vue religieux, il fut le fondateur, l'organisateur et le soutien de cette belle cité minière, qui serait un centre de paix et de prospérité toujours croissante, si les sectaires n'avaient réussi à y faire pénétrer le poison de leurs doctrines subversives. Ce fut lui qui, avec le concours des administrateurs, créa toutes ces œuvres morales et

scientifiques qui font de la Compagnie des mines de Lens une des plus florissantes de France.

L'éducation de l'enfance fut sa première préoccupation : s'inspirant de cette parole d'un célèbre jurisconsulte : « *Je ne puis comprendre une école sans morale et une morale sans Dieu* (1) », il n'eut point de repos qu'il n'eût procuré aux enfants des mineurs le bienfait de l'éducation religieuse. Jusqu'à cette époque, ces enfants allaient aux écoles communales de Lens et y recevaient l'enseignement malsain de maîtres sans croyances ; est-il besoin d'ajouter jusqu'à quel point ces longues courses de chaque jour étaient pour les pauvres petits, privés de toute surveillance, une cause de perversion et de vagabondage ?

M. Bollaërt remédia à ce grand mal et c'est à lui que l'on doit ces écoles moralisatrices, qui s'ouvrirent à Vendin à l'époque dont nous parlons. A côté des écoles, il fit bâtir une église et y installa un prêtre ; dès lors, les mineurs n'eurent plus, pour violer les lois dominicales, le prétexte de l'éloignement.

Toujours infatigable, la Mère Sainte-Fulgence voulut aller, plusieurs semaines avant l'inauguration, surveiller et activer les travaux de l'école et du couvent en fondation. Quand elle arriva le 11 novembre, rien n'était prêt et tous les corps de métier se trouvaient réunis dans la nouvelle maison ; il n'y avait même pas une chambre habitable. Aussi les ouvriers commencèrent-ils par lui refuser l'entrée des locaux et il fallut requérir le piqueur, qui fut profondément surpris de voir la Supérieure générale s'installer dans de pareilles conditions. Mais cette

(1) Portalis.

dernière dit en entrant : « J'y suis, j'y reste ; il suffit pour cela d'un peu de courage de notre part. Nous l'aurons, ce courage, puisque nous venons faire ici l'œuvre de Dieu. »

Sa présence et son activité eurent le résultat que l'on en attendait, et tout fut prêt pour le 1er décembre. Durant ces dix-huit jours, la Mère Sainte-Fulgence se rendit chaque matin à Lens, dès cinq heures, pour assister au saint Sacrifice de la Messe et se nourrir du Pain des forts. « La route, si belle aujourd'hui, n'était guère praticable alors, écrit une des fondatrices, et l'on marchait dans la boue noire. Sœur Saint-Wulfran se munissait bien d'une lanterne, mais à peine éclairait-elle un axe de dix pas. Il fallait un grand courage pour entreprendre chaque jour ce pèlerinage ; cependant qui aurait songé à se plaindre, tandis que notre révérende Mère était en tête de la caravane, pleine d'entrain et de bonne humeur ? Dans son exquise bonté, elle savait faire naître mille incidents, qui provoquaient la gaieté et nous faisaient oublier la fatigue. » Un jour néanmoins, Mère Sainte-Fulgence se trouva si souffrante à l'église qu'à son insu, Sœur Sainte-Nathalie courut chercher une voiture pour lui faire regagner la cité Saint-Auguste. Mais, durant le trajet, la révérende Mère fut arrêtée par un mineur, qui lui demandait de baptiser un enfant nouveau-né, ce qu'elle fit avec joie. La bonne Supérieure voulut même être la marraine de l'enfant, à qui elle donna son nom de Marie-Joseph ; quelques heures plus tard, ce petit ange montait au ciel chanter son bonheur et prier pour celle à qui il le devait. Les Sœurs comprirent ce jour-là la belle mission que Dieu leur confiait et pleurèrent sur ces nombreux enfants, qui étaient

morts sans baptême, durant ces années où il fallait faire une course de trois quarts d'heure pour chercher un prêtre.

Pendant la période de l'installation, les religieuses prirent contact avec la population ; les mères et les enfants arrivaient nombreuses pour voir « *les ma Sœur* » et demander quand l'école serait ouverte, car leur impatience était grande. On faisait des distributions de bonbons, et les petites filles s'en retournaient ravies de la bonté avec laquelle elles avaient été accueillies et caressées.

Le 3 décembre, en la fête de saint François Xavier, qui était, cette année-là, le premier vendredi du mois, Notre-Seigneur descendit pour la première fois parmi ces populations si ignorantes et depuis longtemps si abandonnées ! La chapelle provisoire, qui occupait une partie des bâtiments de l'asile, fut bénite par M. le curé-doyen de Lens, lequel prononça une touchante allocution, et le saint Sacrifice fut offert par le nouveau curé. « Notre consolation était grande, écrit une des fondatrices. Ce nouveau temple, ouvert au Seigneur, nous en avions la garde, et toutes ces jeunes âmes, que nous menions à ses pieds, pour la première fois, elles nous étaient confiées aussi pour faire en elles l'œuvre de Dieu. La tâche n'était pas facile. Pauvres âmes ! nous les croyions pures. Hélas ! le démon les avait déjà visitées ; quelques-unes avaient des vices précoces, et des fillettes de dix à douze ans ne savaient ni leurs prières, ni même faire le signe de la croix.

« Il faut ajouter cependant, pour être juste, qu'elles avaient toutes un grand fonds de bonne volonté ; peu à peu, leurs mœurs se changèrent et nos petites élèves

prirent des habitudes d'ordre, de propreté et de bonne conduite. Au bout de quelques semaines, elles comprirent qu'il fallait se taire en classe et ne pas siffler avec les locomotives, qui passaient fréquemment. »

Dix-huit mois plus tard, le 24 mai 1894, l'église, en construction, étant achevée, elle fut solennellement bénite par Mgr Williez, évêque d'Arras. Ce fut un jour de grande joie, et tous unirent leurs efforts pour donner à cette fête tout l'éclat qu'elle comportait. Mais laissons parler une des religieuses qui en fit le récit. « Vers trois heures, on alla en procession, par un train spécial avec ces Messieurs de la Compagnie des Mines de Lens. Les petits enfants ouvraient la marche ; ils étaient précédés par un groupe de mineurs en habits de fosse, formant la haie au passage à niveau rue de la Justice ; ensuite venait la magnifique bannière de la sainte Vierge en velours bleu foncé, sur laquelle est représentée l'Immaculée Conception, cadeau offert par la marraine de la cloche, Mme Bollaërt. Puis suivait un groupe de jeunes filles en blanc portant des branches de lis et de roses. La bannière de sainte Barbe était escortée par les mineurs. Ces derniers portaient aussi le dais, sous lequel se plaça l'évêque pour se rendre à l'église. Après la bénédiction extérieure et intérieure de l'édifice, Monseigneur Williez monta en chaire et fit une allocution que je veux essayer de vous résumer : « C'est une bien « belle cérémonie que celle qui m'amène aujourd'hui « au milieu de votre si intéressante population. Qu'est-ce « donc qu'une église, mes frères ? C'est la maison com-« mune, la maison de famille, le lieu de réunion de tous « les chrétiens. C'est là que nous venons adresser à « Dieu cette belle prière, que les lèvres de vos petits

« enfants commencent à bégayer et que Notre-Seigneur « nous a enseignée lui-même : *Notre Père, qui êtes aux « cieux*. Les cœurs intelligents, les cœurs nobles, les « cœurs dévoués et généreux qui vous emploient, ont « reconnu qu'il fallait un lieu où le père, la mère et les « enfants pussent se réunir, et ils vous l'ont donné.

« Voyez dans le chœur cette cloche qui, elle aussi, « va être bénite tout à l'heure, et qui est chargée d'an- « noncer à toute la paroisse les événements heureux ou « malheureux qui composent votre vie. Un enfant vous « est né ; qui va faire connaître cette heureuse nouvelle ? « La cloche. Quand le fils ou la fille, dont cette cloche « a annoncé la naissance, sont arrivés à leur première « Communion, c'est elle encore qui publie, à sa manière, « la joie de la famille, et ses solennelles envolées, par les « émotions qu'elles provoquent, invitent les parents à se « nourrir du même Pain vivant que leurs enfants vont « recevoir pour la première fois. Quand vient le temps « de Pâques, n'est-ce pas encore la cloche qui, par ses « sons joyeux, semble appeler au bercail une brebis « égarée, que le pasteur remarque et à qui il paraît « adresser ces paroles : Venez donc aussi vous nourrir « du corps et du sang de Jésus-Christ. Puis, quand le « deuil vient visiter une famille, en lui enlevant une « enfant chérie ou une mère dévouée, c'est encore la « cloche qui, par ses sons lugubres, demande pour eux « des prières. Enfin le matin, lorsque vous vous rendez « au travail pénible et fatigant de la mine, l'Angélus ne « vous invite-t-il pas à offrir à Dieu votre journée, vous « rappelant que vous ne devez pas seulement travailler « en mineur, mais encore en chrétien ? » Après avoir assuré les ouvriers de sa paternelle bienveillance, Mon-

seigneur se mit en mesure de bénir la nouvelle cloche, qui avait pour parrain M. Auguste Scrive, de Lille, et pour marraine Mme Bollaërt. Quand on l'eut montée au clocher, le Salut du Saint Sacrement eut lieu et l'on chanta le *Te Deum.* »

Quelques jours plus tard, une autre solennité vint ranimer dans les âmes les pensées de la vie chrétienne. A l'occasion de la Fête-Dieu, on organisa la procession du Saint Sacrement, et ce ne fut pas sans émotion que l'on vit, pour la première fois, le divin Maître parcourir les rues de la cité noircie. La bonne volonté avec laquelle tous s'unirent pour décorer les rues et embellir le passage du Seigneur, fut un puissant encouragement pour les Sœurs ; elles avaient espéré, par ces pompes extérieures, arriver aux âmes, et elles ne s'étaient point trompées, car, quelques mois plus tard, à l'occasion des fêtes de l'Adoration, on put enregistrer le retour à Dieu d'un grand nombre de personnes, éloignées du bercail depuis nombre d'années ; le jour de la clôture, il y eut 150 communions. Et la joie des bonnes religieuses fut grande quand elles virent le maire et ses adjoints s'avancer les premiers à la Table sainte. « Ces journées d'adoration, écrivaient-elles, ont été vraiment pour nous des journées du ciel. »

Peu à peu, la cité Saint-Auguste devint une pépinière de petits chrétiens; les enfants de l'asile, les élèves des classes, les jeunes filles de l'ouvroir et, par elles, les divers membres des familles, subirent l'heureuse influence de l'esprit religieux. Pour la préservation de la jeunesse, on créa la Réunion dominicale, puissante sauvegarde contre les dangers qui guettent les âmes dans les centres populeux.

En présence de ces consolants résultats, M. Bollaërt songea à accorder les mêmes bienfaits à une concession voisine, la fosse n° 12, et il mit cette nouvelle cité ouvrière sous la protection de son patron saint Edouard. Là aussi s'élevèrent bientôt, à l'ombre d'une église, des écoles, un asile pour les tout petits et un ouvroir pour former et préparer de diligentes mères de famille.

Le 22 avril 1897, la Mère Sainte-Fulgence arrivait à Lens pour présider à l'installation de ses filles ; le 1er mai avait lieu la bénédiction des écoles et du nouveau couvent. Ce jour-là, pour la première fois, la cloche paroissiale sonna l'*Angélus* en un lieu où les saints noms de Jésus et de Marie étaient si peu connus, et un événement, qui se produisit peu après, put faire conclure aux esprits croyants et observateurs, — qui relèvent les coïncidences — que l'enfer cherchait à se venger de l'arrivée des filles de Notre-Dame du Bon-Secours.

Comme l'église paroissiale ne pouvait être mise en état que le lendemain, le doyen de Lens avait, en ce premier jour du mois de Marie, célébré la sainte Messe dans l'oratoire du couvent et déposé provisoirement le Saint Sacrement dans le tabernacle de ce sanctuaire. Les Sœurs étaient ravies de posséder, durant toute une journée, l'Hôte divin sous leur toit et se promettaient de l'entourer, comme de vraies et fidèles Gardes d'Honneur. Mais voici que, dans l'après-midi, une odeur de brûlé se répand dans toute la maison, et, quand on cherche à en connaître la cause, on trouve l'oratoire rempli d'une épaisse fumée, qui sortait du plancher. Les ingénieurs avaient fait allumer le calorifère pour combattre l'humidité des murs, mal séchés ; et, la bouche de chaleur étant défectueuse, le plancher avait pris feu.

Si cet accident s'était produit quelques heures plus tard, la maison eût été consumée par les flammes. Mais les employés des mines accoururent et réussirent à éteindre l'incendie. La journée, qui s'annonçait si belle pour les religieuses, fut bien assombrie par ces émotions, d'autant que l'oratoire, si coquettement paré, par leurs soins, était devenu méconnaissable ; les tapis souillés, le parquet inondé, les meubles en désordre offraient un spectacle lamentable.

Le lendemain, Notre-Seigneur prit possession de la nouvelle église et le doyen de Lens, dans une courte allocution, félicita chaleureusement les administrateurs, et surtout M. Bollaërt, d'avoir procuré aux mineurs de la fosse n° 12 cet inappréciable bienfait. Un baptême vint, ce jour-là même, après la cérémonie d'inauguration, réjouir les anges de ce nouveau sanctuaire. Un employé des mines était venu solliciter pour sa fille nouvellement née la faveur d'être baptisée la première dans l'église Saint-Edouard, et comme il n'avait encore choisi ni parrain ni marraine, M. le curé-doyen de Lens et Mme Félix Bollaërt s'offrirent pour remplir ces fonctions. On devine la joie du père de voir ses vœux comblés !

Peu de jours après, les classes s'ouvrirent et, comme à la cité Saint-Auguste, les Sœurs purent de suite mesurer du regard la difficulté de leur tâche. Une trentaine de fillettes seulement savaient lire ; le catéchisme leur était absolument inconnu, et la plupart n'avaient même pas la moindre notion de Dieu. En présence de cet état de choses, les pauvres Sœurs, à qui la Mère Sainte-Fulgence avait si bien fait comprendre que, parmi cette population inculte, elles seraient comme de véritables missionnaires, se remirent entièrement entre les mains

du Seigneur, disant avec saint Paul : « *Je puis tout en Celui qui me fortifie.* » (1) Du reste, les encouragements ne leur manquaient pas ; Mgr l'évêque d'Arras, venu pour présider à l'installation du pasteur de la cité Saint-Edouard, voulut visiter les écoles et la communauté. Il témoigna aux religieuses une bienveillance dont elles gardent encore le souvenir, et leur rappela que c'était au Portel, pendant le choléra, qu'il avait vu pour la première fois les Sœurs du Bon-Secours de Paris, qu'ensuite il les avait rencontrées à Etaples, où l'une d'entre elles fut victime de son dévouement. « Debout à midi, ajouta Sa Grandeur, elle succombait le soir. Comme elles étaient aimées, ces bonnes Sœurs ! Quelle vénération leur portaient les parents de ces familles éprouvées par le terrible fléau ! »

Dès l'ouverture des classes, les enfants arrivèrent nombreuses, et l'on se mit à l'œuvre avec un singulier courage, pour gagner toutes ces jeunes âmes à Dieu et pour atteindre, par elles, les parents. Car comment espérer produire un bien durable, aussi longtemps que les enfants, au sortir des classes, se retrouvent dans un milieu irréligieux et y sont imprégnés de principes absolument contraires à ceux qu'on leur inculque à l'école ? Secondées dans leur tâche par le zélé pasteur, qui avait été choisi avec un grand discernement pour ce poste difficile, les Sœurs s'ingénièrent à rendre la piété aimable et attrayante ; mais la prière surtout ne fut pas négligée. On obtint la faveur de faire célébrer la sainte Messe le jeudi en présence du Saint Sacrement et, dans la belle saison, le mercredi, après la classe, les enfants

(1) Philip., IV, 13.

cueillaient des bluets et des pâquerettes, en tressaient des couronnes et, le jeudi matin, elles arrivaient à la Messe apportant leur joli travail. Après la bénédiction du Saint Sacrement, on chantait un cantique à Marie et, à ce verset :

Prends ma couronne,
Je te la donne,
Au ciel, n'est-ce pas ?
Tu me la rendras,

toutes levaient leurs couronnes vers la Vierge Immaculée. La Mère de Dieu ne resta pas insensible à ce geste naïf et aux accents innocents de ces petits, car, peu à peu, beaucoup de parents, ravivés dans leur foi, reprirent le chemin de l'église.

Sans doute le bon grain tombait souvent sur un chemin pierreux et ne levait pas ; souvent aussi les oiseaux du ciel l'emportaient avant qu'il eût germé. Que de jeunes filles, qui, régulièrement, s'approchaient des sacrements, ont été intimidées et arrêtées par les rires moqueurs et sont devenues ainsi les victimes du respect humain ! Une Sœur de la région, qui confiait son découragement à la Mère Sainte-Fulgence, reçut cette réponse : « Semez, semez toujours, Dieu récoltera quand il voudra ! Les bons enseignements, qui paraissent influer si peu sur l'esprit de l'enfant, lui reviendront un jour à la mémoire ; ce sera au milieu de la maladie, peut-être même à l'approche de la mort, qu'il se souviendra de Dieu et de son âme ; c'est alors que la semence aura porté son fruit. Donc, courage toujours ! Que rien, ici-bas, n'arrête votre zèle et votre bonne volonté ! « *Tout* « *ce que vous aurez fait au plus petit des miens, je* « *le considérerai comme fait à moi-même* », a dit le

Maître. Que cette parole vous soutienne dans votre tâche. »

Et elles ont semé, les humbles et infatigables ouvrières, jusqu'au jour où une loi néfaste leur a fermé le champ des âmes. Le bon grain lèvera-t-il quand même? D'autres viendront-ils récolter ce qui a été semé? Oui. — Que Dieu en soit mille fois béni! La seule consolation qui leur reste, et celle-là est suprême, c'est de penser que d'autres mains pieuses prendront soin du bon grain, le feront germer et produire cent pour un. — Ainsi sera écartée cette sentence du Sauveur : « *Malheur à celui qui scandalise ces petits! Il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît une meule de moulin à son cou et qu'on le précipitât au fond de la mer* (1). »

Tout en cultivant la jeunesse avec un zèle ardent, les Sœurs n'oubliaient pas que le soin des malades est un moyen excellent de faire l'œuvre de Dieu ; elles ne le négligèrent pas et eurent la consolation de préparer la voie au prêtre partout où la mort approchait. Les conversions qu'elles opérèrent ne se comptent pas, mais nous nous contenterons d'en citer une seulement, les détails de ces touchants retours présentant beaucoup d'analogie.

Une jeune femme, dépourvue de tout principe religieux, se mourait de la poitrine. Une sœur garde-malade allait souvent la visiter et la consoler au milieu de ses souffrances, mais la question essentielle n'était jamais traitée. Cette pauvre femme était mariée civilement et, pour recevoir les secours de la religion, il fallait que son mariage fût validé devant Dieu ; pour

(1) Mat., XVIII, 6.

cela, le consentement de celui dont elle portait le nom était nécessaire. Dès lors la difficulté était grande, car cet homme partageait les opinions erronées de sa compagne. On fit donc prier les enfants des classes pour cette pauvre malade, et le résultat de ces supplications enfantines fut surprenant, car le mari, à force d'instances, consentit lui-même à se confesser et, tout naturellement, sa femme en fit autant ; cet acte accompli, le curé les unit devant Dieu. La malade put ensuite recevoir les derniers sacrements et, peu de jours après, elle mourut, non comme elle avait vécu, mais en bonne chrétienne.

M. Bollaërt ne devait pas jouir longtemps de son œuvre, mais il n'eut pas non plus la douleur d'assister à la destruction de ce qu'il avait si laborieusement édifié. Ce grand chrétien mourut presque subitement en janvier 1898, pleuré des ouvriers et regretté de ses collaborateurs. Mgr Williez donna à sa mémoire un dernier éloge et, devant sa dépouille mortelle, il glorifia en lui l'homme du devoir, l'homme du génie, l'ami de l'ouvrier, le bâtisseur d'églises et d'écoles, qui, grâce à son intelligence et à sa foi vive, avait su transformer cette plaine de la Lentille en un centre industriel, l'un des plus riches de la France.

A la cité Saint-Auguste, on donna également un souvenir ému au bienfaiteur trop tôt disparu. Après la grand'messe solennelle, chantée pour le repos de son âme, le curé rappela les vertus, la charité, le zèle intelligent de M. Bollaërt. « Avec quel bonheur, dit-il en terminant, ne nous parlait-il pas des besoins spirituels de ses chers ouvriers et de la joie qu'il éprouverait de les voir tous profiter de ces bienfaits religieux, qu'il leur octroyait d'une main si bienveillante ! Dans certaines occasions, où nous pouvions lui parler de nos conso-

lations, trop rares, hélas ! de nos consolations comme prêtre, il s'enflammait et une joie surhumaine brillait sur son visage. Tel était l'homme de foi ! Tel était le chrétien que nous pleurons ! »

Un illustre publiciste de notre temps, Le Play, creusant à fond la question sociale, a fait ressortir l'ascendant qu'un homme de bien peut exercer, non seulement dans son foyer et sur ses enfants, mais au dehors et sur tous ceux qui relèvent de sa direction ; et, glorifiant la mission éminemment conservatrice et traditionnelle qu'ils remplissent, il les a appelés des *autorités sociales.* M. Bollaërt a été de ceux qui méritent cette haute qualification, et la lui décerner, c'est rendre à sa mémoire un juste hommage.



CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

Fondations à Eu et à Arras.

1895-1899.

Sommaire. — Installation des gardes-malades à Eu. — Leur mission auprès des pauvres. — Leur bienfaitrice leur fait bâtir un couvent. — Histoire de la statue que l'on honore dans la chapelle. — Mort de Sœur Saint-Florentin. — Mlle Herreng de Boisgérard et la Sœur Sainte-E. : heureuse influence de cette dernière sur la châtelaine ; elle la préserve d'un grand danger. — La reconnaissance de Mlle de Boisgérard s'étend à tout l'Institut. — Fondation à Arras. — Esprit de pauvreté de la Mère Sainte-Fulgence. — Mort de Mlle de Boisgérard. — Bienfaits que la clinique d'Arras procure aux pauvres. — Première conversion opérée à Arras.

Tandis que la Mère Sainte-Fulgence s'occupait, avec une ardeur tout apostolique, de l'établissement de ses filles à la cité Saint-Edouard de Lens, elle préparait aussi une installation définitive pour la petite communauté d'Eu, qui avait à peine dix-huit mois d'existence.

Depuis de longues années, les Sœurs d'Abbeville se rendaient souvent à Eu, à la demande des médecins ou des malades, et l'une d'elles avait attiré sur le Bon-Secours la sympathie d'une famille notable de la localité. Les demoiselles Dewismes, qui vivaient ensemble très unies, avaient compris, au moment de la mort d'une troisième sœur, tendrement aimée, quel bienfait pouvait être dans une famille, à ces heures douloureuses, la présence d'une religieuse ; aussi conçurent-elles le projet d'attirer les Sœurs du Bon-Secours dans leur chère ville natale, et l'aide providentielle, nécessaire

pour exécuter ce dessein, ne leur fit pas défaut. Une de leurs amies, Mme Taquet, dont le mari, pendant sa dernière maladie, avait été également soigné par les filles de la Mère Sainte-Fulgence, rêvait de créer une œuvre qui procurât aux malades indigents l'assistance et les secours que nécessitait leur état. Cette vénérable octogénaire aimait les pauvres avec passion, parce qu'elle voyait en eux l'image de Jésus-Christ souffrant, et sa compassion était si effective que, si elle eût vécu au temps des Paule et des Monique, on aurait pu lui appliquer les éloges prodigués aux saintes veuves des premiers siècles, lesquelles occupaient dans la sainte Eglise une place d'honneur, en raison de leur héroïque charité. Persuadée qu'elle ne pouvait faire un meilleur usage de sa fortune que de la consacrer au soulagement des malheureux, Mme Taquet se mit en mesure de réaliser son dessein, et elle en fit part à Mlles Dewismes, qui l'approuvèrent hautement, et n'eurent point de peine à lui persuader que les Sœurs du Bon-Secours répondraient pleinement à ses vues.

M. l'abbé Caulle, curé d'Eu, aujourd'hui vicaire général, approuva le choix de la Congrégation, dont les membres, disait-il, étaient parfaitement formés à la vie religieuse. Grâce à l'intervention de ce digne ecclésiastique, la fondation fut promptement décidée, et on se contenta pour le début d'un local bien exigu, situé dans la rue Jeanne-d'Arc. L'installation eut lieu le 21 novembre 1895, en la fête de la Présentation de Marie. Les cinq fondatrices commencèrent de suite leur mission auprès des pauvres ; la supérieure elle-même passait ses journées au chevet des malades, si bien que souvent le temps faisait défaut pour préparer la

nourriture ; mais les Sœurs de la Providence, dont le couvent était voisin du Bon-Secours, dans leur prévoyante charité, se faisaient alors une joie de pourvoir aux repas de ces religieuses si oublieuses d'elles-mêmes ! Que de misères furent soulagées ! Que d'âmes furent ramenées à Dieu par elles !

Enfin, en mars 1897, la fondatrice put installer les gardes-malades dans des conditions plus favorables et leur donner le bienfait d'une chapelle. La Mère Sainte-Fulgence leur obtint la faveur de posséder Notre-Seigneur sous leur toit, et elle voulut elle-même parer l'oratoire et fournir les ornements nécessaires au culte divin. Le saint Sacrifice fut, pour la première fois, célébré dans le nouveau couvent en la fête de saint Joseph, et, dans une chaleureuse allocution, le curé-doyen, M. Caulle, salua l'installation définitive des Sœurs à Eu comme une bénédiction pour les pauvres. Puis, commentant cette parole : « *Le Maître est là et il vous appelle* (1) », il rappela aux religieuses dans quelle pensée d'amour Jésus-Hostie venait vivre au milieu d'elles. « Quelles que soient vos capacités naturelles : dévouement, énergie, amabilité, que Dieu vous ait départies, votre mission ne sera fructueuse que si vous puisez en Notre-Seigneur, dans ses plaies, dans son cœur, force et lumière pour accepter généreusement les sacrifices qui vous seront demandés. Aussi, quand vous serez appelés auprès d'un de ses membres souffrants, jetez-vous d'abord aux pieds de Jésus, afin qu'il vous imprègne de son esprit. Demandez-lui également la simplicité de la *colombe et la prudence du serpent,*

(1) Jean, XI, 28.

car aujourd'hui le zèle ne suffit plus pour gagner des âmes à Dieu dans le monde. Mais *le Maître est là, il vous appelle,* et, comme les sœurs de Lazare, vous trouverez *tout* près de Lui et en Lui. »

Cependant Mme Taquet ne se trouvait point satisfaite : son cœur généreux rêvait mieux encore pour ses chères auxiliaires, qu'elle entourait d'une bonté et d'une sollicitude incomparables, et, malgré son grand âge, elle entreprit de leur bâtir un couvent qui répondît à tous les besoins d'une communauté. La chapelle, qui est attenante à ce nouveau bâtiment, ravit les regards dans sa parure blanc et or et, dès l'entrée, on se sent porté à prier pour celle qui a fait élever ce sanctuaire, où Jésus-Hostie enseigne à ses épouses toutes les délicatesses de la charité.

La Vierge, qui domine l'autel, mérite une mention spéciale. Cette statue, très ancienne, et vénérée autrefois comme miraculeuse, — un de ses pieds était complètement usé par les baisers des pèlerins — avait été cachée pendant la Révolution et rachetée plus tard par un prêtre, lequel, à sa mort, la légua à des parents pauvres, qui habitaient la ville d'Eu. Ceux-ci, ayant été soignés par des Sœurs du Bon-Secours, leur firent don, en témoignage de reconnaissance, de cette statue, qui avait un si glorieux passé. Elle était dans un triste état, mais, quand la Mère Sainte-Fulgence connut son histoire, elle la fit restaurer, et, aujourd'hui, la Madone occupe, toute souriante au milieu des nuages, la place d'honneur dans la chapelle.

Avant de quitter cette ville, nous voulons donner un souvenir spécial à la mémoire de la Sœur Saint-Florentin qui, en 1901, mourut sur le champ de bataille au sortir même

du noviciat. Elle devait passer la nuit près d'une malade, qui était à toute extrémité; durant cette longue veillée, elle fut saisie par le froid et l'humidité de la pièce, et le lendemain elle tomba gravement malade. Après plusieurs semaines de cruelles souffrances, la jeune Sœur mourut sans avoir jamais laissé échapper une seule plainte. En cette circonstance, la population et les autorités témoignèrent hautement leur sympathie aux religieuses gardes-malades.

Ce qui se faisait modestement à Eu, c'est-à-dire : soins des pauvres, pansements au couvent et à domicile, ne tarda pas à être réalisé à Arras, sur une plus vaste échelle, grâce également au concours de personnes depuis longtemps dévouées au Bon-Secours, et parmi les insignes bienfaiteurs de la Congrégation, il nous faut inscrire au premier rang Mlle Herreng de Boisgérard qui, au château de Bouvigny, où se passa la plus grande partie de son existence, aussi bien qu'à Arras, faisait rayonner autour d'elle la chaude influence d'une immense bonté.

Un grand chagrin, une de ces épreuves qui brisent les âmes délicates, la mit en rapport avec les filles de Notre-Dame Auxiliatrice. Mlle de Boisgérard avait, dans sa jeunesse, voué un véritable culte à sa mère qui, à tous égards, était une femme supérieure; aussi n'avait-elle jamais formé d'autre rêve d'avenir que de vivre auprès de cette mère incomparable. Mais Dieu, dont les desseins mystérieux ont toujours pour but la sanctification des âmes, brisa ces liens si intimes et rappela à lui Mme de Boisgérard. Dès lors, sa fille, se laissant aller à une affliction excessive, resta sans courage pour lui survivre. Peu à peu tout lui devint indifférent, et l'affec-

tion de ses frères, qui étaient de parfaits gentilshommes et de vrais chrétiens, ne put combler le vide qui s'était fait dans sa vie ; elle aspirait à mourir pour aller retrouver la chère disparue, et elle se consumait dans cette pensée. Ses proches crurent alors agir sagement en essayant, par un complet silence sur le douloureux événement et par les distractions, d'affaiblir ces souvenirs trop cuisants ; mais la peine de la pauvre affligée, en se concentrant, n'en devint que plus intense et Mlle de Boisgérard finit par tomber malade. C'est alors que l'on appela au château de Bouvigny une Sœur du Bon-Secours, la Sœur Sainte-E. Force recommandations lui furent faites au sujet de la malade : il fallait la distraire, l'empêcher de pleurer, de trop penser, de parler du passé, etc., etc.

Au bout de peu de jours, la Sœur comprit que le remède était pire que le mal et qu'il fallait, au contraire, soulager ce cœur oppressé en lui permettant de déverser le trop plein de son amertume dans un cœur ami. Dès que la malade put épancher sa douleur et qu'elle la vit partagée, elle se sentit soulagée ; pouvoir parler de sa mère à qui la comprenait si bien, fut pour Mlle de Boisgérard la suprême consolation, le remède souverain. Aussi reprit-elle intérêt à la vie, ses forces revinrent, et quand la nature eut triomphé du mal qui la minait, la Sœur Sainte-E. lui apprit à sortir de l'étroit horizon de sa propre souffrance, à considérer les souffrances d'autrui et à se donner cette joie ineffable d'y porter remède. Et ainsi, après avoir été l'instrument de Dieu, pour la délivrer du linceul où elle étouffait, la bonne religieuse devint la messagère de ses libéralités. Les pauvres du village, les malades reçurent plus souvent

encore la visite de la Sœur Sainte-E. et apprirent, par elle, à bénir le nom de leur bienfaitrice. L'église, propriété de la famille Herreng de Boisgérard, fut de nouveau entretenue et parée comme aux beaux jours d'autrefois. L'école des filles devint l'objet d'une prédilection spéciale de la châtelaine et aussi de ses largesses ; elle aimait à suivre ces enfants pendant les jours difficiles de leur adolescence et multipliait, en leur faveur, les moyens de préservation. Que de jeunes gens enfin auxquels elle facilita l'entrée du Séminaire, et qu'elle soutint jusqu'à la prêtrise !

On comprend la reconnaissance affectueuse de cette noble chrétienne pour celle qui lui avait rendu mieux que la vie : les aspirations généreuses et la passion du dévouement, qui rendent l'existence enviable et méritoire.

Une circonstance fortuite vint encore resserrer les liens qui unissaient la jeune fille à l'épouse de Jésus-Christ. La Faculté lui avait ordonné de prendre des bains de mer ; mais voici qu'un jour, en se baignant, elle perdit pied et fut emportée par la vague. La Sœur Sainte-E., qui se trouvait sur la plage, ne calcula pas avec le danger et, se précipitant dans les flots, d'un mouvement rapide, elle saisit l'imprudente et la ramena sur la terre ferme ; une seconde de plus et c'eût été la mort. A partir de ce jour, Mlle de Boisgérard s'attacha de plus en plus, non seulement à sa libératrice, mais aussi à ce Bon-Secours, qu'elle considérait comme une seconde famille. Et quand l'obéissance appela la Sœur Sainte-E. à Londres, elle se plut à venir en aide à cette communauté, qui en était encore à la pauvreté des débuts ; ses libéralités se portèrent ensuite sur l'Orphelinat, où la Mère Sainte-E. fut nommée supé-

rieure à la mort de la Mère Sainte-Mechtilde. Aussi les chères orphelines de ce temps ne purent oublier Mlle de Boisgérard qui leur avait procuré une de ces jouissances qui laissent tant d'agréables souvenirs. A deux reprises différentes, vingt-cinq d'entre elles allèrent passer une semaine au château de Bouvigny, où elles trouvèrent tous les plaisirs que la campagne peut offrir à des enfants confinés dans une grande ville.

La généreuse châtelaine embrassa, avec la même ardeur, les intérêts des communautés de Lille et d'Abbeville, où la Mère Sainte-E. fut successivement nommée supérieure. Elle eut la douleur de survivre à ses deux frères, et, comme la maison qu'elle possédait à Arras lui rappelait de chers souvenirs, elle désirait la voir passer entre des mains charitables et devenir un asile de la prière, un refuge pour les malheureux.

Heureuses de correspondre à cette pensée, les Sœurs du Bon-Secours s'installèrent dans l'hôtel de Boisgérard, et comme il était trop petit pour le but que l'on se proposait, elles firent bâtir, sur le même emplacement, un couvent qui sert de clinique, et où les médecins viennent gratuitement opérer les malades pauvres.

Pendant que ces travaux s'exécutaient, on put admirer l'esprit de pauvreté de la Mère Sainte-Fulgence. Etant venue à Arras pour voir où en étaient les constructions, elle s'aperçut que l'architecte avait changé un détail dans le plan et construit une porte monumentale, qui ne seyait pas à une communauté religieuse ; malgré les objections qui lui furent faites et les frais occasionnés par ce travail, elle fut inébranlable, et l'on dut abattre la porte pour la remplacer par une autre plus simple.

Cette chère Mère entrait pleinement, en cette circonstance, dans l'esprit de sainte Thérèse qui disait à ses filles : « *Gardez-vous de jamais élever des bâtiments magnifiques, je vous le demande pour l'amour de Dieu, et, si cela vous arrivait, le vœu que je forme est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés* (1). »

M[lle] de Boisgérard eut la joie de pouvoir constater la fécondité de l'œuvre dont elle avait tant désiré la création ; elle retourna à Dieu le 7 avril 1906, bénie par tous ceux qui ont joui de ses bienfaits et pleurée par tous les membres du Bon-Secours, dont l'affection et la reconnaissance la suivent encore jusqu'au lieu du séjour éternel.

La bénédiction du ciel repose sur la maison qu'elle a fondée et où, *en soignant les corps, on atteint les âmes* (2). « Souvent, écrit la supérieure, les opérées nous quittent guéries, mais aussi bien décidées à rester dans la bonne voie, et celles qui ne peuvent retrouver la santé, s'en vont toutes de ce monde réconciliées avec Dieu. Que de conversions aussi sont à enregistrer parmi les malades pauvres que nous visitons à domicile ! »

Dès le début, les Sœurs furent si appréciées que les familles aisées les demandèrent aussi et subirent leur heureuse influence.

« Nous étions arrivées à Arras depuis quelques jours seulement, écrit l'une d'elles, lorsqu'on vint nous demander une garde pour un malade demeurant non loin de la communauté. Désignée pour aller lui donner mes soins, je partis sur-le-champ avec la personne qui était venue me chercher. Chemin faisant, celle-ci

(1) Chemin de la perfection, chap. II.
(2) Mgr Gay.

me confia la tristesse que lui causait l'impiété du malade. « Il va « mourir, me dit-elle, et il ne veut pas recevoir le prêtre ; sa « femme surtout s'y oppose absolument. Tous ses amis ont « essayé d'ébranler sa résolution, mais en vain, et cependant il y « a quarante ans qu'il ne s'est confessé. »

« Quoique navrée, j'engageai ma compagne de route à ne pas désespérer, lui assurant que le pouvoir de la sainte Vierge était bien grand et qu'il fallait déjà se réjouir de ce que le malade eût accepté les soins d'une religieuse.

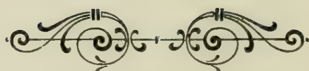
« Arrivée près de M. X., je vis bientôt que son état était très grave et qu'il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais sauver son âme. Après avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le soulager, je lui proposai de réciter un *Pater* et un *Ave*, afin que le bon Dieu lui accordât une bonne nuit. Il accéda à ma demande, et fit, du moins des lèvres, la petite prière convenue, tandis que sa femme, sans faire aucune objection, demeurait silencieuse au pied du lit. La nuit fut très mauvaise ; aussi, avec quelle ardeur je priai la sainte Vierge de m'aider ! Hélas ! il n'y avait même pas de crucifix dans la maison. Mon premier soin, le lendemain, fut d'en déposer un sur le coin de la cheminée et de glisser sous l'oreiller du malade une petite médaille de Notre-Dame de Lourdes.

« Le soir du second jour, je proposai de nouveau de réciter une petite prière et, cette fois, Mme X. se mit à genoux et fit le signe de la croix. Cet incident m'enhardit à lui suggérer de faire venir un prêtre près de son mari ; mais elle me répondit : « Ja- « mais un prêtre ne mettra les pieds chez moi. » J'insistai, en lui parlant de la responsabilité qu'elle encourait, de la consolation qu'elle éprouverait à la pensée d'avoir procuré le salut à son mari, mais rien ne put la toucher.

« Je plaçai alors le crucifix, que j'avais apporté, bien en évidence pour que sa vue impressionnât le pauvre malade, et je me décidai à parler à ce dernier des miséricordes divines et du bonheur qu'il goûterait de se réconcilier avec Dieu ; mais il me répondit : « Nous verrons plus tard. » Ce « plus tard » arriverait-il pour lui ? Pleine de cette pensée, j'insistai et le conjurai de ne pas compromettre plus longtemps son salut éternel ; alors il répondit : « Jamais ma femme ne laissera monter un prêtre. »

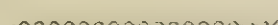
« Certaine que la très sainte Vierge aplanirait toutes les difficultés, j'allai, le lendemain, trouver l'ecclésiastique de la paroisse,

qui s'était déjà présenté trois fois, le priant de vouloir bien faire une nouvelle tentative. Il vint, en effet, et la domestique, qui avait reçu l'ordre de n'introduire aucun prêtre, jugea qu'il était de son devoir de n'en point tenir compte et monta annoncer le visiteur, comme les jours précédents. A sa vue, Mme X. s'emporta et déclara qu'il n'entrerait pas ; mais le mari protesta, affirmant qu'il désirait voir le prêtre. Ce désir était trop formel pour qu'on osât s'y opposer ; le ministre de Dieu put donc faire son œuvre et ramener la paix et la joie dans cette âme, depuis si longtemps éloignée du bercail ; le lendemain il lui apporta la sainte Eucharistie, que le malade reçut avec de grands sentiments de foi et de confiance, et, après avoir vécu trois jours encore, il s'éteignit doucement, en faisant généreusement le sacrifice de sa vie. »



CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

Comment meurent les Sœurs du Bon-Secours.



Sommaire. — Les leçons de la mort. — Morts édifiantes des Sœurs du Bon-Secours. — Paix et joie de leur dernière heure. — Admirable dévouement des Sœurs pendant le choléra qui sévit dans le Pas-de-Calais. — Epidémie de fièvre typhoïde à Berck-sur-Mer : la Sœur Sainte-Mathilde victime du fléau.

On lit dans l'ouvrage de M. l'abbé Perdreau : « *La Mort des Justes* » que ce digne ecclésiastique vint, un jour, rue Notre-Dame-des-Champs, à la Maison-Mère du Bon-Secours, dans le but d'obtenir quelques détails sur les morts édifiantes des religieuses ; son désir était de les faire paraître dans le volume qu'il préparait pour glorifier la mémoire des prédestinés, dont la fin avait été une leçon pour les fidèles en même temps qu'une gloire pour la sainte Eglise. Mais il lui fut répondu : « Jusqu'ici, nous n'avons pas recueilli ces souvenirs, car nos Sœurs sont si habituées à voir la mort de près qu'elles s'en vont tout simplement, dans le plus grand calme, quand leur heure a sonné ! »

C'est, en effet, ce que l'on a pu remarquer au cours de cette histoire, et n'est-ce pas là une récompense anticipée accordée, dès ici-bas, à ceux qui, dans une pensée surnaturelle, consacrent leur vie à assister les mourants ? La mort leur devient familière et opère en eux ce bienfaisant travail, si bien décrit par Perreyve :

« *La mort, même seulement pressentie, montre, dans une très vive lumière, l'extrême simplicité des choses. Les détails disparaissent, tout ce qui est destiné à mourir pâlit peu à peu ; il ne reste de présent à l'âme que Dieu grandissant toujours, Dieu à qui elle va s'unir* (1). »

En voyant mourir le juste et l'impie, en assistant à la terreur de celui-ci et à l'allégresse de celui-là, on comprend, en même temps que l'inanité des choses qui passent, l'importance de l'acte suprême qui consomme et couronne tous les autres.

Oui, certes, les leçons de la mort sont éloquentes, elles pénètrent, comme un glaive, jusqu'au plus profond de l'être, et produisent ce détachement qui est le secret de la vertu et de la force du juste ; aussi que de fois elles ont fait des saints !

Les Sœurs du Bon-Secours ressentent cette bienfaisante influence et, à de rares exceptions près, elles s'éteignent comme le cierge, qui se consume, dans le sanctuaire, sans bruit et sans effort. C'est précisément cette même figure qu'évoquait, en 1861, la Mère Sainte-Cécile pour décrire la mort de la Sœur Sainte-Marceline, et elle ajoutait : « *Elle a eu la mort calme et paisible de toutes les Sœurs du Bon-Secours.* »

Il suffirait donc, semble-t-il, de résumer dans ce seul mot l'heureuse fin de toutes ces saintes religieuses, d'autant qu'au cours de ce récit, nous avons dû nous arrêter fréquemment devant la couche funèbre de celles qui s'en allaient, laissant après elles une place difficile à combler. Mais, comme c'est l'honneur de Dieu que les

(1) Journée des malades. Paris, Douniol. 1866.

œuvres opérées, par sa grâce, dans de faibles créatures, soient connues et glorifiées, nous nous arrêterons encore — certain de répondre aux désirs de beaucoup de leurs Sœurs — devant quelques-unes de ces humbles filles qui, n'ayant jamais exercé de charge importante, n'ont fait paraître au dehors qu'au dernier moment, la lumière qui brillait au dedans.

Mû par cette pensée, nous avons insisté pour que les mémoires fidèles nous livrassent les souvenirs intimes restés vivants au Bon-Secours, et nous glanerons, ici et là, sans ordre de date, dans les nombreux documents qui nous ont été confiés.

N'était-ce pas la manifestation d'une vie pleine de vertus cachées que la mort de cette bonne Sœur Sainte-Anasthasie, qui, disgraciée par la nature, faisait au R. Père R. cet aveu : « J'ai toujours été heureuse, toujours dans la paix et contente de ma vocation, et je le dois à ma laideur. En général, on ne m'accueillait pas avec sympathie, et, en raison de mon extérieur, l'estime était longue à venir. Je souffrais beaucoup, mais j'essayais de ne jamais me plaindre et, en retour, Dieu m'a accordé une grande paix ; aussi je meurs bien joyeuse. »

Il y eut pendant longtemps à l'Orphelinat de la Providence une Sœur portière, Sœur Sainte-Joséphine, peu capable, semblait-il, d'un autre emploi. Sur son lit de mort, elle avoua qu'en un jour de ferveur, elle avait demandé à Dieu de pouvoir réaliser cette parole de l'Imitation : « *Aimer à être compté pour rien.* » Et elle ajouta : « J'ai été prise au mot. Souvent on m'a oubliée à la porte... C'était dur. » Mais cette humble fille ignorait qu'en communauté on ne l'appelait que la sainte.

Et la Sœur Marie-Antoinette, une nièce de la Mère Geay, qu'une épidémie de choléra abattit soudain, combien joyeux fut son départ! Comme l'aumônier accourait pour l'assister, elle lui dit doucement : « Père, dites-moi donc pourquoi je ne crains pas la mort ? » La réponse eût été facile, car la chère Sœur était la personnification du devoir, de la charité sous sa forme la plus aimable.

La jeune Sœur Saint-Ernest, qui, elle, se consumait du désir d'aller au ciel, eut le bonheur d'être avertie de sa fin prochaine. Elle soignait une jeune fille, que tout le monde regardait comme une petite sainte ; or, peu de jours avant de mourir, cette enfant lui dit : « O ma Sœur, regardez la sainte Vierge! Elle est là, elle me tend la main et à vous aussi. Mais regardez-donc, elle vous attire à elle. » La Sœur ne vit rien, mais le 2 janvier suivant, elle rentra bien malade et peu de temps après elle mourait, bien heureuse d'aller à Dieu.

Une autre de ces prédestinées, la Sœur Sainte-Constance, était atteinte de consomption et attendait avec joie sa délivrance. Comme plusieurs de ses Sœurs, elle avait demandé à mourir le 19 mars. La veille, dans l'après-midi, son confesseur vint la voir et lui dit : « Les premières vêpres de la fête de demain sont sonnées; saint Joseph peut venir vous prendre maintenant. » Il était deux heures et demie. Le Père redescendit alors pour confesser; mais une heure plus tard, sans être averti, il se sentit pressé de remonter à l'infirmerie ; il arriva tandis qu'on récitait les prières des agonisants. L'aumônier bénit, de nouveau, la mourante, qui ne pouvait plus parler. Elle avait cependant les yeux ouverts et regardait fixement et très attentivement en face d'elle.

Plus elle regardait, plus l'expression de sa figure annonçait le bonheur et la joie. Tout à coup son regard s'anima davantage encore, et elle tendit les mains, fit un mouvement du corps, comme pour se porter avec empressement vers un objet que les assistants ne voyaient pas. Puis, avec un sourire qui avait quelque chose de céleste, elle exhala sans effort son dernier soupir.

Sœur Sainte-Justine, retenue pendant plusieurs années dans le monde, par les devoirs que lui imposait la piété filiale, pratiqua, dès qu'elle put entrer au noviciat, toutes les vertus religieuses avec une ardeur sans pareille. Son amour pour la prière était intense et ses contemporaines se rappellent encore son attitude durant son action de grâces ; profondément anéantie devant Dieu, les mains jointes sur son livre, elle restait sans mouvement ; on eût dit une statue. Energique, quoique toujours joyeuse, elle se dépouilla de tout ce qui ne lui était pas indispensable, afin de mieux se préparer à sa profession, mais c'est sur son lit de mort qu'elle devait prononcer ses vœux. Elle fut foudroyée par une maladie contagieuse, et quand elle connut la gravité de son état, bien loin d'en être impressionnée, elle témoigna une grande joie et refusa, dès lors, tout soulagement. Comme on lui donnait une boisson agréable : « Oh ! dit-elle, un peu d'eau seulement ! Notre-Seigneur n'avait, lui, à boire que du vinaigre. » On voulut la soulever et la placer commodément sur plusieurs oreillers ; elle refusa, disant que, pendant trois heures, son divin Maître n'avait eu, pour appuyer la tête, qu'une couronne d'épines. Alors, récitant le *Miserere*, avec un accent de componction extraordinaire, elle répétait sans cesse en français : « *Vous m'arroserez avec l'hy-*

sope et je serai plus blanche que la neige (1). » Ses oraisons jaculatoires étaient incessantes ; point n'était besoin de les lui suggérer. Après avoir prononcé ses vœux, elle mourut, donnant, jusqu'à la fin, libre cours à ses sentiments d'amour pour Notre-Seigneur.

Que consolant aussi fut le départ de la Sœur Saint-Epiphane, qui, entrée au noviciat à seize ans, finissait dix ans plus tard sa carrière terrestre ! La résignation, la vaillance de cette religieuse, l'ardent désir qui l'emportait vers la patrie remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entouraient. Elle avait des crises cardiaques qui la faisaient horriblement souffrir, et de temps en temps elle portait la main au cœur comme pour essayer d'en comprimer la douleur. « Mon cœur se tord, disait-elle alors, mais c'est parce qu'il est impatient de s'envoler vers vous, ô mon Dieu, et vous le retenez toujours. » Quand parfois la souffrance, arrivée au paroxysme, allait lui arracher un cri, elle prenait son crucifix et le serrait de toutes ses forces en répétant : « O Jésus ! Jésus ! oui, oui ! » Et comme on se demandait ce qui pourrait lui procurer un peu de soulagement : « Donnez-moi mon Jésus, dit-elle, c'est Lui seul qu'il me faut. » Une autre fois qu'elle paraissait sommeiller, quoique toujours dominée par l'oppression, on l'entendit murmurer : « C'est le corps seul qui se plaint, mais mon âme est bien heureuse. » C'est ainsi que cette sainte enfant arriva progressivement au moment tant désiré. Quelques instants avant d'expirer, elle étendait encore les bras, comme impatiente de s'envoler vers son Dieu. Dans les derniers jours de sa vie, on l'avait chargée de beaucoup

(1) Ps. L, 7.

de commissions pour le Ciel ; en entendant ces pieuses recommandations, son infirmière lui dit : « Que vous aurez de choses à dire quand vous serez là haut ! — Oh ! répondit-elle, il me semble qu'au ciel un seul regard sur Jésus est une prière. »

Celle qui eut le bonheur de prodiguer ses soins à cette prédestinée, la Sœur Sainte-Alix, devait, elle aussi, être conviée très tôt aux noces de l'Agneau. Son attrait particulier était la vertu d'obéissance. « Je voudrais, disait-elle souvent à sa supérieure, que tout en moi fût un acte d'obéissance. » Elle était à Lille quand la maladie, qui devait l'emporter, se déclara ; comprenant qu'il n'y avait pas de guérison possible, elle demanda, comme une grâce, la permission de continuer son emploi jusqu'au bout — elle enseignait la musique aux élèves — et elle savait si bien cacher ses souffrances, qu'on eût pu croire que ses occupations ne lui causaient aucune fatigue. La Sœur Sainte-Alix n'avait plus que peu de jours à vivre qu'on la portait encore à la chapelle, pour accompagner les chants pendant le Salut, ce qui était pour elle un grand bonheur. Jamais une plainte ne sortit de sa bouche et c'est par le doux sourire, qui lui était habituel, qu'elle remerciait les Sœurs des moindres services qu'on lui rendait. Mais son obéissance surtout était admirable. Un jour, la supérieure, la voyant toute brûlante de fièvre, prit ses deux mains et les posa doucement hors du lit pour leur procurer un peu de fraîcheur. Les jours suivants, elle remarqua que la malade tenait constamment ses mains dans la même position ; elle lui en fit la remarque, et la chère Sœur de répondre : « Mais, ma Mère, vous me les avez placées ainsi ; j'ai cru obéir en

ayant soin de les remettre toujours à la même place. » Plusieurs fois, la supérieure, la croyant près de sa fin, commença à réciter les prières des agonisants ; mais elle s'arrêtait toujours à ces mots : *Partez, âme chrétienne !* » — « Dites-le, ma Mère, s'écriait alors la malade, dites-le, je veux mourir par obéissance. Oh ! je le voudrais tant ! Dites, ma Mère : Partez, âme chrétienne ! »

Enfin, un soir, le médecin déclara qu'elle n'avait plus que peu d'heures à vivre et la supérieure lui annonça cette nouvelle, qu'elle accueillit avec des transports de joie, essayant, malgré l'oppression, de chanter son bonheur. Maîtresses et élèves la pleurèrent, mais un vif sentiment de joie s'ajoutait à la tristesse générale ; on comprenait si bien l'étendue de sa félicité !

Vers la même époque, mourait à Morlaix une jeune religieuse, la Sœur Saint-Jacques, qui édifia beaucoup le médecin qui la soignait ; quoique privé du bonheur de croire, il venait très fréquemment, alors qu'il ne pouvait plus rien pour la soulager, voir la malade, uniquement pour admirer sa patience et sa résignation. Quelques heures avant de mourir, la Sœur Saint-Jacques dit à ses compagnes assemblées autour d'elle : « Si vous saviez comme on est heureux, quand on est arrivé au moment où je suis, d'avoir toujours fait ce que l'on a pu pour le bon Dieu. » Elle aussi s'était distinguée par son aimable abnégation, et au noviciat, quand elle se livrait à un travail pénible, on l'entendait souvent dire :

Jésus, ma joie et ma couronne,
Je t'aime et je ne veux que toi.
Tout à toi, mon Dieu, je me donne
Fais tout ce que tu veux de moi.

Et cette vénérable octogénaire, la Sœur Saint-Jules qui, après avoir soigné les malades à Lille pendant de longues années, s'en vint mourir à Helchin, comment l'oublier ? On était en pleine épidémie d'influenza et la communauté paya un large tribut à la maladie. La Sœur Saint-Jules, qui, seule, fut victime du fléau, se préoccupait très peu de son état et beaucoup de la santé de sa Mère et de ses Sœurs, suppliant toutes celles qui l'approchaient de ne pas se déranger pour elle. Son neveu, M. l'abbé Léonard, curé aux environs de Lille, lui obtint la bénédiction du Souverain Pontife et cette faveur la combla de joie. Elle s'endormit en souriant, après avoir répété, sans discontinuer, sa prière favorite : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

Dans ces souvenirs, qui enregistrent les morts si consolantes des filles de Notre-Dame du Bon-Secours, pouvons-nous oublier la communauté de Dublin ? Combien fut paisible et douce la fin de la Sœur Saint-Bénédict, qui, au dernier matin de sa vie terrestre, s'était encore traînée à la chapelle pour communier et qui fut terrassée par le mal peu d'heures après ! On chercha en toute hâte ses jeunes frères, élevés à Blackrock Collège ; mais, quand la mourante vit leurs larmes et leur tristesse, elle ne put s'empêcher de leur dire : « Vous devriez vous réjouir de me voir aller si promptement à Dieu. Si vous pleurez, chers frères, je préfère vous faire de suite mes adieux, car, en un si beau jour, je ne puis voir près de moi des visages désolés. » Le médecin, en la voyant, ne put, lui non plus, cacher son émotion. « Vous me surprenez, docteur, lui dit-elle : ne savez-vous pas que nous n'entrons en religion que pour

apprendre à bien mourir, et je suis une enfant gâtée d'être appelée si tôt par notre Père du ciel. » La chère Sœur espérait vivre jusqu'au lendemain matin, afin de recevoir encore son Dieu, et, dans cet espoir, elle demanda plusieurs fois si minuit n'était pas proche. Mais, à onze heures et demie, l'agonie commença et la mourante se tourna vers la supérieure en disant : « Je ne puis attendre mon Dieu, ma Mère, il faut que j'aille à Lui ! » Longtemps après qu'elle eut expiré, un joyeux sourire illuminait encore son visage.

Non moins consolant fut le départ de la Sœur Sainte-Magdalene. Tandis que la supérieure, étouffée par ses larmes, interrompait les prières des agonisants, la mourante pria une Sœur de prendre le livre, et à ces mots : « *Partez, âme chrétienne !* » elle se souleva, tendit les bras en avant et s'écria : « O mes Sœurs, voyez ! La sainte Vierge et les anges viennent vers moi ! »

Grand aussi fut le calme de la Sœur Sainte-Ludivine, morte également à Dublin. Après avoir reçu le matin les derniers sacrements, elle demanda combien d'heures elle avait encore à vivre ; comme on lui répondait qu'elle ne mourrait sans doute pas avant midi, elle se fit, pendant toute la matinée, réciter des prières à haute voix et, quand onze heures et demie sonnèrent, elle murmura d'une voix éteinte : « Nous avons encore le temps de dire un chapelet. » En effet, ce ne fut qu'après avoir récité l'*Angèlus* avec grande ferveur, qu'elle exhala son dernier soupir sans douleur et sans effort.

Dans la chère maison de Cork, les départs pour la patrie avaient le même cachet de calme et de sérénité. Pendant une retraite faite aux personnes du monde, un

ecclésiastique de Cork, parlant de la mort des justes, pouvait dire : « Que vous seriez édifiés si vous pouviez assister à la fin des Sœurs du Bon-Secours. Une jeune Sœur vient de quitter le couvent pour le ciel — c'était la Sœur Sainte-Aure — et je ne saurais dire combien l'on était édifié en l'entendant soupirer après le moment de voir Dieu. Puisse notre fin ressembler à la sienne ! »

Les Sœurs du Sacré-Cœur, Saint-Ladislas, Saint-Hilaire et Saint-Théophile ont laissé les mêmes souvenirs ; comme le prêtre demandait à cette dernière si elle ne désirait pas guérir, elle répondit : « Oh ! non, mon Père, j'aimerais tant aller à Dieu ; néanmoins, pour vivre ou pour mourir, que sa sainte volonté soit faite ! » Toutes ces religieuses accomplissaient jusqu'au bout leur tâche et étaient des modèles de régularité et d'obéissance.

Une mort qui laissa après elle un souvenir indéfinissable d'espérance et de paix, fut celle de la Sœur Saint-Gaëtan, décédée à Dublin peu de temps après la guerre de 1870. Comme la Mère Sainte-Hedwige et la Sœur infirmière récitaient les prières des agonisants, la mourante les arrêta à ces mots : « *Partez de ce monde, âme chrétienne* », et, se soulevant, elle dit avec le plus grand calme : Qu'elles sont belles, ces paroles : « Partez de ce monde pour allez voir Jésus, la sainte Vierge, saint Joseph ! » Puis, prenant plusieurs images qui étaient attachées aux rideaux de son lit, elle commença tout haut un colloque avec les habitants des Cieux. Pendant plus d'une demi-heure, elle parla et pria ainsi, ravie hors d'elle-même, tandis que les religieuses qui l'écoutaient pleuraient de bonheur. Revenue de son extase, elle demanda qu'on continuât les prières des agonisants, et la nuit se passa dans des oraisons ininterrompues.

Aumatin, le prêtre vint lui donner une dernière bénédiction avec le saint ciboire, car elle ne pouvait plus rien avaler, et peu d'instants après elle expira.

Bien à regret, il nous faut nous borner ; mais comment ne pas rendre un dernier hommage à deux Sœurs, mortes victimes de leur dévouement : les Sœurs Saint-Jean de Dieu et Sainte-Mathilde. En 1892, la Sœur Saint-Jean de Dieu; de la communauté d'Abbeville, était envoyée à Saint-Valery-sur-Mer pour soigner un jeune homme malade de la petite vérole. Malgré un dévouement surhumain, elle ne put le sauver, et, successivement, cinq membres de la même famille furent atteints par la contagion. Après avoir longtemps veillé, nuit et jour, et soigné ses malades, la pauvre Sœur fut frappée à son tour et mourut huit jours plus tard, faisant avec sérénité le sacrifice de sa vie ; elle n'avait que vingt-huit ans, mais elle s'était toujours fait remarquer par un dévouement sans bornes, joint à une grande simplicité. Après les funérailles, une voix autorisée voulut saluer cette obscure martyre du devoir. « A cette heure, disait-elle, où la République voudrait chasser de partout, des écoles et des hôpitaux, les religieuses qui, sous des vêtements divers, consacrent aux souffrances de l'humanité leurs efforts et leur vie, il nous a semblé que nous devions un dernier hommage à ce cercueil, qui va rejoindre dans la tombe tant d'autres héroïsmes restés ignorés du monde et que Dieu seul connaît. Le gouvernement sectaire aura beau faire : les ressources de son budget et les apothéoses de ses journaux, pas plus que les ruines qu'elle accumule, ne lui livreront ce secret de la mort sans phrases et du dévouement qui se donne jusqu'à l'immolation. Le chris-

tianisme en a seul le privilège, parce que seul il peut offrir à ceux qui pleurent, comme à ceux qui souffrent, le rayonnement d'une divine espérance et la certitude de l'immortalité. »

Non moins glorieuse fut la mort de la Sœur Sainte-Mathilde. Pendant le choléra, qui désola le Pas-de-Calais en 1892, elle soigna successivement pendant cinq mois les cholériques du Portel, d'Etaples, de Pont-de-Briques et de Preures. Trois cent trente-cinq personnes reçurent ses soins; cent quinze malades moururent tous munis des derniers sacrements. Les fatigues que la Sœur Sainte-Mathilde et sa compagne (la Sœur Sainte-Eulalie) endurèrent étaient indescriptibles; les habitants des localités contaminées étaient affolés et se refusaient à prendre les précautions nécessaires; leur pauvreté était extrême et les Sœurs trouvèrent plusieurs malades couchés dans des caves; il y eut des scènes navrantes, des familles entières disparaissaient foudroyées.

On sut rendre hommage au dévouement des religieuses et le gouvernement décerna une médaille d'or à la Sœur Sainte-Mathilde.

Quelques mois plus tard, le typhus éclatait à Berck-sur-Mer, et l'administration faisait de nouveau appel à la charité des Sœurs du Bon-Secours. La Sœur Sainte-Mathilde demanda, comme une grâce, de pouvoir remplir cette mission périlleuse. Rien ne put l'arrêter, ni l'état de sa santé, devenue très précaire depuis la précédente campagne, ni la crainte de la contagion.

Pendant cinq semaines, elle se prodigua aux malheureuses victimes du fléau, qui fut d'autant plus terrible que la chaleur était accablante, et quand, à son tour, elle fut frappée, il n'y avait plus que quelques rares cas à

soigner. Ramenée à Boulogne, elle se montra jusqu'à la dernière heure d'une confiance, d'une gaieté qui couronnaient dignement une vie passée dans une joyeuse abnégation. Elle mourut sans souffrance apparente et chargée d'une bien riche moisson. Que d'agonisants lui durent la grâce de recevoir les derniers sacrements! Que de malades furent, par ses soins, ramenés à la santé !

Tout spontanément les habitants de Boulogne, qui savaient que la Sœur Sainte-Mathilde mourait victime d'une charité héroïque, émirent le vœu de lui élever une statue qui perpétuerait son souvenir ; mais les religieuses du Bon-Secours connaissaient trop l'humilité de la chère morte pour accepter un hommage si contraire à son esprit et à ses désirs.

Cette digne et vaillante fille de Saint-Patrice — Sœur Sainte-Mathilde était Irlandaise — avait, dès le début de sa vocation, senti un attrait irrésistible pour la souffrance humaine, dans ce qu'elle a de plus cruel, et dès qu'une maladie contagieuse réclamait des âmes exceptionnellement trempées, elle demandait à partir, le visage éclairé d'un rayonnant sourire. C'est ainsi qu'en 1884, elle avait déjà été envoyée en garde dans une famille dont plusieurs membres étaient atteints de diphtérie. La Sœur Sainte-Mathilde ne tarda pas à prendre la terrible maladie, mais on put la sauver, tandis que sa compagne, la Sœur Sainte-Monica, fut la victime du fléau.

Cette dernière, qui mourait à vingt-sept ans, avait été précédée au Bon-Secours par ses trois sœurs et, pour les rejoindre et répondre à l'appel divin, la jeune fille avait dû causer un profond chagrin à son père âgé et

infirme. Aussi le souvenir du vieillard ne la quittait pas et sans cesse elle le recommandait aux prières de la communauté.

Au sortir du noviciat, l'obéissance la plaça à Boulogne; là, elle eut à soigner un libre-penseur et se sentit pressée d'offrir sa vie en sacrifice pour le salut de cette âme en péril. L'holocauste avait été agréé, et la généreuse enfant le comprit, car, lorsqu'on lui proposa de recevoir les derniers sacrements, elle s'écria avec transport : « C'est donc vrai que le bon Dieu a accepté mon sacrifice. Quel bonheur ! »

Cette prédestinée voulut elle-même annoncer à sa famille son heureux départ, et, peu d'heures avant de mourir, elle dictait ces lignes : « Chers parents, frères et sœurs, voilà que le bon Dieu vient vous demander un nouveau sacrifice; mais, puisque c'est Lui qui le demande, faites-le, je vous en prie, avec courage. J'ai été administrée hier et on ne conserve aucun espoir de ma guérison ; mais que la sainte et très aimable volonté de Dieu soit accomplie en ceci comme en toute chose ! Pour moi, je suis heureuse, et je vous dis adieu pour toujours en ce monde, espérant vous être réunie dans l'autre. »

Avant de clore ce chapitre, nous nous arrêterons encore devant celle que l'on appela si longtemps la vénérée doyenne du Bon-Secours, la Sœur Sainte-Euphrasie (1). Elle mourut à Rozoy après avoir été, pendant plus de soixante-dix ans, un modèle de ferveur,

(1) Pendant de longues années la Sœur Sainte-Euphrasie fut chargée de la lingerie, de sorte qu'elle eut, pendant plus de soixante ans, des rapports avec toutes les novices qui firent profession au Bon-Secours. Elle était aussi chargée d'ensevelir les religieuses décédées à la Maison-Mère.

d'obéissance, de pauvreté et de simplicité. Au cours du Chapitre de 1895, les capitulantes payèrent à sa mémoire un tribut d'affectueux respect et l'hommage d'une profonde admiration ; comme le grand Apôtre, la sainte religieuse avait pu dire à l'heure de la mort : *Seigneur, j'ai gardé ma foi, j'ai combattu le bon combat, et je n'attends plus que la couronne de vie* (1).

On a souvent comparé la vie du juste à une lumière qui s'en va, toujours croissant en pureté et en clarté, mais, alors que cette vie bienfaisante s'éteint, n'est-il pas vrai qu'on peut la comparer au couchant radieux du soleil qui, avant de disparaître derrière l'horizon, jette sur toute chose une clarté mystérieuse, et étend sur la terre comme un voile paisible et reposant? Oui, la mort des justes, dans son mystère, laisse toujours après elle une traînée de lumineuse clarté et un sentiment de paix ineffable ; mais, quand ce sont des vierges qui s'en vont et que leurs membres portent la trace de grands travaux, il y a plus : on devine leur triomphe et instinctivement l'on prête l'oreille à cette parole de la Liturgie, que les anges chantent dans les régions invisibles : « *Venez, épouse du Christ, venez recevoir la couronne qui vous a été préparée de toute éternité.* »

(1) II Tim., 7 et 8.



CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

Dernières années de la vie de la révérende Mère Sainte-Fulgence. Sa mort. — Son vœu réalisé.

1896-1902.

Sommaire. — Les dernières années de la vie de la Mère Sainte-Fulgence sont attristées par la mort de plusieurs religieuses considérées comme des colonnes de l'Institut. — Mort à Londres de la Mère Sainte-Bertille: la Mère Sainte-Fulgence arrive trop tard pour la revoir. — Mort de la Mère Saint-Mathieu, une des fondatrices du couvent d'Abbeville. — Huitième Chapitre général. — Hommage ému rendu par la Supérieure à la maîtresse des novices. — La Mère Sainte-Alphonsine est enlevée à ses filles peu de jours après. — Ses notes intimes; son désir du ciel; son zèle pour les âmes. — Sa dernière lettre de direction. — Caractère et vertus de la Mère Sainte-Fulgence; ascension progressive de son âme; ses notes intimes révèlent le travail de la grâce. — Confiance qu'elle inspire à ses filles. — Union de toutes les communautés avec la Maison-Mère. — Voyage de la Supérieure générale à Pont-de-Gennes au printemps de 1902. — Sa mort subite. — Consternation et douleur générales. — Sa dépouille mortelle est ramenée à Paris. — Sympathies témoignées au Bon-Secours; une lettre qui les résume. — Paroles d'espérance. — Puissance des vertus cachées pratiquées par les Sœurs du Bon-Secours. — Un vœu de la Mère Sainte-Fulgence réalisé. — Hommage à Notre-Dame du Bon-Secours.

Les fondations d'Eu et d'Arras marquent la fin de l'extension du Bon-Secours, sous le gouvernement de la Mère Sainte-Fulgence; peu d'événements importants sont à signaler durant les dernières années de la vie de cette vénérée Mère, sinon le départ pour le ciel de plusieurs religieuses qu'elle regardait, à bon droit, comme des colonnes de l'Institut. Ainsi, en 1896, la Congrégation perdit un de ses meilleurs soutiens, la Mère

Sainte-Bertille qui, à deux reprises différentes, avait gouverné la maison de Londres; ce fut dans cette ville qu'elle termina une existence bien pleine devant Dieu. Les brouillards de la Tamise hâtèrent sa fin; cependant, elle ne voulut solliciter aucun changement ni accepter aucun soulagement, préférant, à toute chose, la volonté de Dieu. Quoique la pénurie des prêtres soit grande à Londres, la supérieure aurait facilement obtenu qu'un Père de Saint-Charles vînt chaque jour célébrer la sainte Messe dans la chapelle du couvent; mais la chère Mère refusa toujours cette consolation, et, quinze jours avant sa mort, elle se traînait encore, chaque matin, à l'église, soutenue par une Sœur; toujours oublieuse d'elle-même, elle disait souvent à cette dernière : « Que je suis fâchée de vous retenir si longtemps dans le froid; si je pouvais seulement marcher plus vite! Mais c'est impossible. »

Quand enfin la digne religieuse dut s'aliter, elle se prépara au départ avec le plus grand calme, ne cessant de prier et consolant ses filles désolées : « Ne vous faites pas de chagrin, leur disait-elle gaiement. Si le bon Dieu veut me prendre, que sa sainte volonté soit faite! J'ai toujours mis en Lui toute ma confiance. » Sa reconnaissance pour les soins qu'on lui prodiguait, était touchante. « Que le Seigneur vous récompense, répétait-elle, et quand vous serez malade, qu'il vous soit fait comme vous m'avez fait! »

La Mère Sainte-Bertille retourna à Dieu le 11 mars; vaillante pendant sa vie, elle le fut jusqu'à la fin, et c'est avec Jésus dans l'âme, le nom de Marie sur ses lèvres, la main levée pour bénir ses enfants, qu'elle exhala son dernier soupir.

Mandée par dépêche, la Supérieure générale voyagea toute la nuit pour revoir cette fille tant aimée, mais elle arriva trop tard. Jusqu'au moment des funérailles, elle quitta à peine la chambre mortuaire. Une si douce sérénité était répandue sur le visage de la disparue que la Mère Sainte-Fulgence ne pouvait s'arracher de cette couche funèbre, où les éternelles espérances parlaient si haut! Les Pères de Saint-Charles voulurent chanter la Messe de *Requiem* pour la défunte, qu'ils avaient entourée de leur respect et de leur vénération.

L'année précédente, un vide, non moins sensible, s'était produit par suite de la mort de la Mère Saint-Mathieu, qui quitta ce monde dans la cinquantième année de sa vie religieuse, alors qu'on s'apprêtait à fêter, à Abbeville, les noces d'or de la fondation. On se rappelle quel bien elle avait fait dans cette ville, où elle attirait les âmes à Dieu par sa sagesse, sa bonté et son tact exquis; aussi, lorsqu'en 1889, le Chapitre l'eut nommée Assistante à Paris, son départ, pour la Maison-Mère, provoqua d'unanimes regrets.

Cependant un sacrifice, plus sensible que tous les autres, allait être demandé à la Supérieure générale. La Mère Sainte-Alphonsine, son bras droit, devait aussi lui être enlevée, et cette mort fut pour l'Institut une perte immense.

Pendant le huitième Chapitre, qui s'ouvrit le 19 octobre 1898, sous la protection de Notre-Dame du Saint-Rosaire, la révérende Mère avait rendu un hommage ému au dévouement de la maitresse des novices. « Le noviciat, avait-elle dit, voilà l'avenir de la Congrégation et le moule d'où doivent sortir, changées et transformées, ces enfants qui, sans doute, nous arrivent

pleines d'ardeur et de bonne volonté, mais qui connaissent bien incomplètement les difficultés et les devoirs de la vie religieuse. Quelle direction judicieuse et quelle patience il faut pour faire pénétrer dans ces jeunes cœurs des notions exactes de la vraie et solide piété, pour leur faire comprendre qu'être religieuse, c'est s'oublier, se dévouer, se dépenser pour Dieu et les âmes! C'est un long labeur, fécond sans doute, mais qui demande une sollicitude constante, un dévouement infatigable, d'autant qu'il ne porte pas toujours les fruits que l'on en attendait. Que de fleurs de printemps, qui tombent emportées par le vent de la contradiction, ou qui sont fanées, avant le temps, par le souffle d'un esprit mobile et inconstant! Et alors quelle douleur pour celle qui travaillait à enfanter ces âmes à Dieu! »

C'était bien là l'image fidèle du ministère auquel la Mère Sainte-Alphonsine s'était vouée; aussi pouvait-elle dire après le Sauveur : *Je connais mes brebis!* (1) Avec un cœur de mère, elle se réjouissait de leur fidélité et pleurait amèrement les défections, quelque rares qu'elles fussent. Une parole, qu'elle prononça un jour, dévoile la peine profonde que lui causait chaque vide fait dans son troupeau : « Quand une postulante franchit la porte du noviciat, elle prend place dans mon cœur, et ne peut s'en aller qu'en le brisant. »

Or, le Chapitre, auquel, comme toujours, elle avait pris une part active, venait à peine d'être clôturé, que cette vénérée Mère fut enlevée de ce monde, sans qu'aucun symptôme alarmant ait pu faire prévoir ce douloureux événement. Il est vrai que, depuis plusieurs

(1) Joan., x, 14.

années déjà, Mère Sainte-Alphonsine portait la croix d'une santé délabrée, mais elle restait si vaillante que nul ne songeait à s'inquiéter de cet état de choses; aussi, après sa mort, ses supérieurs furent unanimes à dire que l'on n'avait jamais eu à lui adresser un seul reproche, sinon celui d'avoir négligé de se conserver pour le bien de la Congrégation.

Mais quels exemples de généreuse énergie la vénérée Mère laissait derrière elle! Malgré la phlébite, dont elle souffrait, on la vit toujours faire, à genoux, la méditation, et quelles paroles de feu sortaient alors de son âme! Quand les novices, la voyant plus souffrante, lui proposaient un remède ou un adoucissement à ses maux, elle répondait doucement : « Merci, ma bonne enfant, je n'ai besoin que de l'amour de mon Dieu. » La pensée de son divin Epoux dominait tout en elle; un jour, que le mal la força à s'aliter, une Sœur voulut la soutenir, tandis qu'elle regagnait sa chambre; mais elle refusa ce secours. « *Notre-Seigneur,* dit-elle, *est bien monté sans aide au Calvaire.* »

C'est dans ses notes intimes, dont nous avons déjà donné quelques extraits, que l'on retrouve l'expression des désirs brûlants qui consumaient son âme; toutes les pensées que l'on y voit consignées se résument en ces lignes : « O Jésus, ô mon divin Sauveur, faites que je vous aime, ou bien faites-moi mourir, car je ne puis vivre sans vous aimer. J'ai besoin de vous, j'ai besoin de votre amour! Le ciel est ma patrie! Oh! le ciel! Le ciel! *Quand donc irai-je, quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu* (1)*?* »

(1) Ps. XLI, 2.

Ces brûlants désirs se manifestaient au dehors ; un jour qu'elle faisait une lecture sur les joies du paradis, sa voix devint vibrante, sa figure s'enflamma; tout en parlant, elle paraissait être en extase, et les novices la considéraient avec autant d'étonnement que d'admiration.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'amour qui dévorait la Mère Sainte-Alphonsine était un amour agissant, et elle s'efforçait de le répandre autour d'elle. « En écoutant ses exhortations si profondes et si touchantes, écrit une Sœur, je me sentais remplie de bonne volonté et de bons désirs ; mon cœur se transformait petit à petit en entendant ces paroles brûlantes d'amour, elles enflammaient mon âme et me communiquaient un peu du zèle qui dévorait la sienne. En sortant de ses instructions, je me sentais prête à tous les sacrifices, capable d'aller jusqu'au bout du monde, ne fût-ce que pour sauver un seul pécheur. » Voilà bien l'action qu'exercent les saints ! Chacune de leurs paroles est comme une étincelle qui, en tombant sur les cœurs, y allume un incendie.

On a conservé, avec un religieux respect, la dernière lettre de direction que la Mère Sainte-Alphonsine écrivit à une jeune Sœur, en 1898, peu de temps avant sa mort. On y retrouve une vigueur mêlée de suavité : « Si j'avais suivi mon impulsion, ma très chère fille, j'aurais répondu de suite à votre lettre, mais il m'a semblé qu'il était plus conforme à l'esprit de pauvreté et de mortification d'attendre le départ de nos Sœurs d'Orléans pour vous donner des nouvelles du noviciat. Tout d'abord, je vous dirai que j'ai été heureuse du ton de votre lettre, qui me prouve que vous êtes décidée, et pour

tout de bon, à devenir une âme généreuse, énergique, qui ne cherche et ne veut que Dieu seul et sa volonté sainte. Que le divin Maître en soit mille fois béni! Oui, ma fille très chère, aimez-le, ce Jésus qui vous a aimée jusqu'à s'immoler sans réserve pour vous et qui veut vous prendre pour son épouse. Oh! aimez-le bien, aimez-le beaucoup, aimez-le pour lui-même, aimez-le dans la consolation, mais encore plus dans la sécheresse, par une grande fidélité à tous vos exercices; aimez-le surtout dans la peine, le travail, la contradiction, l'épreuve, la souffrance, et par la pratique constante du renoncement. — « Cela plaît à Jésus, il me suffit! « Qu'importe que cela me plaise ou non! » — Dans vos moments d'ennui, de tristesse (et qui n'en a, surtout quand on est éloigné du bercail), consolez-vous en faisant des actes d'amour; baisez souvent votre crucifix et pensez à remplir votre corbeille de noce. Jusqu'à présent, elle est bien vide, il est temps d'y mettre à profusion les présents qui plaisent le plus au divin Epoux. Ne craignez pas d'en trop faire; vous savez que les plus *riches fiancées* sont les plus recherchées. Courage donc et à l'œuvre, sans trêve ni découragement, mettez de l'énergie et, s'il le faut, de l'entêtement à vouloir devenir une sainte. Rappelez-vous de temps en temps votre première méditation de retraite : *Je dois être une sainte, je le puis, je le veux.* Courage encore une fois! Du dévouement, de la générosité, et *allez de l'avant, ayant Dieu en vue, Jésus pour modèle, Marie en aide, le prochain en charité et vous toujours en sacrifice.* Je vous souhaite, ma très chère et grande fille, de réaliser cette belle devise, et je vous bénis très maternellement. »

Peu de temps après avoir tracé ces lignes, la Mère Sainte-Alphonsine devait être conviée au banquet céleste ; elle s'y présentait revêtue de la riche parure de ses vertus et de ses œuvres. Cette mort soulevait une question importante : qui remplacerait la sainte et digne Mère auprès des brebis blanches, l'espoir et l'avenir de la Congrégation ? Tout naturellement les regards de la Supérieure générale se tournèrent vers la Mère Saint-Honorat, qui, pendant de longues années déjà, avait rempli la charge de maîtresse des novices et formé de fidèles et vaillantes religieuses. Venue en France pour le Chapitre, elle se trouvait présentement à Cork, attendant le départ du bateau qui devait la ramener aux Etats-Unis. On se souvient que, depuis la mort de Mère Saint-Ferdinand, elle était à la tête du couvent de Baltimore et, tout spontanément, elle avait mis au service de cette communauté le dévouement humble mais très actif qui la caractérisait. Aussi par sa sage et douce initiative de nombreuses améliorations purent-elles être opérées, et la gloire de construire une chapelle, attenant au couvent, lui fut également dévolue. Le bienfait de sa présence à Baltimore était si bien reconnu qu'en ce même Chapitre de 1898, les capitulantes crurent devoir faire exception aux règles établies et prolongèrent de trois ans son supériorat.

Or, le cœur humain est ainsi fait qu'il aime son œuvre, et la Mère Saint-Honorat aimait ardemment la sienne. Personne ne se douta jamais cependant de l'étendue du sacrifice qu'elle eut à faire, en répondant si généreusement à l'appel de la Mère Sainte-Fulgence qui lui demandait de revenir à Paris.

Mais la révérende Mère n'ignora pas ce que cette

réponse, formulée dans un esprit si filial et si profondément religieux, cachait de vertu et de dévouement, et la vue de cette abnégation silencieuse fut un baume consolateur pour son âme, si éprouvée par la mort de la chère Mère Sainte-Alphonsine.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous arrêter une dernière fois devant la figure de celle qui, après un fécond et laborieux gouvernement de vingt-cinq années, *allait,* elle aussi, *recevoir la couronne de vie* (1).

Quand on parcourt les comptes rendus des Chapitres généraux, qui furent tenus pendant les dix dernières années du supériorat de la Mère Sainte-Fulgence, on peut suivre, presque à l'œil nu, l'ascension progressive de cette âme généreuse, l'expansion de son énergie morale, le développement de ses grandes capacités. Peu à peu ses qualités naturelles avaient revêtu je ne sais quoi de surnaturel, qui leur donnait un prestige nouveau ; la prudence et la sagesse dont elle avait toujours fait preuve s'étaient fondues en un abandon, qui la rendait inébranlable en face de l'épreuve, et lui communiquait une inexprimable sérénité ; de même la sainte vigueur avec laquelle elle poursuivait l'observance de la Règle, s'était faite plus maternelle.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que la vivacité de son intelligence, la promptitude de son coup d'œil, en lui découvrant les faiblesses du cœur humain, la rendaient parfois vive et peut-être un peu raide dans l'exercice de son autorité ; mais c'est glorifier la mémoire de cette Mère vénérée que de relever une ombre, qui nous permet de dire avec quelle énergie elle réagit

(1) Apoc., II, 10.

contre cette tendance de sa nature et quelle laborieuse vigilance elle exerça sur elle-même pour allier toujours l'indulgente tendresse de la Mère à la dignité de la Supérieure ; à cet égard, ses notes intimes, retrouvées après sa mort, relatent ses résolutions, ses luttes et ses victoires. Les membres des communautés locales, qui voyaient la Mère Sainte-Fulgence, si ingénieuse à veiller sur leur bien-être, à leur faire plaisir, à leur procurer des surprises, ne surent jamais que, comme saint François de Sales, elle avait dû exercer une longue contrainte sur sa nature pour arriver à cette bienveillance et à cet épanouissement qui la rendaient si aimable.

L'oubli absolu d'elle-même et l'amour des âmes dominaient en elle tout le reste ; dans les entreprises difficiles, la Supérieure générale ne ménageait pas sa peine ; elle savait agir et inciter, par son exemple, ses filles à la vaillance. Sans doute, elle était grandement secondée, et c'est merveille que de la voir visiter, à vol d'oiseau, au cours des Chapitres généraux, toutes ces maisons de province et de l'étranger, dont les membres étaient si parfaitement d'accord avec la Maison-Mère, se conformant à ses usages, vivant de son esprit, conservant, après quatre-vingts ans d'existence, le même cachet d'humilité et de simplicité. « Si parfois, nous constatons de petites misères inhérentes à la nature humaine, disait la Supérieure générale au Chapitre de 1898, notre consolation est grande en voyant le zèle dont sont animées toutes nos Sœurs, quand il s'agit de travailler à la conversion des pécheurs ; elles ne reculent devant aucun sacrifice : larmes, prières ardentes, supplications, mortifications, tout est employé

pour arracher au démon sa proie. Oh ! réjouissons-nous, rendons grâce au Seigneur, et avivons, autour de nous, la flamme sacrée du zèle. »

Ce fut certainement, en 1901, une des dernières joies de la chère Mère de pouvoir dire dans quelle mesure ses appels à une action fidèle et généreuse avaient été entendus. Déjà la tempête grondait, mais les Sœurs du Bon-Secours se serraient contre leur Mère avec une confiance touchante, certaines qu'une telle Mère saurait pourvoir à tout et, dans cette intime conviction, elles continuaient simplement leur humble ministère. Quoi qu'il arrivât, on pourrait braver l'orage et parer aux coups de la tempête, car, comme le nautonier sûr de sa main, la Supérieure générale conduirait sa barque, avec fermeté et douceur, jusqu'au jour où le soleil de la paix illuminerait, de nouveau, de ses rayons l'Eglise de France. Elles ne se doutaient pas, les pauvres Sœurs, que Dieu s'apprêtait à donner le repos à cette vénérée Mère, et à la leur ravir dans des circonstances particulièrement douloureuses.

Quoique d'un âge assez avancé, la Mère Sainte-Fulgence restait toujours très active, tout en avouant cependant que ses forces diminuaient, et quand on exprimait quelque sollicitude à son endroit ou qu'on lui souhaitait de longs jours, elle répondait invariablement : « *Je ne demande ni à vivre ni à mourir, mais à faire la volonté de Dieu.* »

C'est dans cette disposition de saint abandon qu'elle se rendit, au printemps de 1902, à Pont-de-Gennes, accompagnée de l'économe, la Sœur Marie-Antoinette. De là, elle devait gagner Morlaix et, toujours vaillante, elle était décidée à affronter une nuit de voyage pour

arriver plus tôt là où le devoir l'appelait. La Mère Sainte-Fulgence se montra très gaie pendant la dernière soirée qu'elle passa avec ses filles, et aucune préoccupation ni prévision douloureuse ne vint assombrir son départ. Ce ne fut qu'en descendant de voiture, à la petite gare de Montfort, qu'elle se plaignit d'une légère suffocation. « Ce n'est rien, cela va se passer », dit-elle en s'asseyant sur un banc de la salle d'attente. Cependant, comme aucun mieux ne se produisait, la Sœur Marie-Antoinette, qui commencait à s'inquiéter, lui fit alors respirer du vinaigre et lui en frotta les tempes. Mais tout fut inutile, et la pauvre Mère, se rendant sans doute compte de son état, rassembla ses dernières forces pour jeter ce cri : « *Mon Jésus, ayez pitié de moi !* » Et, tandis que sa compagne, atterrée, récitait un acte de contrition, elle rendit son âme à Dieu. Un appel à la miséricorde de Celui qu'elle avait si fidèlement servi, fut sa dernière parole ici-bas. La cinquième Supérieure générale du Bon-Secours mourait dans la soixante-onzième année de sa vie et la quarante-septième de sa profession religieuse.

On comprend l'immense douleur dans laquelle furent plongées les Sœurs de la communauté de Pont-de-Gennes, puis, successivement, tous les membres de l'Institut quand la foudroyante nouvelle se répandit : « Notre Mère n'est plus ! Notre Mère est morte ! — Où ? Quand ? Comment? — Sur un pauvre banc de bois, dans une petite gare de village, à onze heures du soir, assistée d'une seule de ses filles ! »

Le souvenir de la profonde angoisse qui étreignit alors tous les cœurs et de l'acte de suprême résignation qu'ils durent formuler dans cette si pénible épreuve,

reste toujours vivant. En effet, cette perte était immense ! Puis elle s'était produite dans des conditions exceptionnellement affligeantes, et à une heure où elle semblait irréparable. Aussi les jours qui suivirent furent-ils des jours de larmes, des jours de prières et de sacrifices, de ces jours de laborieuses semailles, qui préparent les moissons futures.

Le corps de la vénérée Mère resta exposé à Pont-de-Gennes jusqu'au 25 avril. « Comme nous gardions, au nom de toute la Congrégation, ces restes précieux avec un filial amour ! écrivait plus tard la Maîtresse des novices. Nous ne pouvions les quitter, nous rassasier de contempler ces traits, où demeurèrent empreints, jusqu'au dernier moment, et cette dignité si naturelle et ce cachet de candide simplicité, qui caractérisaient toute la personne de notre Mère. »

Quand cette précieuse dépouille fut ramenée à Paris, on vit se renouveler les scènes navrantes dont la Maison-Mère avait été témoin en 1861, après la mort de la sainte Mère Geay. Et cependant, au fond des cœurs, une profonde reconnaissance se mêlait à la désolation générale. La Mère Sainte-Fulgence avait été un trésor pour la Congrégation et ce trésor on l'avait possédé pendant vingt-cinq ans ! Aussi, au milieu de ses larmes, chacune disait : Merci, mon Dieu ! Merci pour elle ! Merci pour nous !

C'est bien le même sentiment qui se retrouve dans les lettres de douloureuse sympathie qui affluèrent à la Maison-Mère. Ces éloquents témoignages sont résumés, pour ainsi dire, dans la lettre d'un religieux, confesseur extraordinaire de la communauté. « Je tenais, écrivit-il à la Mère Assistante, en très haute estime votre regrettée

défunte ; c'était une âme d'élite singulièrement riche des dons de Dieu et d'une intelligence peu ordinaire ; aussi je comprends l'immense douleur dans laquelle sa mort vous plonge, vous et toute la Congrégation.

« Dans les difficiles circonstances de l'heure présente, cette mort est plus particulièrement regrettable. Cependant ayez confiance ! Dieu, toujours infiniment bon et sage, saura mesurer à la grandeur des besoins l'abondance et l'efficacité de son *bon secours*.

« Quant à votre bien-aimée Mère, soyez sans inquiétude. — Je puis vous le dire devant Dieu : son âme était toujours prête. La mort a pu venir à l'improviste ; elle ne l'a pas surprise. Dans toute sa vie, elle vous laisse un grand exemple, qui doit être, pour toutes ses filles, une consolation. Je prierai pour elle certainement, — il le faut — mais je prierai avec la douce confiance que ces prières profiteront à d'autres. Je prierai aussi pour que bientôt le bon Dieu désigne celle qui doit lui succéder et continuer sa tâche.

« Votre œuvre est une œuvre bénie de Dieu, son développement, lent, mais continu, en est une preuve certaine. Vous aurez maintenant une protectrice de plus au Ciel. De là-haut, l'âme de votre vénérée Mère s'intéresse à l'œuvre qui, sur la terre, avait toute son affection. Au contact du Cœur de Jésus, cette affection va grandir encore et s'élever à sa plus haute puissance. Confiance donc au milieu de votre douleur !

« Je me persuade facilement que la principale résidence de votre Congrégation, c'est le Ciel. C'est là que vous avez le plus de sujets, ce doit être votre véritable Maison-Mère ; aussi Mère Marie-Joseph est bien là à sa vraie place..... »

Oui, c'est en haut qu'il vous faut regarder, filles de Notre-Dame du Bon-Secours, quand vos pieds chancellent au milieu de ce monde, qui devient, de plus en plus, un désert pour l'âme religieuse. Pensez alors à vos devancières, qui aujourd'hui jouissent du fruit de leurs travaux dans *les parvis du Seigneur!* Elles vous ont ouvert la voie, elles vous ont tracé le sillon, elles y ont jeté la semence et au prix de quels labeurs! Grande est votre gloire de pouvoir les suivre et semer à votre tour! Mais que grande aussi sera votre récompense!

Ici-bas, Jésus vous prête ses mains pour répandre sur toutes les plaies, plaies du corps et plaies de l'âme, le baume qui apaise, le remède qui guérit et qui sauve; *il vous a choisies* pour être d'autres Samaritains et les dispensatrices de sa miséricorde, et cette élection est si belle, si enviable qu'à elle seule elle constitue déjà un élément de bonheur; mais que sera-ce donc au jour de la rétribution, quand le divin Epoux, se montrant à découvert à vos yeux, versera dans votre être transfiguré l'*onction de sa joie,* la surabondance de son amour et de sa gloire?

Certes, votre tâche est devenue plus laborieuse depuis le jour où Mgr de Quélen consacra vos premières Mères pour cette sainte mission de gardes-malades, car un changement, dont il serait difficile de mesurer la portée, s'est fait dans les esprits depuis quatre-vingts ans : la lutte, alors si ardente entre le bien et le mal, est devenue inégale, et, à considérer les choses d'après leur apparence, c'est le mal qui triomphe à l'heure actuelle.

Mais croyez-le bien, épouses de Jésus-Christ : tant qu'il y aura dans le monde des vierges imprégnées

du parfum des vertus évangéliques, le répandant sur les chemins et dans les cœurs, l'offrant à Dieu comme un *holocauste d'agréable odeur,* le mal sera tenu en échec.

On parle aujourd'hui de vertus actives; certes, il en faut pour réparer les brèches faites par l'enfer, relever tout ce qui a été détruit; mais à côté de l'action extérieure et des combats, que la situation exige, y a-t-il vertu plus active, plus agissante, que l'abnégation silencieuse d'une âme religieuse, qui se consacre au soulagement de l'affligé, du malade, dans une vue de pure foi, parce qu'elle voit, en lui, un membre crucifié du Maître et une âme à conquérir pour le Ciel?

Vingt siècles d'expérience ont prouvé que la pratique de l'humilité, du dévouement, de la mortification, de la pauvreté volontaire et de l'amour du prochain, est infiniment puissante contre Satan, quelque forme qu'il ait donnée à son œuvre mauvaise. Ces vertus, que le monde méconnaît, quand il ne les ignore pas, ont vaincu le paganisme ; elles ont fait sortir la France de la barbarie et elles seront toujours le remède unique et infaillible contre l'égoïsme, l'amour du bien-être, dont se meurt notre société.

Encore une fois, que votre part est belle, *que le sort vous a été glorieux* (1), ô vous qui, à l'exemple de vos aînées, réalisez si parfaitement cet idéal de perfection! Dès lors, n'êtes-vous pas, vous aussi, un élément de salut, caché, mais très puissant, un agent bienfaisant dans cette lutte formidable qui se déroule sous nos yeux?

(1) Ps. xv, 6.

Cette seule pensée, en dehors des glorieuses perspectives qui illuminent votre vie, vous est déjà un réconfort, quand l'exercice de votre sainte vocation, de cette mort continuelle à vous-même, vous paraît trop pénible. Et puis, vous le savez, pour l'avoir éprouvé, que, sous l'écorce très dure du sacrifice, est caché un fruit délicieux. Voyez ces vénérables anciennes, dont nous avons essayé de peindre la douce physionomie ! Voyez la paisible allégresse qui ensoleillait le couchant de leur vie ! Une abnégation toute sereine et très joyeuse leur communiquait, jusqu'à la fin, une vigueur mystérieuse, et il semblait vraiment que, selon la parole du Prophète, *le Seigneur renouvelait leur jeunesse comme celle de l'aigle* (1).

Glorifier ces parfaites religieuses, fut le vœu de la vénérée Mère Sainte-Fulgence, vœu maintes fois renouvelé dans les Chapitres généraux ; elle désirait ardemment voir mises en lumière les vertus de vos Mères, comme aussi cet ensemble de circonstances providentielles, qui ont donné à votre Congrégation une place de choix dans la sainte Eglise.

Ce vœu, nous nous sommes efforcé de le réaliser, et puisque *les vierges suivent l'Agneau* de si près (2), nous avons l'intime confiance que la phalange céleste des Sœurs du Bon-Secours intercédait en notre faveur, tandis que nous élaborions cette œuvre, et qu'elles demandaient au Dieu de toute lumière de conduire notre plume, de nous aider à constituer, pour l'Institut, le *livre de la famille,* contenant non seulement des faits et des dates, mais encore un testament sacré.

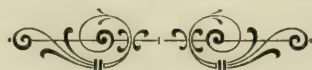
(1) Ps. CII, 5.
(2) Apoc., XIV, 4.

C'est au bruit de l'orage, au cours d'une tempête violente, qui a couvert de ruines le vieux sol français, que nous avons écrit ces pages. Et, nous ne pouvons nous lasser de le redire, au milieu des tristesses dont notre cœur était rempli, il nous a été doux de pouvoir démontrer au prix de quels sacrifices se sont fondées ces Congrégations, que l'on persécute, que l'on disperse aujourd'hui, et combien puissante et bonne a été leur action !

Nous déposons notre travail aux pieds de Notre-Dame Auxiliatrice, afin qu'elle le bénisse et lui fasse produire des fruits abondants. En lui rappelant votre passé, humbles servantes des pauvres et des affligés, ces pages lui rediront aussi les joies que votre Institut a données à son cœur de Mère.

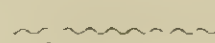
Puisse votre glorieuse Patronne, durant les jours mauvais que nous traversons, vous couvrir de sa tendresse, comme d'un manteau protecteur, et vous rendre de plus en plus vaillantes dans vos combats, de plus en plus secourables à toutes les douleurs, de plus en plus savantes dans cette science de *la charité, qui est la plénitude de la loi* (1) *!*

(1) Rom., XIII. 10.



SUPPLÉMENT

Quelques conversions remarquables dues au zèle des Sœurs du Bon-Secours.



Dans les comptes rendus du Congrès eucharistique, tenu à Metz au mois d'août dernier, nous avons relevé un mot, qui trouve tout naturellement sa place en tête de ces simples mais touchants récits.

Un prélat américain, l'évèque d'Ovington, se plaçant au point de vue de son expérience personnelle, exhorta vivement les ecclésiastiques, présents à une des séances du Congrès, à aimer les malades et à les préparer avec le plus grand soin à leur dernière communion, *la première communion de l'éternité*. « *Il y a*, dit ce pieux prélat, *deux clefs pour le cœur humain : l'amour des enfants et l'amour des malades.* »

On a pu voir que les Sœurs du Bon-Secours possèdent ces deux clefs, et l'on sait aussi comment elles s'en servent pour ouvrir les cœurs à Notre-Seigneur, surtout pour les préparer à cette première communion de l'éternité, suprême rencontre de l'âme avec son Dieu !

O puissance de la charité ! C'est en vain que

l'homme résiste à Dieu, qu'il élève des barrières entre lui et le Maître qu'il ne veut point servir, le Père qu'il ne veut point aimer : c'est en vain qu'il lui ferme toutes les avenues de son âme. Ce Maître outragé, ce Père offensé est le Dieu de toutes les miséricordes, le *Rédempteur venu en ce monde pour sauver ce qui était perdu, pour donner la vie à ce qui était mort* (1)... Aussi, faisant taire la voix de sa justice, il ne se lasse pas d'attendre le pécheur et, à l'heure suprême, il lui envoie des messagers de sa miséricorde. Alors — à de rares et tristes exceptions — au souffle puissant de la charité, à la parole de l'apôtre, les barrières tombent, le cœur s'ouvre et Jésus y entre en Sauveur.

L'institution des Sœurs du Bon-Secours est donc bien, comme le disait un évêque, *une ruse aimable de la Providence* (2), qui place ces saintes filles au chevet des malades, afin que, par leur rayonnante bonté, jointe à une prière incessante, elles ouvrent aux aveugles obstinés les voies lumineuses de la grâce.

Déjà, au cours de cette histoire, nous avons relaté bon nombre de conversions dues à leur influence ; mais, bien qu'il faille nous borner, nous croyons devoir choisir encore, parmi les très nombreux faits qui constituent les annales de leur apostolat, quelques récits présentant un intérêt tout particulier. C'est le cas pour le trait qui suit.

(1) Luc, xix, 10.
(2) Mgr Dizien, évêque d'Amiens.

La Sœur Sainte-A. soignait à Paris M. Othis B., frère d'un sénateur, très connu sous l'Empire. Comme elle l'entourait de prévenances et d'une sollicitude vraiment maternelle, elle ne tarda pas à gagner sa confiance, et un jour elle osa lui suggérer de penser à son salut. Le malade l'arrêta brusquement : « Ma Sœur, dit-il, ne touchez pas à cette question ; je ne vous ai pas appelée pour me sermonner, mais pour me soigner. Vos soins sont parfaits, je le reconnais, mais, de grâce, n'empiétez pas. »

Profondément désolée par cette réponse, mais non découragée, la bonne religieuse pria avec une nouvelle ardeur pour cette âme, qu'elle voyait douée des plus nobles qualités, et elle ne crut pas devoir cacher la tristesse qui l'étreignait ; elle la laissa paraître, au contraire, et M. B. ne tarda pas à s'apercevoir que l'aimable épanouissement répandu sur les traits de sa garde-malade avait disparu ; aussi ne put-il s'empêcher de lui en faire la réflexion : « Mais vous êtes toute changée, ma Sœur ! Vous avez un air triste qui fait peine à voir. — Il est vrai, Monsieur, que je suis triste, et j'ai des raisons de l'être. — Et pourquoi donc ? Vous aurais-je fait de la peine ? — Oui, Monsieur, beaucoup de peine. — C'était bien loin de ma pensée. — Vous ne vous souvenez donc plus de la défense formelle que vous m'avez faite l'autre jour et qui a blessé mon cœur de religieuse ? Si j'ai quitté ma famille, si j'ai eu le courage de m'arracher à l'affection des miens, c'était non seulement pour soulager l'humanité souffrante, mais aussi dans l'espoir de pouvoir sauver des âmes, et vous m'avez défendu de vous parler de la vôtre. » Ceci dit, elle se retira.

Une demi-heure après cette conversation, le malade fit appeler la Sœur Sainte-A... « Ma Sœur, lui dit-il, je vous demande pardon de vous avoir fait de la peine, et puisque vous y tenez, je verrai M. Langénieux ; veuillez donc le faire prévenir. » Le futur archevêque de Reims était alors curé de Saint-Augustin.

On juge avec quel empressement la commission fut faite. Dès le jour même, le curé vint voir le malade et demeura

une heure avec lui. La Sœur guettait son départ, pleine de confiance et, en le voyant sortir, elle lui demanda quand il faudrait faire les préparatifs pour la réception des derniers sacrements. « Lorsque je vous le dirai », reprit d'une voix grave M. Langénieux. Et, à l'expression de son visage, la pauvre Sœur eut vite compris que le digne ecclésiastique n'avait rien obtenu, et il ne lui fut pas difficile de traduire, à son tour, par son silence et son air affligé, la déception qu'elle ressentait. Aussi M. B. de la questionner à nouveau : « Ma Sœur, vous continuez à être triste ; cependant j'ai vu M. le curé. — Oui, Monsieur, mais vous n'avez pas voulu vous mettre en règle avec le bon Dieu, et vous êtes cependant bien malade. Comment vous présenterez-vous à son tribunal pour être jugé, si vous n'avez rien fait pour mériter votre pardon ? La visite de l'autre jour ne compte pas, c'est une grâce de plus dont vous avez abusé. »

Ce langage énergique produisit son effet. M. B. ne répondit rien sur le moment ; mais, peu de temps après, il disait : « Je suis un lâche, ma Sœur ! Rappelez, je vous prie, Monsieur le curé, et cette fois, je vous le promets, tout sera fait selon que vous le désirez. »

Quand, le soir de ce même jour, M. Langénieux sortit de la chambre du malade, il était radieux. « Ma Sœur, dit-il, vous avez accompli un vrai miracle, M. B. veut recevoir les derniers sacrements devant toute sa maison. »

Ainsi fut fait, et c'est en triomphateur que le Dieu de l'Eucharistie entra chez cet ouvrier de la dernière heure. Sa chambre avait été transformée en chapelle et resplendissait de lumières et de fleurs ; ce fut vraiment le festin du retour.

M. B. vécut encore huit jours, ne cessant de bénir la religieuse, qui avait été pour lui l'instrument du salut, et de rendre grâces à Dieu de l'avoir attendu dans son infinie miséricorde.

L'histoire des individus, aussi bien que celle des peuples, nous montre que, dans sa clémence,

Dieu place toujours le remède à côté du mal. C'est ainsi qu'au XIXe siècle, il nous a donné, dans la dévotion à Marie, un antidote puissant contre les plaies morales qui rongent la société. Jamais, en aucun temps, le culte de la Vierge immaculée n'a brillé d'un plus vif éclat, et dans aucun temps non plus le Seigneur ne s'est plu à le récompenser par des témoignages plus manifestes.

« L'âme dévouée à Marie, a dit un grand serviteur de Dieu, ne peut périr. » De nombreux exemples justifient tous les jours la vérité de cette parole.

Edgar G..., ancien élève du collège Stanislas, avait suivi le funeste exemple de la plupart des jeunes gens de notre époque. Il avait embrassé, à la sortie du collège, avec la fougue d'une jeunesse inexpérimentée, les dangereux sophismes de l'irréligion et s'était déclaré, en dépit de sa conscience et de ses plus intimes convictions, le partisan de l'athéisme et de l'indépendance, ambitionnant le titre ironique d'esprit fort.

Livré à lui-même et trompant la surveillance maternelle, il avait bu à longs traits à la source empoisonnée des romanciers et des philosophes modernes, et nul ne sait où l'auraient mené les nouveaux maîtres qu'il s'était choisis, si Dieu, dans sa miséricorde, ne l'eût frappé d'une de ces maladies que toutes les ressources de l'art sont impuissantes à conjurer.

Atteint d'une phtisie galopante, il s'éteignait, sans le savoir, consumé par la fièvre, comptant

toujours sur un avenir qui allait lui échapper, et fort peu soucieux de ses destinées éternelles.

Sa pauvre mère se dissimula à elle-même, aussi longtemps qu'elle le put, les ravages causés par le mal ; mais forcée enfin d'ouvrir les yeux et pensant à l'âme de son fils, elle suivit l'inspiration que lui suggérait sa tendresse maternelle et résolut d'appeler à son aide une Sœur du Bon-Secours, qui partagerait avec elle les soins à donner au malade et qui le préparerait au redoutable passage du temps à l'éternité. Mais laissons parler la religieuse qui fut chargée de cette mission.

« En arrivant auprès de ce jeune homme, je crus remarquer sur son visage les signes précurseurs d'une fin prochaine ; aussi m'empressai-je de demander à sa mère s'il avait rempli ses devoirs religieux, lui manifestant mon inquiétude.

« Madame G... m'avoua avec tristesse que le pauvre enfant avait totalement abandonné ses pieuses pratiques d'autrefois, et qu'il n'avait consenti qu'avec beaucoup de répugnance à accepter près de lui une religieuse.

« Cette confidence me fit éprouver de vives alarmes, car l'état du malade me paraissait désespéré et je craignais qu'il ne vînt à mourir dans de tristes dispositions. Je le recommandai de toute mon âme à la Mère des miséricordes, qui vint à mon secours au delà de tout ce que je pouvais espérer.

« D'abord je m'aperçus, au bout de quelques heures, que les répugnances du jeune homme pour l'habit religieux disparaissaient peu à peu pour faire place à la confiance. Il se mit à causer avec moi et me dit, entre autres choses, qu'il voudrait bien guérir. Pauvre enfant! il lui semblait dur de quitter la terre à la fleur de l'âge, alors que la vie n'avait

pour lui que des sourires et des charmes. « Ah ! Monsieur, « lui répondis-je, il faut prier Notre-Dame de Lourdes ; la « sainte Vierge est si bonne et si puissante ! — Vous avez « raison, ma Sœur, dit-il, et si vous pouvez me procurer de « l'eau de Lourdes, vous me ferez grand plaisir. » Puis, d'une voix que je n'oublierai jamais, il ajouta : « J'ai douté « de tout, mais j'ai toujours eu confiance en la Vierge « Marie. » A ces paroles, mon âme tressaillit d'espérance ; je ne craignais plus. Je lui proposai alors de faire une neuvaine, ce qu'il accepta volontiers. Le voyant si bien disposé, je m'enhardis et lui conseillai de communier pendant la neuvaine pour obtenir la grâce qu'il désirait. A mon grand étonnement, il ne fit aucune objection et acquiesça à ma proposition.

« La nuit se passa ainsi sans autre incident. Dès le matin, je sortis, laissant croire à mon malade que je me rendais à la communauté ; avant de le quitter, je l'avais prévenu que, si je rencontrais son ancien supérieur, je lui demanderais de venir le voir. Je me rendis donc en toute hâte au collège Stanislas, pour expliquer au directeur l'état et les dispositions du pauvre jeune homme. Puis je retournai promptement à mon poste, ne précédant que de quelques minutes le digne ecclésiastique. « O mon Père, s'écria le malade en le voyant entrer, que je suis heureux de vous voir ! » Et je les laissai dans les bras l'un de l'autre.

« Quel changement subit ! Qu'était devenu le libre-penseur, qui insultait à la religion et à ses ministres ? N'était-ce pas là un de ces mystères de grâce si nombreux dans les annales de la dévotion à Marie ?

« Après avoir entendu les aveux du jeune prodigue, et l'avoir absous au nom du Dieu qui aime, qui pardonne et qui sauve, le bon Père se retira consolé et se rendit à la paroisse, afin de demander que l'on apportât le saint Viatique à son pénitent. Celui-ci, trouvant que l'on tardait trop au gré de ses désirs, me suppliait d'envoyer un domestique à l'église, et, lorsqu'il vit arriver le prêtre, il s'empressa de lui dire : « Mon Père, j'ai oublié une faute ; il faut que je

« m'en confesse, avant de recevoir le bon Dieu. » Et après s'être accusé, il s'unit à Jésus avec de vifs sentiments de foi et de ferveur.

« Le pauvre enfant vécut encore quelques jours, souffrant beaucoup, mais avec une complète résignation. Lorsque ses douleurs étaient par trop vives, il me demandait de l'eau de Lourdes, m'assurant qu'après en avoir bu, il se sentait toujours mieux. Il eut une fois une crise si violente que je le crus tout à fait à sa fin ; comme je lui donnais le crucifix de mon chapelet à baiser, il me dit d'un ton pénétré : « Ma « Sœur, ce crucifix aurait-il été bénit par le Saint-Père ? En « le touchant, j'ai senti quelque chose que je ne puis expri- « mer. » Et sur ma réponse, qu'une bénédiction spéciale y était attachée pour tous les malades, il reprit . « Je ne « m'étonne plus maintenant du bien qu'il m'a fait. »

« Je me sentis émue en entendant ces paroles, qui révélaient les trésors de foi renfermés dans l'âme de ce jeune homme, et je m'abîmai dans une profonde action de grâces envers la sainte Vierge, qui les lui avait conservés. Je demandai alors à Mme G... si son fils avait jamais porté le scapulaire. « Oui, me répondit-elle, mais il l'a quitté depuis « longtemps. » Je cherchai dans les tiroirs du malade et je trouvai, en effet, des scapulaires tout neufs ; je les pris et les lui passai autour du cou. Il me laissa faire et me dit avec une grande simplicité, qu'autrefois il en prenait toujours une provision quand il quittait le collège pour aller en vacances. Quel étrange contraste entre les sentiments intimes de ce jeune homme qui, pour se mettre à l'abri des dangers du corps, se revêtait des livrées de Marie, et qui, par sa conduite, livrait son âme à la mort, en se faisant l'adepte déclaré des maximes d'un monde corrompu !

« Ainsi que tous les poitrinaires, le pauvre enfant conservait toujours, malgré le triste état où la maladie l'avait réduit, l'espérance de sa guérison prochaine. Mais la grâce qui devait lui être accordée fut différente de celle qu'il espérait, car au jour même où se terminait la neuvaine faite pour son rétablissement, il entrait, sous les auspices de sa

puissante Protectrice, dans *la terre des vivants* (1) *pour y exalter à jamais les miséricordes du Seigneur* (2) ».

Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il vive (3) *; il n'éteint pas la mèche qui fume encore* (4) et sa patience et sa miséricorde n'ont d'égales que sa puissance et sa grandeur : aussi se plaît-il souvent à faire luire, à la dernière heure d'une vie passée loin de lui, un rayon vif et pénétrant de cette grâce qui transforme et qui sauve. Le trait suivant nous en fournira un exemple frappant.

« Je fus envoyée, écrit une Sœur, près d'un vieillard atteint d'une maladie de cœur et qui avait passé toute sa vie loin de Dieu. Le médecin avait déclaré à sa fille que sa mort pouvait être instantanée ; effrayée par cette terrible révélation, elle se détermina à s'adjoindre une religieuse pour l'aider dans les soins à donner au malade, mission que, jusqu'alors, elle n'avait voulu confier à personne. Dès mon arrivée, cette dame me prenant en particulier, me dit avec fermeté : « Ma Sœur, la moindre émotion peut faire « mourir mon père. Je vous veux bien auprès de lui, mais « à la condition que vous ne lui direz jamais un mot de « religion. » J'hésitai un instant ; puis, fortifiée par la grâce, je lui répondis : « Vous voulez donc, Madame, que Monsieur « votre père meure sans recevoir les derniers sacrements ? « — Ma Sœur, reprit-elle, mon père a lu les ouvrages de « Voltaire, il déteste les prêtres ; il croit en Dieu, et cela « suffit. Du reste, je partage complètement ses idées. »

« A ces paroles, prononcées d'un ton tranchant, je compris que je ne pouvais compter que sur Celui qui tient dans ses

(1) Ps. xxvi, 13. — (2) Ps. xxxv, 9. — (3) Ezéch., xxxiii, 2.
(4) Matth., xii. 20 et 21.

mains les esprits et les cœurs ; j'ajoutai donc : « Je vous « promets, Madame, de me taire, mais aussi à une condi- « tion : celle de pouvoir prier en toute liberté dans la « chambre du malade. » N'osant repousser un si juste désir, elle me conduisit près de son père. Le vieillard me reçut froidement, mais je vis qu'il cherchait à étouffer une secrète émotion. Après un moment de silence, il me dit : « Ma « Sœur, je vous demande de ne point aborder avec moi la « question de religion ; j'ai des idées très arrêtées à cet « égard, et je suis trop faible pour discuter. — Il sera fait « selon que vous le voulez ; seulement, Monsieur, je vous « demande de me laisser prier. — Oh ! quant à cela, je vous « y autorise, ma Sœur ; priez tant que vous voudrez. » Et la conversation s'arrêta là.

« Je m'informai alors du traitement que suivait le malade et je me fis initier à ses habitudes, afin de n'y rien changer. Puis je me mis à prier avec toute la ferveur dont j'étais capable, pour que l'œuvre de Dieu ne fût pas entravée par moi, ne cessant de répéter cette supplication : « Seigneur, « sauvez cette âme, que vous avez rachetée de votre pré- « cieux sang ! Sauvez-la, il n'y a que vous qui le puissiez ; « donnez-moi le dévouement et la patience pour bien soigner « son corps, afin de toucher son cœur et de le ramener à « vous. Mon Dieu, je vous en conjure, par les mérites de « votre divin Fils, ne laissez pas mourir cet infortuné sans « les secours de la religion. »

« Sa fille, qui l'aimait tendrement, passa une partie de la nuit cachée derrière un paravent, pour voir si son père accepterait mes soins, et, les nuits suivantes, elle venait souvent me surprendre, pour s'assurer que j'étais fidèle à ma promesse.

« Cependant la maladie faisait d'effrayants progrès ; des crises continuelles réduisaient M. X. à la dernière extrémité. Il se voyait mourir lentement et pas une bonne pensée, pas la moindre parole qui eût trait à son âme et à l'éternité.

« Mon anxiété était grande, je redoublais de prières, voulant espérer contre toute espérance et, grâce à l'inépui-

sable miséricorde du Dieu qui aime à pardonner, je ne fus pas déçue. Une nuit, que le malade semblait dormir, je m'agenouillai pour méditer sur les stations du Chemin de la Croix quand, tout à coup, il ouvrit les yeux et me dit : « Ma « Sœur, vous priez pour ceux qui ne prient pas. — Oui, « Monsieur. — Alors, vous priez pour moi ? — Oh ! certaine- « ment, et je ne cesse de le faire depuis que je vous soigne. « — Voudriez-vous dire tout haut les prières que vous faites ? « — Mais, Monsieur, lui répondis-je tout émue de bonheur, « ce sera peut-être bien fatigant pour vous. Je fais en « esprit les stations du Chemin de la Croix. — Oh ! dites, « dites, ma Sœur, ne craignez pas ; quand je serai fatigué, « je vous arrêterai. » Je commençai donc, et il me suivait avec une profonde attention ; quand je fus à la quatrième station : *Jésus rencontre sa sainte Mère,* il se mit à sangloter, sans doute au souvenir de sa mère. Je voulus cesser alors, mais il me supplia de continuer, si, toutefois, je n'étais pas trop fatiguée. Eh ! comment l'aurais-je été ? La joie remplissait mon âme. Je repris donc le pieux exercice, lequel fut souvent interrompu par les exclamations du vieillard. « Que c'est touchant, mon Dieu ! Que c'est admirable ! » s'écriait-il tout transporté. Lorsque j'eus fini, il me remercia et me dit : « Ma Sœur, si je suis devenu incrédule, c'est que « j'ai connu dans ma vie de mauvais prêtres et cela m'en a « donné l'horreur. » Pour le calmer, je lui fis observer que Notre-Seigneur avait eu un Judas parmi ses apôtres. « Et puis, ajoutai-je, s'il est vrai que quelques prêtres oublient la grandeur de leur mission, que nombreux sont les vrais et fidèles ministres de Jésus-Christ ! » — « C'est vrai, reprit- « il. j'en connais deux bons : M. l'abbé Morel et M. l'abbé « Leblanc. Ceux-là, je les ai vus à l'œuvre ; ce sont de vrais « prêtres. » Grand était mon bonheur de l'entendre parler ainsi. Son cœur était donc changé, mais il fallait encore de la prudence et le secours d'En Haut.

« J'invitai alors le malade à prendre un repos que je jugeai lui être nécessaire après les émotions qu'il venait d'éprouver. Aussi bientôt, vaincu par la fatigue, il s'endormit paisi-

blement et sa nuit fut assez bonne. Le lendemain, je rendis compte à sa fille de tout ce qui s'était passé et je lui dis avec fermeté : « Maintenant, Madame, puisque Monsieur votre « père m'a lui-même parlé de religion et m'a, pour ainsi « dire, indiqué le prêtre qui doit le réconcilier avec Dieu, « vous seriez responsable de son salut éternel si vous ne « me laissiez pas agir. » Ces paroles firent impression sur ce cœur si filialement dévoué et y réveillèrent les sentiments religieux qui n'étaient pas entièrement éteints. En versant un torrent de larmes, elle me répondit : « Faites pour le « mieux, ma Sœur, mais soyez prudente pour ne pas effrayer « mon pauvre père, qui pourrait mourir subitement. — Ayez « confiance, Madame, Dieu le soutiendra. »

M. Morel, notre supérieur, se trouvant absent, je me rendis chez M. Leblanc, qui se chargea de tout. Quelques heures après, il se trouvait au lit du malade, lequel l'accueillit à bras ouverts et demanda lui-même à se confesser. Quand il reçut la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction, il voulut que ses enfants et petits-enfants fussent présents ; il les bénit et leur recommanda d'aimer la religion, de vivre et de mourir en bons chrétiens.

« Pendant les quelques jours que le vieillard vécut encore, ces scènes touchantes se renouvelaient à chaque instant; et il exhortait tous ceux qui venaient le voir à aimer Dieu et à supporter avec résignation les peines de cette vie. Avant d'exhaler son dernier soupir, il prononça ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

« Quant à Mme X..., suivant l'exemple que son père lui avait donné, elle devint une bonne et fervente chrétienne. »

Quelle éclatante victoire sur l'enfer fut aussi la conversion de cette femme jeune encore, qui, aigrie par la souffrance, nourrissait des sentiments de haine contre Dieu et ses ministres.

Mme X... était atteinte d'un cancer à l'estomac.

et, hélas ! elle ne connaissait la religion, qui aurait pu lui donner la force de souffrir, que pour s'en moquer, les prêtres que pour les railler, et Dieu que pour l'outrager, le blasphémer. Mais le Seigneur, toujours compatissant et miséricordieux, eut pitié de cette pauvre âme ; ici encore, il se servit d'une Sœur du Bon-Secours pour ramener à lui cette brebis égarée qui, depuis si longtemps, restait sourde à sa voix. Une Sœur fut donc appelée auprès de la malade le 28 décembre 1878 ; la tâche qu'elle avait assumée ne lui paraissait pas facile, car les quelques paroles de piété qu'elle se hasarda de prononcer, dès la première nuit, n'amenèrent sur le visage de la pauvre femme qu'une expression de profond mépris.

« Elle souffrait tant, raconte la Sœur, qu'après avoir vainement essayé de la soulager, je n'hésitai plus à lui suggérer quelques courtes prières, destinées à obtenir de Dieu un adoucissement à ses grandes douleurs. Mais, hélas ! mes efforts furent inutiles ; elle n'avait pas foi dans l'effet bienfaisant de cette douce rosée, qui s'appelle la prière ; elle voulait ne plus souffrir et s'obstinait à méconnaître Celui qui, seul, pouvait diminuer sa souffrance. Son horreur de la croix était telle que, quand je lui donnais des soins, si mon petit crucifix venait à tomber sur sa poitrine, elle le repoussait violemment avec une expression de haine qui brisait mon cœur. Je lui proposai aussi de mettre à son cou une petite médaille de Notre-Dame de Lourdes ; mais elle refusa énergiquement et ce fut sans son assentiment que j'en glissai une sous son traversin.

« Pendant plusieurs jours, la maladie fit de rapides progrès. Effrayée de l'état de cette âme, si près de paraître

devant Dieu, je redoublais mes instances, suppliant le Seigneur, à chaque heure et à chaque instant, d'avoir pitié de celle qu'il avait rachetée de son sang et de ne pas l'abandonner au malheureux sort qui l'attendait.

« Désirant m'informer des dispositions exactes de la malade — car je n'avais eu à ce sujet aucun renseignement précis — je demandai prudemment à la femme de chambre si sa maîtresse allait quelquefois à la messe. Ma question fit sourire la domestique, qui me répondit : « Ma Sœur, « Madame ne met jamais les pieds à l'église, mais, je vous « en prie, ne m'en demandez pas davantage. » Cette révélation, faite à demi-mots, augmenta mes craintes pour le salut de cette âme, car, à tout prix, je voulais la conquérir, la conduire à Dieu, et je n'hésitai pas à prolonger mon séjour dans cette maison, bien qu'il m'en coûtât beaucoup.

« Chaque jour, un nouveau symptôme me découvrait la marche rapide de la maladie. Avec quelle frayeur je voyais arriver la terrible visiteuse ! Comme j'aurais voulu pouvoir lui dire : Attends quelque temps encore, ta victime n'est pas prête ! Mais ce prolongement de vie, c'est à Dieu que je le demandais de tout mon cœur et par mes prières et par mes fatigues et par les sacrifices qui se présentaient.

« Bientôt le médecin ne donna plus aucun espoir ; la mort pouvait arriver d'un instant à l'autre ; il n'y avait plus à hésiter. Aussi proposai-je, avec le plus de ménagement possible, à la pauvre femme, de faire venir un prêtre pour lui donner les consolations de la religion. « Je vous en prie, « ma Sœur, me répondit-elle, restons bonnes amies. Laissez « l'Eglise pour ceux qui en veulent ; pour moi, je sais ce « que j'ai à faire. Vous connaissez l'horreur que j'éprouve « pour les prêtres ; aussi jamais je ne consentirai à en « laisser entrer un chez moi ; encore moins lui parlerais-je. « Donc, brisons là-dessus. — Mais, Madame, lui dis-je, si « vous mourez !... — Eh bien ! au moins je mourrai tran- « quille. »

« Que faire, mon Dieu ? A qui avoir recours ? En désespoir de cause, je m'adressai à son mari. « Vous n'ignorez pas,

« Monsieur, lui dis-je, que Madame est très mal et vous « savez que, pour éviter l'enfer, il faut, avant de quitter la « terre, se réconcilier avec Dieu et recevoir les sacrements. « Vous avez sur elle beaucoup plus de pouvoir que moi ; je « compte donc que vous la déterminerez à bien accueillir le « prêtre qui doit la remettre en grâce avec Dieu. — Vous « connaissez assez les sentiments de ma femme, repartit-il, « pour savoir que jamais elle n'acceptera de voir un prêtre. « Ils lui font horreur. Dès lors, comment voulez-vous que « je lui en parle ? D'ailleurs, elle n'en a pas besoin ; elle n'a « rien sur la conscience, je vous en réponds. Du reste, ma « Sœur, ne vous tourmentez pas, je prends sur moi toute « la responsabilité de cette détermination, si cela peut vous « tranquilliser. — Ah! Monsieur, vous me faites trembler ! « N'avez-vous jamais appris votre catéchisme, et ne savez-« vous pas qu'il y a un enfer pour ceux qui refusent de se « réconcilier avec Dieu ? Au nom de votre père, qui est mort « chrétiennement, au nom de votre mère, qui n'a cessé de « remplir ses devoirs religieux, laissez votre compagne « recevoir les sacrements et mourir en chrétienne. — Si elle « le désire, me répondit-il alors, je ne m'y oppose pas ; mais, « quant à lui en parler, je vous le défends. D'ailleurs, le « médecin ne le veut pas ; il faut la laisser mourir en paix. »

« Le lendemain, la malade fut reprise de fréquents vomissements ; le docteur, cependant, voulait entretenir dans son esprit l'illusion d'une guérison prochaine. « Dans quelques « jours, vous partirez pour le Midi, lui disait-il, là vous « retrouverez une parfaite santé. Ne vous troublez de rien « et surtout repos complet. » Mais le soir arrive et la pauvre femme me paraît être très mal. Passera-t-elle la nuit ? Dieu le sait. Vais-je laisser mourir cette infortunée sans essayer une fois encore de lui parler de ses intérêts les plus chers ? Vais-je la laisser tomber en enfer, sans essayer une fois encore de la retenir au bord de l'abîme ? Non, mon Dieu, vous me l'avez confiée, je veux la sauver avec le secours de votre grâce. Je résolus donc de tenter un dernier effort et je m'approchai du lit. » Comme vous souffrez ! lui dis-je. Que ne

« m'est-il possible de vous soulager un peu ? Si vous saviez « comme je prie Notre-Seigneur, le seul véritable médecin, « de vous appliquer les mérites de toutes les souffrances « qu'il a endurées pour nous ! Vous êtes sur la croix avec « lui, levez donc les yeux vers ce Dieu Sauveur et deman- « dez-lui force et courage. Je suis religieuse ; aussi laissez- « moi vous parler sans détour et ne vous étonnez pas de « ce que je vais vous dire. Faites venir ce soir même un « prêtre pour vous confesser, car demain il sera peut- « être trop tard. N'abusez pas des grâces de Dieu, « pensez qu'il vous a envoyé une Sœur du Bon-Secours « pour vous dire que vous êtes aux portes de l'éternité. Je « vous en prie, ne résistez plus. — Le médecin m'a promis « de me guérir, me répondit-elle. — Hélas ! lui dis-je, le « pouvoir des hommes est bien faible, et Dieu peut vous « rappeler à lui d'un moment à l'autre ; il faut que vous « soyez prête. — Mais vous savez bien que j'ai horreur des « prêtres. — Les prêtres n'ont-ils pas le pouvoir de remettre « les péchés et d'ouvrir le ciel ? — Et moi qui les déteste « tant et qui ai toujours dit que jamais je n'en recevrais un, « même à la mort ! — Il est temps encore de changer ; « pensez à l'enfer et à ses tourments, mais pensez surtout « au Ciel, qui peut encore devenir votre partage. — Enfin, « faites venir Monsieur. Je ne veux pas aller en enfer. »

« J'introduisis celui-ci, qui reparut au bout de quelques minutes et me dit avec un haussement d'épaules : « Vous « pouvez aller chercher le curé de la paroisse. Mais faites- « lui bien comprendre qu'il ne doit pas fatiguer Madame. »

« Inutile de dire avec quelle rapidité je franchis la distance qui me séparait de l'église Saint-Louis d'Antin. M. le curé ne tarda pas à arriver, et l'entrevue dura environ une heure. Le lendemain et le surlendemain la confession s'acheva et, le quatrième jour, le prêtre apporta à la malade le saint Viatique. La petite exhortation qu'il fit avant de lui administrer l'Extrême-Onction toucha beaucoup la pauvre patiente ; elle reçut ce Sacrement dans un profond recueillement et un calme parfait.

« Durant les jours qui suivirent, il y eut un temps d'arrêt dans la maladie; il semblait que Dieu voulût laisser à la mourante le temps de se préparer au dernier passage. J'en profitai pour lui faire répéter souvent de petites invocations; nous faisions ensemble la prière du matin et du soir; j'étais remplie de consolation de la voir souffrir avec tant de résignation et veiller sur elle-même pour ne pas s'impatienter. « Je vous en prie, disait-elle à ceux qui l'entouraient, ne « me faites pas pécher, j'ai communié ce matin. »

« Cependant le répit ne fut pas de longue durée, la mort approchait à grands pas; les suffocations devenaient de plus en plus pénibles. Je redoublai alors de prière et de vigilance, afin d'éloigner l'ennemi du salut et, quand la mourante en était capable, je lui faisais répéter : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie,* etc. — Sa dernière heure étant arrivée, je récitai les prières des agonisants et je lui donnai mon crucifix à baiser. En faisant cet acte de foi, elle rendit son âme à Dieu. »

Que de fois, en parcourant les documents qui nous ont été confiés, nous avons pu constater combien la présence d'une religieuse dans un foyer avait contribué à transformer tous les membres de la maison. C'est ce qui arriva en particulier, et à plusieurs reprises, à la Sœur Sainte-Th., qui a mis par écrit de nombreux et très intéressants souvenirs. Que de conversions et même que de guérisons obtenues par ses ardentes prières ! La place nous fait défaut pour tout transcrire; nous nous contenterons donc de citer le trait suivant :

La Sœur avait été appelée auprès d'un industriel, chef d'une usine de cuivre peu importante. Cet homme était protestant; quant à sa femme,

bien qu'appartenant à la religion catholique, elle était d'une conduite légère et dépourvue de toute bonté. Le malade, rongé par un cancer au-dessus de l'estomac, souffrait cruellement et, pour l'empêcher de mourir de faim, les médecins avaient pratiqué une ouverture, par laquelle on introduisait les aliments. On voit d'ici l'état du malheureux !

« Je commençai ma garde, écrit la Sœur, par la prière, comme j'ai l'habitude de le faire. (Ainsi je place mes malades sous la protection immédiate de la sainte Vierge, et elle en a toujours soin.) On me laissa faire, et, matin et soir, je pus réciter une prière à haute voix. Dès le début, j'eus beaucoup à souffrir de la part de Mme X., avec laquelle j'étais obligée de prendre mes repas ; elle profitait de cette réunion pour tenir des discours révoltants contre la religion, les prêtres et les religieuses. Parfois, elle me disait même : « Mais où est-il donc, votre bon Dieu, ma Sœur ? Montrez-le-« moi, si vous le pouvez ! » Je répondais, après avoir prié intérieurement, selon que mon ange gardien m'inspirait, et je souffrais tout pour la conversion de son mari, qui devenait de jour en jour plus avide de m'entendre parler du bon Dieu. J'en arrivai à pouvoir lui faire chaque jour une lecture dans le bel ouvrage du Père Faber : *Tout pour Jésus ;* nous lisions aussi un chapitre de l'*Imitation,* et quand j'oubliais de le faire, il me le rappelait.

« La *Vie du Père de Ravignan,* que je lui procurai, l'intéressa beaucoup aussi. Enfin, peu à peu, un grand changement s'opéra en lui, si bien qu'un jour il m'annonça son intention de changer de vie et son désir de voir le prêtre.

« Ce qui fut dit fut fait, et dès le lendemain, Notre-Seigneur venait visiter le pauvre converti. J'avais dressé dans la chambre un bel autel paré de fleurs et de lumières. M. X. était rayonnant ; il admira beaucoup l'autel et me pria de ne pas le défaire avant que ses amis l'eussent vu. Après le

départ du prêtre, il me dit : « Je vous promets, ma Sœur,
« que, si Dieu prolonge mes jours, je serai toujours fidèle
« à mes devoirs religieux; dans quelque partie du monde
« que j'aille, j'irai à la messe le dimanche et je ferai la
« sainte communion à toutes les grandes fêtes. » Et puis,
il ajouta : « Ma Sœur, si vous pouviez maintenant convertir
« ma femme ! Elle est pourrie jusqu'à la moelle des os. »

« Le pauvre homme ne savait pas combien moralement j'avais eu à souffrir de sa compagne, pour laquelle cependant je priais avec ardeur. Elle passait une partie de ses journées dans l'usine, qui se trouvait derrière la maison et, à son instigation, les ouvriers chantaient des chansons obscènes dès que j'ouvrais la fenêtre de ma chambre, qui était en face. Naturellement, il me fallait la refermer aussitôt.

« Dans la maison, se trouvait une jeune bonne, à laquelle j'essayai d'inculquer quelques principes religieux; elle m'écoutait volontiers, mais elle m'avoua qu'il lui serait impossible de se confesser tant que sa maîtresse ne s'approcherait pas elle-même des sacrements. Cette dernière paraissait être bien éloignée d'une semblable pensée, et cependant le bon Dieu allait me donner cette âme. Voici comment :

« Un jour, après m'avoir insultée, selon son habitude, elle se répandit en injures grossières contre la sainte Vierge, et j'en fus si indignée qu'à mon tour, j'éclatai comme un volcan. Je ne me rappelle plus les termes que j'employai, mais je dis en substance à cette dame que, si j'avais accepté en silence toutes les insultes personnelles dont elle m'avait abreuvée, je ne laisserais pas injurier la très sainte Vierge. Cette sortie eut un effet merveilleux. Mme X. parut touchée et me demanda pardon; elle m'avoua alors que, par un sentiment de perversité, qui l'étonnait elle-même, elle avait tout fait pour me tenter, mais qu'elle avait dû se convaincre que ma vocation était bien réelle et que très souvent la sérénité de mon regard avait excité son admiration.

« Le même jour, je commençai à l'intention de cette pauvre âme une neuvaine, au cours de laquelle je surpris Mme X.

tout en larmes. Je lui demandai la cause de son chagrin, et elle me répondit, en sanglotant : « Je ne puis plus « continuer à vivre ainsi ; il faut que je change et que j'aille « me confesser. » On devine ma joie et combien je l'encourageai dans ces bonnes résolutions. Dès le lendemain, elle s'approchait du tribunal de la pénitence et de la sainte Table, et, au retour de l'église, elle fit une démarche qui témoignait de la sincérité de ses sentiments. Mme X. se rendit à l'usine et apprit à ses ouvriers ce qu'elle venait de faire, les engageant à suivre ce bon exemple, comme ils avaient suivi les mauvais qu'elle leur avait donnés. A partir de ce jour, je pus ouvrir la fenêtre de ma chambre, car, au lieu de chansons obscènes, les braves gens chantaient des cantiques.

« M. X. fut ravi du changement que la grâce avait opéré dans sa compagne, et mon séjour, dans cette maison, après avoir été si douloureux, devint, pour moi, une source de réelles consolations. L'état de mon malade s'améliora de telle sorte que je pus le quitter; mais il mourut quelques mois plus tard, non sans avoir reçu, avec une grande piété, les derniers sacrements. »

Une Sœur du Bon-Secours fut envoyée, en 1883, auprès de Mme A., sœur d'un député et du maire de l'endroit où elle habitait. Ils étaient sectaires l'un et l'autre. Le premier se faisait gloire d'avoir voté la loi qui ordonnait l'enlèvement des crucifix dans les écoles et les prétoires; quant au second, craignant sans doute que ses administrés ne fissent pas assez consciencieusement leur besogne, il se mit lui-même à l'œuvre et décrocha les crucifix dans les lieux publics de sa commune. Mais laissons la parole à la religieuse qui fut placée, par la Providence, dans ce milieu sceptique.

« Je fus appelée chez Mme A. d'une manière un peu mystérieuse. Une personne était venue me chercher à la communauté; elle me fit monter en voiture, m'avertit qu'elle me ferait descendre à l'église Saint-Augustin et que là elle m'indiquerait la maison où je devais me rendre. Mme A. n'était pas prévenue de mon arrivée, me fut-il dit; néanmoins, je devais rester chez elle malgré ses protestations, et si elle me demandait qui m'avait envoyée, il me fallait répondre tout simplement que je l'ignorais. Ce début n'était pas fait pour me rassurer, et je ne savais trop comment me tirer de là.

« J'arrivai donc à l'hôtel indiqué, où un domestique m'introduisit, supposant que je venais simplement faire une visite. Mme A. me reçut très aimablement d'abord, puis, s'apercevant que je ne paraissais pas disposée à la quitter, elle finit par me demander quel était l'objet de ma démarche. « Madame, lui répondis-je, je suis venue pour « vous soigner. — Me soigner? Mais je ne suis pas malade « et d'ailleurs, je n'ai pas demandé une religieuse. » Malgré cette parole de congé, je crus devoir insister; aussi répondis-je : « Croyez-vous, Madame, que je ne puisse pas vous « être de quelque secours? » Elle réfléchit un instant; puis repartit : « Après tout, j'ai quatre-vingt-dix ans, et peut- « être que vos soins ne me seront pas inutiles; restez donc, « mais à la condition que vous ne ferez devant moi *aucune* « *grimace*. »

« J'avais donc eu gain de cause, et cela plus facilement que je n'avais osé l'espérer! Au moment du repas, que je pris avec Mme A. à cause de son grand âge, je fis tout naturellement le signe de la croix et récitai le *Benedicite*. « J'espère, me dit-elle, que vous n'allez pas commencer « vos singeries, ou cela n'ira pas. » Je lui répondis aussi doucement que possible que le signe de la croix n'était pas une singerie et que ma prière demandait à Dieu de bénir ma nourriture. « Peu m'importe, me dit-elle, ne faites pas « tout cela devant moi. »

« Le lendemain et les jours suivants, je fis, autant que

possible, mes prières loin d'elle; mais je ne pouvais m'empêcher de réciter de temps en temps quelques *Ave Maria* en sa présence, ce qui la rendait furieuse. Au bout de peu de jours, elle devint plus douce à mon égard. « Vous êtes « bien jeune, me dit-elle une fois, je pourrais être votre « grand'mère. Eh bien! si vous voulez que je vous aime, il « faut m'appeler Bonne Maman », ce à quoi je consentis bien volontiers. Dès lors, nous fûmes de bonnes amies. Il était temps! Son frère, le député, vint la voir et lui exprima sa stupéfaction de trouver une religieuse auprès d'elle. « Je ne l'avais pas demandée, répondit M[me] A.; mais cette « petite Sœur est jeune et gaie et elle me tiendra compa- « gnie. » La conversation s'arrêta là.

« Quelques jours plus tard, le député revint et nous trouva toutes deux allant de fauteuil en fauteuil, autour de la chambre, et nous asseyant quelques minutes sur chacun d'eux. Par un de ces caprices de vieillard, elle m'avait demandé de la suivre, et ce manège dura environ trois heures. En accédant à cette volonté bizarre, je ne croyais pas faire quelque chose d'extraordinaire; il nous faut si souvent obéir aux caprices de certains de nos malades que je ne m'étonnais pas du tout de celui-ci; mais le député en pensait tout autrement. Il nous avait considérées pendant quelque temps debout et sans rien dire, ce qui n'était pas sans m'intimider. « Je voudrais bien savoir, me dit-il enfin, « pourquoi vous vous êtes faite religieuse. — C'est tout « simple, lui répondis-je, c'est pour mieux aimer le bon « Dieu et aussi pour le faire aimer. — Ah! bien, vous « devez réussir. J'avoue que je n'y tiens plus; si je restais « ici, je finirais par me convertir; mais, comme je ne veux « pas changer, je préfère m'en aller. »

« Tout cela me donna quelque espoir; je remarquai aussi que ma pauvre nonagénaire me laissait faire mes prières auprès d'elle sans protester; c'était beaucoup. Cependant, en raison de son âge, on ne pouvait guère compter avec le temps, et il me fallait guetter une occasion favorable pour la réconcilier avec Dieu avant que la mort la surprît.

« Un jour donc, après la grand'messe, je priai un prêtre de la paroisse de venir la voir ; la sainte Vierge avait dirigé mon choix, nous verrons pourquoi. En rentrant, je dis à Mme A. : « Savez-vous, Bonne Maman, que le prêtre « qui visite les malades du quartier m'a demandé de vos « nouvelles ? » Elle se mit à rire et répondit : « Cela ne se « peut pas, je n'ai jamais mis le pied à l'église. Et pour « vous dire la vérité, je ne sais même pas si je suis « catholique ou protestante. — Peut-être bien, lui dis-je, « mais cela n'empêche pas le prêtre de s'intéresser à ses « paroissiens. — Ah ! c'est très drôle, fit-elle, mais, en « attendant, je ne veux pas qu'il vienne me voir. »

« Néanmoins, comme j'avais sollicité la visite du prêtre, il vint et il se rencontra avec le docteur X., petit-fils de la vieille dame, qui arrivait en même temps. Quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître dans ce médecin un de ses anciens amis, qu'il n'avait perdu de vue que depuis l'entrée de ce dernier au Séminaire. Cette rencontre était vraiment providentielle et elle amena un double bien. Les deux amis entamèrent une longue conversation, évoquant d'anciens souvenirs et discutant sur les questions actuelles ; et, d'une chose à l'autre, on arriva à la question brûlante, qui les séparait aujourd'hui. Le docteur finit par avouer au prêtre que, depuis plusieurs années, il avait abandonné toute pratique religieuse, et cet aveu donna au digne ecclésiastique le désir de reconquérir cette âme. Les relations interrompues furent renouées, les entretiens se renouvelèrent et ranimèrent dans l'âme du docteur les bons sentiments de sa foi passée ; il finit par promettre au prêtre de reprendre sa vie d'autrefois, et comme la fête de Pâques était proche, il fixa pour cette époque sa réconciliation avec Dieu.

« Cette première visite de l'ecclésiastique produisit donc un heureux résultat, puisqu'elle eut pour effet de transformer un indifférent en bon chrétien. De plus, l'exemple de son petit-fils impressionna vivement la vieille dame ; elle le voyait si épanoui, si heureux, qu'elle en conclut que

la religion devait avoir du bon ; aussi me questionnait-elle souvent ; mais, nouveau Nicodème, c'était toujours aussi pendant la nuit qu'elle me demandait de m'installer auprès d'elle pour répondre à ses questions. On sentait que la grâce de Dieu travaillait cette âme qui, au fond, était droite. J'appris qu'elle appartenait réellement à la religion catholique, mais qu'elle n'avait jamais suivi que les doctrines relâchées du protestantisme. « Que je voudrais « savoir où est la vérité ! » me disait-elle souvent. Par des réponses aussi simples que possible — et avec la grâce de Dieu — je parvins enfin à dissiper ses doutes, et un jour, à ma grande joie, elle demanda elle-même à voir le prêtre. Elle se confessa trois fois avec des marques non équivoques d'un sincère repentir. « Oh ! ma Sœur, me disait-« elle encore, croyez-vous que le bon Dieu me pardonne « jamais toute une vie d'oubli ? » Je n'étais occupée qu'à la rassurer, à l'encourager, et à lui rappeler *qu'il n'y a rien en nous de si mortel que la mort du Christ ne puisse guérir* (1).

« Sa fin fut douce, et, jusqu'au dernier moment, elle demanda pardon à Dieu de l'avoir méconnu pendant si longtemps. »

O insondable mystère de la miséricorde divine, qui daignes accepter les derniers élans d'un cœur flétri et les mets dans la balance pour faire contrepoids à la justice, comment te bénir ? comment te chanter ?

Une Sœur du Bon-Secours rentrait à la communauté d'Abbeville, après un long et pénible labeur, heureuse de pouvoir y prendre un peu de repos bien mérité ; mais telle est la vie de ces infatigables ouvrières, qu'elles ne peuvent même jamais compter sur une heure de liberté.

(1) Saint Augustin.

« A peine de retour à la communauté, je dus, dit-elle, répondre à l'appel d'une famille éplorée, qui réclamait une Sœur pour un jeune homme mourant. Je partis donc et je trouvai en effet le malade à toute extrémité. Voici ce qui était arrivé. Ce jeune homme appartenait à une très bonne famille et, grâce à une éducation sérieuse, il avait eu, jusqu'à sa sortie du collège, une conduite modèle. Mais alors il voulut, comme tant d'autres, jouir largement de la vie. Riche, il employa tout son argent en luxe et en plaisirs de toutes sortes. Un jour, revenant d'un bal et rentrant dans sa chambre, il s'empara d'une carafe d'eau glacée et l'avala d'un trait. A peine était-il couché qu'il fut pris de frissons et une fièvre violente se déclara. Le docteur, appelé en toute hâte, ne put cacher aux parents affolés que leur fils était atteint d'une fluxion de poitrine très grave; tous les remèdes possibles furent employés, mais inutilement. Vers le soir, le docteur me dit : « Ma Sœur, je ne puis plus rien; dans quarante-huit heures, « votre malade ne vivra plus. — Dans ce cas, Monsieur, lui « répondis-je, il serait utile de prévenir la famille, afin que « l'on puisse faire administrer ce pauvre jeune homme. » Le docteur s'y refusa, disant que c'était un fils unique et qu'il ne se sentait pas le courage de porter ce coup cruel aux parents. « Ils sauront assez tôt leur malheur », ajouta-t-il. Mais j'en jugeai tout autrement et je me chargeai de la pénible mission. Ce ne fut pas facile cependant, car la mère ne pouvait croire que son fils, hier encore plein de force et de santé, allait lui être ravi si tôt. « Et quant aux sacre-« ments, disait-elle, il fallait attendre encore. » Lorsque je vis que je ne pouvais rien obtenir de ce côté, je résolus d'agir sur le malade lui-même; je commençai par réveiller sa foi, en lui parlant de ses années de collège et des bons enseignements qu'il avait dû y recevoir; lui-même se plaisait dans ses souvenirs.

« — Mais oui, ma Sœur, me disait-il, j'étais bien pieux « autrefois, et, quand j'y pense, je me demande comment « j'ai pu vivre ainsi dans le mal depuis quelques années. « Bien souvent, j'ai fait pleurer ma pauvre maman; j'en suis

« désolé, et si je guéris, je suis absolument décidé à changer « de vie. — Mais, Monsieur, dis-je alors, si le bon Dieu ne « voulait pas vous guérir ? — Comme vous y allez, ma Sœur ! « répondit-il en riant ; vous plaisantez, je ne suis pas si mal. « — Non, je ne plaisante pas et je vous répète que votre « cas est grave, très grave ; aussi, si vous consentiez à voir « le prêtre et à vous confesser, j'en serais bien heureuse. Il « verra lui-même s'il faut vous administrer. — Ah ! par « exemple ! Serait-ce possible que je sois sur le point de « paraître devant Dieu ! Mais, ma Sœur, que vais-je devenir ? « Je n'ai rien fait. Ma jeunesse, je l'ai passée dans le plaisir ; « je n'ai rien fait de bien ni de bon. Oh ! ma Sœur, ma Sœur, « que vais-je devenir ? » Je rassurai de mon mieux le pauvre enfant, lui disant que j'allais faire chercher le prêtre pour le confesser, et qu'il pouvait tout espérer de la miséricorde divine.

« L'ecclésiastique demandé ne tarda pas à venir, confessa le malade, qui ne cessait de gémir sur ses fautes et sur les années perdues ; aussitôt après il lui apporta la sainte Communion et lui donna l'Extrême-Onction. Il était temps : une heure ne s'était pas écoulée que le cerveau du mourant se prenait, et que le délire apparaissait.

« Quel ne fut pas le désespoir de la pauvre mère, quand, après avoir pris un peu de repos, elle revint près de son fils et le trouva en cet état ! « Ma Sœur, gémissait-elle, infortunée « que je suis ! Mon fils n'aura-t-il pas le temps de se récon- « cilier avec Dieu ? Dites-moi, ne recouvrera-t-il pas sa rai- « son ? » Je la rassurai bien vite, lui racontant ce qui s'était passé, et avec quelle contrition et quelle ferveur le pauvre enfant avait reçu les derniers sacrements. Dire la gratitude de cette pauvre dame serait impossible ; elle sentait combien était grande la faute qu'elle avait commise, elle chrétienne, en refusant de laisser entrer le prêtre, alors que son fils avait encore toute sa connaissance. « Sans vous, ma Sœur, dit-elle, « cette faute eût été irréparable. « Elle le comprenait si bien, qu'au milieu de ses larmes elle ne cessait de bénir le Seigneur. Jusqu'à la fin le malade divagua, et dans son

délire, il ne cessait de parler de Dieu. « Mon Dieu, disait-il « souvent, je n'ai rien fait pour vous. Quel malheur! Par- « donnez-moi! *In te, Domine, speravi.* » Enfin, il rendit le dernier soupir sans avoir recouvré sa connaissance.

« La pauvre mère pleura son fils, mais elle avouait que sa douleur n'avait rien de comparable à celle qu'elle eût éprouvée si son enfant était mort sans être revenu à Dieu.

Si l'impie se détourne de sa voie et vient à moi, je ne me souviendrai plus de ses iniquités (1). Promesse ineffable, qui chaque jour s'accomplit sous nos yeux !

« Je fus envoyée en 1865, raconte une Sœur du Bon-Secours, auprès d'un vieillard malade, dont l'état était désespéré. J'appris avec douleur qu'il était franc-maçon et que, depuis sa première communion, il ne s'était plus approché des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A peine Dieu s'était-il révélé à lui que ce malheureux l'avait abandonné pour suivre ses mauvais penchants.

« Le vieillard avait occupé une situation importante pendant la Révolution de 1830, et sa haine du clergé l'avait poussé à faire fermer toutes les églises de la ville qu'il habitait. Cependant il vivait au sein d'une famille chrétienne, ou plutôt soi-disant chrétienne, car peut-on appeler ainsi ceux qui, sous prétexte d'éviter toute émotion au malade, refusent de laisser pénétrer auprès de lui le ministre de la réconciliation ?

« Aussi, en entrant dans cette maison, je fus bien étonnée de la défense formelle qui me fut faite de parler du prêtre. Mais tout ce que l'on put obtenir de moi fut que je serais très prudente ; je déclarai même tout de suite que je tenais essentiellement à faire au moins, chaque jour, une courte prière tout haut près du malade. On n'insista pas, mais,

(1) Ezéchiel, XXXIII, 11 et 12.

afin de s'assurer de mon silence, une personne de la famille se tint chaque nuit dans la chambre.

« Quand je vis tous ces obstacles accumulés, j'eus un mouvement de découragement; me tournant alors vers Marie, je lui demandai d'opérer elle-même cette conversion, qui me semblait si difficile, et aussitôt la confiance rentra dans mon cœur.

« Dès que je le pus, je glissai une médaille sous l'oreiller du pauvre malade, certaine que le démon n'approcherait pas de lui, tant qu'elle y resterait. Or, éloigner le démon, n'était-ce pas tout? Quand j'eus donné au vieillard les premiers soins que réclamait son état, je lui dis : « Vous avez « passé jusqu'ici, m'a-t-on dit, des nuits bien pénibles; « aussi allons-nous faire ensemble une petite prière, afin « que le bon Dieu vous accorde une nuit meilleure, qui « répare vos forces épuisées. » Je m'attendais à des récriminations, mais M. C... garda le silence et, pendant la courte prière, il ne donna aucun signe de vie. La première partie de la nuit fut assez bonne; il était calme et il dormit même un peu.

« Dès le matin, je me rendis à la Messe et priai de toute la ferveur possible pour la conversion de cet infortuné; je suppliai la sainte Vierge de lui ouvrir les yeux et de lui obtenir encore au moins quelques jours pour rentrer en lui-même. Cette tendre Mère inclina l'oreille à ma voix, car je pus, sans être rebutée, prier chaque soir à haute voix durant quelques instants, et quelles ne furent pas ma surprise et ma joie lorsque je vis un jour le pauvre patient faire, en même temps que moi, le signe de la croix.

« Les nuits étaient de plus en plus agitées, et l'état de M. C... s'aggravait visiblement; j'en étais à mon cinquième jour de garde. En allant à la Messe, je me rendis auprès du curé pour lui donner des nouvelles de mon malade, ajoutant que j'étais résolue à demander à la famille l'autorisation de lui amener un prêtre. Le curé m'avoua alors que, la veille, il avait essayé de pénétrer chez lui pendant que je prenais mon repos, mais qu'il n'avait pas été reçu. Ceci me cons-

terna. Plus que jamais, j'importunai Marie, le refuge des pécheurs, et la moitié du temps qui m'était donné pour me reposer, je le passai en prières et en supplications. Le soir, quand je repris mon poste, on me dit que la journée avait été très mauvaise et que M. C... m'avait demandée plusieurs fois. Il ne me fallut pas longtemps pour me convaincre que la mort approchait. Coûte que coûte, je me décidai à parler. A neuf heures, je priai tout le monde de se retirer, mais Mme C... déclara qu'elle veillerait avec moi. Hélas! comment faire? J'étais désespérée. Mon Dieu, disais-je, ne me donnerez-vous pas un seul petit moment pour parler à cette âme de ses intérêts spirituels, auxquels elle songe si peu? M'enhardissant alors, je dis au malade : « Monsieur, nous « allons faire notre petite prière habituelle; espérons que « cette nuit vous apportera un peu de repos. Vous voilà sur « la croix avec Notre-Seigneur! Il faut lui offrir toutes vos « souffrances, afin qu'elles soient méritoires. »

« La prière terminée, M. C. engagea sa femme à se reposer, lui assurant qu'il était bien soigné et qu'elle n'avait à avoir aucune inquiétude. Elle se retira donc dans un coin de la chambre et, brisée de fatigue, elle ne tarda pas à s'endormir. Je priais en silence, quand tout à coup M. C... m'appela et me demanda si je voulais bien lui faire une petite lecture. « Volontiers, lui répondis-je étonnée; mais « je n'ai guère de livres ici en ce moment. — Et cela? me « dit-il, en m'indiquant un petit volume qui était sur la « table. — Oh! dis-je, c'est une Imitation de Jésus-Christ. « Désirez-vous que je vous en lise un passage? — Mais « oui, ma Sœur, me répondit-il. — Dans ce cas, Monsieur, « tirez vous-même le chapitre. » Distraitement, il ouvrit le livre et me le passa sans regarder. C'était le chapitre de la *Préparation à la mort*.

« J'avoue que j'hésitai. Mais, voyant que je ne commençais pas, il finit par me dire : « Eh bien! quel est le chapitre? — « C'est la Préparation à la mort, Monsieur. — Je vous écoute. « ma Sœur. » Sur son invitation, je commençai à lire, en m'interrompant de temps à autre, de crainte d'en dire trop.

Mais chaque fois que je m'arrêtais : « Est-ce tout? me « disait-il; allez jusqu'au bout. »

« Quand j'eus terminé, il me remercia. puis entra dans une profonde méditation. Dieu lui-même, nous ne pouvons en douter, avait parlé au cœur du sectaire et l'invitait à se retourner vers Lui.

O nuits fécondes! Saintes nuits pleines de Dieu! Epouses de Jésus, qui, par une ineffable charité, illuminez ainsi les ombres qui environnent le malade, croyez que le regard de Celui qui perce les ténèbres est posé sur vous avec une singulière complaisance.

De grand matin, Mme C... alla porter des nouvelles à ses enfants, et je profitai de cette absence pour dire à son mari que, dans quelques minutes, j'allais aller à la Messe. « Voulez-vous que je ramène M. le curé? — Je le veux « bien, ma bonne Sœur, » me répondit-il simplement; « priez-le de venir dans la matinée, si cela ne le dérange « pas. »

« Cette réponse me combla de joie et bien vite je courus la communiquer à la famille. Personne alors ne s'opposa plus à la venue du prêtre, puisque le malade lui-même le désirait. « Dieu soit béni! » m'écriai-je en courant à l'église.

« Quelques heures plus tard, M. le curé recevait les aveux du pauvre égaré; puis il revint lui apporter la sainte Eucharistie et lui conférer l'Extrême-Onction. Depuis lors, le vieillard ne se départit plus de son calme: il était visiblement heureux.

« Le soir même l'agonie commençait; elle devait durer quatre jours. Ce ressuscité de la grâce mourut en baisant le crucifix. »

Sur le berceau du Sauveur, *la paix a été promise aux âmes de bonne volonté* (1)! Aussi Dieu ferait-il plutôt un miracle que de laisser languir loin du bercail ces âmes droites qui soupirent après la lumière. Dans les récits des Sœurs du Bon-Secours, nous trouvons plusieurs traits qui témoignent de cette vérité.

« En 1883, écrit une garde-malade, je soignai à Boulogne une jeune femme, nièce et pupille d'un rabbin. Le docteur, qui était venu me chercher, m'avait avertie que la malade était israélite; tout d'abord je feignis de l'ignorer; aussi le soir, quand j'arrivais pour passer la nuit, je lui disais : « Je vais faire une petite prière pour vous; vous vous y unirez « simplement de cœur, pour ne pas vous fatiguer. » Puis je récitais tout haut un *Pater,* un *Ave* et trois invocations à Marie.

« Le troisième jour, comme j'étais sur le point de partir pour le couvent, afin d'y prendre mon repos, la jeune femme me dit : « Reviendrez-vous ce soir, ma Sœur, si je vous dis « ce que je suis? — Oh! lui répondis-je, quand bien même « vous seriez protestante, israélite ou athée, cela ne n'em- « pêcherait pas de venir vous soulager. — Promettez-moi « donc de revenir ce soir. — Je vous le promets. » Alors, un peu confuse, elle me dit : « C'est que je suis israélite. J'ai « perdu mes parents et j'ai pour tuteur mon oncle, un des « grands rabbins de France, qui consacre toute sa fortune « à bâtir des synagogues. Or, il faut que je vous dise que « je lui ai fait le serment de ne jamais changer de religion. « Cependant, par le peu que je sais de la vôtre, je crains « fort que vous n'ayez raison et que nous, nous soyons « dans l'erreur. C'est la première fois que je me trouve en « relation avec une chrétienne, et je voudrais en profiter

(1) Luc, II, 14.

« pour m'instruire ; mais il faut que personne ne puisse « s'en douter. Avant tout, je dois vous confier une chose : « sachant que je suis malade, mon oncle va venir me voir. « Déjà il est très contrarié que je me fasse soigner par une « religieuse ; mais Dieu — qui dirige toutes choses — a « permis que l'on ne trouvât pas une seule garde-malade « laïque ; or, mon oncle demandera certainement à vous « voir. Aussi je vous supplie, ma Sœur, de ne faire aucune « allusion à ce qui touche à la religion. »

« Le lendemain, en effet, l'oncle attendu arriva. Sa visite si redoutée se passa très bien ; j'abrégeai, du reste, la conversation tant que je le pus. Quand il fut parti, la malade me fit appeler et me dit toute radieuse : « Mon oncle « m'autorise à vous garder, mais à cela il a mis une con- « dition, qui certainement vous fera sourire. Je veux bien, « m'a-t-il dit, que tu gardes la religieuse, mais à la condi- « tion qu'après son départ, tu casseras toute la vaisselle dans « laquelle elle aura mangé et qui, à son contact, est devenue « impure. Bien entendu, pour vous garder, j'ai tout promis ; « mais, comme c'est dans ma plus belle vaisselle que vous « mangez, au lieu de la briser, je m'en servirai pour moi- « même ; cela me portera bonheur. »

« Avec quelle joie j'initiai cette âme si droite aux vérités de notre sainte religion ! Elle me faisait de nombreuses questions, je lui apprenais ses prières ; elle en vint à aimer beaucoup la sainte Vierge et me promit de l'invoquer toujours, afin d'obtenir de mourir catholique. Parfois, se sentant suffoquée par la bronchite, elle me disait : « Je vous en prie, « ma Sœur, si je suis en danger, ne me laissez pas mourir « sans me donner le baptême ; ou bien, n'y aurait-il pas « moyen qu'un prêtre, revêtu d'habits séculiers, vînt me « baptiser ? Oh ! que j'aime votre religion ! Qu'elle est belle ! « Quelle grâce que cette maladie, qui m'a donné le moyen de « m'instruire ! »

« La chère malade revint à la santé, je lui laissai une petite médaille de la sainte Vierge ; elle était déjà vraiment chrétienne de cœur. J'appris plus tard qu'un prêtre avait

achevé l'œuvre commencée, et que l'Eglise catholique comptait un membre de plus. »

C'est encore à Boulogne que s'est passé le fait suivant. Une des Sœurs de cette communauté avait rencontré, auprès de la malade qu'elle soignait, une jeune Anglaise protestante, qui aimait à converser avec elle. La religieuse ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait dans cette âme un grand fonds de piété.

« Un jour, raconte la Sœur, je lui dis en riant : « Quel « dommage, chère Miss, que vous ne soyez pas catholique ! « Il me semble que vous seriez bien fervente. » A ce mot, elle se redressa : « Oh ! non, jamais, dit-elle, jamais je ne « changerai de religion. »

« Or, à quelque temps de là, je la rencontrai dans la rue à la veille de notre Adoration perpétuelle, et j'en profitai pour l'y inviter. « Mais, ma bonne Sœur, me dit-elle, que voulez-« vous que je fasse dans une chapelle catholique ? — Mais « ce que vous faites au temple : prier le bon Dieu. » Par amabilité pour moi, elle consentit à venir, et c'est là que la grâce l'attendait.

« Il arriva que le prédicateur, demandé pour la solennité, ne put donner suite à sa promesse ; celui qui le remplaça, étant insuffisamment préparé, prit le parti de commenter les paroles d'un cantique que l'on venait de chanter :

Comment douter de ta présence,
O sacrement de nos autels ? etc.

« L'ecclésiastique fit de nombreuses comparaisons entre le dogme catholique et les erreurs des protestants touchant la sainte Eucharistie. Nous ne connaissions pas ce prêtre, et lui-même ignorait que dans l'assemblée il se trouvait trois protestantes.

« Le lendemain, je revis la jeune Anglaise, qui me dit en m'abordant : « Je ne sais vraiment ce qui s'est passé en moi « hier ; ce chant (c'était le *Te Deum*) pendant lequel tout le « monde était debout et que je ne comprenais pas, m'a tel- « lement impressionnée, que je suis restée à genoux tout le « temps, ne pouvant m'empêcher de verser des larmes! Oh! « oui, ce chant m'a ravie ! Croyez-le bien cependant, je n'ai « pas l'intention de me faire catholique ; mais si, un jour, je « devais recevoir le baptême, je voudrais que ce fût dans votre « chapelle, et je réclamerais ce chant qui m'a tant émue. »

« Deux ans s'écoulèrent ; je revoyais, de temps en temps, ma jeune amie, et je ne manquais pas de lui poser la question : « Quand pourrons-nous chanter le *Te Deum?* — « Jamais, me répondait-elle toujours avec la même énergie ; « mais je ne puis oublier l'impression que j'ai ressentie en « l'entendant. »

« Un jour enfin, elle vint me trouver rayonnante; la grâce avait triomphé. « Cette fois, vous allez pouvoir chanter le « *Te Deum*, me dit-elle. Après-demain je serai baptisée dans « votre chapelle et Monseigneur a permis que, malgré la « Semaine sainte, on le chantât, car il n'ignore pas que c'est « en entendant cette hymne, pour la première fois, que j'ai « commencé à entrevoir la vérité. »

« La cérémonie d'abjuration se fit, en effet, dans notre petit sanctuaire ; la convertie avait à ses côtés une de ses amies protestantes, et son fils âgé de douze ans ; ces derniers reçurent tous deux le baptême six mois après des mains de l'évêque de Philadelphie.

« Quant à miss H., le jour de Pâques, elle fit sa première communion, toujours dans notre chapelle. Quelle joie inondait son cœur ! « Si vous saviez, me disait-elle, combien je « suis heureuse! Je ne crois pas que l'on puisse goûter plus « de joie au ciel ! Je n'aurais jamais pensé que Dieu voulût « se communiquer à l'âme aussi intimement. Oh! si tous les « protestants pouvaient se douter de mon bonheur, il n'y en « aurait plus un seul. S'il me fallait mourir pour ma foi, je « suis prête ! »

« Le bon Dieu avait sans doute inondé de douceurs la nouvelle convertie, afin de lui donner la force de surmonter les épreuves qui l'attendaient. Les parents de miss H., soupçonnant qu'elle avait changé de religion, l'emmenèrent en Angleterre dans une localité absolument protestante, et dès qu'ils eurent l'assurance que leurs soupçons étaient fondés, ils la chassèrent de la maison paternelle. « J'ai confiance en « Dieu, m'écrivit-elle alors, car c'est pour Lui que je souffre. »

Voici maintenant une conversion opérée à Londres et racontée par l'une des fondatrices de la communauté de cette ville.

« Je fus appelée chez Mme Wells, qui souffrait d'un empoisonnement du sang et avait au cou un anthrax d'un mauvais caractère. En me voyant entrer dans sa chambre, elle s'écria : « Oh ! venez, venez, ma Sœur, et apportez-moi la « lumière. » Supposant que cette pauvre dame avait le délire, je pris la lampe qui éclairait la chambre et m'approchai du lit. « Non, non, ma Sœur, c'est la lumière de la foi « que je veux, j'ai besoin de vous pour me l'apporter. Je me « sens mourir, et je n'ai pas une ancre d'espérance à laquelle « je puisse m'accrocher. » Je lui demandai alors quelle était sa religion : « Je suis protestante, me dit-elle, mais je ne « suis pas heureuse. » Et elle répéta encore cette étrange parole : « Je n'ai rien dans l'autre monde, pas une ancre « d'espérance à laquelle je puisse m'accrocher. »

« Emue autant qu'embarrassée, je me hasardai à lui poser cette question : « Désireriez-vous être reçue dans la sainte « Eglise catholique ? — Oh ! oui, ma Sœur. — Avez-vous « jamais parlé à un prêtre de votre désir ? » Et sur sa réponse négative, je demandai à la malade depuis quand elle songeait à changer de religion. Grande fut ma surprise de l'entendre dire : « Mais depuis que vous êtes entrée dans « ma chambre. En vous voyant, cette pensée m'est venue « subitement : Maintenant, j'ai une ancre d'espérance qui « m'aidera à me sauver. »

« J'étais bien en peine, l'état de la malade me paraissant très grave; de plus, il se faisait tard et je ne savais comment m'y prendre pour avoir un ecclésiastique. Je m'adressai alors à la fille de Mme Wells, la priant de faire chercher un prêtre catholique. Dire les vilains noms qu'elle me donna et les grossièretés dont elle m'abreuva en réponse à ma demande, serait impossible ! « Non, non, jamais, con- « clut-elle, un prêtre n'entrera dans la maison. » Je retournai près de la malade, laissant sa fille dans une affreuse colère et priant Dieu de tout mon cœur de me venir en aide. La divine Providence ne tarda pas à m'exaucer, car le beau-fils de Mme Wells — un converti — arriva sur ces entrefaites ; je le mis au courant de la situation et il m'offrit d'aller lui-même chercher le prêtre. Bientôt il ramenait Canon M'Grath de Southwark, qui trouva Mme Wells si malade que cette nuit-là même il la reçut dans la sainte Eglise catholique. Ayant demandé pour la cérémonie deux cierges de cire, ils lui furent refusés avec colère par la jeune femme ; aussi, depuis ce temps, je prends la précaution d'emporter toujours deux bougies de cire avec moi.

« Il serait impossible de décrire la joie de la nouvelle convertie ; le chanoine M'Grath, qui revint plusieurs fois la voir, était dans l'admiration de l'œuvre que la grâce opérait en elle et de ses progrès dans la foi et dans l'amour de Dieu.

« Contre toute attente, Mme Wells guérit et parvint à convertir sa fille et ses autres enfants. »

La même religieuse fut encore la messagère de la grâce dans le cas suivant :

Un gentilhomme anglais, possédant une grande fortune, savant, spirituel et distingué, avait fait de brillantes études dans le célèbre collège d'Oxford, où il s'était fait remarquer par ses succès. Il lui manquait cependant une chose essentielle : la foi.

car il ne croyait pas à la vie de l'âme après la mort ; il faisait partie de la secte des *agnostiques*.

Ce monsieur avait de nombreux amis dans tous les rangs de la société ; mais nul d'entre eux n'appartenait à la religion catholique. Sa femme seule faisait partie de la véritable Eglise ; malheureusement elle était si mondaine, si frivole, que son influence restait nulle. Cependant elle tenait à honneur de convertir son mari, surtout depuis qu'elle le savait atteint d'une maladie grave ; mais, pour y arriver, elle s'appuyait plus sur ses propres forces que sur le secours de Dieu. Elle le soigna donc pendant longtemps avec un grand dévouement ; puis, fatiguée, lassée des soins assidus qu'exigeait le mal dont il était atteint, elle vint frapper à la porte du Bon-Secours.

« Le 9 février, écrit la Sœur X..., l'obéissance m'envoya à ce poste. Arrivée auprès du malade, j'en reçus un mauvais accueil ; il me dit qu'il pouvait se passer de mes soins et déclara à sa femme qu'il ne m'appellerait point *Sœur,* mais *nurse* (garde-malade), ce que j'acceptai.

« Mon ministère dans cette maison était des plus pénibles ; la grande surveillance que j'étais obligée de garder sur moi-même rendait ma tâche doublement difficile, et loin d'avoir du respect pour l'habit religieux que je portais, le malade me traitait comme une personne méprisable. Le malheureux souffrait d'un mal inexplicable ; ses médecins, pour en rechercher la cause, lui appliquèrent les *Rougton Rays,* qui laissèrent son abdomen dans un état pitoyable ; il s'y forma une grande et profonde plaie, qu'il fallait panser toutes les demi-heures ; puis survint une tumeur maligne, qui ne cessa de se développer. Malgré la gravité de son état et

l'affirmation des docteurs, qui lui avaient avoué qu'il n'avait plus qu'un mois à vivre, M. R. continuait à se bercer d'un faux espoir.

« Sa femme l'agitait, l'agaçait, le tourmentait, voulant, au milieu de ses tortures, lui faire réciter le chapelet avec elle. « Vous me faites horreur avec toutes vos prières, dit-il un « jour. La Sœur ne me tourmente pas comme vous ; au lieu « de me parler de religion, elle accomplit ses devoirs envers « moi avec le plus généreux dévouement. »

« Vers la fin de février, un soir, que je pansais sa plaie, il me dit : « Combien vous me soulagez, ma Sœur ! Combien « vous me faites de bien ! Je me demande souvent comment « vous pouvez accomplir si parfaitement une tâche aussi « pénible. — Oh ! Monsieur, je ne le fais pas pour vous ! — « Et pour qui donc ? reprit-il. — Pour Jésus-Christ Notre-« Seigneur, que je vois en vous étendu sur la croix, et que « je soigne avec bonheur dans ses membres souffrants. — « Et c'est pour cela que vous êtes si bonne pour moi ? — « Toute autre personne, douée d'une bonté naturelle, ferait « la même chose ; mais nous, comme religieuses, nous « avons, en agissant, une intention surnaturelle. — Que « c'est beau ! Combien je voudrais penser comme vous ! »

« Les jours, les semaines s'écoulèrent et je dus réclamer une compagne pour me remplacer à mes heures de repos. Aux amis qui venaient le visiter, M. R... aimait à répéter combien ma réponse l'avait frappé et, de concert, ils se disaient entre eux : « Leur vocation est belle ; ce sont de « nobles femmes. » Un jour, il me fit quelques questions au sujet de l'Oratoire, église magnifique de Londres, bâtie sur le même plan que Saint-Pierre de Rome, mais dans de bien moindres proportions. Je lui parlai du saint prêtre qui administrait cette paroisse et qui, lui aussi, avait été au collège d'Oxford, puis officier dans l'armée anglaise avant de se faire catholique et de se consacrer au sacerdoce. « Vous serait-il agréable, ajoutai-je, que je le priasse de « vous faire une visite ? Il vous serait sympathique, car il « est plaisant, spirituel et d'une intelligence rare et élevée.

« — Je le veux bien, répondit-il, mais à la condition qu'il « ne me parlera pas de religion. »

« Le R. Père Sébastien Bowden vint donc, et il eut vite fait de captiver l'esprit du malade, qui le pria de revenir souvent le voir. A sa seconde visite, il lui apporta un livre écrit par un protestant remarquable ; il lui donna ensuite *Fabiola,* l'œuvre si connue du cardinal Wiseman, et enfin les ouvrages du cardinal Newman. C'est à la lecture de ces derniers que M. R... fut touché par la grâce, et il y correspondit pleinement, en demandant à être reçu dans l'Eglise catholique.

« Un chanoine protestant vint à savoir le changement opéré dans les sentiments du savant et il s'empressa d'aller le voir ; mais au lieu de l'ébranler, il lui dit : « Entrez dans « l'Eglise de Rome, si vous le préférez ; je ne vois rien de « mieux pour vous que de mourir en catholique. » Après le chanoine protestant, vint l'évêque anglican, mais le malade ne voulut point le recevoir.

« Son admission dans la sainte Eglise fut imposante, et le lendemain de son abjuration, Notre-Seigneur venait le visiter et se donner à lui. L'autel, érigé dans sa chambre, était décoré de lis et de roses avec un fond de palmes ; rien n'avait été négligé pour donner à cette pieuse cérémonie tout l'éclat qu'elle comportait.

« Deux jours plus tard, Sa Grandeur Mgr Stanley, accompagné du R. Père Bowden, vint administrer au nouveau converti le sacrement de Confirmation et, dans la suite, ce prélat le visita de temps en temps. Six mois se passèrent ainsi ; les forces du malade étaient un peu revenues, si bien qu'il pouvait s'asseoir dans un fauteuil ; chaque semaine, il recevait la sainte communion en viatique, mais nous étions quand même restées deux pour le soigner.

« Cependant, Mme R..., fatiguée de l'entendre dire que c'était aux Sœurs qu'il devait sa conversion, fut prise d'un accès de jalousie tel qu'elle nous fit remplacer par des gardes laïques. Elle avait tout arrangé à l'insu de son pauvre mari : nous fûmes donc renvoyées et l'on nous dé-

fendit de faire nos adieux au malade; mais à cela nous ne consentîmes point, et nous rentrâmes dans sa chambre pendant que sa femme nous guettait dans le corridor. Cependant, ô cruauté du cœur humain ! ce pauvre homme, qui était, pour ainsi parler, au bord de la tombe, criait, suppliait, afin que nous restassions auprès de lui et, tandis que nous descendions l'escalier, sa voix mourante me fendait le cœur; mais la voiture était là, et Mme R... nous y fit monter promptement.

« Ayant à peine cessé de parler, le malade fut pris d'un horrible frisson ; on envoya chercher le prêtre, qui entendit encore sa confession; alors sa femme, effrayée, me manda en toute hâte. Quand j'arrivai, M. R. rendait le dernier soupir, et son âme, purifiée par la souffrance, retournait à Dieu pour le bénir durant l'éternité.

« Devant cette couche funèbre, et voyant ma douleur, Mme R... se mit à mes genoux et, par trois fois, me demanda si je pourrais jamais lui pardonner. « De tout mon cœur, « répondis-je, car il faut que je pardonne, si je veux être « moi-même pardonnée. »

Pouvons-nous omettre un autre fait qui montre, une fois de plus, combien Marie est honorée par les moindres témoignages de vénération et comment elle sait les récompenser.

Une Sœur fut envoyée à l'étranger pour soigner un malade, et, en arrivant, elle apprit qu'il était protestant. Ce dernier cependant ne témoignait aucune aversion pour la religion catholique et il accablait même la Sœur de nombreuses questions ; celle-ci usait de beaucoup de circonspection, répondant toujours à ses objections avec une grande patience, ce à quoi, disait-il, il n'était pas habitué de la part de ses contradicteurs.

Dans sa chambre se trouvait une peinture représentant l'Immaculée Conception ; la Sœur, admirant ce tableau, lui

en demanda la provenance. « Je l'ai apporté d'Italie, dit-il, « afin de faire plaisir à ma femme, qui est catholique. » Quand le pauvre malade souffrait beaucoup, il demandait souvent à la Sœur de faire une prière ; elle récitait alors le *Memorare,* et il ne se lassait pas de l'entendre. « Oh ! qu'elle « est belle, cette prière ! » disait-il parfois ; il demanda même à la religieuse de la lui copier, afin qu'il pût l'apprendre par cœur.

La Mère de Dieu ne tarda pas à parler à ce cœur si bien disposé ; aussi ne fut-il pas longtemps à demander l'entrée de cette Eglise dont Marie est la gardienne. Cependant le prêtre qu'il fit appeler hésitait à venir, pensant que c'était la Sœur qui avait inspiré cette détermination ; mais M. R. insista, affirmant qu'il s'était librement décidé à se faire instruire, et il reçut le baptême dans les meilleures dispositions.

Cet heureux converti obtint sa guérison et il vit encore en bon et fervent catholique.

Une des Sœurs de la commmunanté de Londres va nous dire, elle aussi, comment la très sainte Vierge entoure, jusqu'à la fin, d'une tendre sollicitude les pauvres égarés qui lui ont donné un témoignage de confiance et de vénération, tout infime qu'il soit aux regards des hommes.

Un officier de l'armée anglaise entretenait des rapports très intimes avec une famille catholique. Il arriva qu'en une certaine année, ils se trouvèrent ensemble à Paris et visitèrent l'autel privilégié de Notre-Dame des Victoires. Là, aux pieds de la Vierge, qui est le refuge des pécheurs, une des personnes qui accompagnaient l'officier lui offrit une médaille miraculeuse, en lui disant : « Demandez donc à la sainte Vierge de vous démontrer que l'Eglise catholique est la seule véritable et de vous faire la grâce d'y entrer. » Sans formuler aucune objection, le jeune homme prit la médaille et la mit dans sa poche.

Ce ne fut que douze ans plus tard, et à l'occasion d'une maladie grave, qu'il ressentit la douce influence de la Mère de Dieu et demanda à entrer dans le vrai bercail. Contre toute attente, son état s'améliora un peu, et sa famille, grandement émue de son changement de religion — acte qui, à cette époque, entraînait de graves conséquences — l'obligea à quitter la maison paternelle.

Le nouveau converti ne perdit point courage et alla chercher un refuge chez ses amis catholiques; là il fut soigné comme un fils, et quand une rechute vint le mettre aux portes du tombeau, on chercha, pour lui donner des soins, une Sœur du Bon-Secours. L'obéissance m'amena au chevet du malade et j'appris alors de quelle grâce il avait été l'objet.

Sa grande faiblesse l'empêchait de prier selon le besoin de son âme ; mais souvent il répétait : « Mon Dieu, je crois tout ce que croit la Sœur. »

Ce privilégié de Marie eut le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation avec les dernières consolations de la religion, et il mourut dans la joie du Seigneur.

Après sa mort, je retrouvai dans une poche de son habit la petite médaille de Notre-Dame des Victoires qui, pendant douze ans, ne l'avait jamais quitté.

Le vêtement de vos iniquités fût-il rouge comme l'écarlate, avait dit le Seigneur sous l'ancienne loi, *je saurai le rendre blanc comme la neige* (1). Et, sous la loi de grâce, cette parole d'ineffable miséricorde a reçu la sanction de la rédemption, la garantie des mérites de Jésus-Christ, de son sang répandu, de ses membres percés. Comment s'étonner alors des prodiges de grâce qui s'opèrent chaque jour?

(1) Is., I, 18.

« En 1897, écrit la Sœur Sainte-M..., je fus envoyée à Lille près d'un malade qui, lui-même, me fit cette franche déclaration : « J'ai trente-cinq ans, mais, par la vie que j'ai « menée, j'en ai quatre-vingts. » Il ne s'était jamais confessé depuis sa première communion, et même, en cette circonstance, son père avait dû le fouetter pour l'y décider. La mort de ce triste personnage était imminente et plusieurs prêtres avaient en vain essayé d'arriver jusqu'à lui. En présence de cet état de choses, je commençai par mettre sous son chevet une médaille de saint Benoît, lui proposant de faire à son intention une petite prière. Le mécréant ne s'y opposa pas, mais je ne le vis même pas faire le signe de la croix ; malgré cela, il dit à sa mère qu'il avait prié avec moi.

« Les jours suivants, je fis de même, mais un soir, à dessein, je laissai passer l'heure accoutumée de cet acte de piété. Le malade m'appela alors, me disant : « Mais, ma « Sœur, nous ne faisons donc pas la prière aujourd'hui? » Sur ma réponse affirmative, il ajouta : « Oh ! alors, « attendez un moment que je me pose de façon à prier « convenablement. »

« Le lendemain, voyant ces bonnes dispositions, je crus pouvoir aller plus loin. « Si nous faisions une neuvaine « pour votre guérison ? hasardai-je de lui dire. — Je le veux « bien. — Mais vous savez que, pour obtenir les grâces « du bon Dieu, il y a certaines conditions à remplir. » Le malade comprit. « Oh ! ma Sœur, s'écria-t-il, quel mal « vous me faites. Vous allez me faire mourir un mois plus « tôt. — Pourquoi donc, Monsieur ? Je me confesse et je « communie très souvent, et je ne meurs pas pour cela. — « Oh ! vous, ce n'est pas la même chose. Je ne veux pas « de prêtre. Si M. le curé vient, je me jette à bas de mon « lit et je me traîne dans la chambre de mon père ; il ne « peut pas me forcer à me confesser, puisque lui-même « ne le fait pas. »

« Je crus prudent de m'en tenir là pour le moment, mais le soir je fis la neuvaine, comme si rien ne s'était passé. Quelques jours plus tard, je priai le curé de la paroisse de

venir tenter un dernier effort. Le prêtre arriva à l'heure convenue, j'ouvris alors la porte de la chambre et dis au malade : « J'entends en bas la voix de M. le curé ; il est « venu plusieurs fois prendre de vos nouvelles, permettez- « vous qu'il monte? » En même temps que je faisais entrer le digne ecclésiastique, je priai les membres de la famille, qui se trouvaient là, de se retirer et je sortis avec eux. Ensemble nous priâmes, pour que cette entrevue eût une heureuse issue ; le père lui-même s'était mis à genoux, comprenant que l'heure était solennelle.

« Le jeune homme carillonnait pour que je rentrasse, mais je ne me pressai pas, et j'attendis un signe du prêtre. Il sortit enfin de la chambre, me disant que je pouvais être tranquille et me priant de dire au malade lui-même qu'il était content. Mais le démon ne se tint pas pour battu et il réservait encore de terribles assauts à celui qui avait été pendant si longtemps sa victime. En effet, dans la journée, il m'insinua qu'il ne croyait guère au sacrement qu'il avait reçu. « Tout cela, me dit-il, ce sont des blagues! Et puis, il n'y a pas d'enfer. » Le malheureux craignait aussi les railleries de ceux qu'il appelait ses amis. J'étais consternée et je redoublai de prières, réclamant aussi, avec plus d'instances que jamais, celles de nos enfants des classes. Nous fûmes exaucées, car, dans la soirée, le malade m'appela. « Allez vite me chercher un prêtre, me dit-il, et surtout « le bon Dieu. » Après avoir reçu les derniers sacrements, il ne parla plus et mourut quelques heures après. Son père fut enlevé de ce monde l'année suivante; il fut aussi soigné par nos Sœurs, et le souvenir de la conversion de son fils l'aida à se préparer lui-même à mourir chrétiennement. »

La grâce devient un fleuve de vie, mieux encore un torrent, quand le pauvre pécheur consent enfin à ouvrir son âme pour en recevoir les divines effusions. Ce fut le cas pour la merveilleuse conversion que nous relatons ici.

Vers l'année 1875, on demanda à la bonne Mère Sainte-Claire, supérieure à Lille, une de ses religieuses pour soigner le colonel P., dangereusement malade.

C'était un homme de valeur, mais malheureusement hostile à la religion et qui, de plus, passait sa vie dans les plaisirs de tout genre ; il avait des relations suspectes et les conservait, malgré son attaque de paralysie. La Sœur Sainte-E..., qui avait une grande expérience des malades, vit tout de suite à qui elle avait affaire, et combien elle aurait de difficultés pour arriver à cette âme enténébrée. Comment donner à Dieu ce cœur qui ne vivait que pour la créature ? Il lui sembla qu'il fallait, avant tout, gagner son estime et sa sympathie, et, pour y arriver, elle s'appliqua à faire plaisir en toutes choses à son malade.

Le colonel aimait beaucoup ses chiens, entre autres un pauvre toutou malade et tout pelé. La Sœur dut en prendre soin et le caresser. De plus, il lui fallait obéir à toutes les fantaisies de M. P... qui, à la moindre résistance, se mettait dans une colère violente. Déjà il avait renvoyé des religieuses d'une autre Congrégation, et c'est en pleine nuit qu'il aurait voulu les voir partir.

A force de condescendance, la Sœur Sainte-E... adoucit le caractère irascible du colonel et elle comprit qu'elle gagnait du terrain. Mais, hélas ! d'autres veillaient et interrompaient sans cesse le travail commencé. Alors les prières et les sacrifices redoublaient ; la Sœur en vint jusqu'à offrir à Dieu de perdre toutes ses dents pour la conversion de son malade ; elle intéressa aussi à sa cause non seulement la communauté, mais encore les malades qu'elle soignait dans la journée, et elle fut si éloquente qu'une jeune enfant de neuf ans eut la pensée d'offrir sa vie à cette même intention.

Le Seigneur s'inclina enfin vers ce pauvre pécheur et, un jour, ce dernier rompit brusquement avec une dernière relation qui lui tenait fort au cœur : il fit même brûler sans pitié les lettres et autres objets qui auraient pu lui en rappeler le souvenir. Le Père des miséricordes était

entré en vainqueur dans l'âme de ce nouvel enfant prodigue, qui manifesta aussitôt la transformation opérée en lui par une ardente dévotion à la très sainte Vierge. Il donna une place d'honneur, dans sa chambre, à la statue de cette tendre Mère et, devant cette image, une lampe ne cessait de brûler nuit et jour ; à ses pieds il faisait déposer, en toute saison, les plus jolies fleurs naturelles.

C'est alors que l'on put admirer les merveilles opérées par la grâce. Cet homme, qui n'avait vécu que pour les plaisirs de la terre, ne vécut plus que pour Dieu ; il en vint, et cela pendant trois longues années, à se réjouir de ses souffrances et à constater avec bonheur la destruction de tout lui-même. « Mon bon bon Dieu, disait-il, mon cher « bon Dieu, vengez-vous maintenant en me détruisant par « amour. Oui, prenez tous mes membres, tous, et même « ma tête, si vous les voulez ; j'accepte toutes les humilia- « tions qui s'ensuivraient. » Le bon Dieu lui laissa la raison dans toute sa plénitude ; mais il se plut à le crucifier, ainsi que l'héroïque converti l'avait demandé. Dans la dernière année de sa vie, il faisait la communion tous les quinze jours, et quand le divin Maître venait le visiter, les domestiques avaient ordre de former sur son passage une haie de plantes et de fleurs naturelles.

C'est ainsi que, tandis que le corps se désagrégeait lentement, l'âme se consumait dans une adhésion parfaite à la sainte volonté de Dieu. Le colonel aimait la très sainte Vierge avec un cœur de feu, il la priait sans cesse, et sa dernière parole, voyant qu'on avait laissé éteindre la petite lampe qui brûlait devant la statue, fut celle-ci : « Oh ! « rallumez la lampe à ma bonne Mère. » Après sa mort, cette petite lampe, sans qu'on y remît de l'huile, brilla d'un vif éclat jusqu'au moment des funérailles de cet heureux privilégié de Marie.

L'Evangile raconte qu'un jour, au moment d'opérer le plus merveilleux de ses prodiges —

figure éloquente des miracles futurs de la grâce -- Jésus *tressaillit!*...

Qui dira ce que fut ce mouvement, fait de pitié et d'amour pour les hommes, de reconnaissance infinie pour Dieu son Père? Qui analysera cette émotion mystérieuse de son âme très sainte? Sans doute alors, les anges suspendirent leurs cantiques et le Très-Haut s'inclina vers le Fils de ses complaisances.

Eh bien! ce tressaillement, cette émotion ineffable, qu'une plume humaine essaierait en vain de dépeindre, s'empare encore de notre doux Sauveur chaque fois que ses apôtres, ses missionnaires, ses précurseurs lui ramènent une brebis perdue, lui rapportent la drachme précieuse si chèrement achetée, si longtemps cherchée!

Toutes les âmes consacrées au Seigneur, qu'elles vivent dans les cloîtres ou cheminent dans les sentiers du monde, pour y verser les parfums de la charité, sont appelées à donner à Dieu ces saintes joies.

Or, on a pu voir, par les simples récits dans lesquels nous avons glané, que les Sœurs du Bon-Secours n'ont pas failli à cette noble mission, et que beaucoup d'entre elles, en se dévouant pour soulager les corps, ont eu l'ineffable consolation d'ouvrir le ciel aux ouvriers de la dernière heure.



II

Fondation à Washington.

Nous avons clos l'histoire du Bon-Secours en l'année 1902, mais il nous est impossible de passer sous silence une fondation qui s'est faite dans le Nouveau-Monde depuis la mort de la regrettée Mère Sainte-Fulgence. De Baltimore, leur résidence, les Sœurs gardes-malades vont exercer leur ministère dans diverses parties des Etats-Unis et même jusqu'au Texas ; mais c'est principalement à Washington que l'on savait apprécier leurs services, et parfois on a pu compter jusqu'à vingt Sœurs dans cette ville, au cours des épidémies de fièvre typhoïde qui plusieurs fois la ravagèrent. Aussi bien souvent le vœu avait été émis de voir le Bon-Secours s'établir à Washington, afin que ses membres pussent répondre promptement aux appels des malades.

Il s'ensuit que, lorsqu'on parla à la Révérende Mère Générale d'acquérir, pour ses filles, l'ancien presbytère de l'église Sainte-Anne à Tenleytown, faubourg de Washington, elle crut répondre à la volonté de Dieu en accédant à cette proposition, d'autant que S. E. le cardinal Gibbons

se montrait très favorable à ce projet. Se plaçant, dès l'abord, sur le fondement inébranlable de l'esprit de foi, les supérieures voulurent, pour réussir, n'avoir recours qu'à un seul moyen : l'abandon à la divine Providence, et, selon l'expression de la Mère Saint-Urbain, on ne demanda qu'une seule grâce, « celle de savoir chercher uniquement le bon Dieu à travers les peines et les ennuis, qui ne pouvaient manquer au début d'une œuvre de ce genre. »

Et ce fut, en effet, le sacrifice qui devint la pierre angulaire de cette nouvelle fondation, car elle était à peine résolue qu'une grande épreuve vint accabler la communauté de Baltimore. Plusieurs Sœurs, qui soignaient des familles atteintes du typhus, rentrèrent au couvent frappées elles-mêmes de cette terrible maladie, et deux d'entre elles y succombèrent. Mais ces victimes de leur dévouement moururent dans des sentiments si parfaits, avec une joie si grande d'aller à Dieu, que la tristesse des cœurs fut sans amertume et l'on vit dans cette épreuve, si chrétiennement supportée, un gage de bénédiction pour la fondation projetée.

Ce fut en la fête du Saint-Rosaire, le premier octobre 1905, qu'eut lieu l'inauguration du couvent de Washington. Surmontant sa douleur, la Mère Saint-Urbain avait préparé elle-même cette installation et pourvu à tout avec une sollicitude aussi judicieuse que maternelle. Après la

sainte Messe, célébrée dans le nouvel oratoire, que l'on avait délicieusement paré pour la circonstance, la supérieure, Mère Sainte-Victorine, fut présentée à la communauté, dont tous les membres lui promirent obéissance avec une simplicité et une affection particulièrement édifiantes. « Vos enfants de Washington, la mère et les filles, mandait à ce propos la Mère Saint-Urbain à la Supérieure générale, ont répondu admirablement à ce que Dieu et la Congrégation demandaient d'elles. Je reste dans une continuelle action de grâces pour les faveurs qui nous sont accordées ; nous avons eu, il est vrai, nos croix, nos déchirements de cœur : les séparations, les maladies, les morts. Mais on oublie toutes ces épreuves quand on voit les âmes faire des actes de foi, de vertu, d'oubli d'elles-mêmes avec tant d'abandon entre les mains de Dieu, et l'on ne peut s'empêcher de dire : Quelle gloire pour le Seigneur ! Quels mérites pour l'éternité ! »

Les habitants de Washington témoignèrent, d'une façon bien touchante, leur intérêt pour la nouvelle communauté. D'un commun accord, tous les fournisseurs, mis à contribution pour meubler et approvisionner le couvent, refusèrent de donner leur facture, ou de recevoir la moindre rétribution, se trouvant trop heureux, disaient-ils, de contribuer ainsi au bien-être des chères religieuses, que l'on savait être si secourables aux malades pauvres.

A l'occasion de cette fondation, plusieurs journaux, et en particulier le *Star*, consacrèrent des articles au Bon-Secours, faisant ressortir la grande sympathie que les Sœurs ont su acquérir, même parmi les familles protestantes ; et, parlant avec enthousiasme de l'abnégation avec laquelle elles acceptent si simplement les diverses conditions de vie qui leur sont imposées, on mentionnait le cas d'une Sœur qui, soignant une famille atteinte d'une maladie contagieuse, n'eut, durant tout le temps qu'elle passa dans cet intérieur éprouvé, d'autre nourriture que des pommes de terre cuites à l'eau.

Le journal rappelait aussi, avec émotion, que, depuis l'arrivée des Sœurs aux Etats-Unis, un certain nombre d'entre elles avaient été, toutes jeunes encore, victimes du surmenage ou d'une épidémie, et que toutes avaient offert leur vie à Dieu sans regrets et sans plaintes, restant ainsi parfaitement fidèles à l'esprit de leur vocation.

De tels exemples ne sont-ils pas la meilleure des prédications, en même temps qu'un éloquent témoignage en faveur de la sainte Eglise dans un pays où l'hérésie compte tant d'adeptes ?

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

APPENDICE

A la page 260 du présent volume, nous avons brièvement mentionné l'établissement des Sœurs du Bon-Secours à Helchin, petite localité belge, peu éloignée de la frontière française. Or, Helchin a un passé historique des plus intéressants, qu'il serait regrettable de ne pas signaler.

Au xe siècle déjà, les évêques de Tournai étaient seigneurs temporels d'Helchin et y possédaient un château fort. Mais ce fut à la fin du xiiie siècle que la « maison castrale » devint célèbre, quand Michel de Warenghien, évêque de Tournai, la fit rebâtir (1286-1295) avec une magnificence royale. Helchin, disent les chroniqueurs, surpassait en splendeur toutes les demeures féodales de la contrée ; aussi les évêques de Tournai aimaient-ils à y faire de longs séjours et leur présence donnait lieu à de somptueuses réceptions.

C'est ainsi que peu à peu une foule de dignitaires

vinrent se fixer autour de la résidence épiscopale et y formèrent une agglomération importante. A l'endroit même où se trouve le couvent du Bon-Secours s'élevait, au moyen âge, la demeure des chanoines qui desservaient la chapellenie du château. La maison actuelle fut bâtie, en 1637, par le chanoine Loyseau, et passa en différentes mains (Daniel Catulle, greffier de la Haute-Cour, Levaillant, habitant de Tournai) avant de devenir la propriété de Mme de Bissy, fille de M. Levaillant et parente d'une des Sœurs du Bon-Secours.

Quant au château seigneurial, qui avait subi les outrages du temps, il fut restauré au XVIIIe siècle par les évêques de Gand et adapté au goût moderne. Le comte Ernest Salm et Guillaume Florentin, prince de Salm-Salm, son successeur sur le siège épiscopal de Gand, en firent leur résidence préférée. Ce dernier prélat ne quitta Helchin qu'au début de la Révolution française, époque à laquelle il fut nommé archevêque de Prague. Quelques années plus tard, un habitant de Lille, receveur de l'enregistrement, acheta le château à vil prix et le fit démolir, détruisant ainsi les vestiges d'un glorieux passé.

En 1890, la famille de Bissy, ayant renoncé à habiter Helchin, eut la pensée de se dessaisir de la propriété qu'elle y possédait ; Mme de Bissy désirait beaucoup que la demeure qui l'avait vue naître et où avaient grandi ses enfants, passât aux mains des Sœurs du Bon-Secours. A cet effet, elle fit des

ouvertures à la Mère Sainte-Fulgence ; mais cette dernière, avec l'esprit surnaturel qui l'animait, ne voulut point y répondre avant de connaître la pensée de Monseigneur l'évêque de Bruges et d'avoir reçu son assentiment. Le prélat lui donna, en termes chaleureux, l'assurance qu'il serait très heureux de voir les membres du Bon-Secours établis dans son diocèse, et il lui promit en même temps sa paternelle protection, laquelle ne s'est jamais démentie. « Le motif même de votre dessein, disait-il, est tel que je l'accueille d'emblée. La lettre, d'ailleurs, de Son Eminence le cardinal Richard et les éloges qu'Elle fait de votre Congrégation me rendent trois fois heureux de pouvoir vous être utile. »

Des pourparlers furent donc engagés, et ils aboutirent à une transaction satisfaisante.

Les Sœurs d'Helchin gardent, avec une reconnaissance émue, le souvenir de la visite que Mgr l'évêque de Bruges leur fit dans cette nouvelle résidence et de l'exquise bonté qu'il n'a cessé de leur témoigner.

Le regretté M. Decock, curé d'Helchin, se mit aussi, avec une extrême charité, à leur disposition et, pendant longtemps, il vint lui-même célébrer, plusieurs fois par semaine, la sainte Messe dans l'oratoire du couvent.

Là, comme ailleurs, malgré les exigences d'une santé parfois compromise, les religieuses ne restent point inactives; elles visitent et soignent

les malades indigents du pays ; aussi ont-elles souvent la consolation de provoquer des retours à Dieu et d'obtenir des morts édifiantes.

Plusieurs jeunes Sœurs ont terminé à Helchin une trop courte existence, embaumant ce lieu du parfum de leurs vertus et de leur résignation.

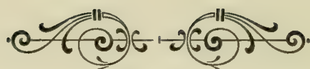


TABLE DES ANNOTATIONS

contenues dans le second volume et indication des sources.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

CHAPITRE VINGTIÈME

FONDATION A LONDRES

1870-1871.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

UNE PÉNIBLE ÉPREUVE ATTEINT L'INSTITUT. — FONDATION A BELFAST. — DÉVELOPPEMENT DES COMMUNAUTÉS DE CORK ET DE LONDRES.

1871-1874.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LES CONSTITUTIONS

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

COUP D'ŒIL SUR LILLE ET SUR L'ORPHELINAT DE LA PROVIDENCE.

1877-1879.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

DÉVELOPPEMENT DES MAISONS DE CORK ET DE BELFAST. FONDATION A TRALEE

1878-1880.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

LA MÈRE SAINT-MATHIEU A ABBEVILLE. — MORT DU RÉVÉREND PÈRE GERMAIN. — LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1880. — LAICISATION DES ÉCOLES DE LILLE.

1880-1881.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

FONDATION A BALTIMORE.

1881.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

EXPROPRIATION DES COUVENTS DE QUIMPER ET DE ROUBAIX. — PREMIER VOYAGE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-FULGENCE A BALTIMORE. — INCIDENTS DE LA TRAVERSÉE DU RETOUR. — INAUGURATION DU COUVENT DE BALTIMORE.

1881-1882.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

FONDATION A PONT-DE-GENNES. — DEUXIÈME VOYAGE DE LA MÈRE SAINTE-FULGENCE A BALTIMORE. — LA MÈRE SAINTE-ALICE A TRALEE.

1882-1885.

CHAPITRE TRENTIÈME

RETRAITE DES SUPÉRIEURES. — PHYSIONOMIE DES AUXILIAIRES DE LA MÈRE SAINTE-FULGENCE. — LA CONGRÉGATION EST ÉPROUVÉE PAR LA PERTE DE PLUSIEURS RELIGIEUSES ÉMINENTES.

1885-1886.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME

FONDATION A MORLAIX. — VOYAGE DE LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE A ROME. — SON TROISIÈME VOYAGE A BALTIMORE. — MORT DE LA MÈRE SAINT-FERDINAND.

1887-1889.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

FONDATIONS A LENS.

1892-1897.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

FONDATIONS A EU ET A ARRAS.

1895-1899.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

COMMENT MEURENT LES SŒURS DU BON-SECOURS.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

DERNIÈRES ANNÉES DE LA VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-FULGENCE. — SA MORT. — CONCLUSION.

1896-1902.

SUPPLÉMENT

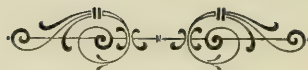
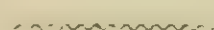


TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

DU SECOND VOLUME





BAR-LE-DUC — IMPR. SAINT-PAUL

36, BOULEVARD DE LA BANQUE — 1281,4,08.

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'auteur de l'*Histoire du Bon-Secours de Paris*, histoire aussi intéressante qu'édifiante et écrite avec un grand souffle, a fait paraître un grand nombre d'ouvrages, qui occupent une place de choix dans la littérature pieuse et ascétique.

La Librairie Saint-Paul se fait un vrai devoir de les mentionner ici, en y ajoutant un résumé des éloges adressés à l'auteur, qui a toujours tenu à rester enveloppé dans les ombres de l'anonyme.

La preuve incontestable de la valeur de ces différents ouvrages se trouve dans leur grande diffusion. Ils ont été traduits en plusieurs langues et des milliers d'exemplaires de ces livres ont été répandus en tout pays.

Nous dirons encore que les appréciations si flatteuses, données à l'auteur par l'épiscopat et un grand nombre de Revues pieuses, pour chacun de ces ouvrages, les classent parmi les meilleures publications de notre époque.



ALLONS AU CIEL

Manuel de l'âme pieuse.

In-12 de 650 pages. 20e édition. — Prix............ **4 fr. 50**

Cet ouvrage, universellement apprécié et qui a conquis un rang distingué parmi les livres de piété, possède, ainsi que le disait Mgr l'Evêque de Verdun, « outre la solidité de la doctrine, un talent de persuasion qui triomphe de toutes les résistances. Il convient à tous les états, aux situations les plus diverses ; mais les âmes qui ont connu les souffrances et les mécomptes de la vie y trouveront un parfum plus suave de résignation et de sainte confiance. »

Ce jugement est confirmé par l'appréciation qu'a faite de ce livre le cardinal Pie : « Doctrine, onction, sentiment, expérience des vicissitudes et des souffrances de la vie, abondance de sens chrétien, puisée à la

source des Saintes Ecritures, en un mot, tout ce qui fait le prix d'un livre de piété, se trouve réuni dans ce volume. »

A ces éloges si mérités, Mgr Germain, évêque de Coutances, ajoutait : « Vous avez fait, non seulement une œuvre de mérite, mais une œuvre de piété solide et éclairée, une œuvre appelée à combattre victorieusement le grand mal de notre époque, le naturalisme. Vos accents pénètrent, émeuvent, consolent, arrachent de la terre et emportent l'âme vers des régions supérieures. Votre livre réveillera la foi, ranimera la confiance, nourrira les saintes ardeurs de la charité et consolera toutes les tristesses. »

ALLONS AU CIEL

Abrégé du Manuel de l'âme pieuse.

In-18 de 560 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de *Allons au ciel* a été très heureusement inspiré en faisant paraître un abrégé de cet excellent ouvrage, et en mettant ainsi à la portée de toutes les personnes avides des choses du ciel, les trésors de piété, de doctrine, de sainte charité qu'il renferme. D'un format moins considérable et d'un prix très modeste, cette édition réduite aura, sans nul doute, une rapide diffusion et deviendra le manuel préféré des âmes pieuses. Ce livre est divisé en sept parties et peut, comme l'ouvrage complet, donner satisfaction à tous les besoins de la piété. (*L'Univers.*)

UN GUIDE DANS LA VOIE DU CIEL

Faisant suite à *Allons au Ciel.*

In-16 de 660 pages (3e édition). — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage était la suite logique de *Allons au Ciel.* L'auteur, après avoir invité l'âme à prendre résolument le chemin qui mène à la patrie, lui donne, comme guide, l'Evangile, c'est-à-dire, la parole de Celui qui est *la Voie.*

« Votre ouvrage, écrit Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, montre bien la fécondité vitale et la beauté de la parole évangélique... Cette beauté respire dans chacune de vos pages. C'est l'Evangile parlant à l'esprit et au cœur du lecteur, à l'esprit pour l'élever en l'éclairant, et au cœur pour l'attendrir, l'émouvoir et lui inspirer les saintes ardeurs du dévouement. »

« Que je bénis Dieu, disait à son tour Mgr Germain, évêque de Coutances, de vous communiquer cette flamme ardente et généreuse, de donner à votre zèle cette fécondité, cette richesse, d'accorder enfin à vos œuvres, où la sève chrétienne coule à pleins bords, cet irrésistible attrait de la piété solide et vraie, qui éclaire l'esprit, retrempe la volonté et porte les cœurs en haut. »

« Dieu vous a donné une grande grâce, écrivait aussi à l'auteur Mgr Gay, qui est l'abondance du cœur, d'où les paroles jaillissent aux lèvres. Tout ce que contient votre ouvrage est exact quant à la doctrine et rempli d'une très douce onction. A quiconque vous lira, vous donnerez le goût de la prière et vous ferez croître en son âme cet amour de Jésus-Christ, qui est la somme de la loi et l'*unique nécessaire* de l'homme. »

LE CHEMIN DU CIEL

ÉCLAIRÉ ET APLANI

OU

LETTRES DE DIRECTION

Recueillies et mises en ordre par l'auteur de « **Allons au Ciel** ».

2 volumes in-16. — Prix : **6** fr. — 3e édition.

L'ouvrage que l'éminent auteur de *Allons au Ciel* vient d'offrir aux âmes pieuses, est, à notre avis, excellent parmi les meilleurs. Tous les maîtres de la vie spirituelle, tous les conducteurs d'âmes, viennent, tour à tour, prodiguer leurs sublimes leçons et leurs salutaires conseils dans ces pages, qui respirent un parfum tout céleste. Après l'*Imitation de Jésus-Christ*, après les œuvres de saint François de Sales, de saint Ignace de Loyola, de Rodriguez et des autres saints guides du fidèle dans les voies âpres et difficiles de la perfection, nous ne voyons pas d'autre livre qui soit plus apte que celui-ci à indiquer les moyens infaillibles d'entrer en possession des biens que le Seigneur tient en réserve à ses serviteurs dans la cité permanente des élus.

Cette riche moisson des épis de la parole divine, savamment et délicatement recueillie, est destinée à soutenir ceux que la longueur et l'âpreté du chemin effraient et découragent, et à donner à tous la force et le courage nécessaires pour arriver sûrement au but.

(*Semaine Religieuse de Pamiers.*)

Le souci de la perfection des âmes nous est trop habituel et trop cher pour que nous ne nous fassions pas un devoir de signaler la publication de cet excellent recueil : d'un bout à l'autre, c'est de la bonne doctrine et une suave onction. Les sujets abordés sont nombreux et, dans la diversité des vues et des styles, ils constituent, par leur ensemble, un traité de spiritualité parfaitement approprié aux besoins des âmes désireuses de parvenir aux sommets de la vertu chrétienne. Ces *Lettres de Direction* sont appelées à un grand succès : elles feront sûrement beaucoup de bien...

(*Bulletin Mensuel de la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus.*)

MARIE, NOTRE GLOIRE ET NOTRE ESPÉRANCE

Paraphrase des Litanies de la très sainte Vierge.

Beau volume in-12 (8e édition). — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, selon la *Revue mensuelle du Culte de Marie,* est un monument glorieux élevé à la Mère de Dieu : sous le rapport du fond et de la forme, nous le recommandons d'une façon toute particulière. C'est une œuvre aussi sérieuse par l'élévation des pensées qu'attrayante par le charme incomparable du style. Il est à désirer que cet ouvrage trouve sa place dans toutes les bibliothèques pieuses.

« Nul ne lira sans profit ces pages, où l'exactitude de la doctrine se mêle à l'élégance du style et au parfum de la plus tendre piété, écrivait à

l'auteur Mgr David ; on y découvrira le sens vrai et souvent très profond des touchantes invocations des Litanies Laurétanes. »

Le fait même que cet ouvrage a été lu en chaire dans un grand nombre d'églises paroissiales pour les exercices du Mois de Marie, comme aussi dans bon nombre de petits Séminaires, donne la juste mesure de sa valeur.



JOIES ET DOULEURS DE L'AME EXILÉE

Edition de luxe. Un beau vol. in-18. (4e édit.). — Prix : 3 fr.

A l'heure où tant de productions malsaines viennent affliger la piété, où nos cœurs saignent des outrages faits à nos saintes croyances, cet ouvrage est une œuvre éminemment utile et précieuse ; il nous consolera, nous ranimera et nous apprendra à dédommager notre Dieu des injures et des blasphèmes dont il est l'objet. (*Univers.*)

Le chrétien trouvera dans ces belles pages des trésors ignorés de douceur et de force : il y apprendra à puiser chaque jour à cette source féconde de l'Ecriture Sainte, qui fortifie et réjouit les saints, en même temps qu'elle encourage les faibles et relève les pécheurs. Personne ne méditera sans fruit les *Joies et douleurs de l'âme exilée ;* elles déversent abondamment sur l'âme le suc divin. Voilà pourquoi nous conjurons les fidèles de les lire, de les chanter et de les méditer. Quant au style dont l'auteur a revêtu ses nobles pensées, il unit à la simplicité, à l'onction des pages inspirées, la pureté, l'élévation, la beauté des grands maîtres.

(AUGUSTIN, Evêque de Verdun.)



UN ÉCHO DES JOIES DU CIEL

OU

L'AME AU PIED DES AUTELS

In-18 de 425 pages. 10e édition. — Edition de luxe : **2** fr. **50** ; édition ordinaire : **1** fr. **50**.

Voici encore un livre exquis et plein de sève chrétienne. L'auteur est connu par bon nombre d'ouvrages auxquels les plus hautes et les plus élogieuses approbations ont été prodiguées à bon droit. *Un Echo des joies du ciel* est digne de ses aînés. On y trouve les mêmes épanchements d'une âme qui ne cherche qu'en Dieu sa consolation, son repos, son charme et son attrait. On y trouve aussi la même moelle théologique, saine, savoureuse et nourrissante.

Une doctrine pure et abondante, nourrie de l'Ecriture et des Pères, constitue le fond de cet ouvrage. *Un Echo des joies du ciel* arrive au lecteur représenté par une âme qui aime comme il faut aimer, et un esprit qui croit comme il faut croire, c'est-à-dire, de toutes ses forces.

(*Revue catholique de Coutances.*)

Tout est bon dans ce livre, la doctrine et l'expression, le fond et la forme, et il y a dans l'ardeur que l'auteur exprime pour la Victime eucharistique, un amour pénétrant qui ira, comme une touche de feu, allumer dans d'autres cœurs la même flamme. On est heureux de voir paraître de pareils livres, dans ces temps désolés où nous vivons, acte de louange en réparation de tant de blasphèmes, acte de charité brûlante en expiation de tant de forfaits. (*Bibliographie catholique.*)

LA DOULEUR CONSOLÉE

In-18. (5e édition). — Prix 2 fr.

« La vie chrétienne se résume dans l'intelligence de la croix », a dit un pieux prélat. Or, la *Douleur consolée* est bien faite pour donner et augmenter cette intelligence.

Ce qui fait surtout le mérite de ce gracieux volume, c'est qu'il est écrit avec une chaleur d'expression, une noblesse de pensées et de sentiments qui se communiquent d'autant plus facilement au lecteur, que le style en est plus simple et moins étudié, moins recherché. C'est le cœur humain qui parle, qui raconte ses combats, qui demande le secours, et c'est le Cœur de Jésus qui répond, qui console, encourage, soutient, et rappelle à l'âme que le Calvaire n'est pas loin du Thabor.

Il n'est point d'épreuve, point de peine quelle qu'elle soit, qui ne trouve un adoucissement dans la *Douleur consolée.* Tel est le sentiment exprimé par Mgr l'évêque de Coutances au sujet de ce livre : « Votre foi, votre piété et la parfaite expérience que vous avez de la douleur, vous permettent d'indiquer le mal et de signaler efficacement le remède. Puissent tous ceux qui pleurent, prier avec vous ! Puissent-ils vous entendre tous ! Et ils seront certainement consolés. » (*Univers.*)

Couronne à Marie Immaculée

POUR TOUS LES SAMEDIS DE L'ANNÉE

3e édition. — Edition de luxe, 346 pages. — Prix : 1 fr. 50.

C'était une heureuse pensée de dédier aux *Enfants de Marie* un livre qui pût leur permettre d'offrir le samedi un tribut de louange et d'amour à la Reine du Ciel.

Tout, dans ces pages, respire la piété et porte à la piété, à une dévotion très généreuse, très profonde et très tendre envers la Mère de Dieu ; elles répondent donc bien à leur titre, et, comme le dit Monseigneur de Coutances, dans une très élogieuse approbation, « par les fleurs détachées chaque samedi de cette *Couronne,* les âmes feront monter vers Marie Immaculée un parfum deux fois précieux : précieux par la douce joie dont il embaumera le cœur de Marie, précieux par les grâces qu'il ne manquera pas d'obtenir aux hommes. »

L'auteur a eu l'heureuse pensée de faire entrer dans le cadre de son

travail une messe en l'honneur de la Très Sainte Vierge, qui répond aux exigences de la piété la plus tendre, et le petit Office de l'Immaculée Conception, que beaucoup de personnes pieuses se font un devoir de réciter le samedi. (Extrait de l'*Année Dominicaine.*)

FLEURS DE PIÉTÉ

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

Un beau vol. in-32. — Edit. de luxe : **1** fr. **50**.

« C'est l'onction qui enseigne toute chose, » écrivait saint Jean pour l'avoir éprouvé, et nous pouvons bien dire que c'est elle aussi qui a inspiré à l'auteur de ce livre ces pages si belles, si lumineuses, si attrayantes, si pleines de vérité et de vie.

Les *Fleurs de piété* sont écloses dans le silence de la prière, de l'oraison, au pied de la croix : le soleil d'une vraie charité les a remplies de la sève divine, et maintenant, cueillies par d'autres âmes, elles porteront sans nul doute des fruits abondants de justice et d'humilité, de paix et d'amour. En effet, ce gracieux volume, composé de douces aspirations, de pieuses élévations, de tendres effusions, leur fournira le moyen de s'unir à Dieu, de l'entretenir familièrement, de plonger leur regard dans l'abîme des perfections et des amabilités divines, et il leur apprendra à puiser dans le Cœur de Jésus, mine inépuisable de richesses, de quoi suppléer à leur impuissance et à leur pauvreté.

Cette fois encore, l'auteur ne s'est pas contenté de traduire ses propres sentiments ; il a emprunté à l'Ecriture Sainte et aux meilleurs écrivains ascétiques leurs brûlants accents pour louer, aimer, glorifier Notre-Seigneur ; cela dit assez que son œuvre, inspirée par une tendre piété, est basée aussi sur la doctrine la plus saine et la plus vraie. On s'en servira avec le plus grand profit soit à l'heure de la méditation, soit durant la visite au Saint Sacrement. (*L'Univers.*)

Ouvrons le Ciel à ceux que nous pleurons

OU

DE LA VRAIE DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE

6e édition. — Prix : **1** fr. **50**.

Trop souvent le souvenir des morts est un souvenir stérile et se borne à de vains regrets et à des larmes inutiles. Le présent opuscule, qui se recommande tout particulièrement à l'attention des personnes pieuses, par sa valeur littéraire et doctrinale, leur donnera l'intelligence de la vraie dévotion aux âmes du purgatoire, et leur fera comprendre la douceur et l'excellence de cette dévotion ; en même temps il leur apprendra à

user des moyens que l'Eglise met à notre disposition pour secourir nos chers défunts, pour leur donner la goutte de rosée qui doit les rafraichir.

Des prières touchantes et un Chemin de la Croix, qui est un vrai chef-d'œuvre de piété et d'onction, terminent cette gracieuse brochure, qui répond parfaitement aux besoins des âmes désireuses de donner à ceux qu'elles pleurent un dernier témoignage de compassion et de charité.

(*Annales du Saint Sacrement.*)

Pour aider à la diffusion de ces différents ouvrages, il est fait une réduction de 40 0/0 aux ecclésiastiques, à toutes les communautés religieuses, et même à toutes les personnes qui s'adresseraient *directement* à la Direction des *Annales du Foyer chrétien,* Paris, 35 (bis), rue Lafontaine.

Cette Revue a en dépôt, par suite d'une libéralité de l'auteur, tous les livres mentionnés ci-dessus, lesquels y sont vendus au profit de l'Œuvre des baptêmes, qui a été fondée et qui est patronnée par la Direction des *Annales.* Nous donnons ici un compte rendu paru dans la *Revue Mariale* sur cette publication si parfaitement rédigée et si propre à sanctifier la famille.

Les *Annales du Foyer chrétien* répondent en tout point aux instructions données par le Souverain Pontife, car elles travaillent à remettre en honneur la royauté du Christ dans la famille et dans la société.

Ces pages, qui sont pleines de choses intéressantes et profitables aux âmes et que traverse un souffle puissant de foi et de piété, ranimeront l'esprit chrétien dans les foyers, y parleront de dévouement et de vaillance, et y apporteront l'attrait de la vertu dans ce qu'elle a de plus fort.

Le côté littéraire et artistique n'y est nullement négligé, et à des pages d'une doctrine élevée, elle mêle des faits d'actualité, des histoires édifiantes, de jolies bluettes, qui renferment toujours une leçon pratique sous une gracieuse enveloppe. Elles sont donc bien faites pour délasser l'esprit, élever le cœur et ramener à toutes les saines traditions du passé.

En un mot, cette Revue, qui est le charme du foyer, devrait être dans les mains de toutes les mères et de toutes les éducatrices de l'enfance.



Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul

Histoire de la congrégation du Bon-Secours de Paris depuis sa fondation jusqu'à nos jours 1824-1902

271.94
P232B
v. 2
COMP. STOR.

Histoire de la congrégation du Bon-Secours de Paris depuis sa fondation jusqu'à nos jours 1824-1902

